Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

RESTAURATION FRANCAISE.

RESTAURATION

FRANÇAISE

PAR

A. BLANC DE SAINT BONNET.

NOUVELLE ÉDITION.

PARIS
P. M. LAROCHE, LIBRAIRE-GÉRANT,
Rue Bonaparte, 66.

LEIPZIG
L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
Querstrasse, 34.

Vve H. CASTERMAN
TOURNAI.
1872

944
B61

31-14847

Tous droits réservés.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Le moment est venu de rendre au public ce livre auquel les évènements apportent une si sérieuse et si terrible confirmation. Lorsqu'il parut pour la première fois, personne n'aurait pu croire que les désastres politiques, financiers et moraux annoncés par l'auteur, dussent si tôt et si cruellement frapper la France et ébranler l'Europe entière.

Ce livre, suscité pour produire des convictions, est le premier qui ait publiquement déclaré à la France qu'elle périssait parce qu'elle s'éloignait de Dieu! Nous découvrant les lois les plus profondes de la société, montrant le socialisme qui s'avançait déjà pour la détruire, expliquant pourquoi les tentatives de la Révolution devaient, non-seulement avorter, mais conduire la civilisation à sa ruine, dénonçant les errenrs et les maux qu'entretiennent les classes nouvelles, les invitant, si elles ne vonlaient pas voir périr la nation, à revenir aux principes de tonte vraie aristocratie, enfin déclarant à la France que ses popnlations allaient être arrêtées dans lenr accroissement, et qu'elle prenait elle-même, depuis bientôt nn siècle, le chemin du démembrement et de la captivité, ces fortes pages apportaient la lumière sur les questions que les évènements sont venus bientôt vul-

gariser, mais sans nous arracher à nos chimères et à notre situation.

Personne alors ne voulait croire que la Révolution entière n'était qu'une masse d'erreurs.

Ces erreurs étaient signalées, les vérités démontrées, les grands maux annoncés, et les plaies de la société mises à découvert ainsi que les vrais moyens de les guérir. Ecrit pour nous ouvrir les yeux sur la grande imposture, nous ramener à la vraie monarchie, dès lors préserver la France du 2 Décembre et de la série des malheurs dans lesquels allaient la jeter ses erreurs économiques et politiques, cet ouvrage est rempli de pages en quelque sorte prophétiques. En outre, il a laissé sur la théorie du capital, de la propriété, de l'aristocratie et de l'hérédité, une trace profonde dans la science. On dit maintenant que *La Restauration française*, dont on ne trouve plus aujourd'hui d'exemplaires, semble inspirée pour les circonstances présentes, et sa réimpression nous parait un service à rendre à tous les esprits.

C'était tout arracher d'un seul coup à la Révolution, que de démontrer d'une manière si puissante que la société repose tout entière sur le mérite, fils de la liberté humaine. Quelle est en effet la source du capital, la source de la propriété? Le mérite. Quelle est la source de la durée et de l'élévation des familles, la source des aristocraties? Le mérite. Que viennent protéger les lois? Les mérites acquis. Qui forme et élève nos mœurs, qui produit et soutient la civilisation? Le mérite. Et d'où nait le mérite? D'une liberté plongeant ses racines dans la religion chrétienne. Les lois sortant des mœurs, les mœurs de la vertu, et la vertu de la Foi, le christianisme contient la force végétative des sociétés modernes, et notre civilisation se trouve ici légitimée dans tous ses éléments, dans sa totalité. Elle se reconstruit sous nos yeux telle que la Providence l'édifie depuis quatorze siècles!

On n'avait pas encore répondu d'une manière aussi péremptoire à la Révolution, en opposant les droits de la liberté véritable à ceux de la liberté fausse. Mais il fallait en même temps montrer à ces droits légitimes, à ces familles, à cette bourgeoisie, à l'aristocratie, à la société, qu'elles perdaient leur

leur héritage, parce qu'elles perdaient leurs vertus; que la misère les menaçait, parce qu'elles l'avaient produite par le luxe; que le vice et l'envie allaient les dévorer, parce qu'elles les avaient engendrés par l'erreur.

Ajoutez qu'un tel livre fut écrit il y a vingt-trois ans!

Un ouvrage de cette nature ne pouvait être entièrement compris par une époque dont il venait briser les illusions. Il y substituait des lumières trop vives pour ne pas éblouir. Cependant les esprits élevés, frappés de la grandeur du point de vue et de l'assaut inattendu livré à la Révolution, accueillirent *La Restauration française* avec un enthousiasme dont les traces existent dans les comptes-rendus de la presse. Ces jugements et ces diverses impressions vont nous servir ici d'introducteurs et d'interprètes.

Sans connaître l'auteur, Monseigneur le Comte de Chambord lui écrivit, en recevant l'ouvrage, « qu'il avait déjà donné l'ordre de le faire venir. » On ne pouvait en faire un plus bel éloge.

De son côté, une feuille exceptionnelle en France, toujours au dessus de son siècle par la supériorité de ses doctrines, L'UNIVERS, sans mieux connaître l'auteur, lui consacrait trois Premiers-Paris (10, 12 et 14 mai 1851), commençant par ces mots significatifs de sa part : « *Nous nous retrouvons tout entier dans ce livre*, sorti d'une âme vraiment catholique! En lisant ces fortes pages, en admirant la lumière qu'elles envoient au fond de toutes les erreurs et de tous les maux, nous nous disons : Quel malheur qu'on ne veuille ni voir ni entendre! Exprimer la vérité avec tant de puissance, et crier dans le désert! L'auteur lui-même, sachant bien que l'homme fait cas uniquement de sa propre sagesse, dit à tout instant : La parole est aux faits! Ce sont là désormais nos docteurs; il faudra les écouter ou périr. Suivant le pieux écrivain, la grande expérience de la Révolution touche à son terme. Sans exposer les faits moraux, à ne prendre que la situation économique, on ne voit pas comment la société pourra échapper à l'abîme qu'elle ne cesse de creuser sous ses pieds. Ce livre, non-seulement apporte des conseils et des menaces, mais l'évidence souveraine des lois qui gouvernent le monde. Les plaies sont à nu, tous les pro-

blèmes sont déliés, toutes les questions résolues. Après avoir démontré avec des arguments irrésistibles les vérités économiques que nos erreurs morales ont ébranlées, l'auteur expose les fondements également divins de la politique, et prouve que c'est uniquement au point de vue de leur destinée spirituelle que les hommes peuvent être réellement gouvernés. En cherchant dans quelle classe est le mal, l'auteur consacre à la bourgeoisie un chapitre d'une force et malheureusement d'une vérité qui épouvantent. « Le mal, ajonte-t-il, est religieux, la Révo- » lution est religieuse, le remède est religieux, nous ne guéri- » rons que religieusement. » Suit alors un compte rendu formé de citations, et M. Roux-Lavergne continue : « Notre analyse ne peut donner qu'une idée imparfaite de la mâle vigueur avec laquelle le philosophe chrétien burine notre situation. Il faut peser chaque ligne et méditer chaque mot. Sa pensée est toujours puissante et son effort bien appuyé. Aux vérités connues, il sait donner un tour qui les ravive, et dans les coins inexplorés il réussit à jeter de la lumière et de solides aperçus. Il montre dans les problèmes de la science économique les qualités d'un esprit vraiment supérieur : le bon sens, la pénétration, la vue profonde et limpide; ses thèses métaphysiques sont fermes et transparentes. En quelques phrases courtes, il fait toucher les conséquences qu'enveloppent les plus graves questions. Il résout le plus souvent avec un rare bonheur de logique et d'expression toutes les questions pendantes : la souveraineté du peuple, la liberté illimitée de l'homme, la formation de la société, l'art de gouverner, la république, la royauté, la loi, le droit divin, la légitimité, l'infaillibilité, etc., etc. L'ordre dn jour de l'Europe est là tout entier, avec une solution conçue par une conscience catholique. Chacun puisera de généreuses persuasions dans cet ouvrage qui respire le parfum d'une mâle vertu. L'heure présente donne un grand prix à ce secours offert aux âmes par un esprit vigoureux et par une âme pleine de noblese et de droiture. »

Le comte de Montalembert, après avoir dit tout ce qu'il avait fait pour propager l'ouvrage, écrivait à l'auteur : « Votre livre de *La Restauration française* a élevé à leur plus haute puis-

sance dans mon âme tous les sentiments que m'avait inspirés votre précédente publication sur *La Douleur*. Je n'hésite pas à déclarer ce livre le plus *franc*, le plus *fort* et le plus *plein* qui ait paru depuis le comte de Maistre. Je lui ferai volontiers le reproche d'être trop plein. Votre langage est trop concis, et peut-être avez-vous eu le tort de vouloir tout dire à la fois. Mais je veux que vous me teniez pour votre admirateur et non pour votre flatteur. Cela dit, je me sens plus à l'aise pour vous déclarer que, selon moi, parmi nos contemporains, nul n'a vu de si haut ni plus loin que vous. Je partage toutes vos convictions, toutes vos appréhensions, toutes vos répugnances ; j'adhère pleinement à la plupart de vos jugements. Mais ce que j'apprécie le plus en vous, c'est le courage ; seul, jusqu'à présent, vous avez osé dire toute la vérité sur la bourgeoisie, sur le clergé, sur l'aristocratie. C'était ce dernier point qu'il était à la fois le plus essentiel et le plus difficile de toucher. Vous avez abordé la difficulté en maître, — Tout est là : tant qu'on n'aura pas réussi à confondre dans une réprobation commune la Révolution et la démocratie, tant qu'on n'aura pas reconnu que le *dogme* de l'égalité n'est autre chose que la consécration impie et monstrueuse de l'orgueil, le salut social sera impossible. Je vous félicite de la profonde sagesse des conseils que vous adressez au clergé. Je vous félicite surtout d'avoir reconnu la véritable origine de nos maux dans la Renaissance, qui a dépravé et bouleversé l'Europe chrétienne. J'apporterai un jour quelques preuves à l'appui de votre thèse, si Dieu me permet d'achever l'ouvrage pour lequel j'amasse depuis quinze ans des matériaux, et qui aura pour titre : *Histoire de la renaissance du paganisme, depuis Philippe-le-Bel jusqu'à Robespierre*. — D'ici-là, permettez-moi d'espérer que je pourrai compter sur votre collaboration, si je viens à bout, de concert avec M. Donoso Cortès et M. Louis Veuillot, d'établir un Recueil destiné à coordonner les travaux isolés des défenseurs de la société contre la Révolution. Mais quand même nous ne réussirions pas à nous rapprocher ici-bas, laissez-moi vous prier de me compter désormais parmi ceux qui vous estiment et vous admirent le plus. » (La Roche-en-Breny, 28 octobre 1851.)

Dans une étude sérieuse et remplie de considérations élevées, un critique éminent, aussi puissant par l'esthétique que par ses jugements en matière de philosophie, M. J. Barbey d'Aurevilly s'exprimait ainsi dans L'ASSEMBLÉE NATIONALE (4 juillet 1851), après avoir donné une analyse de l'ouvrage : « Je ne puis que signaler ici les grandes lignes de l'édifice. Opulent d'aperçus, et d'une méthode tout intérieure, tout *idéelle*, comme disait de Bonald, le livre de la *Restauration française* défraierait un vaste enseignement. Tous les problèmes que la Révolution a posés depuis quatre siècles en Europe y sont débattus dans leur effrayante variété. Parti du dogme de la Chute, l'auteur conclut à la monarchie légitime comme au dernier espoir, si nous ne devons pas être emportés, non-seulement par la conquête et le partage, mais par la misère et la faim. Son livre, espèce de *Cité de Dieu* moderne, élargi de tous les affluents d'idées qui ont enflé la pensée publique depuis S. Augustin, est une application renouvelée du dogme catholique aux faits de l'histoire, inintelligibles sans lui. Le christianisme, que notre société moderne foulait aux pieds, se relève et l'écarte charitablement du chemin du monde pour reprendre la chaîne de la tradition au point où elle fut interrompue. En politique, en métaphysique, en science sociale, dans les arts, dans toutes les directions de la pensée, le christianisme va refaire ce que la philosophie n'a pas fait, et des livres comme celui de M. Saint-Bonnet, esprit naïf, annoncent que ce mouvement se produit dans les intelligences supérieures, et témoignent de cette reprise universelle des esprits et des choses par l'éternelle vérité. — On a dit : Que seraient à cette heure, avec leur génie, des hommes comme S. Augustin, Tertullien, tous les Pères, ou seulement Bossuet venant après Voltaire, si la tombe nous les renvoyait? On ne savait pas qu'en face des philosophies et des sciences dernièrement créées, les esprits catholiques se trouveraient prêts comme ils le furent à toutes les époques de l'histoire. Et cette éternelle compétence du catholicisme à connaître de toutes les préoccupations de l'esprit humain, l'auteur l'a démontrée dans son livre avec une grande force d'intelligence. Depuis *L'Essai sur l'indifférence*, rien n'a été publié de plus important. Au reste, après l'*Essai*, il

fallait un livre pareil pour prendre sa place dans cette succession d'œuvres catholiques, qui, avec les années du monde, se suivent sans s'éteindre comme une splendide rangée de flambeaux. En effet, depuis M. de Lamennais, nul homme de la robuste race d'esprits qu'il avait attestée ne s'était élevé pour nous consoler de sa chute. Enfants plus ou moins changés au berceau par les révolutions, ce qui n'était en nous qu'instinct et croyance a pris des racines profondes dans notre raison sous la plume de l'auteur. Il connaît bien son siècle, il n'a pas baissé un œil ébloui devant ses orgueilleuses lumières; il lui a prouvé, au contraire, avec quelle merveilleuse facilité la foi se jouait dans cette énorme des sciences, et suffisait à résoudre toutes les questions. De toutes ces sciences, la plus fausse, peut-être, et celle en qui l'opinion croyait avec le plus d'aveuglement, l'économie politique, fut fondée, et le socialisme en sortit. Dans un pareil état de choses, il était temps, puisque de Maistre et de Bonald n'étaient plus, et que M. de Lamennais était plus bas que dans la tombe, de voir un grand talent catholique invoquer cette vérité divine que ceux qui ont l'intelligence de leur propre génie doivent mettre leur gloire à interpréter.

« Fort de l'aplomb que donne la double richesse de la foi religieuse et de la conviction scientifique, M. de Saint-Bonnet a, dès les premières pages, quelque chose de candide et de hard, qui fait penser que, dans ces temps, l'intelligence pourrait avoir sa légion thébaine, et qui rappelle sa définition du génie : *Une immense confiance en Dieu*. « La démocratie triomphe, dit-il, » et je viens combattre la démocratie. Les aristocraties sont » repoussées, et je viens dire que ce sont elles qui ont créé les » nations. L'industrie, les banques, le crédit, les emprunts sont » proclamés, et je viens dire qu'ils ruineront les peuples. Partout » la fausse liberté et la Révolution s'annoncent, et je viens avec » ma conscience seule combattre la Révolution.... » Quand je lis ces paroles, il me semble que je vois entrer dans l'arène un jeune chrétien des premiers siècles, et cette « conscience seule contre la Révolution » me fait l'effet de ces poitrines invincibles contre lesquelles s'écrasaient les lions de l'amphithéâtre. — Aussi, malgré la puissance d'idées qui s'y révèle, et sa division en trois

grandes parties, le livre de la *Restauration française* est avant tout un livre d'économie politique. Voilà son caractère, et c'est par là qu'il poussera très-loin sa fortune. Cette science, la mieux portante des chimères d'un siècle qui en a tant epousé, se dressait avec l'orgueil de la science des sciences, tenant dans le creux de sa main, disait-elle, du pain et des jouissances pour tous. L'étudier sous cette double face, ou de souveraine, ou de fait accusateur, l'accabler sous le poids de ses impuissances, faire manger le Sphinx par les problèmes qu'il a enfantés, était un but qui devait tenter un vigoureux esprit pénétré de christianisme, et c'est celui que l'auteur a atteint. Le point décisif de son livre et sa destinée d'influence sont surtout dans cette partie où il prend la Révolution par le côté où elle impose le plus, par le problème dont elle est si fière. L'auteur ne biaise point avec elle; il ne dédouble point l'homme. « Notre problème économique, dit-il, » est dans le problème de l'homme, et tout le problème de l'homme » est dans le problème infini. » Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'à ce premier mot toute l'économie politique révolutionnaire s'écroule. On comprend alors le titre de cette partie du livre de la *Restauration française :* LE CAPITAL. La science qui met le but de l'homme sur le globe paraît ici un défi monstrueux à la destinée humaine. « L'homme dit-il, n'a pas été entreposé sur » cette terre pour jouir, mais pour grandir par la vertu, par le » travail et par l'obstacle. On ne peut pas faire d'économie poli- » tique exclusivement pour la terre. » Au sein des fabuleuses promesses de la science contemporaine et sur ce point, la démonstration nous paraît irréfutable. M. Saint-Bonnet, ce mystique, comme ne manqueront pas de l'appeler les docteurs es-sciences positives, sait les faits comme s'il ne croyait qu'aux faits. Mais les faits lui ont appris leur propre néant. L'auteur a pour lui les écrasantes exactitudes de l'histoire : il est surtout historien.... » Et il arrive en même temps que ce victorieux défenseur de l'autorité, que cet absolutiste, comme on ne peut manquer aussi de l'appeler, a donné sur la liberté humaine la plus haute et la plus merveilleuse théorie connue!

Un journal légitimiste très-répandu, LA MODE (21 juin 1851), disait, dans le feu de son enthousiasme : « Il est honteux que les

journaux consacrent le lundi de longues colonnes à de misérables comptes rendus, tandis qu'ils négligent d'entretenir le public des productions du génie contemporain. Pour protester par le fait contre cette manie de la presse en général, nous crierons à tous les chroniqueurs : Avez-vous lu *La Restauration française*? Nous appelons ce livre un chef-d'œuvre. Depuis le comte de Maistre, jamais de plus grandes pensées, de plus profondes considérations, un style plus puissant ne s'étaient mis au service de la société. C'est le seul traité absolument victorieux de l'éternelle vérité contre les erreurs modernes ; c'est le coup de massue suscité par Dieu contre tous les apôtres de la Révolution. C'est le livre événement dans toute l'étendue du terme. Nous parlons ainsi, parce que nous avons la hardiesse de notre enthousiasme. Nous voulons qu'en dépit des futilités du siècle, hommage soit rendu à un livre qui, nous le disons devant Dieu, est le premier livre de notre époque. »

Bien qu'ici la doctrine soit tout, on n'a pas moins remarqué le bonheur d'expression et la sobriété avec lesquels les idées sont rendues. Dans L'AMI DE LA RELIGION (nos 5211, 5216, 5221), M. Adrien de Courson consacre trois articles à une analyse sérieuse de l'ouvrage, et félicite l'auteur de sa concision. « Il a mis en pratique, dit-il, le conseil de Joubert, en écrivant avec respect et sobriété. M. de Saint-Bonnet n'a pas teint son style comme la plupart des écrivains de sa province. A la calme simplicité de son allure, on ne se douterait pas que l'écrivain est si proche voisin du Poëte de Mâcon et de l'auteur d'*Ahasvérus*. L'auteur de la *Restauration française* a même exagéré sa manière dans un sens opposé à celle de MM. de Lamartine et Quinet. En donnant à son style une extrême concision, il a pensé sans doute qu'il devait protester par son exemple contre la plupart des livres publiés aujourd'hui, et dans lesquels les auteurs s'abandonnent au torrent de la phrase. »

LE CORSAIRE lui-même frappé de ce genre nouveau, s'exprimait ainsi par la plume expressive de M. Venet : « Parce que l'auteur se tient au plus profond du vrai, sa pensée se dégage à tout instant en une formule énergique et pittoresque, qui saisit

et qui fait qne l'on se demande par quel mystérieux moyen on peut donner ainsi du retentissement, de la coulenr et de l'éclat anx mots les plus simples, et comment on peut être si persuasif sans recourir aux effets d'éloquence. Mais étudiez les choses primordiales, et vous comprendrez le mystère de cette facture sombre et puissante; ou plutôt lisez ce livre; il vous épargnera les longues nuits de laborieuses recherches. Quand on veut faire aimer un bon livre, on plante des jalons de papier à tous les passages d'élite, puis on choisit et l'on cite. Mais ici la forêt de jalons devient trop touffue: D'ordinaire un auteur cause un peu de lui et de beaucoup de choses accessoires. Ici nous avons un volume de près de deux cents chapitres dont chacun exprime un décret de philosophie religieuse ou d'économie politique, et il est impossible de frapper à l'une de ces deux cents portes sans que toutes ne s'ouvrent à la fois. Ainsi l'auteur n'explique pas la Foi : il la dépose au fond de toutes ses idées, sur le capital, snr l'ordre social, sur l'Aristocratie, etc., et il semble que l'on recueille pas à pas la monnaie de cette pièce d'or. » Un autre publiciste, après avoir exposé brillamment la conception de l'auteur, disait : « Nous nous apercevons que nous n'avons point parlé du style de ce livre. Comme le fond, il est taillé dans des proportions simples et monumentales. Une pensée si antique et si nonvelle emportait avec soi la perpétnité et la jeunesse de sa forme. »

Dans L'OPINION PUBLIQUE (12 mai 1851), M. Nettement déclarait « la *Restauration française* l'un des livres les plus remarquables qu'il ait lus depnis longtemps. Il renferme l'exposition la plus profonde qu'on ait encore vu de l'état de notre société présente. Jamais on n'a mieux prouvé qn'il fallait être chrétien, non-seulement pour remplir des devoirs religieux, mais pour assurer l'existence à notre civilisation. Le livre de M. Saint-Bonnet, qui remonte si haut dans la construction de ce monde, est en même temps un livre de circonstance, un livre de l'henre présente et un livre de l'avenir. Il parait à l'instant logiqne où il devait paraître; c'est nne vive lumière projetée sur la route obscure où nous marchons tous. Il y a dans l'enchaînement des idées de l'auteur une logique trop puissante pour qu'on puisse y

répondre, et devant laquelle doivent s'incliner les classes qu'il accuse de contenir la source du mal et qu'il exhorte à une réforme religieuse et sociale. Car il parle au nom de la vérité, faisant jaillir d'un style qui est comme un brillant reflet des Livres saints, des preuves et des aperçus sur notre situation avec une puissance de précision qui ne laisse place ni au doute ni à l'indécision. » — Après une analyse bien comprise du livre, le judicieux publiciste ajoute : « Telles sont les assises du grand ouvrage dont nous ne réussirons qu'à faire entrevoir en quelque sorte la silhouette. Et cependant nous n'avons qu'effleuré tout ce que nous avions à dire, car cette œuvre est complète ; et même en nous bornant à en indiquer la portée, nous tâchons d'éviter les lacunes. Dans cette étude sociale d'un si grand intérêt, il y a une charité et une justice égale, une grande commisération pour le peuple, dont les fautes ne sont que le calque des nôtres, en même temps que les plus éloquentes leçons données aux classes supérieures. Ce sont celles-ci, comme dit l'auteur, lorsque Dieu a remis à nu les éléments du monde, qui ont reçu le dépôt des grands devoirs, et qui doivent former une nouvelle *aristocratie*, celle de la sainteté, la seule qui puisse nous rendre à la vie. Nous adoptons sans réserve les excellentes pensées de l'auteur ; nous avons raconté son livre avec une vive sympathie. Ce que nous désirons, c'est que cette foi profonde et cette parole puissante fassent comprendre à tout ce peuple le langage d'un livre qui semble être la magnifique paraphrase à la fois économique, politique et religieuse de cette exhortation suprême de l'Ecriture : *Convertere*, *Jerusalem*, etc. »

En répandant les plus vives critiques, les journaux inspirés par la Révolution n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à la beauté des idées de l'auteur. Tous ont reconnu la force du style et de la pensée. « Ce livre, a dit l'un d'eux, attribuant cette parole à un profond penseur, ce livre est un volcan d'idées. » « De nombreux éclairs sillonnent les nuages au milieu de ce sublime cataclysme. Une continuelle inspiration, un souffle prophétique semblent régner dans le volume entier. Aussi renferme-t-il toutes les beautés et tous les défauts d'un pareil mode de composition.... »

D'autres ont avoué la grandeur de la conception première. Faisant la paraphrase d'une des principales idées de l'auteur : « Oni, vous avez raison, s'écrie avec sa verve habituelle M. Pelletan, de La Presse (22 juin 1851), le capital, créé par l'homme, a créé l'homme à son tour. La richesse n'est qn'une matière convertie par l'intelligence. Le capital est le remplaçant de l'homme dans la servitude. Il est né d'une vierge, aussi; enfant divin, il a pour mère une vertu. L'humanité n'a jamais pu former du capital qu'en prélevant sur ses besoins, qu'en mettant religieusement, comme vous le dites, un second sou sur le premier. Ce sou fécond, tombé jnsqu'à nous du haut du temps, porte une larme, une souffrance, une affection, une gontte de sang et nne immolation de notre génération, aïeul par aïeul. Il est pour chacun de nous un blason de noblesse, qui continue l'histoire inédite de notre famille. L'épargne est une consommation ajonrnée que le temps porte de génération en génération. Jouissance substituée et reportée snr l'avenir, l'épargne est donc plus grande devant Dien que la simple consommation. C'est une gloire : elle est l'hnmble immortalité de chaque famille. Par elle, le plns obscur travailleur entre, son centime à la main, dans son éternité. Toute rédemption de la misère, toute naissance d'homme à l'intelligence suppose préalablement l'épargne, qni crée le capital; et l'homme ne peut valablement posséder sa liberté qu'après l'avoir achetée de la sorte. En cela l'auteur nons ent converti, si notre conversion n'eut pris l'avance sur son œuvre. Oni, le temps est venu de le crier à toutes les bornes : ce peuple ne rédimera sa misère qu'avec un capital accumulé par sa propre économie, et prêcher l'épargne, c'est prêcher la liberté! Mais, après avoir posé les prémisses, pourquoi ne mettez-vous pas l'épargne à la portée de tons et ne donnez-vons pas à tous le capital en communion? » Se mettant alors en contradiction avec l'essence du principe qn'il vient d'exposer si bien, le brillant écrivain se perd dans le socialisme, et néanmoins ajoute, après un emportement inexpliquable contre le christianisme : « J'ai réfuté rudement, je l'avoue, nn homme de bien qui m'a donné le premier l'exemple de la rudesse. Mais je regretterais cette critique si je devais fermer là cet article.

Le livre de la *Restauration française* est un livre vigoureusement écrit par un penseur habitué à porter son âme en pleine nature. Chaque page respire un agreste parfum de sincérité. On voit qu'elle a été méditée devant Dieu et à la chaleur de son soleil ; et si elle ne convertit pas toujours la raison, elle provoque la pensée. Le comte de Maistre revit, attendri et humanisé à l'ombre des vignobles et des oliviers du Midi. Le style est profondément original ; il a constamment de ces mouvements imprévus, vrais drames de l'expression, qui vont non-seulement parler à l'âme, mais encore l'ébranler. »

Nous ne pouvons citer ici ni les ouvrages, ni toutes les études sérieuses inspirées par ce livre. Pour rappeler les éloges qu'en a fait la presse religieuse et monarchique, il faudrait citer tous les défenseurs de la religion et de la société. *La Bretagne*, par exemple, où la plume d'un écrivain distingué, M. G. de la Tour, en fit en trois articles une si intelligente analyse ; *le Journal de Toulouse*, *la Gazette du Midi*, *la Gazette de Lyon*, *les Annales de la charité*, *la Bibliographie catholique*, *l'Ami de l'Ordre*, *l'Union franc-comtoise*, *la Gazette du Languedoc*, etc., etc. ; et en un mot l'importante série des journaux qui reçoivent la loyale et remarquable Correspondance de M. de Saint-Chéron. Tous proclament que l'auteur « démontre avec une vigueur et un éclat singulier la véritable situation. » Pendsnt que les uns l'appellent « le continuateur de M. de Maistre », les autres, relevant ce qu'il y a « de courageux et vrai enseignement dans le livre de la *Restauration française* », déclarent que l'auteur « a pris, jeune encore, une place distinguée dans la grande école catholique des de Maistre et des de Bonald [1]. »

Mais alors, emportée plus rapidement que jamais par les promesses de la Révolution, la France semblait ne pouvoir plus prêter l'oreille à de si lumineux avertissements. Nous croyons donc faire aujourd'hui « une œuvre utile et essentiellement pra-

(1) Ce livre a eu son retentissement jusque dans les Etats-Unis. M. Brownson qui, suivant M. de Montalembert, est l'esprit le plus éminent de l'Amérique, en a rendu un compte très-savant et très-détaillé en septembre 1851, dans sa *Revue trimestrielle*.

tique », comme déjà on le disait à sa première apparition, en publiant un livre dont notre éminent professeur de philosophie[1] écrivait dernièrement à l'auteur, son élève :

« Votre livre de la *Restauration française* aura désormais son retentissement, par suite des évènements qui sont venus jeter une lueur sinistre, mais nécessaire, sur l'état des esprits. Grâce à la hauteur où vous êtes placé pour traiter les questions du jour, vous avez devancé votre époque. Mais le moment est venu où l'on reconnaîtra la justesse de vos vues et la portée de vos doctrines.... »

« Ses ouvrages, disait hardiment leur premier éditeur, ont le défaut d'avoir été faits par un homme qui voit les choses vraies vingt ans avant les plus éclairés d'entre nous. Et, même vingt ans après, ils sont encore plus instructifs que les livres écrits sous l'impression des faits présents. C'est la réflexion qui vient également, lorsque, se plaçant au point de vue philosophique, on compare les ouvrages produits plus tard sur le Concile, à ce livre de *L'Infaillibilité* qui paraissait dans *L'Univers* dès 1858, et dont le Président de la *S. Congrégation de L'Index* disait alors : « L'ouvrage ferait honneur à quelque théologien » que ce fût. Arrivant à démontrer l'infaillibilité du Souverain » Pontife, l'auteur a déployé la thèse catholique avec une in- » telligence tout-à-fait hors ligne[2].... »

(1) M. l'abbé Noirot.

(2) *L'infaillibilité*; édit. de 1861. Voir la lettre adressée à Mgr Fransoni par le R. P. Modena, Secr. de la S. Congr. de L'Index.

AVANT-PROPOS.

Nous arrivons à la dernière crise, à celle où l'on cesse de parler du salut des gouvernements pour ne s'occuper que du salut suprême de la Société. Des hommes de bonne volonté se demandent où est la vérité. L'ancien monde est aboli : la royauté est devenue un crime, la religion une ennemie, l'hérédité une injustice, la propriété un mal, et l'obéissance un affront... Deux principes se partagent les âmes : il faut savoir *Si l'Eglise doit soumettre ses lois à l'opinion des hommes*, ou *Si les hommes doivent soumettre leurs opinions aux dogmes de l'Eglise ?*

Jamais question plus pressante et plus malheureuse n'a demandé l'attention des esprits.

La démocratie triomphe, et je viens combattre la démocratie. Les aristocraties sont repoussées, et

je viens dire que ce sont elles qui ont créé les peuples; les dogmes sont rejetés, et je viens dire que ce sont les dogmes qui ont créé les aristocraties et le capital, ces deux colonnes de toute Civilisation. L'industrie, le crédit, les banques, les emprunts, sont proclamés, et je viens dire qu'ils ruineront les peuples. Partout la fausse liberté et la Révolution s'annoncent, et je viens, avec ma conscience seule, combattre la Révolution!

Fondée sur des chimères et soutenue par l'imposture, elle conduit les peuples à leur perte et l'humanité à sa fin...

Reniant les vérités divines et installant partout l'orgueil, elle a pris de grands mots à nos langues, elle en a bâti la Tour où l'homme veut se mettre à l'abri de Dieu! La loi n'est plus de Droit divin, la Société ne nous vient plus d'en-Haut; la justice, le devoir, la Foi, la Souveraineté, tout émane de l'homme, tout remonte du peuple! On veut fonder en retournant aux sources de l'orgueil; on veut puiser la vie là où il faut toujours la porter! On demande le progrès à la Classe que notre corruption a laissée en arrière; on attend la justice et la paix de ceux qu'il faut arracher à la barbarie et au mal!

La Révolution française ne ressemble à rien de ce qu'on a vu dans le passé. Jamais civilisation n'avait osé s'inscrire contre les lois de la nature humaine et rompre tout lien avec le Ciel. Les hom-

mes sont venus dire qu'ils n'existaient plus par les lois de Dieu, mais par leurs propres lois; qu'ils ne voulaient plus s'unir entre oux par leurs devoirs, mais se mettre en rapport par leurs droits. Ils se débattent depuis soixante ans pour que l'Etat sorte des dogmes du christianisme, comme ils sont sortis eux-mêmes de sa morale; ils prétendent vivre en société sans obéir, ne voulant plus payer d'une vertu les bienfaits dont Dieu comble une Civilisation... O sages, ô prudents, aujourd'hui un enfant aurait le droit de vous juger!

Le lendemain de Février, l'auteur écrivait ces paroles:

La République s'est annoncée comme la forme d'une société de chrétiens. Les faits diront ce que nous sommes! On n'a pas le gouvernement qu'on veut: on a celui que l'on mérite. Si vous restez dans votre mal, vous passerez au despotisme; si vous voulez la corruption, vous tomberez encore plus bas... Les lois de la morale et de l'histoire sont aussi inflexibles que celles de la nature. Vous apprendrez à vos dépens les vérités que vous avez méconnues.

Une diminution d'autorité ne saurait avoir lieu d'une part, s'il n'y a de l'autre une augmentation de vertu. La liberté n'est que le droit de pouvoir faire plus de bien. Faites-en celui d'exécuter plus de mal, et la loi qui conserve le monde reprenant

la forme du sabre, viendra de nouveau courber la personnalité. Le pouvoir n'est qu'une barrière dressée devant le mal.

Ce n'est pas des maux de la révolution que nous aurons le plus à souffrir, mais des maux qui l'ont amenée. Tout pliait sous le paganisme, et la croissance de dix-huit siècles de christianisme s'arrêtait. Quand les hommes perdent de vue les nécessités morales, Dieu fait sortir la lumière des nécessités d'un autre ordre! Si la Foi n'est plus reçue par l'oreille, elle nous sera enseignée par la faim. La Société rencontrera un empêchement dans chacun de nos vices. Il faudra en détruire un si l'on veut avancer d'un pas. Avant de changer vos gouvernements, il fallait vous changer vous-mêmes. La loi ne décrète pas la vertu, et quand cette dernière est loin, le décret reste sans arme. Le jour est venu où l'homme qui lance le mauvais exemple aiguise un poignard contre lui. Les barbares ne sont plus à nos portes, mais au-dedans, ce sont ceux que dix-huit siècles de christianisme n'ont pu arracher à la vieille souche du monde! Nos vices ont partagé la Société; ils ont mis comme deux civilisations l'une dans l'autre. Position unique dans l'histoire! la civilisation ouvrira ses propres flancs pour donner la bataille. Le christianisme constituera la Société moderne, ou la verra voler en éclats...

Les faits économiques, avant peu, mettront les

vérités à nu. Vos lois auront tout reconnu, tout consacré et tout administré, les moyens humains seront tous employés; jamais armée plus nombreuse, jamais législation plus complète, jamais administration plus puissante : alors, arrivés au bout des causes secondes, vous viendrez vous briser contre la cause première! Ce ne sera plus la Doctrine méconnue que l'on entendra, ce ne sera plus la conscience inécoutée qui criera. Les faits parleront leur grande voix. La vérité quittera les hauteurs de la parole; elle entrera dans le pain que nous mangeons, dans le sang dont nous vivons; la lumière sera du feu! Les hommes se verront entre la vérité et la mort.. auront-ils l'esprit de choisir?

Depuis le jour où d'aussi tristes paroles ont été dites, les faits n'en ont que trop mûri la portée! Offrons le complément des pages que les événements avaient laissées interrompues. Deux années de méditations n'ont que trop confirmé le sentiment profond qui les a fait écrire. On devra pardonner la rapidité et peut-être l'accent que les événements ont mis dans ma voix. Mon âme n'a cessé d'être émue; elle n'a cessé d'être frappée du dénouement funeste auquel leurs théories conduisent maintenant les hommes. Et vous, Révolutionnaires, rien dans ce qui se passe aujourd'hui ne vient-il réveiller le soupçon dans votre conscience? De toutes les conséquences qu'on veut tirer de vos

doctrines, rien ne vous annonce-t-il qu'elles nous apportent le malheur? Cependant, la France se lasse des promesses de la Révolution!

Les principes sur lesquels une nation a établi quatorze siècles d'existence, viennent demander compte aux idées qui ne produisent que des ruines. Bien que vous nommiez Avenir la réunion de vos doctrines, permettez que l'on découvre à vos regards la conception immense sur laquelle se fondait le Passé! Et, s'il est encore de l'inspiration chez les hommes, nous leur demanderons où furent le génie et la plus haute conception! Nous leur demanderons si nous perdons le droit d'opposer la Lumière aux *idées*, et les principes de *la Restauration française* à ceux de *la Révolution française!*

2 Avril 1850.

LIVRE PREMIER.

LE CAPITAL.

LE CAPITAL.

CHAPITRE I.

Problème moral enveloppé dans le problème économique.

Notre problème économique est dans le problème de l'homme, et tout le problème de l'homme est dans le problème infini. Partout les hommes ont parlé de jouir. Ne songeant plus aux biens du Ciel, on chercha des biens sur la terre.

On dit qu'un ordre nouveau se présente. Ne croyez pas que la douleur va s'affaiblir. L'âme s'accroît, la sensibilité augmente. Plus près du Ciel, l'homme doit s'y présenter plus grand.

L'existence en dehors de Dieu s'explique par la liberté ; la liberté, par l'effort et par la douleur. L'homme est le produit de sa force ; il est le fils de l'obstacle.

Retirer la douleur, ce serait abolir la création même. Qui n'a pénétré la signification de trois mots qui ont six mille ans : la Faim, le Travail, la Mort ! *Les premiers chapitres de la Genèse subsistent toujours.*

L'effort nous environne ; la nature, toujours présente, au besoin nous le dira. Et le combat qu'elle offre, qu'est-il à côté du combat livré dans l'âme pour conquérir la perfection, c'est-à-dire l'Infini.

En dehors de l'Infini, il y a notre liberté. Bien qu'elle ait un commencement, elle repose sur la grande loi : il faut qu'elle soit par elle-même.. Sa première mise de fonds lui est retirée tous les jours, afin que son moi lui soit propre.

La liberté est l'enfant de l'effort, ou de la douleur : le bonheur est pour la substance parfaite[1]. Cette vérité éclatera visiblement dans l'époque qui commence. Elle sortira comme la voix de tous les faits. Les mots *effort*, *douleur*, et *liberté*, décomposent eux-mêmes le sens de ce mot TRAVAIL, notifié par les événements.

L'avenir ne sera point comme on l'entend. L'homme n'est pas entreposé sur la terre pour jouir, mais pour grandir. L'Infini nous a envoyé l'existence; d'éternelles lois s'accomplissent ici-bas.

Pour que le monde ait un avenir, il faut que le christianisme ne soit plus seulement dans quelques âmes, mais qu'il éclate et sur les lois et dans les mœurs. La production et la consommation deviendront un mode chrétien. Car aucune des deux n'est le but. Ici-bas, tout n'est que moyens pour préparer des âmes à l'Infini.

Le Globe fournira quelques richesses de plus : jamais dans la proportion des besoins. La répartition ne fera pas ce qu'on attend. Elle satisfera moins les intérêts que la justice. Au reste, la population, croissant selon les subsistances, viendra éternellement se presser vers leurs limites extrêmes. Toujours on verra la misère : elle ne peut être restreinte que par la vertu.

(1) « Jésus-Christ n'a pas été une seule heure dans sa vie sans souffrir de la douleur : s'il y avait un meilleur moyen pour l'homme, Dieu nous l'aurait sans doute appris. » IMITATION DE J.-C.

Les hommes ne doivent pas s'associer pour produire en vue de plus consommer, mais en vue de plus s'aimer. Avec l'amour, ils comprendraient le grand mystère de la liberté et de la fraternité, préparant les hommes ici-bas pour la vie éternelle.

On n'emprunte pas au christianisme que ses mots, surtout pour les interpréter dans le sens du paganisme! Par ce faux, l'humanité est attaquée. L'homme n'est pas mis en ce monde pour satisfaire ses besoins, mais pour croître par les efforts que ceux-ci réveillent en son âme. Car, c'est ainsi qu'il grandit dans l'être. Triste façon de former l'homme que de le tourner du côté opposé à la sainteté!

L'Économique entière reviendra sur ses pas pour cette vérité méconnue :

Le travail ne fut point fait pour les besoins, autrement Dieu ne les eût pas créés ; mais les besoins furent faits pour le travail. Au reste, le travail est la préparation indispensable pour empêcher la richesse d'être un mal en chacun de nous[1].

Ecole païenne, que pensais-tu ? Le plaisir n'est point offert pour y céder, mais pour y résister, et par ce moyen devenir libre.

(1) La richesse acquise par le travail moralise ; acquise par le vol ou l'agiotage, elle corrompt.

Il n'y a de prodigue que celui qui n'a rien acquis. Par l'art admirable de la création, la satisfaction du besoin a pour condition l'effort, c'est-à-dire le développement de l'homme. En sorte que la moralité se forme en lui en même temps que la richesse ; en sorte qu'il ne peut avancer d'un pas sur la terre qu'il n'ait fait ce pas dans le Ciel.

CHAPITRE II.

On n'a vu que le but temporel de la Société.

Un des grands malheurs de ce temps est qu'on ait dit à l'homme qu'il était ici pour jouir. Cette dune fatale que le gravier antique a jetée en travers fera manquer l'avénement que préparait le christianisme. Quel ouragan soufflera sur ces sables, et viendra effacer les races qui empêchent l'humanité de s'avancer?

Combien nous faudra-t-il de temps pour reprendre la notion supérieure que l'Évangile avait mis tant de soins à fonder? Juste le temps que cette révolution durera. Combien durera-t-elle? Juste le temps que ceux qui ont compris la notion de la liberté, mettront à comprendre la Foi!

La religion, qui porte la loi de Dieu, la liberté, qui l'accomplît, ont été divisées. La liberté voudrait ne s'appliquer qu'à cette terre; la religion ne serait plus que pour le Ciel. Le premier usage que l'homme fit de la liberté fut de la prendre pour lui. L'orgueil fit comme au jour d'Adam!

Les hommes n'ont point montré la générosité de Dieu; quand ils séparèrent la religion et la liberté, ce fut pour abolir l'une ou l'autre. Si l'homme savait qu'il a démembré sa pensée, mis en deux sa propre puissance! Aujourd'hui, ceux qui admettent les conséquences ne veulent plus admettre les principes; ceux qui possèdent les principes

ne savent plus admettre les conséquences. Le grand obstacle est là.

La calamité de ce siècle est dans le schisme de la nature humaine.

Ainsi les économistes n'ont étudié la Société que dans son rapport avec ce monde, qu'elle doit traverser; ils ne l'ont point considérée dans son rapport avec l'Infini, où elle doit mener les âmes. On a cherché sans cesse la fonction de la Société dans le temps, sans songer à son but au delà du temps. La Société n'étant que pour former le genre humain et le conduire à Dieu, le temps n'a pas pu nous répondre.

Il ne possède point la loi, celui qui ne l'a vue que par un bout, à son extrémité vers le fini. La loi s'élance dans la création entière. La richesse, puisque votre pensée s'est butée là, repose sur le travail, le travail sur le capital, le capital sur la vertu, et la vertu sur la Foi. On ne peut faire d'économie politique exclusivement pour la terre.

Suscitez beaucoup de systèmes, les faits ne sont pas autrement. A moins que vous ne repreniez l'escalier antique : la richesse par le travail, le travail par le capital, le capital par l'esclavage...

L'individu a subi le sort de la pensée actuelle. Chrétien, il a voulu jouir en païen ; païen, il a voulu être traité en chrétien. L'un demandant le luxe, sans réfléchir qu'on ne peut convertir en or le pain de l'homme sans l'appauvrir ; l'autre voulant être en tout un égal et un frère, sans songer qu'il faut remonter au Père qui est aux Cieux.

On ne peut être chrétien et jouir; on ne peut être libre et sans Foi. Les bénéfices du christianisme ne sauraient être recueillis pour les festins impurs.

CHAPITRE III.

Ce point de vue a produit la Révolution.

Le luxe est le paganisme de nos jours. Il s'est reproduit sur ses deux faces, le vice et l'impiété. S'il a frappé le corps de celui qui le produisait, il n'a épargné ni corps ni âme dans celui qui en usait. La vanité a disputé l'homme à son Dieu, et le vice a disputé son âme à l'homme. Certes, l'arbre de la société antique a été parfaitement transplanté chez nous !

Le luxe sur un point de la Société a eu le communisme pour contre-coup sur l'autre. Dès l'instant qu'on ne traverse cette terre que pour la vanité et le plaisir, il est juste que chacun en tire sa part. Votre morale ne demandait qu'à s'étendre ! Hommes de luxe et socialistes, reconnaissez-vous aujourd'hui : de part et d'autre est le principe de jouir. Mais la fortune se tenant toute d'un côté, et la misère toute de l'autre, on veut procéder à un écoulement qui rétablisse le niveau !

Il faudrait, sans doute, mille ménagements sur ce qu'il est à propos de dire à une *époque où tant d'hommes ont un tact si fin sur ce qu'il est à propos de penser.* Peut-être faudrait-il pratiquer le mensonge pour mieux nous sauver de l'erreur ? Eh bien, ce sera le parti que vous continuerez de prendre ; laissez-moi toute l'imprudence de ma question :

Sont-ce les ouvriers des campagnes, produisant le pain,

la laine et le vin, qui vous menacent en ce jour? ou bien sont-ce les ouvriers que vous avez appelés dans les villes pour y produire tous les objets de luxe?

Vous avez arraché les bras à la terre, ils se retournent contre vous!

Ce n'est pas le cultivateur qui produit nos révolutions. L'homme qui tient suspendu sur nos têtes le glaive du désordre est celui que nos convoitises ont enlevé à la destinée que Dieu lui avait faite, pour l'envoyer fondre comme une cire dans nos cités, en travaillant pour nos plaisirs. Car voilà que le luxe a pourri et la classe qui le produit et la classe qui le consomme; voilà que le peuple est tout semblable à vous!

CHAPITRE IV.

Le luxe produit le paupérisme.

Il faut donc qu'on le dise. De trois hommes produisant le pain, le vêtement et le toit de l'homme, le luxe en a usurpé un. La vanité et la sensualité ont prélevé sur le pain et sur le sang; elles ont prélevé sur le genre humain cette fleur du produit qui fût rentrée au capital d'où devait sortir l'avenir. Et comme l'homme adore ce qui est de ses mains, il appela son impiété du doux nom de luxe. Puis il dit à la foule : Cela t'enrichit..

Connaissons le grand canal de nos maux. Après, nous en verrons la source.

C'est le luxe qui enrichit le peuple! Les Juifs ont donc

prêché chez nous? Le capital et le travail employés à le produire donnent-ils des fruits à la terre? Non, l'homme n'est point pauvre pour manquer d'objets somptueux, mais pour manquer de pain, de laine et d'un toit. Les hommes ont-ils pensé que les nations devaient être riches à la manière d'un homme de luxe? Où ont-ils pris cette science? dans la sagesse, dans les faits? Ils l'ont recueillie dans leur cœur.

Encore si tant de luxe, trempé de pleurs, avait conduit sa sève dans la branche de l'art! Si tant de pain s'était converti en pensée, et tant de sang en vertu, pour élever l'esprit de l'homme! Mais on vit des femmes baptisées porter sur elles plus de richesses que n'en avait tout un temple de Dieu, et des hommes portant sur leur front autant de vices que leur âme avait reçu de dons!

De leur côté, les sciences accouraient; on allait obtenir de la matière tout ce qu'elle pouvait donner. L'esprit avait enfin compris le parti que les sens devaient tirer de cette terre. A l'homme nouveau il faut bien une morale nouvelle, une religion nouvelle, enfin, pour être franc, un Dieu nouveau. Tout était prêt, les canaux de la richesse achevés, les réservoirs de l'opulence ouverts, Dieu mis à l'écart, les lois parfaitement revues; on dit à la société: Va! Et la société marche à l'abîme...

L'homme a cru bâtir sa tour sur la terre; il a cru se faire un rempart dans ses lois. Mais la terre n'a connu que les siennes, et les faits n'ont point reçu le nouveau roi.

Sortez des lois de la raison, vous ne franchirez pas celles du monde. L'homme ne peut sortir du Globe, ni la Société des lois que Dieu lui fait. Dieu n'a pas fondé un ordre physique pour que l'ordre moral s'en échappe. Dieu

n'a pas pu donner le christianisme pour loi à la terre et cacher dans son sol des ressources pour l'esquiver!

Vous pensiez ouvrir les portes à une ère nouvelle, et vous avez avancé l'heure où la civilisation va battre en retraite sur tout un siècle d'erreurs.

CHAPITRE V.

Le scepticisme produit l'anarchie.

Que la France et l'Europe entière roulent sur une pente inconnue, c'est ce qu'on ne peut plus nier. Lois, mœurs et religion se précipitent. Quand on marche de la sorte, il faut savoir par quel esprit on est porté. C'est bien qu'un siècle pousse l'autre; mais qu'il ne le renverse pas!

De quelque manière qu'on le regarde, le XVIII^e^ siècle n'a été qu'une réaction de l'esprit de l'homme contre l'esprit du christianisme. Il fut une réapparition de l'Antiquité dans les idées et dans les lois, comme la Renaissance venait de l'être dans les arts et dans les mœurs.

Ce n'est plus le moment de dire quels instincts de la nature humaine ont pu conduire sur les peuples modernes cette lourde nuée de l'erreur; il faut d'abord dégager la Société du triste remblai qui l'encombre. Qu'il doit en coûter à Dieu pour que l'homme agisse de lui-même! On sait maintenant le total de sa jeune sagesse : il a voulu tout construire en ce monde au point de vue humain.

Vous avez prétendu reconstruire la Société, et voilà que vous renversez l'homme.

Dès qu'il n'est plus au sein des âmes une Vérité souveraine, produisant des croyances communes, d'où dérivent des devoirs communs, mais, au contraire, des opinions individuelles, relevant de la souveraineté de chacun, il ne saurait exister aucune Société de droit parmi les esprits. La Société civile vit dans ses lois; ses lois vivent dans ses mœurs; ses mœurs vivent dans ses croyances. Où se tiennent les vôtres?

La Société civile repose sur la Société spirituelle; en détruisant la Société spirituelle, on détruit la Société civile. Les nations n'ont pas un autre sol que les âmes.

Quand, pour unique fondement du vrai, l'homme est réduit au jugement privé, à l'instinct encore plus particulier des passions, il s'arrache de la réalité, il se détache du genre humain, il sort de la civilisation. Ne vous plaignez plus s'il demande à grands cris un pouvoir libre, comme lui, de toute loi divine, prenant sa base dans la volonté purement humaine! son âme doit se connaître en servitude. A l'homme purement humain, certes il faut un pouvoir purement humain, une société purement humaine, afin que, semblables à lui, société et pouvoir soient suspendus en l'air, ou tombent sous le joug de l'homme.

L'anarchie est en nous. Elle est dans les croyances, admettant plusieurs sortes de Foi; dans les pensées, en proie a d'innombrables opinions; dans les mœurs, prenant pour règle l'intérêt; dans les lois, ne se rattachant plus à Dieu; enfin elle est dans l'Etat, qui ne peut subsister que par les croyances, par les mœurs, par les lois, par les principes et par Dieu. Que dis-je! l'anarchie a rongé la Société et entre déjà dans les faits...

CHAPITRE VI.

Où nous en sommes arrivés.

A cette heure, comment la Société civile remédiera-t-elle à l'anarchie des esprits? Et avec l'anarchie dans les esprits, comment une Société extérieure subsistera-t-elle parmi les hommes? En dehors des saints, dont le lien reste éternel, comment fonderez-vous la concorde? Recourrez-vous à la force? alors vous la ferez monter jusque dans la pensée et pénétrer dans les volontés libres!

Vous soutiendrez aussi le sol économique! car toute production est le fruit d'un effort ou d'une vertu, et toute consommation se limite par le devoir. Depuis bientôt un siècle, le vice et le luxe fondent et dissolvent tout capital; sur quoi vos nations mettront-elles aujourd'hui les pieds?

Vous avez oublié Dieu, vous n'avez pas oublie l'or. Eh bien, riches fils de Brutus, apportez le lien qui doit remplacer celui de Dieu dans les âmes, et fondez la société parfaite qui doit se passer de son assistance! Puisque les vieux siècles ont eu tort en tout, même en trouvant du pain pour le corps et pour l'âme des populations pressées sur l'étroit continent de l'Europe, venez apprendre à qui la foule ira demander le sien!

Une situation de cette nature ne pouvait durer plus longtemps. L'erreur n'avait d'autres bornes que la perversion des âmes. Toute intervention était inutile. Quelle armée opposer à un siècle entier? Quelles vertus pour-

raient refaire ce que chacun détruisait? Toute puissance était déjà vaincue. Il fallait une époque plus logique que les hommes, pour tirer décidément de tant d'idées leurs fatales applications. Cette époque, la voilà!

Courage, enfants du présent! frappez à toutes vos idées; n'en laissez passer aucune sans lui demander ses conséquences. Peut-être reconnaitra-t-on l'erreur quand on la verra dans un fait! Dans ce cataclysme d'un continent antique versé en quelque sorte sur le nôtre, les principes ont été écrasés; la sagesse, dont la voie se dirige au Ciel, est rompue; l'expérience, dont le sentier est tourné vers la terre, offre seule une trace. La vérité n'est plus qu'un nom hors de portée, le fait reste la seule réalité que l'on puisse encore voir. Allez à lui. Courage, enfants du présent! bien que vous ignoriez tout ce que l'avenir devra à votre logique et à vos malheurs!

Les grands principes seraient eux-mêmes comme une *voix dans le désert*, s'ils n'empruntaient le langage des faits. En France, où l'on place l'esprit si fort au-dessus de la raison, il semble qu'on ne peut atteindre le vrai sans s'élancer bien haut. Un tel effort n'est point nécessaire. Il suffira d'ouvrir un ou deux faits économiques, les plus prés de nous, et les plus oubliées aujourd'hui. Quelques observations tirées des choses mêmes, iront plus haut que la tour de Babel de nos raisonnements.

CHAPITRE VII.

Les populations vivent de la terre végétale.

Le genre humain a collé ses bras aux flancs du Globe ; il vit de cette croûte appellée terre végétale. Si la couche s'augmente, les peuples s'accumulent; ils s'éclaircissent quand la couche s'épuise. Avec la terre végétale, les civilisations couvrent ou délaissent les continents. Thèbes, Babylone, Jérusalem, Athènes n'ont laissé que le sable. Jamais deux civilisations antiques ne se sont succédé au même lieu. Rome n'aurait pu porter deux fois les esclaves.

Si les peuples sortent de terre, cette terre d'où est-elle sortie? Memphis, Carthage et Athènes ont en quelque sorte apporté, puis emporté leur territoire avec elles. L'arbre secoue ses feuilles sur ses pieds, il nourrit ses propres racines ; le jour où ses branches sont mortes, un vent le met à bas, le torrent passe là quelque temps, et il ne reste que le rocher.

Telle est la loi : la population humaine est en raison des subsistances, les subsistances sont en raison de la terre végétale. Mais en raison de quel fait est la terre végétale? Où est la main qui transfère ainsi les royaumes et les établit à son gré?

Un être a été créé libre. Les conditions de son existence doivent être à la fois son œuvre et l'origine de son progrès. Pour connaître l'homme, il faut savoir comment, au premier jour, la Terre vint à l'homme...

CHAPITRE VIII.

La terre végétale augmente en raison du travail de l'homme.

Au premier jour économique, la Terre était, comme au premier jour biblique, *inanis et vacua;* Dieu créait la liberté pour la remplir.

Informe et nue, les ténèbres couvraient sa face, les plantes n'étaient pas dans les champs, et la pluie n'était point répandue sur elle : *enim homo non erat qui operaretur terram,* ajoute encore la Genèse!

Le Globe sortit nu et sauvage du refroidissement géologique. Il était marqué pour les enfants de la liberté. Dieu créa tout en puissance devant l'Etre qui devait tout mettre en développement.

L'avance de la création, c'est la terre *cultivable.* La terre végétale est de formation et de conservation humaine. Les forêts n'ont donné que la première mise de fonds.

L'homme en a produit la couche toutes les fois que sa vertu y a déposé le travail et l'engrais. Il l'a détruite dès que son vice est venu demander à cette terre plus qu'il ne voulait lui donner. La culture ne fut jamais l'art de créer quelque chose de rien. Le monde a été donné à l'être qui est le fruit de ses œuvres[1]...

(1) Il faut entendre ici par terre cultivable, celle que la culture et l'engrais sont appelés à rendre pleinement végétale ; et, par terre végétale, celle où

Celui qui a étudié les choses à leur base sait que, après la mise de fonds donnée, l'homme a créé son sol; que le sol a créé le climat; que le climat a créé le sang; que le sang a multiplié les nations, et que les nations ont élevé les âmes.

Et celui qui suivit les peuples pas à pas, sait que quand les âmes sont tombées, les nations se sont écroulées, le sang est redevenu pauvre, le climat inhabitable, le sol ingrat, et l'âpre nature, qui fit faire nos premières armes, occupe de nouveau la terre.

La Terre a été successivement couverte par les eaux, par les forêts et par les hommes. Quand ils en ont mangé la couche jusqu'au granit, les déluges ont quelque-

la culture a rassemblé les éléments et les préparations nécessaires à la production. Un engrais primitif, formé du détritus des herbes ou des bois, fournit d'abord ces éléments, et le travail apporte ces préparations. Mais l'engrais primitif n'est qu'une avance une fois faite; il ne pourvoit qu'aux premières récoltes, et s'il n'est pas renouvelé, le travail seul ne tarde pas à épuiser le sol.

Sur ce point l'Amérique a pu faire illusion. Elle attendit plus de cinq mille ans la présence d'une civilisation; et les détritus accumulés par les bois sur son sol, y ont laissé en plus grande abondance cette première mise de fonds que nous imaginons inépuisable.

Toutefois ici-même, si l'homme s'abstenait d'apporter l'outillage, de construire des fermes afin d'élever des bestiaux pour entretenir la fumure; s'il se bornait à tirer des récoltes du sol, cette fécondité, comme ailleurs, verrait bientôt à sa fin.

En retirant à l'homme le Paradis terrestre, Dieu lui a précisément repris la terre très-féconde qui donnait beaucoup de produits pour très-peu de travail. Et ce que Dieu a retiré alors au sol, l'homme aujourd'hui est appellé à le lui rendre pour reformer la terre végétale. En disant : « D'elle-même la terre ne produira que des ronces, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » Dieu ne laissa désormais qu'une terre plus ou moins cultivable, et l'homme la rendra végétale en proportion de ses sueurs. Elle ne lui donne rien pour rien, et celui qui prépare une vigne sait qu'il faut tout y apporter.

fois repris les continents. L'histoire racontera ses annales ; voilà celles que le Globe lui fait.

Mais l'homme nouveau veut-il connaître ce qu'il doit à l'homme ancien?

CHAPITRE IX.

L'homme a créé le sol, le climat et jusqu'à son sang.

L'époque géologique une fois achevée, la Terre fut couverte par les eaux, qui ameublirent sa surface. Mais peu à peu les océans se retirèrent dans leurs bassins, les lacs et les ruisseaux dans les fleuves.

Les forêts remplacèrent les eaux. Elles répandirent la pluie annuelle de leurs feuilles, versant un primitif engrais sur ce sol ameubli. L'atmosphère de la planète ne vit former que plus tard son enveloppe azurée. Tout concourait à l'active production qui couvrait chaque année d'une lame précieuse la croûte géologique.

La nature nous fit ainsi la première avance de cette terre végétale, que le flot montant du travail et la forêt de nos générations devaient approfondir. Dieu mit alors l'homme sur la terre, ainsi que la géologie et l'histoire naturelle le constatent, dans les plateaux élevés de l'Asie centrale, entre le 40e et le 50e degré de latitude.

Ce fut de ce sol en quelque sorte commencé, que le genre humain partit pour la conquête de la terre, accroissant ses populations à mesure qu'il étendait ses oasis sous leurs pas. Les peuples furent successivement chasseurs,

pasteurs et agriculteurs : employant l'effort à chercher, puis à conserver, enfin à créer ce que demandent nos besoins.

La culture créa le climat. L'assainissement du sol produisit celui de l'air ; l'assainissement de l'air produisit celui du sang. La lèpre, l'éléphantiasis quittèrent peu à peu les populations. Les sueurs et le soleil chassèrent le lymphatisme de nos tissus, comme la culture et la chaleur en éloignèrent les causes extérieures. Une fibrine plus riche augmenta le volume des muscles, du poumon et de la pulpe célébrale.

Tel est le produit des siècles dont l'histoire naturelle conserve les dates merveilleuses, pendant lesquels l'homme a formé et pétri de ses mains cette terre végétale dont il a recouvert les continents, de même qu'il a distillé et accru de sa vertu ce sang humain circulant dans les peuples qui les animent.

Le blé, cette plante qu'on n'a retrouvée nulle part à l'état sauvage, offre, telle que nous la voyons aujourd'hui, une image de ce que l'homme a fait de tout, des céréales, des fruits, des légumes, des animaux domestiques, du sol, du climat, enfin de son sang même, qui ne fut point non plus complétement un don de la nature.

Diverses places sur la terre n'ont point connu la main de l'homme. Elles offrent leur désert au sauvage, dont la liberté s'arrêta au premier effort. Le sauvage n'a ni la vertu de planter, ni la certitude de recueillir. La production ne s'éveilla qu'avec la conservation, et celle-ci qu'avec la vertu, en qui la civilisation prend racine.

Puis, l'homme grandit à mesure que sa tête monte abrité par le droit civil et par le droit économique. La Société achève l'œuvre du Troisième Jour.

L'inviolabilité et la vertu de l'homme ont garanti le sol à la terre.

CHAPITRE X.

Ce que renferme un territoire.

Toute la terre fut faite pour l'homme, à condition que l'homme fît toute la terre. De même l'homme fut créé en entier, à condition de se créer entièrement lui-même. Arrivé en ce monde, il n'y trouva pas plus son sol qu'il ne trouva son âme toute formée, la Société toute prête, la civilisation tout élevée. La liberté naît d'un sol vierge.

Dieu n'a remis à l'homme qu'une pièce de terre végétale, qui est le Paradis terrestre. Obligé de la lui reprendre, Dieu lui laissa un sol qui, selon l'Écriture, ne doit produire que des épines, et où il ne mangera du pain qu'à la sueur de son front[1].

L'homme, depuis, travaille à la Terre promise, à ce sol végétal retiré à Adam le jour où, sa volonté étant tombée, il eut besoin de plus d'efforts pour la reconstruire par la vertu.

Aussi à la faveur du capital, voit-on le travail diminuer pour les bras à mesure que la liberté morale croît dans les âmes. L'homme remonte les degrés de sa chute.

Revenu un jour sur son seuil, il saura ce que le capital lui a coûté! Au reste, la liberté remet l'homme tout à faire; en lui tout don trop abondant n'est qu'une proie pour l'orgueil.

A celui qu'on ne pouvait créer que dans son germe,

(1) *Genèse*, chap. III, v. 18, 19.

Dieu donna le germe de tout. On vit donc les forêts défrichées, les marais desséchés, les fleuves régularisés, l'atmosphère purifiée, le climat constitué, le sol fertilisé, le blé inventé, l'animal subjugué, le sang de l'homme enrichi, ses muscles augmentés, son cerveau déployé, son visage embelli. Et l'âme se formait en l'homme à mesure qu'il formait toute chose.

Et pendant qu'il tirait ce monde brillant du chaos, son propre monde, la Société, sortait peu à peu de son âme.

De là, chaque peuple a vu sa gloire amassée dans son territoire. Et chaque peuple a vu son sol aussi inviolable que son âme. Mais quoi ! le sol est-il une substance sacrée ? Renferme-t-il notre liberté en dépôt? quelque chose de plus encore, la vertu? Ah ! sachons ce que le sol renferme.

CHAPITRE XI.

Le travail de l'homme se reproduit dans le capital.

Si les premiers hommes avaient été déposés en Europe, le genre humain eut disparu. La pénurie de fruits spontanés eut donné sa limite à la population ; le climat eut achevé de la détruire.

Les hommes devaient être déjà libres pour entrer dans la nature occidentale. Il fallait que la personnalité fût formée pour que le genre humain pût s'approcher des pôles. La riche nature d'Orient fut la natte étendue sous les pas de l'enfance. Le climat et le sol commencé de l'Asie ont été

le berceau. L'avance est offerte en raison inverse de la liberté morale.

La Société humaine a débuté en Orient, pour s'accomplir en Occident. Ce fait dit la haute donnée de la création.

Au sortir des jardins de Phison et d'Hévilath, le genre humain s'est donc répandu sur la terre, multipliant ses populations à mesure qu'il étendait la culture sous leurs pas. Le sol n'est qu'un produit épargné. Les instruments qui l'ont formé, les valeurs que renferme son sein, les objets qui couvrent sa surface, habitations, villes, ports, routes, canaux, animaux domestiques, outillages, machines, usines, meubles, vêtements, numéraire, approvisionnements, qui en font partie intégrante, ne sont comme lui qu'un produit épargné.

Et tous ces objets, par lesquels fut formé le sol, sans lesquels il ne serait plus rien, et qui deviennent l'instrument de sa production, sont si précieux, si considérables pour l'homme, qu'il leur a donné le nom de Capital[1].

Sans l'existence du Capital, le genre humain ne serait qu'en germe sur la terre.

Le Capital, c'est l'outil, c'est la vache, le mouton, le cheval, le champ prêt, le pain d'avance, le toit, le vêtement; c'est la machine, le cours d'eau, le char, le canal, le wagon, le navire; c'est la vapeur et la gravitation conquises; c'est toute force que l'homme a saisie, c'est l'homme même, précieux capital! Par l'apprentissage, il amasse en ses bras le savoir et l'adresse du passé; par son ordre, sa vertu, son art de perfectionner, son éducation

(1) Ce mot fut appliqué par le juif et le marchand à l'argent mis de côté. Le capital, c'est tout ce que l'homme a produit et n'a pas consommé.

remise à l'enfant, il transmet ce capital vivant qui court s'accroître dans l'avenir.

CHAPITRE XII.

Le Capital n'est qu'un produit épargné.

Cubez la terre végétale des continents; toisez les champs des nations, les demeures de l'homme, ses villes, ses canaux, ses routes, ses ponts, ses aqueducs et ses ports; comptez les flottes, les vastes réserves, les milliers d'instruments, les immenses richesses meublantes, vêtissantes et pourvoyantes entassées par le genre humain; estimez les innombrables populations qu'il possède, leurs codes, leurs sciences et leurs arts; tout ce qui a été fait sur la terre, au sein des airs et dans la mer depuis le jour où Adam est venu; enfin pesez ce Globe pour savoir ce qu'il vaut aujourd'hui : vous saurez la valeur du Capital, de ce fruit que l'homme a produit et qu'il n'a pas consommé.

Qu'est-ce donc que le Capital?

Premièrement, un produit;

Secondement, un produit épargné;

Troisièmement, un produit épargné et employé.

D'où il résulte que le Capital est toujours en raison, premièrement du travail, secondement de la vertu, troisièmement de l'intelligence. Les deux agents de la production, la nature et lo travail, ont des limites; le sol est borné dans son étendue, la population dans ses forces. Le Capital, au contraire, ne rencontre aucune limite néces-

saire. Or, la fécondité de la nature et du travail étant proportionnée au Capital, le Capital reste l'agent définitif de la production, autrement dit de la prospérité.

D'ici, on aperçoit le reste. On peut saisir l'économie politique en quelques lignes.

Ainsi, les choses nécessaires aux besoins, conséquemment à l'existence de l'homme, n'existent nulle part qu'autant qu'il les a produites. Produire, c'est employer trois choses : les forces de la nature, le travail de l'homme et la puissance du Capital. Mais comme la nature produit en proportion du travail, et le travail en proportion du Capital, pour produire beaucoup, il faut beaucoup de Capital. Puis, comme le Capital est le fruit de l'épargne, ou de la modération dans les jouissances, toute l'économie politique repose donc sur les deux préceptes chrétiens, 1° travailler, 2° user avec modération.

La nature est donnée par Dieu. Mais le travail et le Capital étant fournis par l'homme, la richesse en définitive repose sur la Vertu.

Prenez la valeur d'un royaume, vous aurez la quantité de sa vertu. Le vieux proverbe : *Tant vaut l'homme, tant vaut la terre,* s'applique au genre humain comme aux nations. Un peuple est tout dans son territoire. Le prix de son sol est le poids de son âme.

Jugez de ce qu'un peuple défend quand il défend ses frontières !

CHAPITRE XIII.

L'état sauvage n'est que l'absence de Capital.

Pourquoi une partie du globe est-elle encore dans l'état sauvage? C'est qu'il ne s'y trouve point de Capital. Après la chute de la Cité de Dieu, ou de l'état patriarcal, dès que le débordement des vices introduit la Cité des hommes, l'homme, déjà privé de toute avance, ne possède même pas ses bras, puisqu'il se donne en esclavage pour les entretenir. Il ne possède même pas sa vie, puisqu'un autre être peut la ravir.

Le travail seul est aussi ingrat que la nature. Celui qui isolé n'a pas un outil dans la main et un approvisionnement pour attendre la récolte prochaine, languit dans l'état sauvage. La pénurie du sauvage n'est que celle de la nature jointe à celle de l'homme.

Pour s'élever au-dessus des animaux, il a fallu que l'homme eût par-devers lui un agent qui rendit la nature et le travail plus féconds que l'emploi des plus grands efforts.

Fruit de l'activité dans la production et de la retenue dans la consommation, cet agent sacré n'est plus le produit de la nature, mais celui de notre âme. L'homme n'entre en civilisation que par son âme. La différence entre l'antiquité et les temps modernes est marquée par celle du Capital. Le commencement, l'accroissement et le développement d'un peuple, n'est que le commencement, l'accroissement et le développement de son Capital.

Le peu de Capital de l'Antiquité explique la misère des populations de cette époque. De là, chez elle, cette cruelle Constitution de la misère connue sous le nom d'esclavage. Nécessité si terrible que les plus grands esprits de cette époque, ne voyant aucun moyen de l'éviter, crurent le monde gouverné par une divinité inexorable, qu'ils appelèrent le Destin.

Une force née de la double vertu de l'homme a renversé le Destin. Par le Capital, la culture a pu offrir du pain à tous les hommes ; l'industrie, fournir des vêtements pour les couvrir, et le commerce, comme les nuages, traverser les continents et fertiliser tout le globe.

Par le Capital, toutes les forces de la nature se sont pressées sous de faibles mains ; et, se fixant dans les machines, ont obéi à la volonté. Par le Capital, les esprits ont pu créer les sciences, pénétrer dans la philosophie, monter dans les cieux de l'art et montrer toutes ses facultés à l'âme. Par le Capital, toute la Société est devenue possible, les hommes se sont assis dans la justice, ils ont vécu à l'abri des lois.

L'absence de Capital nécessita toujours la servitude et très-longtemps le Despotisme. Le capital qui commence est toujours réservé par ceux qui le forment pour entretenir la Société autour d'eux. Le capital fut le noyau de tout empire. Les premiers rois ont été des hommes forts possédant un capital. C'est en rompant l'égalité de l'état sauvage que la Société naquit.

CHAPITRE XIV.

L'esclavage venait du manque de Capital.

Pourquoi le monde antique est-il resté dans l'esclavage? C'est qu'il ne possédait pas assez de Capital. L'esclave n'était que ce qu'il pouvait être dans la pénurie de l'Antiquité. Il ne possédait pas ses bras, parce que la Société ne possédait pas le capital qui pouvait les dresser et les entretenir. Plus tard, la Société l'a accumulé par l'épargne. La détresse de l'esclave n'était que celle de l'Antiquité.

Il fallait alors plusieurs esclaves pour entretenir un homme libre, et un certain nombre d'hommes libres pour former les magistrats, les hommes de guerre, les savants, les architectes, les artistes, etc., nécessaires à l'existence d'une Société. Sachons-le bien : s'il n'y avait pas eu des hommes libres de tout travail de corps, il n'y aurait pas eu de civilisation pour abolir plus tard les esclaves.... Chose triste à comprendre pour celui qui ne voit pas le fond des choses, c'est au moyen de l'esclavage que les peuples de l'Antiquité échappèrent à l'état sauvage. La liberté, disait Rousseau, n'est donc possible qu'à la faveur de l'esclavage!

L'état sauvage donne à peine un homme par lieue carrée; l'esclavage en donna jusqu'à cinq cents dans les grands empires. Sans l'esclavage, l'esclave n'eût pas subsisté. Mais sans l'esclave, point d'homme libre; et sans

l'homme libre, point de civilisation. L'humanité, par l'esclavage, a commencé son capital.

Le Sauvage ne possède pas sa vie, parce que la nature n'est pas capable de le nourrir; l'esclave n'avait pas sa personne, parce que la Société antique n'était pas capable de l'entretenir. Les forces de la nature une fois assujetties, et les approvisionnements une fois recueillis pour entretenir bras et outils jusqu'au moment de la production, le capital fut fondé. En ce jour a commencé l'homme.

Voici le fait : avec le capital la même quantité de travail produit plus de richesses; la part revenant à l'individu s'accroit d'autant. Le capital est le levier qui s'allonge ou se raccourcit dans la main du travail. Or, à mesure que le capital donne la fécondité à l'homme, le loisir, c'est-à-dire la substitution du travail intellectuel au travail physique, augmente de plus en plus pour lui. Toute science suppose un capital caché derrière elle. Enfin, au sein de la Société, il en est successivement de même des classes qui ont pour fonctions la sûreté, la justice, la moralité, l'instruction et les arts. Toute la Société est construite sur le capital.

L'homme commence en quelque sorte avec le capital, se développe ou disparait avec lui. C'est par le capital qu'il a successivement pris possession de lui-même. Dès que son travail produit ce qu'il faut pour entretenir ses bras, il les reprend sur la nature. Dès qu'il produit ce qu'il faut pour développer son âme, il la reprend sur ses semblables. Enfin, dès qu'il produit ce qu'il faut pour devenir maitre absolu de son travail et de sa personne, l'un et l'autre deviennent inviolables. Le salaire fut le signal de cet exhaussement de la nature humaine. Par le capital l'Antiquité s'est brisée, l'homme s'en est échappé libre et vivant!

C'est le Capital qui rend possible le salaire, c'est-à-dire la propriété du travail. C'est le Capital qui rend possible l'éducation, que la religion étend de plus en plus sur l'homme; la diffusion des lumières, dont profite alors son esprit; l'ordre civil et politique, dans lesquels pénètre son droit. Que dis-je? c'est le Capital qui rend l'homme possible! et qui rendra possibles un jour les développements qu'il attend de la Société future.

CHAPITRE XV.

Le Capital produit toute l'histoire.

Aujourd'hui, l'homme reçoit l'existence et la liberté sans voir la main qui les lui donne. Le siècle jette les yeux devant lui, et il oublie ses sources. Cependant le présent ne recueille que ce qu'a planté le passé.

Il est très-commode à cette heure d'anathématiser les Rois! Ils apportèrent la puissance quand l'humanité en manquait. Si l'esclavage était inutile et faux, il ne tenait qu'au genre humain d'y échapper! sur lui dès lors retomberait toujours la honte. Si le peuple est le souverain, et s'il a pris ces jours-ci sa couronne, il fut donc lâche d'avoir attendu six mille ans devant une poignée de rois!

Il ne tenait qu'à chaque peuple d'entrer en civilisation sans passer par l'esclavage! Il ne tenait qu'à tant de peuplades sauvages de se mettre à cultiver, avant qu'un peuple voisin les y soumît! Il ne tenait qu'au genre humain en société de ne pas former deux classes : l'une qui la

veut, écoutant les lois de l'âme, l'autre qui la fuit, écoutant les instincts du corps. Certes ! la Société s'est bien formée comme elle a pu. Elle est : qu'on se tienne heureux de ce fait !

Ceux qui croient que l'homme est né sublime, en ont une pauvre idée. Ils pensent donc que l'homme n'a rien fait? La création, comme la grâce, s'arrête auprès de notre volonté. L'homme apporte avec lui sa racine. Il faut, à l'aide de Dieu, qu'il se commence le plus possible ; c'est le sens métaphysique de la liberté.

La pénurie de l'esclave n'était que celle de l'homme ; son esclavage, que celui dans lequel se trouve son âme. Le Capital a produit toute l'histoire. C'est lui qui a permis d'abord à l'homme d'exister, puis à l'esclave de se racheter. C'est le Capital qui, en augmentant, arracherait de plus en plus l'homme à la misère, autrement dit, continuerait de l'affranchir.

CHAPITRE XVI.

Le Capital est toujours en proportion de la vertu.

Le fait étant donné, toutes les conclusions en découlent.

Pour entretenir sans capital une nation, il faut que la masse des hommes soit en proie à un travail exténuant ; c'est ici l'esclavage. Lorsque cette nation s'élève sur un capital plus étendu, déjà une partie de la population peut entrer dans les fonctions libérales ; c'est ici le moyen-âge. Enfin, lorsque cette nation s'assied sur un capital de plus

en plus suffisant, les hommes, n'étant point obligés de donner toutes les heures du jour à l'entretien du corps, en peuvent consacrer quelques-unes à l'entretien de l'âme; c'est à ce but que tend la civilisation.

Dans le Capital, comprenons la science qui, sans loisir, n'existerait pas; la moralité, sans laquelle le travail, incapable, et les besoins, insatiables, ne feraient pas de Capital; le sang, sans la richesse duquel la science, le travail et le capital ne sauraient être employés. Le Capital est comme une conscience où retentissent toutes les fonctions de l'âme, depuis l'intention qui commence l'acte, jusqu'à la résolution qui l'accomplit.

Etudions tout, nous entrerons dans cette idée, la plus simple et la plus profonde de l'Economique : la vertu est la source du Capital, le vice en est la destruction. On n'épargne qu'après avoir pu vivre; quand pour vivre on absorbe tout, on établit la perpétuelle impossibilité du Capital.

Le sûr moyen d'arrêter une nation dans sa marche serait de faire rentrer le Capital dans le néant, en disant au travail de tout consommer et en nommant l'épargne un vice; c'est-à-dire, en éteignant la morale. Par ce chemin, il faut trois pas pour rentrer dans la barbarie, c'est-à-dire dans la misère, dans l'anéantissement du peuple.

Le sûr moyen d'améliorer la condition d'un peuple, est d'en accroitre le Capital. Si l'on faisait l'histoire du Capital, ce serait celle de la civilisation elle-même. Or, toujours le Capital augmente en proportion de la vertu; il s'accroit par la même puissance que la nature humaine dans l'homme! Si les nations chrétiennes, exclusivement, ont environ cinq fois plus de Capital que les plus riches nations antiques, si leur population est plus du triple sur

le même emplacement, c'est par cela même qu'elles sont les nations chrétiennes.

Telle est la prospérité d'un peuple, telle est sa quantité de capital ; et telle sa quantité de capital, telle est la quantité de sa vertu, ou l'abondance divine en lui. L'Economique n'est que le champ de la morale.

CHAPITRE XVII.

Du Capital que porte l'homme.

Puisque la racine de la richesse est la vertu, où se tient le vrai Capital ?

Le plus précieux capital est celui que renferme l'homme. C'est ce capital qui est la condition du travail, par lequel on produit ; de la modération, par laquelle on économise ; de la science, par laquelle on exploite l'acquis. Ce capital au fond de l'homme, c'est la moralité, c'est-à-dire la force de l'âme.

Et sans parler de l'artiste, du savant, du médecin, du magistrat, du législateur et du prêtre, la force, la diligence et l'adresse de l'ouvrier employant le Capital, sont elles-mêmes un capital. Toutes trois se sont formées par l'épargne : la santé, qui fait la première, l'éducation, qui fait la seconde ; l'apprentissage, qui fait la troisième, témoignent de l'épargne des devanciers et de la moralité de celui sur qui ces trois dons sont fixés. En définitive, tout capital n'agit qu'autant qu'il est exploité, et la valeur de l'homme est le chiffre posé à la première colonne.

Un homme arrivé à vingt ans vaut aujourd'hui vingt mille francs, à ne prendre que sa valeur économique et sans le rapporter à Dieu. Disons sa valeur économique, soit si l'on considère qu'il les a coûtés en soins, nourriture, apprentissage et enseignement, soit si on le considère comme apte à produire dès lors ces objets. Pendant ces vingt années, la Société a répandu en lui son capital le plus exquis, amour de la jeune mère, sacrifices innombrables du père, entretien assidu de la religion et des lois, exemples, leçons, idées de tous; il est sa richesse toute pure.

Que maintenant cet homme soit détruit par le luxe ou par la débauche, jugez du dommage fait à la Société! Quelle tige est cassée sur l'arbre de la civilisation! Le Capital qu'il a coûté au genre humain, il faut qu'il le lui rende, sous peine de le voler. Aussi la Société s'arme-t-elle furieuse, et poursuit-elle l'être immoral comme son ennemi. Maintenant, arrivons à considérer cet homme comme étant la propriété de Dieu.... Combien ce qui est mal est profondément mal! La terre est un cadran qui marque où en est pour nous l'aiguille éternelle.

Une morale qui forme l'homme et une morale qui l'altère ne sont donc point indifférentes! L'une peut tout à coup augmenter la richesse; et l'autre, en peu de temps la détruire! Voyez où l'Economique a sa source! C'est l'homme qui donne sa valeur au capital; c'est en définitive en l'homme que git la grande richesse.

CHAPITRE XVIII.

Du Capital que représente une population.

Il faut considérer la population que porte un territoire comme un capital ajouté à celui que ce territoire contient. Et la nature de ce premier capital fait la mesure du second.

En France, par exemple, sans compter les femmes au sein de leur ménage, et en ne prenant comme positivement aptes à quelque travail que dix millions d'âmes, la population aurait, par le chiffre précédemment donné, une valeur de deux cents millards ! c'est-à-dire une valeur économique probablement trois fois plus grande que celle du capital condensé dans le territoire.

Seulement le capital dans les choses est fixé, et le capital dans les hommes porte un danger toujours prêt. Le besoin ouvre un gouffre sans fond, sur lequel court la frêle barque des richesses. Politiquement, une population peut en trois ans engloutir son capital de quatorze siècles, et s'abimer avec lui. De là deux sommes dans la richesse des nations : le capital pose l'une, et la population, suivant l'état de sa moralité, sert de diviseur ou de multiplicateur à l'autre.

La nature entière conspire à faire du sang, et la richesse à faire l'homme. Les nations n'ont d'autre but que la formation de ce dernier et divin capital. Que la Société protége par tous les moyens la sublime phalange de ces

grands travailleurs qui, sous le salaire de la Providence, produisent directement ce capital glorieux, formé pour l'Infini. Le clergé, prêchant le travail et la modération dans les jouissances, est la grosse racine de l'arbre économique.

Le vice détruit la richesse dans celui qui la possède, dans la société à laquelle il l'emprunte, et dans le sang qui la consomme; l'homme comme capital est dès lors perdu. Tout homme détruit prive le genre humain et de l'éducation apportée à nne âme et du sang que plusieurs siècles de civilisation avaient enlevé au lymphatisme de l'état sanvage.

La beanté du sang chez un peuple offre la somme de sa moralité; soit par le pain que son travail sut lui fournir, soit par la vie que sa vertu lui conserva. La statistique dit que la moyenne de la vie humaine s'accroit selon la civilisation. La débauche épuise la moelle épinière et le sang, l'ivresse affaiblit le cervean et les nerfs, l'intempérance fait prédominer les intestins et le lymphatisme sur les muscles et les organes respiratoires. Le corps retourne à l'état sanvage par les moyens opposés à ceux qui l'en ont tiré.

Estimons aujonrd'hni la valeur économique d'nne popnlation, nous aurons la valeur du sang que son épargne a ramassé; et nous aurons conséquemment la mesure de sa vertn. Tont individu est nn capital que la jouissance pouvait détruire, en lui ou dans sa race. Un homme existe; si le vice avait emporté la balance, il n'existerait pas.

Tout homme est une pile de vertus. Supputons ce qu'une population représente... On ne sait pas ce que c'est qu'un peuple! Certaines choses nous échappent par leur grandeur même. Tont penple compte les degrés de sa gloire snr sa population; et le Dieu qui aime les peuples compte les cheveux de la tête du plus petit de ses enfants.

CHAPITRE XIX.

Le sang est un Capital de la nationalité.

Le sang est à une population ce que le capital est à l'homme, et la race en est le dépôt.

Ici se retrouvent toutes les grandes lois de l'homme. La liberté a son vase, qu'elle remplit ou qu'elle vide. Le temps est lent parce qu'il apporte avec lui les faits, comme le chariot de l'humanité. Il est aussi le préservatif de la liberté. Celle-ci a besoin de support pour ne pas s'écrouler à chaque génération, et recommencer perpétuellement son œuvre.

Ce support est l'organisme, progressif comme elle. Le cerveau reçoit peu à peu sa forme de l'âme; et le sang tire sa nature des vertus qu'elle a. Les divers points d'arrêt de ce développement ont établi les races sur la terre. Les races sont des quantités acquises dans l'âme.

Aussi les races résistent à leur fusion comme les nationalités elles-mêmes. Elles ont tous les caractères de la liberté. Chacune, fière de son produit, est toute jalouse de ce qu'elle est, et adopte même un costume pour elle. Les races ont aidé beaucoup les commencements des peuples : c'étaient des unités morales toutes faites.

Une religion les a formées, une religion seule peut les défaire. Les modifications de l'âme, et par suite des habitudes, offrent la seule cause au fond qui puisse modifier le type d'une race. Les croisements portent leur richesse ou leur pénurie avec eux.

Tout ce que nous savons du sol, il faut le dire de l'homme; tout ce que nous savons du capital, il faut le dire du sang. Il est ce capital intime qu'accroit et vitalise la vertu, ce capital qu'exploite et purifie le travail, ce capital dont l'âme entretient la coupe écumante où boivent et ses désirs et ses transports.

Selon que les nations s'élèvent, elles emportent avec elles la forme qui, d'après la physiologie, correspond à l'inclination à la justice, à la pensée et à la bienveillance. Cette forme est la beauté.

C'est pourquoi la beauté du sang fait la gloire d'un peuple tout autant que la richesse du territoire. Les nationalités se sont individualisées sur la terre par rapport à ce sol et à ce sang qu'elles ont formés.

Le capital réside donc en trois lieux : dans le sol, par la couche végétale que le travail et l'engrais y ont établie; dans l'homme, par la vertu que le sang et l'éducation y ont mise; dans l'outillage et tous les approvisionnements, par l'intermédiaire desquels s'établit la jonction féconde de la nature et du travail. Mais si le capital est reçu dans ces trois réservoirs, il n'a qu'une source unique, le cœur de l'homme.

CHAPITRE XX.

Le Capital devient l'agent de tout développement.

Traversons d'un trait notre histoire. Qui fit du sauvage un esclave, possédant sa vie; de l'esclave un serf, possé-

dant sa personne; du serf un ouvrier, possédant son travail; de l'ouvrier un propriétaire, possédant tous ses droits? Par qui, en un mot, les populations humaines furent-elles conduites de la triste antiquité sur les collines sacrées de la civilisation? Par la vertu de l'homme, sans doute. Mais, avec quel agent? Le Capital.

Si l'homme veut augmenter son salaire, il faut que le capital augmente. S'il veut voir augmenter sa moralité, ses lumières, son bien-être, c'est à l'aide du capital. Il ne saurait voir s'élever plus haut sa civilisation sans que le capital n'augmente; homme, il ne peut s'augmenter lui-même que selon le capital. Ce lent dépôt de la vertu est son unique marchepied.

Travailler à l'élévation de son capital, c'est, pour une nation, travailler à son élévation morale, à ses progrès religieux et économiques. Le capital est sur la terre l'agent du développement humain[1]. On a vu s'opérer par lui l'avénement de toutes les classes au sein d'un peuple, ainsi que l'avénement des divers peuples au sein de la civilisation. Ceux qui ont regardé l'histoire à la clarté de cette idée le savent bien.

Ne disons pas que le capital n'est que la source de la richesse matérielle. C'est tout à fait le contraire, puisque, premièrement, il est la preuve de la double vertu du travail et de la modération dans les jouissances; puisque, secondement, il offre seul le loisir qui permet à l'homme de s'occuper plus aisément des choses de son âme.

Rien n'est plus immatériel dans son origine que le

(1) Le Capital, a dit excellemment M. Michel Chevalier, est la substance même de l'amélioration populaire. Pour apprécier toute proposition faite dans l'intérêt des ouvriers, il faut examiner si elle est de nature à favoriser ou à contrarier l'accroissement du Capital.

capital, et rien n'est plus immatériel dans ses fins. Une nation n'a pu augmenter son capital sans que sa science et sa moralité ne se soient étendues, puisque lui-même ne provient que de ces deux sources. La richesse n'est point, chez un peuple, le triomphe de la matière, mais le triomphe de l'esprit. Elle ne nuit jamais à l'homme qui la produit; elle ne corrompt que celui qui la détruit...

Le capital est la marque de la civilisation. L'accroissement du capital est la condition de la vie; et sa diminution la forme de la décadence. Quand on ne produit pas, on consomme. Il en est de la richesse exactement comme de la vertu, elle diminue dès qu'elle ne tend plus à s'accroitre. Perdre du temps, perdre des bras, perdre ses mœurs, c'est faire subir une perte à notre civilisation. Par le chômage, on court à la banqueroute, par la banqueroute, à la misère, par la misère, à la barbarie.

A entendre les savants du jour, il y aurait pour augmenter le capital mille moyens. L'homme dépendrait d'une découverte ou de petites circonstances inventées par l'esprit, et non de son unique loi, la vertu. Cependant, il faut aller plus loin : Il serait inutile à la production de doubler si elle dépassait la vertu. Un peuple qui hériterait du capital d'un autre peuple, en peu de temps retournerait à son premier degré. La production a son chiffre dans l'économisation.

Quel tableau offrirait avant peu l'Europe si le demi-millard que dépense chacun de ses grands Etats pour se tenir sur un pied de guerre rentrait dans la production! Eh bien, ce changement n'aurait lieu que si la vertu était prête à porter ce nouveau capital. En vain trouverait-on

le moyen de doubler tout à coup la richesse, si l'on ne doublait aussi le vase qui doit la contenir.

Le jour où l'humanité possèderait un capital suffisant serait le jour où tous ses membres seraient saints. L'homme ne jouira point sur la terre. Au début, lorsque les appétits étaient tout, la richesse pour jouir n'existait point; au terme, le capital ne sera plus grand que parce que les appétits seront réduits. L'homme ne jouira qu'aux Cieux. L'amélioration d'un peuple ou son élévation vers Dieu est un même édifice.

Telle est la loi de l'existence des nations. Il faut en faire l'application à la France.

CHAPITRE XXI.

Capital de la France.

La statistique nous livre en ce moment une page bien triste sur la France. Le jour vient où il faut compter.

La valeur territoriale de la France, terres, prés, bois, mines, routes, cours d'eau, villes et habitations, tout son sol, en un mot, estimé comme le serait une propriété particulière, s'élève à 40 ou 41 milliards. Son capital industriel, numéraire, papiers, actions, valeurs commerciales, et tout le crédit, était évalué avant Février à 25 milliards. Enfin, son capital d'approvisionnement, grains, bestiaux, vins, fers, outils, étoffes, tous les objets produits, s'élevait à une valeur de 12 milliards. Total de l'estimation de la France : 78 milliards.

D'autre part, des évaluations faites à l'étranger, portaient en effet que la France ne pouvait dépasser une valeur de 75 à 80 milliards. Ici, nous n'ajoutons pas la valeur du travail et du talent renfermés dans sa population. Comme celle-ci porte en elle la consommation, le point est précisément d'en savoir le rapport avec son capital.

Or premièrement, des 41 milliards du capital foncier, il faut d'abord soustraire les 8 milliards d'hypothèques qui le couvrent : sans parler des 6 milliards environ d'hypothèques légales ou périmées[1] qui porteraient la dette totale à 14. Après ces 8 milliards de la dette hypothécaire, il faut porter à la soustraction, au moins pour la moitié de cette somme, la dette chirographaire, ou les créances ordinaires, c'est-à-dire 4 milliards. Des premiers 41 milliards du sol, ôtez ces 12 milliards du passif, reste liquide 29 milliards.

Secondement, au lieu des 25 milliards du capital industriel, il reste 2 à 3 milliards de numéraire; le surplus a fui à l'étranger devant l'émission du papier; plus, les billets de quelques banques, et ce qu'il peut y avoir de valeur réelle dans les diverses actions. C'est évidemment aller trop loin que de porter cet actif à 10 milliards. Les autres valeurs commerciales, pour le moment, sont réduites à zéro. Plus de 15 milliards de crédit, c'est-à-dire de capital fictif, sont à cette heure anéantis !

Troisièmement, des 12 milliards du capital d'approvi-

(1) On ne fait pas inscrire l'hypothèque légale pour les immeubles, mais seulement pour les valeurs mobilières. Or, ces valeurs ne sont représentées que par le numéraire actuel. Elles sont dues par la terre et n'existent nulle part ailleurs. Reste donc le sol, en partie possédé par les propriétaires et en partie par les créanciers, mais gravement paralysé par l'hypothèque.

sionnement, il faut ôter au moins le tiers, 4 milliards, quoique ce ne soit pas évaluer assez, pour ces deux années, la portion entamée dans la chute terrible du travail et du crédit. L'impôt aurait déjà absorbé à lui seul cette somme.

Portant donc à la soustraction ces trois chiffres fatals, des 12 milliards dévorés sur le capital foncier, des 15 milliards sur le capital industriel, et des 4 milliards sur le capital d'approvisionnement, il reste aujourd'hui à la France, au lieu de 78 milliards, seulement 47 milliards de capital liquide et propre à la production.

Et sa population est toujours de 36 millions d'âmes !

Traduisons-nous fidèlement ? voici ce que cela veut dire : La population française, au lieu de vivre des produits d'un capital exploité de 78 milliards, est réduite aux produits d'un capital exploité de 47 milliards.

Trente et un milliards de déficit sur l'existence !

En quarante ans, douze milliards de dettes intestines levées sur le capital ; et puis, en un jour, près de vingt autres milliards disparus !

Avant de voir sur qui porte le sinistre, et comment il a eu lieu, allons à la répartition. On évaluait à 9 milliards ou 9 milliards et demi, au plus, le revenu annuel de la France. Ce revenu était le produit des 78 milliards de son capital, exploité par le travail et le talent de sa population.

Si on divisait ces 9 milliards et demi en parties égales pour une population de 36 millions d'âmes, on peut voir que la portion revenant à chacun, y compris les enfants à la mamelle, serait d'abord de 263 fr. par an, soit 72 centimes par jour. Mais sur ces 72 centimes il faut, pour l'impôt d'un milliard et demi, prélever par jour sur chaque

tête 12 centimes ; reste 60. Car chaque tête en France se fait par jour à peu près 8 centimes de plus pour un milliard de plus en revenu, et conséquemment, par an, 28 francs de moins pour un milliard de moins. Enfin, sur ces 60 centimes qui restent après l'impôt, il faut prélever 4 centimes pour continuer le capital, c'est-à-dire la population et la prospérité nationale (ce qui n'ajouterait à la valeur de la France que 525 millions par an) ; en sorte qu'il reste net et en définitive pour chaque tête 56 centimes par jour.

Telle est, d'après un capital ramassé par quatorze siècles, la somme qui revenait à chaque Français, en prenant depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard. L'exiguité de ce revenu paraîtra fabuleuse à ceux qui ignorent combien nos 28 millions d'habitants des campagnes vivent de peu. C'est cependant sur ces 56 centimes que l'artisan des grandes villes demandait de prélever, pour lui composer un salaire de 8 à 10 fois cette somme, à lui qui cherche à s'exonérer de la famille, ou dont la famille ne se compose souvent que de trois ou quatre membres !

Or, premièrement, ces 9 milliards et demi étaient le produit de la France lorsque les 25 milliards de capital industriel encore debout et les 12 milliards de capital d'approvisionnement intacts se joignaient au capital immobilier !

Secondement, le capital ne produit pas de lui-même, il n'est que le champ et l'âme du travail. Evaluons alors la réduction que le travail a subie, soit par les causes morales et politiques, soit par l'augmentation de l'impôt ou la soustraction à la rente.

Troisièmement, le capital immobilier, appelé capital

fixe, ne peut être exploité qu'en proportion du capital d'approvisionnement, appelé capital circulant. Evaluons combien le capital fixe se trouve frappé par cette diminution du tiers du capital circulant!

Pour nous, posons en fait ce malheur effrayant, qu'aujourd'hui le revenu de la France ne s'élève pas à plus de 7 milliards et demi. Au lieu de 263 fr., 208 fr. par an, sur lesquels il faut prélever l'impôt! C'est-à-dire, au lieu de 56 centimes, 40 centimes. Différence, 16 centimes par jour; soit 56 fr. pour l'année!

Sait-on comment se nomme cette différence? Le Paupérisme! car le capital étant inégalement recueilli par le travail et la vertu, sa chute est inégalement portée.

Eh quoi! le paupérisme, lorsque les 15 milliards du capital fictif, sur lequel se tenait la population industrielle, étaient encore vivants! Le paupérisme, lorsque le capital d'approvisionnement et le chiffre du travail n'étaient pas entamés! Le paupérisme, lorsque le capital immobilier n'était point frappé de la dépréciation de Février et de l'impôt qui a suivi! Le paupérisme alors! Que sera-t-il aujourd'hui?

C'est ce qu'on ne peut prévoir. Sans découvrir les faits moraux, à ne prendre que la situation économique, on ne voit pas, depuis la fondation du christianisme, un cataclysme semblable à celui qui nous menace.

Il ne s'agit plus ici d'une erreur ou d'une idée qui peut passer comme un météore. Devant nous est la Révolution de la misère, l'hérésie malheureuse de la faim...

CHAPITRE XXII.

D'où vient la réduction de notre Capital.

Quand on connaît le capital, il faut chercher qui le conserve, il faut chercher qui le détruit.

Le capital que le luxe a prélevé sur les richesses de nécessité et le capital du crédit qui faisait le service de l'agiotage, bref tout le capital fictif est détruit. Or voici la loi :

Toute diminution de capital amène une diminution proportionnée de production ; et toute diminution de production amène une diminution proportionnée de population. Où est la production des quinze à vingt milliards du capital fictif? Demandez ce que deviendra la population qui reposait sur cette production?

De plus, la France est physiquement incapable de venir au secours de la population industrielle. L'impôt aurait la faculté de prélever sur un point pour reverser dans un autre. Mais sur qui le lèverait-on? Evidemment sur le capital possédé par les habitants des campagnes. Or, nous savons la vérité sur le sol...

Déjà, sous la forme d'ateliers nationaux, de commandes, de primes et de secours, des millions provenant des ouvriers des campagnes, sont allés aux ouvriers des villes. Le préjugé qui consiste à croire qu'il y a beaucoup de richesses en France, qu'on pourrait au besoin créer du capital par décret, et qu'enfin, sans inconvénient, on

peut déplacer le capital dans une nation, ne bornera pas là notre ruine.

La position est forcée. Le capital fictif qui soutenait la population des villes est détruit; le capital agricole est seul debout à travers son hypothèque. Vous voudrez prendre où il y a, pour porter où il n'y a pas. Le premier impôt a levé le peu d'avances qui restait; le second soulèvera les hommes. Il faut le dire, la question se trouvera ainsi posée dans les faits : la guerre des campagnes contre les villes, ou la France se décomposant.

Le résultat de tant d'erreurs est-il enfin palpable? d'un côté, un capital énorme anéanti, sur lequel une vaste population s'est assise; de l'autre, toute la population du sol appauvrie depuis trente ans par cette émission exagérée de valeurs fictives! Cette dernière ne peut se suffire, et la première est obligée de recourir à elle pour ne pas périr! On parlait d'organiser le travail : il est bien temps maintenant ! L'organisation du travail, c'est un capital en état de le soutenir. Ouvrira-t-on les yeux! sont-ce nos vingt-huit millions d'agriculteurs qui demandent d'organiser leur travail?

Tout le mal vient de l'abus du commerce.

Autrefois, nos deux industries agricole et manufacturière en contact produisaient pour pourvoir à leurs nécessités mutuelles. Ces deux activités économiques en présence pouvaient s'arrêter à la limite de leurs vrais besoins. Il en fut ainsi jusqu'à la fin du moyen âge. On ne pensait alors qu'aux justes nécessités, on songeait moins à faire fortune.

Mais, entre les deux industries agricole et manufacturière, les Juifs vinrent établir l'industrie intermédiaire du commerce, pour transporter les produits de l'une à

l'autre. Dès ce moment la production entra dans une autre voie.

En premier lieu, les deux industries agricole et manufacturière n'ayant plus de rapports entre elles, aucune des deux ne sut le point auquel elle devait arrêter sa production. Elle a dû aisément penser que toute production augmenterait son profit, et que les moyens de consommation seraient toujours au niveau. De là une grande partie de l'activité employée, non à une augmentation de richesse, mais à une véritable destruction.

En second lieu, cette troisième classe ayant pour objet de vendre cher et d'acheter bon marché, et pour but, non plus, comme les deux précédentes, l'intérêt de la production, mais la consommation la plus grande possible des produits de toutes sortes, ne s'occupa plus des besoins véritables de ces deux autres classes. Elle eut au contraire intérêt à en créer de superflus pour augmenter son trafic.

Dès lors une nuée d'entrepreneurs de commerce répandus et en lutte partout. Dès lors concurrence entre eux pour s'emparer des débouchés. Dès lors nécessité de réduire les prix. Dès lors nécessité de produire à meilleur marché, c'est-à-dire de diminuer le profit du capital et le salaire de l'ouvrier.

Dans cette concurrence et cette fièvre de production, quelques fortunes se sont accrues; mais le salaire et le profit ayant diminué, la consommation s'est d'autant réduite. De là encombrement, c'est-à-dire existence d'une production inutile, c'est-à-dire destruction d'un capital. De là le commerce, ne trouvant de plus en plus ses acheteurs que chez les hommes en qui la concurrence a concentré les capitaux, au lieu de produire les choses de

nécessité, produit les choses de luxe. De là détournement de plus en plus du capital au profit du superflu, c'est-à-dire aux dépens des masses.

Sur ces entrefaites, les gouvernements, voyant la production augmenter, augmentèrent aussi les impôts; le fait retombe sur la production, et les masses encore le payent. Les gros budgets sont venus avec les gros capitaux tout prêts. Les gouvernements favorisèrent le commerce aux dépens de l'agriculture, afin de savoir où les prendre. Les commerçants profitèrent de leur crédit pour créer des valeurs commerciales énormes. Ces valeurs, qui s'élevaient au chiffre effrayant de vingt milliards, ont déprécié d'autant le numéraire et le sol : il a fallu deux ou trois fois plus d'argent pour payer les frais agricoles. De là l'agriculture ruinée s'hypothéquant sans profit pour l'industrie. Qu'une cause quelconque vienne alors détruire les valeurs commerciales, la détresse est universelle; la misère, qui poursuivait l'habitant des campagnes et atteignait celui des villes, frappe alors la nation.

CHAPITRE XXIII.

Résultats de l'abus du commerce.

Résultats de l'abus du Commerce : *disette* dans les choses *utiles*, *surabondance* dans les choses *superflues*, pénurie dans le sol et dès lors dans les masses, ruine des capitaux, c'est-à-dire paupérisme.

Quand l'Eglise nous mit en garde contre les Juifs,

contre l'usure, contre les banques, enfin contre l'abus du commerce, nous n'avons pas voulu l'écouter...

Ecouterons-nous les faits? Premièrement, le commerce substituant la valeur vénale à la valeur réelle bouleverse les lois de la production. Secondement, le commerce se substituant aux besoins renverse les lois de la consommation. Troisièmement, le commerce substituant les richesses de superfluité aux richesses de nécessité détruit la population.

L'affaire du négociant n'est pas d'être utile, mais de vendre. Le commerce n'est plus, comme dans les livres d'économie politique, cette industrie qui, transportant le produit au lieu de sa consommation, crée devant le besoin une richesse réelle. Il devient cette puissance accélérant partout la consommation par un bas prix qui vient de ruiner quelque part une branche du travail. L'institution du voyageur de commerce est un fait qui explique tout.

Le bienfait du commerce fut d'enlever l'industrie à l'état domestique. Son fléau est de s'être fait le sol des objets de luxe. C'est par ses soins, c'est pour son but que du lin valant 1 franc est converti en une dentelle de 3,000. On demande où sont les 2,999 francs de travail, c'est-à-dire de capital, entrés dans cette confection? Un peuple qui laisse le droit de transformer ainsi son capital pour les besoins païens ne risque pas de s'enrichir! Il créait une richesse pour satisfaire ses besoins de nécessité, aussitôt on la lui change en un objet de vanité.

Notre misère a commencé le jour où les hommes ont voulu s'enrichir. Les lois de la richesse ont été bouleversées dans le monde. Comme la terre ne fut pas faite en vue de fournir de l'or, les digues économiques ont été rompues, et le capital s'est perdu. Le jour où un tel fait

se produisit chez les nations antiques, elles disparurent. Les populations déshéritées du Capital allumèrent une guerre civile qui amena la destruction de ces Etats.

Les Prophètes n'ont-ils parlé quo pour les Juifs? Ils ont dit la ruine des peuples que l'abus du commerce, dans ses conséquences économiques et morales, avait dissous. Les sociétés modernes auraient-elles d'autres fondements, et l'homme reposerait-il en dehors des lois morales?

CHAPITRE XXIV.

Notre richesse s'est portée vers le luxe.

On lit avec étonnement en France des réflexions comme celle-ci : « Nos finances courent à une catastrophe qui » parait inévitable. » Quoi! on n'a vu que la ruine de l'Etat, et l'on ignore celle de la Nation! On demeure effrayé devant la dette financière, et non devant l'abîme économique ouvert sous la société française!

Qu'un Etat fasse banqueroute, une nation laborieuse peut avec le temps tout rétablir. Mais quand c'est la nation elle-même, qui peut venir à son secours? Dans tous les calculs, une chose fut oubliée, c'est le produit de la vertu ou du vice chez un peuple.

Depuis cinquante ans on ne parlait que de politique; so doutait-on qu'il y eût des lois économiques pour fondement aux nations! Le lendemain de notre révolution, le premier devoir du gouvernement n'était-il pas de déclarer

à la France sa situation économique? Toute famille prend conseil de son inventaire.

L'incurie était si complète, qu'on apporta cette bévue à la Tribune : au lieu de soustraire du capital les créances hypothécaires, on eut la bonté de les y ajouter! Puis, ignorant que dans l'estimation du sol les constructions étaient comprises, on joignit aux 41 milliards un chiffre emprunté aux Compagnies d'assurances. Enfin, les valeurs fictives ne faisant pas l'objet d'un doute, on les ajouta au total. Le passif et l'actif ainsi portés à la même addition, on ne fut pas en peine d'attribuer un capital de 120 milliards à la France, c'est-à-dire qu'on donna la somme, non pas de ce qu'elle possède, mais de ce qu'elle a coûté[1]!

Le jour d'une ruine qui épouvante et devrait rappeler un pays à l'économie et à la résignation, on vient le convier, sous prétexte d'une richesse inépuisable, à des entreprises politiques et économiques désastreuses, inouïes, propres à renverser ce peuple en peu de temps!

On croyait à une telle surabondance de capital, que tous les décrets rivalisaient pour l'attaquer. La révolution ne semblait faite que pour frapper ce terrible géant! Ceux qui feront entendre à la France qu'elle est riche peuvent, au point où elle est, doubler en un an ou deux le mal qu'on lui a fait en un siècle. Ceux qui la convaincront qu'elle est dans une crise ordinaire et toute transitoire achèveront de l'accabler.

(1) Ajoutez, d'autre part, dans les esprits un délire tel que la presse tenait des propos comme ceux cités textuellement ici : « Adieu, monde de » souffrance et de misère que l'humanité vient de franchir; le 24 février » t'a clos à jamais! » Et ailleurs : « Que le gouvernement procède à l'asso- » ciation avec les biens des hospices; dans peu, le peuple sera assez riche » pour se faire soigner chez lui. »

La France est èn ce moment la nation vivante la plus pauvre de l'Europe après l'Espagne. Elle fut infestée de la même erreur, tremblons qu'elle ne soit victime du même sort.

L'Espagne a cru que la richesse était dans l'or. Abandonnant les trois agents de la production, elle ne tarda pas à céder ses métaux précieux pour obtenir ce que son sol et son travail ne donnaient plus. L'Etat, ruiné, acheva par les impôts de décourager et d'abattre la propriété. La France, de son côté, a cru que la richesse était dans l'industrie. Elle a, également, abandonné le sol qui nourrissait et vêtissait sa population. Ses gouvernements en sont à rêver l'emprunt forcé et le papier hypothécaire!

Nous avons adopté l'Economique anglaise; mais nous avons oublié un fait, c'est que l'Angleterre possède aux Indes près de soixante millions d'esclaves produisant à trois sous par jour! En France, on se défaisait du sol pour quelques capitaux, que l'on portait aussitôt dans l'industrie. Pendant ce temps, la prévoyante Angleterre. encaissait les bénéfices de son commerce dans son sol. Aujourd'hui un grain de blé semé en France rapporte une moyenne de 6; ce même grain en Angleterre en rapporte de 10 à 12. Qu'est-ce à dire, sinon que l'Angleterre est aujourd'hui une fois plus grande que la France?

L'état économique comparé a changé à ce point que les idées qui étaient vraies il y a un siècle et demi ne sont plus que des préjugés. On croit encore que tout est bon marché en France : cette erreur tient à la rareté du numéraire; on croit que tout est cher en Angleterre : cette erreur tient à l'abondance du numéraire dans ce pays. Mais le bon marché n'est qu'apparent en France; d'abord parce que, en tout, le capital y est moindre,

ensuite parce que l'impôt y est exorbitant par rapport au produit net.

L'Allemagne a travaillé également à mettre son capital dans son sol. La viande y coûte 25 centimes la livre, et le pain de 10 à 15 centimes ; tandis qu'en France la viande coûte 65 centimes et le pain de 15 à 20 centimes. Ce prix de la viande et du pain, c'est tout simplement le prix du sang qui entre dans nos veines, c'est le prix de l'homme en France.

Si à sa source un homme coûte un tiers de plus chez nous que chez les autres peuples européens, nous sommes battus. D'abord nous le sommes commercialement ; l'étranger n'élèvera pas ses prix pour nous attendre. Battu sur les marchés, on l'est inévitablement ailleurs. Au fond les nations sont entre elles comme leur capital. Nous prenons le même chemin que l'Espagne !

CHAPITRE XXV.

Dangers de notre fausse économique.

Notre économique est faussée ; cette science a été faite malheureusement sous les idées du XVIII^e^ siècle. Les détails constatés sont bons ; elle a analysé les éléments et fait en quelque sorte une curieuse anatomie. Mais la recomposition du corps vivant de la richesse a échappé à sa portée. Elle n'a répondu que par le scepticisme à la notion transcendante sur laquelle repose le capital. Les peuples actuellement exposés aux conseils de cette science souffriront encore de grands maux.

Tant que, bornée au point de vue païen, elle prêchera le lucre ou la richesse commerciale à l'homme, elle sèmera la pauvreté. Il faut que l'Economique se refonde sur les idées chrétiennes, c'est-à-dire sur les idées pratiques mêmes. Elle est actuellement stérilisée dans sa source et vers son résultat.

L'immoralité a déterminé une consommation improductive énorme, en dehors de toute limite économique. Ce genre de consommation appauvrit directement une nation. La pensée de la solidarité n'a même pas éclairé les bases économiques. On ne peut consommer du capital sur un point sans que sur un autre le travail ne se détruise.

Dans la stricte vertu du riche comme dans la prudente épargne du pauvre sont les sources de la richesse publique. La science disait le contraire.

Mais, par Richesses, il faut entendre celles qui satisfont les besoins de nécessité et ceux de développement, c'est-à-dire les besoins chrétiens. Quant aux richesses de vanité et de superfluité, elles sont la destruction des premières, et la destruction de la nature humaine.

On vit le capital d'un peuple se partager en deux : celui qui correspond à la production des objets de nécessité, et celui qui correspond à la production des objets de superfluité. Eh bien! le second est autant de dérobé au premier; c'est-à-dire que le luxe est autant de prélevé sur le pain.

Quand par son immoralité un peuple attire les forces de la production sur les objets de luxe, il accroît d'autant sa pénurie. Il arrive que les masses ne peuvent plus réduire leurs besoins de nécessité pour acheter ces objets de vanité : ainsi la position des campagnes. Et le moment où les ouvriers des villes ne peuvent plus se contenter des

profits de leurs produits, est celui où l'on ne peut plus les acheter. C'est ce qui arrive à cette heure en France.

Or, toute production non demandée est une destruction de richesse; de plus, une destruction du capital et du travail affectés à cette production; enfin une destruction, par le paupérisme, de la population qu'elle suscitait : ruine sur ruine. Toute décadence est rapide.

Le danger de cette bifurcation du capital en capital légitime et en capital de luxe, est d'autant plus grand chez un peuple qu'il est plus avancé en civilisation. L'énormité de sa population lui fait une nécessité de préserver du moindre choc le plateau qui la porte. Si l'Océan reprenait un tiers du territoire de la France, où la population qui le recouvre trouverait-elle sa subsistance? Eh bien! tel est l'événement que le luxe a fait éclater chez nous.

Que le XVIII^e^ siècle vienne au secours de la population qu'il a mise sur le gouffre!

CHAPITRE XXVI.

De l'homme qui crée du Capital.

Si le Capital est la substance même de la civilisation, s'il est l'agent de la prospérité des peuples, sachons qui le produit, ou l'entretient quand il existe.

Le Capital étant un produit épargné et employé, tout homme qui ne produit pas ne concourt pas au capital; et tout homme qui n'épargne pas le détruit, puisqu'il

consomme. Il le détruit en la limite de sa sphère économique, comme celui qui travaille l'accroit en la mesure de la sienne.

Le cultivateur produit du capital lorsqu'au lieu d'employer son produit à embellir son vêtement et ses meubles, à enrichir sa table et son logement, il l'emploie à remettre dans son sol du travail, de l'engrais ou des constructions de plus.

Le manufacturier produit du capital lorsqu'au lieu d'appliquer son excédant aux dépenses de sa personne ou de sa maison, il l'ajoute aux capitaux avec lesquels il fera travailler un ou deux ouvriers de plus.

Le rentier produit du capital lorsqu'au lieu d'employer ses rentes aux consommations improductives des goûts de superfluité, il les met à augmenter son propre capital, la production de ses domaines, ou le nombre de ceux qui y trouvent du pain et du travail de plus.

D'ici l'on voit qui détruit du capital. La capacité de produire du capital, chez une nation, n'est que la simplicité des coutumes et l'amour du travail. Développez les passions, la paresse et la vanité chez un peuple, vous le menez à sa ruine économique. L'épargne étant la source du capital, et le capital la source de l'amélioration du peuple, l'épargne est donc la première vertu sociale, la grande vertu populaire. Le reste est vanité.

La paresse ne produit pas, la passion consomme, et la vanité brûle tout. Détournant la richesse de son but, la présomption en mène le courant au déversoir de la consommation improductive. Tout capital formé en dehors des richesses nécessaires à l'entretien du corps et aux progrès de l'âme, est un prélèvement sur ce que les producteurs de ces richesses eussent dû épargner pour en faire du capital.

CHAPITRE XXVII.

Du luxe, ou de l'homme qui détruit du Capital.

Il faut savoir quels sont les besoins de l'homme pour savoir quelles doivent être ses richesses.

Il y a pour l'homme : 1° les besoins indispensables, sans la satisfaction desquels il n'existerait pas ; 2° les besoins d'amélioration, sans la satisfaction desquels il ne se développerait pas ; 3° les besoins factices, ou ceux que les passions entretiennent en lui.

De là trois sortes de Richesses :

1° Les Richesses *de nécessité ;*

2° Les Richesses *d'amélioration ;*

3° Les Richesses *de corruption.*

A parler rigoureusement, les premières se réduisent à la quantité d'aliment, de vêtement, de logement et d'enseignement qu'il faut pour entretenir un saint. Les secondes se forment des moyens physiques, scientifiques et moraux qu'il faut pour conduire tout homme autant que possible à le devenir. Les troisièmes se composent des objets qui satisfont la vanité et la sensualité, dont la première détruit l'esprit, dont la seconde détruit le corps.

Les besoins d'amélioration commencent sur la limite des besoins indispensables ; et les besoins de corruption, sur la limite des besoins d'amélioration. L'assouvissement arrive où la satisfaction s'arrête[1]. Une fois reconnue la

(1) Etymologie admirable : *satis facere*, en faire assez !

quantité d'objets nécessaire à la consommation de l'homme, tout ce qu'il ajoute lui est nuisible.

Tout plaisir attaque un organe. *Uti et non frui* est, à la fois, le principe de la morale, de l'hygiène et de l'économique. Magnifique témoignage rendu au but de l'homme : celui qui, au lieu de prendre la Richesse comme un moyen, en use comme un but, périt par la Richesse.

Or, l'abus du besoin est ce qu'on appelle la luxure ; et l'abus de la Richesse, par laquelle on y répond, est ce qu'on appelle le Luxe.

Le luxe est un prélèvement sur ce que le capital aurait pu s'adjoindre pour une nouvelle production. La preuve, c'est qu'il n'a point satisfait de besoin de première nécessité, et qu'il aurait pu être du premier coup épargné. Tout luxe est un appauvrissement d'autant dans les masses, une taxe occulte sur la nation.

Pour le capital d'un peuple, le luxe est non-seulement une perte sèche, mais une flamme qui passe par celui qui s'en est servi. Il détruit deux hommes à la fois. Le luxe, en outre, est un fléau, parce que c'est toujours sur le grand nombre que frappe la retraite du capital. Le luxe, enfin, est une calamité publique, parce que la chute certaine du capital qui lui est affecté entraîne avec elle toute sa population, comme il arrive en ce moment.

En deux mots, voici la théorie du luxe. Il existe quinze hommes, ou quinze millions d'hommes, aptes à produire dans un pays. Si cinq millions sont appelés à produire des objets de superfluité, il n'en reste que dix occupés à produire les richesses de nécessité. Le pain, le vêtement et le toit de l'homme rentrent dans cette proportion.

Le salaire de l'ouvrier de luxe attire le cultivateur. Tout homme de luxe enlève plusieurs hommes à la terre,

détruit en proportion du pain, et commet sur la population un meurtre à sa manière.

L'homme de luxe ne consomme pas, il consume.

CHAPITRE XXVIII.

L'industrie de luxe.

Depuis cent ans, on a défendu l'industrie de luxe par toutes les subtilités de l'esprit : et l'on se disait toujours prêt à défendre le peuple! Nullement créatrice, l'industrie ne fait que produire des formes dès que, dépassant la limite de l'utilité, elle atteint celle de la superfluité. Qu'elle donne sa dernière richesse à l'objet, en l'approchant de nos besoins, c'est bien. Voici du chanvre, c'est le produit agricole; voici du fil et de la toile, c'est le produit manufacturier; mais voilà de la dentelle, c'est le produit industriel. Ici s'ouvre le gouffre.

Il faut donner à l'industrie sa limite, c'est l'utilité.

Ce n'est point la production manufacturière qui fait la somme de la richesse. On ne peut tordre du fil et tisser de la toile qu'en proportion du chanvre né; on ne peut fabriquer du drap qu'avec la laine produite. Tout sort et prend quotité de la production agricole. Dès que la spéculation se présente, le plus souvent l'industrie absorbe du travail sans augmenter la richesse. Comme on l'a déjà remarqué, une valeur de 1 franc de lin, s'élève dans une dentelle, au prix de trois mille. Les 2,999 francs d'excédant sont la somme du travail égaré.

Examinons ce fait, sur lequel ont tourné les controverses de l'Ecole :

Ceux qui prétendent que l'industrie produit ici une valeur, nous disent : N'est-ce point par notre entremise qu'une valeur d'un franc est devenue, en dentelle, une valeur de trois mille? Sur un si faible produit agricole, voyez quel exhaussement subit de valeur et de prospérité. Sans notre industrie, ces 2,999 francs n'exstaient pas. Qu'une telle industrie doit être chère à l'humanité! s'écrie un vieil économiste; que de richesses doivent exister chez une nation qui de vingt sous fait mille écus!

Voilà toute la science de ceux qui prétendent que l'industrie est la richesse des peuples! Mais faites-leur cette question :

Pendant que ces mille écus et les hommes qui les gagnaient ont produit la dentelle, produisaient-ils du pain? N'étaient-ce pas là autant de forces enlevées à la production du pain, dont elles ont fait précisément hausser le prix en raison d'un nouveau salaire? Celui qui cherche le luxe perce le sac de la richesse.

Si un franc de lin est arrivé à en valoir trois mille, comment ce prix ne se partage-t-il pas entre le producteur du lin et celui qui l'a employé? Il faut donc, comme le disaient avec bon sens nos hommes d'Etat avant Louis XV, qu'il ne soit pas vrai que la valeur première du lin ait augmenté. Ou si celui qui employa ce lin a réellement gagné 2,999 francs, pourquoi tout homme et toute nation ne se mettent-ils pas à faire des dentelles?

Nous arrivons : c'est que les 2,999 francs représentent les dépenses et frais des fabricants et des ouvriers qui ont préparé la dentelle. Or ces dépenses ne sont que le montant des valeurs en aliment et vêtement qui ont été con-

sommées par eux : une masse égale de production est donc venue s'enfouir dans cette richesse improductive. On a simplement transformé une somme d'objets nécessaires en nne égale somme d'objets inutiles. Les enfants pensent qne Midas fut plus riche lorsqu'il changeait en or ce qu'il touchait !

Entre le peuple qui a prodnit pour mille écus de pain on de chanvre, et celui qui a produit pour mille écns d'objets qu'on ne touche qu'avec les yeux, lequel est le plus riche?

L'industrie de luxe se construit de nos ruines.

CHAPITRE XXIX.

Le grand obstacle au Capital constitué est le luxe.

L'épargne annuelle probable a été évaluée pour l'Angleterre, en temps de prospérité, à un milliard et demi. Elle doit être moindre en France de tout le bénéfice du commerce dn monde et de la distance de nos mœurs futiles aux habitudes solides de l'Anglais. Néanmoins, un économiste distingué, puisque sa pensée s'inspire quelquefois des réalités, M. Michel Chevalier a pensé que la France était en état d'économiser un milliard par an. Et cependant, remarque-t-il, l'annuité d'un milliard avec l'intérêt reproduirait les 100 milliards de son capital brut dans un délai de trente-sept ans. Il conclut que si nons ne sommes pas plus riches en France, c'est que notre capital, constamment soutiré par l'impôt, a été surtout dévoré par la Guerre.

Eh bien, aux justes appréciations fournies par cet excellente pensée, venons ajouter celle exprimée par un ancien dans ces mots : *Plus Gulâ quam gladio!*

Ah! s'il n'y avait de guerre que contre l'étranger! La guerre est autrement universelle. Tout homme la soutient contre son semblable par les deux ennemis qu'il s'est donnés : les passions, nées du corps, la vanité, née de l'esprit. La guerre, certes, a détruit un capital tout formé; mais dirons-nous ce capital incalculable que, sur chaque pied carré de la terre, le vice a empêché de se former?

Prenons une faible idée de ce que le luxe a coûté à notre nation, et de ce que, d'autre part, lui a rapporté sa vertu.

Qu'on fasse le compte de ce que, seulement depuis Louis XV, la France a mangé pour ses dépenses de luxe et de vice dans la noblesse, dans la bourgeoisie et dans le peuple des cabarets. D'autre part, additionnons ce que les familles rangées de la classe élevée, moyenne, et inférieure, ont constitué pour défricher le sol, bâtir des fermes, former des bergeries, ouvrir des routes, creuser des mines ou des houillères et capitaliser même du numéraire; puis, comparons les deux additions. Nous aurons juste d'un côté le déficit qui vient d'ouvrir notre crise; et de l'autre, cette richesse immobilière qui nous soutient en ce moment...

La paresse refusera de produire, la prodigalité empêchera ce qui est produit de devenir du capital; mais rien n'est aussi douloureux que le luxe, qui annule du capital tout formé. Il n'y a de pire obstacle au capital que le luxe.

Voilà donc ce que le luxe a empêché d'exister. Sachons maintenant ce que, comme une mine effroyable, le capi-

tal fait pour le luxe, est sur le point de renverser. Déterminons le produit donné par l'exploitation de ce capital du Crédit, estimé avant février, à 20 milliards; examinons la quantité de population qu'il portait, et nous aurons le chiffre de notre misère, c'est-à-dire de la population que son départ laisse périr en ce moment!

Hommes de vanité, ce n'est pas seulement au nom de l'état de la France, c'est au nom des populations, c'est au nom de l'humanité qu'on vous parle! Vous avez donné en pâture au luxe ce qui serait du capital; au vice, ce qui serait devenu notre sang; à la mort, ce qui devait être la vie! Voilà que nous sommes punis par la misère du capital, par la misère du sang, par la misère de la vie. Nous avons fondé, institué dans la misère; et son explosion imprime à la Société un ébranlement, tel qu'on ne sait dire si, en ce jour, elle résistera.

CHAPITRE XXX.

Transformez le Capital de luxe en Capital agricole.

Par la raison que le revenu de la France est destiné à une consommation annuelle, cette consommation ne doit s'opérer qu'avec une reproduction semblable, du moins pour ne pas rétrograder. Il est clair qu'on ne peut attendre cette reproduction de la consommation improductive du luxe, mais seulement de la consommation agricole, qui reproduit dans une proportion ascendante les forces, le travail et le capital employés.

Observons d'abord que cet homme qui met son art à jouir, c'est-à-dire à consommer plus de valeurs qu'il n'en peut produire, est évidemment entretenu aux frais du pays dans la différence de sa dépense à sa production. Examinons ensuite que, par la nature de sa demande, il attire le capital de la production des objets de première nécessité vers la production des objets de superfluité. Qu'arrive-t-il donc si ce phénomène est répété sur des milliers de points, et par les hommes qui disposent de la plus forte quantité du Capital?... A tout prix, il faut détruire le luxe! détruire le Monde, qui le produit!

En ne mettant qu'à un milliard la rente naturelle du capital employé par le luxe en France; qu'à deux, le salaire revenant au travail et au talent qui exploitent ce capital, on trouve trois milliards. Quoi! trois sur neuf ou dix que produit la France!... Trois milliards? C'est dix fois la somme à laquelle la France se résignait naguère pour maintenir la religion, la justice, l'instruction, les arts, les monuments, ce qui se rapportait à notre âme.

Cette révolution n'aurait l'effet qu'en attendent les pauvres politiques qui ont mis le feu vers l'amorce, que si le capital sacrifié au luxe était dès ce jour repris par les canaux de l'agriculture, puis, favorisé, scellé et incorporé là par la propriété au noble sol de la France. Voyez aussi, dès ce jour, ce que serait ce pays dans un quart de siècle, combien son capital réel serait accru, combien sa population se serait affermie, si les deux ou trois milliards que le double luxe du pauvre et du riche retranche chaque année au capital du pain, de la laine et du logement, et si les deux ou trois millions d'hommes, enfants ou sur l'âge, que le vice ravit directement à la morale et à la vie, rentraient à la fois dans ce terri-

toire sacré, fondé par la vertu et par la valeur de nos pères!

CHAPITRE XXXI.

Où se tient le Capital du luxe.

Tout capital formé en dehors des richesses d'alimentation, de vêtement, d'ameublement et d'enseignement, est, comme on l'a vu, un prélèvement exercé sur le véritable Capital, sur celui qui porte la population.

En France, par exemple, le capital inouï consacré chaque année à produire voitures, chevaux et meubles de luxe, soieries, dentelles, bijoux, boissons coûteuses ou enivrantes, etc., aurait pu d'autant abriter des hommes contre la faim, le froid, et fournir des instruments utiles, s'il fût allé dans le gain des producteurs fixés au sol. Depuis que la religion s'est affaiblie, le milliard entier, peut-être, que le peuple dépense chaque année en boissons hors du besoin, et en chômage des premiers jours de la semaine, l'aurait d'autant pourvu dans ses véritables besoins, et mis à même de faire autour de lui du capital.

Le luxe, c'est toute consommation ou emploi de capital fait en dehors des besoins de nécessité ou d'éducation. Celui qui absorbe après son besoin, qui ajoute l'inutile à son vêtement, ou à sa mollesse un objet dont l'homme modeste sait se passer, commet une consommation improductive, détruit du capital. Le seul qui se conforme à la

loi sociale est le chrétien, le meilleur agent de l'ordre économique.

Il y a un moyen de transformer tout de suite le capital du luxe en capital agricole : c'est la vertu.

Il ne faut jamais consumer, parce que la France jamais ne produira assez, parce que les besoins jamais ne seront satisfaits, parce qu'on n'empêchera jamais un tiers de ceux qui naissent de mourir faute de soins plus délicats. Que la conscience en soit avertie ! quiconque, en valeurs, satisfait trois fois son besoin, empêche deux hommes de satisfaire le leur. L'Evangile fait les mœurs du véritable patriote.

Ne prêtons pas l'oreille aux personnes qui n'entendent point la question économique par la vertu. Ce n'est pas de notre avancement qu'ils sont en peine, mais de leur propre lucre ou de leur préjugé. Tout homme qui attaque le capital, par sa pensée ou par ses actes, peut être un libéral, un érudit, un étourdi, ce n'est pas un économiste. Les théoriciens partent, et arrivent certainement les premiers, comme le cheval qui s'échappe sans traîner le char.

Les masses ne courent pas comme les idées, elles marchent comme les faits, étendant sous leurs pas le terrain du possible. Ah ! les faits ! ils portent à la fois l'idée et sa réalisation ! O Peuple ! puisqu'il en est tant aujourd'hui qui s'adressent à toi, reconnais l'homme qui te trompe ! Tu diras : liberté ! misère ! et lui le criera deux fois. Regarde l'Eglise, qui t'aime depuis dix-huit cents ans, change-t-elle de mots avec toi ? Observe-le : ceux qui t'ont fait du bien, dans le cours de leur vie, t'abordent-ils en te flattant ?

Que les hommes réfléchissent enfin, puisqu'ils peuvent

tant souffrir! Au lieu de prendre la douleur de la main étrangère des événements, comme les esclaves du Destin, qu'ils portent dans leur sein la main familière de la privation, comme des enfants de Jésus-Christ. Il est si doux d'être saint! Eh quoi! être simple dans ses besoins et humble dans son esprit? La sainteté n'est pas loin, elle est ce qu'il y a de plus près de l'homme. Nous serions aimés de notre conscience, aimés des hommes, nous connaîtrions la source de la joie. L'homme ne peut satisfaire ses *jouissances* sur la terre, il n'y peut trouver que le *bonheur*...

CHAPITRE XXXII.

Ce que pourrait être la terre.

Si la vertu avait dominé, voulons-nous savoir ce que serait aujourd'hui la terre? Si tout homme avait économisé son vice, voulons-nous savoir quel spectacle donneraient en ce moment les hommes?

Toutes les familles comptent derrière elles le même nombre de générations, connues ou inconnues. Supposons seulement que, depuis la Monarchie française, chaque homme ait mis en capital l'argent qu'il a bu ou joué, et celui qu'il eût gagné en ces instants perdus. Supposons que les fils soient partis de ce premier capital pour vivre à l'image de leur père. Il y a à peu près quatre générations d'héritiers par siècle : eh bien, calculez où ce quatrième descendant serait arrivé! Maintenant appliquez ici

la progression géométrique donnée par le chiffre des quatorze siècles, et dites le capital que chaque famille posséderait aujourd'hui en France !

Celles qui ont plus ou moins fait ce qu'on vient de dire, forment en ce moment les classes nobles ou bourgeoises. Et celles qui, jusqu'à ce jour, se recommençaient au contraire à chaque génération, sont les classes populaires ou inférieures.

En mettant à part les familles dont l'agiotage a augmenté momentanément le butin, examinez ce que possèdent des familles commencées il y a seulement deux siècles, ou même depuis deux ou trois générations ! Et, par là, jugeons à quelle prospérité en seraient aujourd'hui les hommes, si tous, depuis cette dernière époque, avaient eu seulement les vertus des classes élevées !

Enfin, supposons que les antiques familles ne se fussent pas éteintes par le relâchement, et que la vertu fût venue quelques siècles plus tôt à ces familles de deux siècles dont on vient de parler, et calculons alors le capital qu'auraient constitué les Aristocraties pour porter aujourd'hui les masses vers le niveau du bien-être. Quoi ? une couche végétale triplée sous l'engrais, le travail et les constructions ! une production agricole peut être de vingt pour un comme en Chine ! quelques heures de travail par jour pour l'entretien du corps, les autres consacrées à l'élévation de l'âme ! pour tous enfin la vie que les Bénédictins, placés au sein des solitudes, étaient parvenus à créer !...

Sur la terre, il y a place à l'entretien et à l'élévation de toutes les familles.

La culture viendrait de couvrir le globe, qu'il resterait à la culture à décupler cette richesse en décuplant la

somme de cette terre végétale, qui conduit une mesure du sol depuis une valeur de dix francs jusqu'à une valeur de dix mille. En général, la moindre famille, dont les quelques arpents valent de mille à dix mille francs, aurait pu en cent ans décupler leur valeur.

Or, depuis cent ans, que de vin pris hors du besoin, de vices satisfaits, de forces consumées sans produire ! Au bout de la vie, au bout des siècles, au bout des civilisations, comptez le tout, et vous aurez le chiffre mystérieux qui, dans le monde, donne aujourd'hui la misère de l'homme.

CHAPITRE XXXIII.

Substitution du crédit au travail.

Quand une nation s'appauvrit, regardez aux mœurs.

Si l'on disait tout d'abord que le capital est tombé en France en proportion de la Foi, on ne le voudrait pas croire. Il faut cependant le croire quand on voudra sortir de là. Tel nous savions l'état de l'ordre moral depuis un siècle, tel nous aurons l'état de l'ordre économique à cette heure. Autant il nous reste de religion, autant il nous reste de pain.

Le paupérisme était dans les âmes; il n'a fait que passer dans les choses. Politiques si avancés, vous avez cru qu'on pouvait attaquer la vie morale sans que la mort approchât : ici vous arrêterez-vous?

Le christianisme n'a élevé le capital moderne qu'en

inspirant la modération dans les jouissances. Vous rentrez dans les mœurs antiques, la population rentrera dans ses chiffres d'alors...

L'absence de toute sainteté a créé la cupidité chez les grands et la dépravation dans le peuple; la soif et le besoin de capital ont créé son amplification par le crédit, le commerce et l'agiotage ; puis la cupidité, la dépravation et le crédit ont créé, au sein des peuples modernes, une misère comme jamais l'antiquité n'en a connu. Chez elle, le capital reposait sur l'esclave, qui ne pouvait le consommer. Quand le christianisme, abolissant l'esclave, confia le capital à l'homme libre, c'est qu'il lui donna la vertu, qui empêche de trop consommer. Détruisez la vertu par sa racine, qui est la Foi, il ne reste plus de barrière entre nous et la barbarie.

Depuis cent ans on n'a fait de progrès que dans le paupérisme. Qu'on marche encore ainsi pendant cent ans, les civilisations crouleront en Europe. La voie de formation des peuples, c'est la morale et l'agriculture, non l'agitation politique et l'abus du commerce. Dans ce règne de l'industrie, on fit des hommes le moyen, les choses sont devenues le but.

De là, ce fait qui n'avait jamais existé, le Paupérisme!

La statistique effrayée vint dire que partout ou l'industrie s'étendait, la pauvreté augmentait. De cet unique problème les économistes auraient dû être frappés : Comment se fait-il que le paupérisme soit partout proportionné au développement de l'industrie? Quoi! la richesse s'accroit et la misère augmente! Si l'activité s'est partout développée, le mal vient donc de la fausse direction qu'elle a prise? On s'en est enfin aperçu à ce fait : le paupérisme.

Le paupérisme a produit des populations d'hommes aussi éloignés de l'humanité que pouvaient l'être les esclaves. Si l'industrie continuait comme elle a commencé, les hommes ne pourraient plus vivre, la population disparaîtrait. Sans l'arrivée du paupérisme, sans cet arrêt infranchissable, l'ordre moral eût achevé de s'écrouler ; les hommes retournaient au point où ils étaient avant le Déluge. Comme la douleur dans l'organe, le paupérisme est l'avertissement des nations.

Tout le monde était riche en France de choses qui n'existaient pas. Supposez quatre joueurs dont deux auraient gagné plusieurs fois ce qu'ils possèdent entre tous. On gagnait des fortunes sur le papier, mais la dépense se faisait sur le terrain. Chaque faillite dissolvait d'abord ses valeurs fictives, puis, atteignant les fournisseurs, emportait un lambeau au véritable capital.

C'est le crédit qui a ruiné ce dernier règne. Avec 50,000 francs en entamait pour plus de 600,000 francs d'affaires. Par le crédit, un capital de 50,000 avait donc le droit d'en exposer un de 550,000 ! La plus grave des fautes économiques est de remettre le capital aux mains de celui qui ne le créa pas : c'est en ignorer radicalement le caractère et l'origine. Par le crédit, sous prétexte de s'enrichir, on met d'abord en jeu le capital saisissable ; puis, créant des valeurs fictives quand il commence à s'arrêter, on peut entraîner tout le reste.

« Le crédit doit être dompté par cette unique raison qu'il est une amplification du capital. Le Capital, substance de l'amélioration humaine, ne provient que de la vertu. Partout, il a été placé comme véhicule du bien. Quoi ! l'homme trouverait un moyen d'échapper à la vertu? croyez la création mieux faite! Quels gens sages désor-

mais se prêteraient à un crédit illimité? ce serait multiplier les faillites et entraîner presque tout le capital réel. On a eu la naïveté de dire à la Tribune : « Tout le monde demande du crédit. » Or, tout le monde le refuse.

Hommes d'État, qu'est devenu le travail employé à un capital qui n'est plus ? Par le crédit, on peut dévorer la moitié d'une nation. S'il fallait aujourd'hui payer à chacun sa fortune, on ne trouverait que ce qu'il y a. Que deviennent les multitudes qui ont fondé leur pain sur ce sol? La France, autrefois, ne courait pas ce danger dans les révolutions, parce qu'elle n'avait pas autant de richesses fictives. Noble et aimée, elle vit succomber non loin d'elle les États qui s'en servaient...

Et cependant l'Église employa tant d'efforts pour empêcher la formation du Capital industriel ! Depuis les Conciles d'Elvire, d'Arles et de Nicée, en 300, 314 et 325, plus de dix-huit Conciles ont interdit de « prêter à intérêt. » En outre, les décrétales et encycliques de plus de quatorze Papes, depuis saint Léon jusqu'à Benoît XIV, ont anathématisé ceux qui veulent « tirer un intérêt de l'argent prêté. » A partir de saint Jérôme, les Pères, jusqu'à saint Thomas et saint Bernard, prêchèrent qu'il était « illicite en soi de recevoir un prix pour l'usage de l'argent », citant le Deutéronome, le Lévitique, l'Exode, les Psaumes, les Prophètes et les saints Évangiles.

Ce principe reçut son application en France pendant neuf siècles, depuis les Capitulaires de Charlemagne jusqu'aux approches du règne de Louis XIV. L'Église, l'Écriture, les Pères, les Ordonnances de nos rois avaient, je pense, leur raison : leur raison morale, et dès lors politique! Si, conformément au droit chrétien, le capital en argent n'avait rien rapporté, où l'aurait-on accumulé?

Ne l'eût-on pas, à mesure, introduit dans la richesse foncière, pour laquelle l'Église n'a jamais interdit le louage? Il eut donc accru le capital produisant les richesses qui nourrissent le peuple et les pauvres, au lieu de multiplier ces derniers! — Franchissant les limites que la nature avait mises à l'or et à l'argent, eût-on cherché, par le crédit et le papier, le moyen d'amplifier ce capital? Eût-on mis ainsi sur le vide les populations modernes?

Pendant que l'Église s'efforçait de couper à sa source le capital de l'agiotage, n'encourageait-elle pas de tous côtés le capital agricole par ses propres exemples? Ses moines, ses chartreux, et la noblesse qui l'écoutait alors, ne montraient-ils pas l'usage qu'il fallait faire des avances de l'épargne en les ajoutant à mesure au sol? Quelle richesse foncière, que de terres aujourd'hui, si toutes les familles de France avaient suivi les commandements de l'Église! Notre sagesse voulut faire mieux que la sagesse divine. Maintenant qu'elle détruise le paupérisme!

Créer des fortunes factices et consommer réellement ne peut enrichir un État. Élever des populations sur un capital absent, c'est prendre la route de l'abime. Depuis Colbert, la France a été fatalement dirigée.

Si tout notre mal vient de l'abus du commerce, cet abus vient de la cupidité; et la cupidité, de l'immoralité.

Les grandes lois sont là. Une population ne se forme que par l'atterrissement de la richesse sous ses pieds. Elle s'augmente à mesure que ce territoire s'étend. Une nation n'est qu'une population qui a créé son capital. L'état sauvage n'est que celui où le vice empêche le capital de se former.

Malheur à la nation qui se laisse déposer sur une richesse fictive! Malheur à l'éboulement du faux sol! Le

capital d'un peuple est comme le pont du navire chargé de passagers. Le luxe est le ver de cale qui perfore en dessous.

Les peuples s'écouleront par le gouffre des villes. Tyr, Carthage et Sidon, les premières, ont enlevé des nations à l'antiquité !

La richesse n'est point pour elle-même, mais pour la vertu qu'elle suscite. Le secret de la créer autrement est le grand secret de la ruine. La terre n'a été faite avare que pour nous rendre prodigues de nos bras. C'est contre l'écorce du globe que l'homme vient gagner sa liberté intérieure.

Si le but de l'homme était la fortune, qu'en eût-il coûté à Dieu de lui donner une terre végétale double et aussi riche que son sang? Ce monde est pauvre. Serait-il ainsi au hasard? Pourquoi donc, en expérience, les faits vous semblent-ils sacrés? observez le premier de tous, la pauvreté de cette terre !

La destinée de l'homme est d'obtenir, puis de mourir dans son désir aussitôt qu'il a obtenu. Car dès qu'il s'assied il se brise. Pas de milieu : ou nous sommes ici pour jouir, ou nous y sommes pour ce que le Christianisme a dit. En économique, la question ne se pose pas autrement.

Ceux qui l'ont décidée d'après le premier point de vue, vont voir où ils aboutiront. Ils vous ont dit que le commerce et le luxe élevaient les nations. Et quand ils les renverseront, comment les hommes diront-ils ?

Des nations sont bien tombées ! c'est-à-dire, des POPULATIONS ONT DISPARU D'UN SOL QUI LES AVAIT PRODUITES ! Quelle idée nous sommes-nous formée du fait? Pensons-nous que ce soit par la conquête? La conquête ne mange pas

les hommes ; elle soumet ceux qui ne peuvent plus manger.

Sachons-le : au fond les peuples ne meurent que de faim.

CHAPITRE XXXIV.

Histoire de nos mœurs et de notre Capital.

Ne pensons pas, comme l'indiquent les savants, que les nations vivent ou meurent par des lois infiniment cachées. C'est au contraire par des lois infiniment connues : les simples lois de la morale. De l'addition de la ruine de chacun résulte la ruine générale. La corruption d'un peuple n'est que la somme des corruptions particulières, sa chute aussi. Une nation ne tombe point d'un coup de vent. Un arbre ne casse jamais par le pied ; il meurt quand la stérilité arrive à ses dernières tiges.

Voulons-nous connaître tous nos germes de mort? comptons parmi nous les impies.

L'irréligion n'est que la mollesse et la cupidité des cœurs. On fuyait l'agriculture, où la richesse, fidèle à son institution, ne produit qu'en proportion du travail. On se ruait dans l'industrie, où la richesse, consacrée à l'agiotage, produit en raison d'elle-même. Eh ! comment voudriez-vous qu'une doctrine qui renverse l'individu dans sa fortune, qui le dégrade dans son âme, ne détruisit pas corps et âme la Société ! Les sociétés humaines vivent ou meurent suivant les hommes.

L'événement du jour n'est autre chose que le luxe du faite descendu vers le bas. Laissons les lois, laissons les

faits, n'accusons pas les innocents. Le mal a son foyer au cœur humain. Ce fut là, qu'après quinze siècles, ressuscita l'idée païenne. La Renaissance s'est allumée dans la salle des festins des Rois avant d'éclater dans nos bouges. Le luxe parut à la cour de François Ier, il s'embrasa à celle de Louis XIV. Triste récit en trois mots : ce roi corrompit la Noblesse, la Noblesse a corrompu la Bourgeoisie, la Bourgeoisie a corrompu le Peuple. On en est là.

Ranimé sur la vieille terre, l'esprit antique nous fut apporté par les cours. Dès ce moment, le bon ton ne fut plus de suivre la trace des saints, mais de reprendre les airs efféminés des temps de la décadence romaine. Dans cette réaction de l'homme contre le point de vue divin, on appela barbare tout ce qui ne ressemblait pas à l'antiquité. Avec la pénitence, l'esprit se retira. La chair se réveilla et dévora. Les Français avaient été plus prompts au bien, ils furent plus prompts dans le mal.

Louis XIV eut publiquement des maîtresses. Un roi, le premier, osa en face de l'Église ce que nul homme comme il faut n'aurait alors osé. La noblesse imita son roi. Sans ce fatal exemple, personne n'eût pris la hardiesse de briser ouvertement avec les mœurs de l'Évangile et de la chevalerie française. Puis, à mesure que la bourgeoisie se forma, elle se piqua de suivre en tous points son aînée. L'exemple arrivait si fort que le peuple en fut atteint, lorsque, peu-à-peu le scepticisme le couvrant, il a fini par passer en plein sous les mœurs de ses deux aristocraties. Ces dix-huit ans lui ont fait faire le dernier pas.

Voilà l'histoire de la vertu ; celle du capital est la même.

Louis XIV, par son faste, mit le marteau à nos finan-

ces. Là fut arrachée cette pierre qui devait amener l'écroulement affreux: abandonnant la vie modeste; toute maison de France allait suivre la Maison royale ! La vie austère est méprisée, et le luxe, appelé richesse, est honoré. Alors les anciennes familles quittèrent les châteaux; on vint rivaliser d'opulence à Paris pour y saisir les abords de la cour. Vous savez tout jusqu'à la fin de Louis XV; puis les mœurs funestes que la Révolution mit au jour ! Le faste et la dépravation qui détruisirent la noblesse, dévorent sans relâche la bourgeoisie, laissant tout un peuple affamé sur le sol amaigri de la France.

Celui qui, sachant l'aberration des classes supérieures en France, regrette les événements, tenons-le pour n'être pas homme.

CHAPITRE XXXV.

Racine historique du mal: la Renaissance.

Ces dix-huit années de corruption flagrante [1] et d'athéisme secret ont fait à l'ordre moral un mal pour le moment irréparable. Un siècle et plus de fausse économique, portant un tiers du capital réel sur le mercantilisme, a creusé sous la France un gouffre que rien ne suffira désormais à combler. Notre époque est une victime. Il aurait fallu plus que nous pour repousser ce fatal héritage d'erreurs, de vices et de dettes.

(1) A ces dix-huit années, ajoutons en aujourd'hui vingt-deux, soit quarante années de décadence... NOTE DE L'ÉDITEUR.

L'abus du mercantilisme a soulevé contre la propriété, c'est-à-dire contre le capital constitué, une réaction dont le terme pourrait être celui de la Société même. Cette réaction peut devenir contre cette seconde colonne de la civilisation ce que la Réforme a été contre la première. Car le capital est dans l'ordre physique ce qu'est la Foi dans l'ordre spirituel. Or si la Foi, condition de la vie de notre âme, repose sur l'autorité, le capital, condition de la vie du corps, repose sur la propriété.

En 1500, on voyait, des mœurs païennes restées debout sous les idées chrétiennes. Il n'y avait pas à réformer la Foi, puisqu'elle était complète et vivante, mais les mœurs, que la lumière de la Foi montrait évidemment mauvaises. La réaction dépassa son but ; les vices chez la plupart de ceux qui professaient les idées chrétiennes attirèrent la réaction jusque sur elles. De même aujourd'hui, la réforme n'est pas dans la propriété, mais dans l'abus que, malgré elle, on fait encore du capital. Bien loin d'atténuer ou de réduire le droit de propriété, il faut l'augmenter et l'étendre ; mais loin de conduire la propriété au terme païen de l'abus, il faut la ramener au but chrétien de l'usage.

Un Protestantisme économique est tout ce que nous avons à conjurer en ce moment.

Veillons-y : en 1500, il s'agissait d'être aussi chrétien par les mœurs qu'on l'était par les idées ; il s'agit aujourd'hui de ne plus être païen par la fortune, quand on ne l'est plus par la civilisation ! Des guerres aussi sanglantes et plus lamentables que les guerres de religion nous menacent. Que deviendrait un pays où, pendant trois siècles, la propriété subirait le sort de la Foi ! Peut-on imaginer un état économique analogue à l'état moral que le scepticisme a fait? c'est-à-dire notre population en

France, suivant la phase de son capital, redescendant, sous le couteau de la misère, dans ses chiffres de 1500 !

Ignorons ce qu'en architecture, en peinture, en littérature, on pense de la Renaissance; mais ici ce que l'on est obligé de dire, c'est qu'elle a été la destruction de l'ordre économique en France. Fille posthume du paganisme, elle a ramené la nature partout à la place de Dieu; partout, conséquemment, l'appétit, qui consomme, à la place de la vertu, qui s'abstient. Fut-il un lettré en Europe, philosophe, savant, publiciste, qui n'écrivit : « La Nature ? » La nature en effet régnait dans les cœurs. La Renaissance n'est autre chose que le retour de l'antiquité.

C'est ici la grande cachette ; fouillons-la, et nous trouverons tout : d'abord le point de vue humain, puis tout ce qu'il a dû produire. De là sortit la grande Protestation : c'est-à-dire celle de l'esprit privé de l'homme contre l'esprit infini de Dieu. De là sortit le Luxe : c'est-à-dire la richesse prise aux besoins pour être accordée aux sens. De là sortit le Césarisme : c'est-à-dire l'investiture chez un homme de la Souveraineté de Dieu. Jusque là les nations vivaient sur la foi en leurs princes ; ceux-ci n'avaient point eu l'idée d'usurper la prérogative essentielle donnée par Jésus à l'Église. Césarisme, absolutisme, gallicanisme, ne furent qu'une même usurpation. Détestable imposture ! conférer au caprice de l'homme l'auguste infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ, transporter dans la police le flambeau allumé pour conduire sûrement les âmes jusqu'à Dieu !

La raison, la science, les besoins, les sens, tout parla de légitimité. Oui, tout devint légitime chez l'homme, excepté ce qui l'est. Ce mot, faussé en politique, ne fut, comme ailleurs, que l'achèvement du point de vue humain.

La Révolution française en fut la dure punition. Elle n'a point fini. Si elle a vengé la Société de l'œuvre impie du gallicanisme, opérée de 1600 à 1700, la nouvelle révolution nous vengera tout à la fois des erreurs sorties par torrents de cette double usurpation, celle commise par la souveraineté politique et celle commise par la raison humaine.

Voltaire, sans s'en douter, fut le premier écrivain qui, emporté par ce mouvement imprimé à l'opinion par les rois et par les parlements, opéra dans la société domestique la révolution que les princes avaient faite dans la société politique. Ce que Voltaire et le dix-huitième siècle firent dans l'ordre domestique, ce que les Princes firent dans l'ordre politique, Luther l'avait fait dans l'ordre religieux : de sorte que l'athéisme, autrement dit le point de vue humain, a gagné la Société par ses trois éléments. Comment l'ordre économique s'en serait-il préservé?

Nous en sommes là. Quel despotisme pourrait réduire cette anarchie? Quel coup de foudre pourrait ensuite détruire ce despotisme, et quelle révolution pourrait nous guérir ?

Tout s'y prête en ce moment...

CHAPITRE XXXVI.

Justes conséquences.

Les Rois se sont faits Dieu sur la terre; les hommes à leur tour se sont faits rois devant les Rois et devant Dieu.

Leur cœur les éloigne des temples, leur sang reconduit l'infamie sous le toit domestique et la stérilité sur la terre. Partout ils se sont couronnés des trois vices issus de la paresse; aucune chair n'a assouvi leur vanité. Le feu des saturnales allumé en haut lieu, coulait comme du plomb fondu sur les têtes de la foule. Maintenant vous direz à Dieu de la rendre chrétienne pour vous !

Il ne s'agit plus de détourner tel ou tel bras de l'erreur; le fleuve entier remplit ses bords. On peut la dire toute dans un mot : L'homme se cherche au lieu de Dieu. On peut aussi la rendre économiquement : L'homme n'a que la pensée de jouir. Le cœur n'est plus pour aimer Dieu, l'esprit n'est plus pour le connaître, le corps n'est plus pour le servir; mais pour aimer, connaître et servir l'homme. De telle sorte que celui qui parle à cette heure ainsi, a tout à fait l'air d'un enfant.

L'homme a démonté pièce à pièce le christianisme; et il l'a remplacé pièce à pièce par l'erreur qui lui correspond. La Foi n'est plus le don de sa pensée à Dieu; la morale, le sacrifice de ses sens; et la société, le devoir inscrit avant le droit, comme l'âme avant le corps[1]. Existant pour lui-même, l'homme ne conserve que des droits. Or le premier est le droit au bonheur.

Est-il malheureux ou méchant? le mal, ne sortant point de sa nature, ne peut provenir que d'autrui ! L'homme naît bon, la Société le déprave; l'homme naît libre, la loi le met dans les fers; l'homme naît riche, et les institutions l'enferment dans la faim ! Et qui maintient cette société, cette loi, ces institutions? Des hommes. Qui cor-

(1) Du devoir naît le droit; de la responsabilité de l'âme vis-à-vis de Dieu naît l'inviolabilité de l'homme vis-à-vis de ses semblables. On a pris la question par l'autre bout pour la briser.

rompit son cœur? qui détourna sa volonté? qui aveugla sa grande intelligence? Des hommes. Enfin qui retient son pauvre corps dans la misère? Des hommes ! Depuis Adam, quelques hommes seulement ont empêché le genre humain d'entrer dans l'âge d'or !

Dès lors, qu'une révolution nous délivre à jamais de ces hommes ! L'orgueil n'est pas notre ennemi; la Société ne fut qu'une marâtre; son objet n'est point de reconduire les âmes réparées à Dieu.

La révolution se fit. Elle éclata en 89, reparut en 1830 et dès lors s'établit en France.

Le peuple, en Février, fut tout ravi d'entendre tant d'éloquence, et, peu après, tout surpris de ce que le pain ne venait pas. Il se montrait, on le flattait; il murmurait, on lui parlait d'une souveraineté éternelle. On préparait pour lui une destinée de rois. La nature allait le servir; ceux qui en avaient fermé les clefs devaient être liés à son char.

Cependant la misère sollicita une entrevue; là finit la lune de miel.

Vous deviez, incontinent, rendre tout ce peuple heureux, et sa misère, par malheur, sera égale au chiffre du capital dévoré, multiplié par l'anarchie ! Vous couriez prendre en main la politique d'une nation, et vous ne connaissiez même pas sa situation économique !

Vous avez déclaré l'homme libre, sans dire comment il le devient; vous avez déclaré les hommes égaux, sans dire devant qui ils l'étaient; enfin vous les avez déclarés malheureux, sans dire comment cela se faisait. L'homme vous réclame donc et sa liberté, et son égalité, et sa félicité. Ce peuple ne vous demande absolument que la logique, comment la lui refuserez-vous?

Vous avez détaché la politique de la morale, puis la

morale de Dieu; vous avez détaché la richesse de la vertu, puis la vertu de la Foi : à quoi les rattacherez-vous? Vous disiez à la foule souffrante que des hommes pouvaient la soulager, et qu'ils ne le voulaient pas. Cette foule, encore une fois, ne vous demande que la logique ; comment la lui refuserez-vous !

Vous êtes embarrassés? Remettez-vous; depuis longtemps vos doctrines sont mères, et toute la portée est vivante...

CHAPITRE XXXVII.

Résultats du point de vue humain.

Une plume suffisamment éloquente a commencé un livre ainsi : *Qu'est-ce que la propriété? C'est le vol.* Par quel principe était-elle envisagisée dans vos cœurs que vous ne sûtes pas répondre?

Depuis sept ans, pas un économiste parmi vous n'a commencé ainsi un livre : *Qu'est-ce que le communisme? C'est le vol.* Vous avez dénoué tout principe divin, cherchez votre légitimité sur la terre !

Rousseau conduisit dans une formule toute la pensée de son temps; alors il eut la logique pour lui. Et le *Contrat social,* arrivant sur le terrain avec son impossibilité pratique, produisit 93. Vous méritez un 93 économique; et votre corruption le dit. Vous n'êtes pas capables de l'éviter; et ce sont les faits qui l'ajoutent !

Aujourd'hui, les Socialistes ont la logique pour eux. Ils n'ont dit que deux choses.

Ils ont dit: L'homme est ici-bas pour jouir. Trouvez dans votre morale le principe qui doit les confondre !

Ils ont dit : Tous les biens sont donnés par la nature. Cherchez dans vos agiotages l'argument qui doit leur répondre !

Vous n'en avez plus le temps. Ces deux paroles portent la Révolution.

L'homme étant né pour jouir, qui a fait une différence entre le riche et le pauvre, si ce n'est la possession du capital? La richesse étant donnée par la nature, tous les hommes n'ont-ils pas un égal droit au sol en naissant, comme à la lumière et à l'air ?

Prouverez-vous en ce moment que, dépôt sacré de la vertu de nos pères, le capital aussi bien que la terre végétale est un produit épargné? Prouverez-vous que le christianisme donna la vérité sur l'homme en disant qu'il n'est point ici pour jouir? On n'aurait même pas le temps de vous le prouver à vous-mêmes !

La misère compte les heures, ses béliers sont contre vos portes ! Et ce champ de mes pères remué de mes propres mains, ce champ qui renferme leurs cendres et pour la fertilité duquel je voudrais ajouter mon sang, portera ce jour comme le vôtre... Après la main de la misère, le pied peut-être de l'étranger ; c'est vous que j'en remercierai !

Vous avez entendu la voix d'Attila, ses hordes ne peuvent tarder. Il ne faut pas tant de choses pour ouvrir une révolution; il suffit d'un mot clair. Les hommes sont malheureux : dites-leur que parmi eux il y a des hommes qui en sont cause...

L'explication chrétienne étant fausse, vous ferez approcher la vôtre!

Le livre qu'on vient de nommer est une puissance en ce moment en France. Il a un siècle et toute votre logique pour lui. La véritable erreur est simple, c'est une négation de toute la vérité. Ce livre a la véritable erreur! Un mot aussi peut la détruire. Mais il faudrait changer vos principes; et c'est ce que vous ne voulez pas. Cet homme est plus fort que vous tous: il est votre dernière conséquence. Cet homme que vous anathématisez, c'est vous-mêmes: vous-mêmes en religion et vous-mêmes en morale. Seulement, vous ne vous hâtiez pas d'aller jusqu'à l'économique. Mais cet esprit logique et franc eut besoin d'arriver au fait.

Vous aviez créé le point de vue humain, et c'est lui qui vous y fait entrer...

Si le genre humain doit travailler et gémir comme depuis le commencement, si les lois ne peuvent assurer du pain, si tout homme doit perpétuellement voir sa famille exposée à périr, Dieu est le génie du mal! Et puisque, sur la foi du déisme, il ne faut plus croire à la Chute, et que dans l'origine le mal ne sortit pas de l'homme, il est clair qu'il sortit de Dieu. Louez celui qui rend la pensée qui restait au fond de vos cœurs!

Ce n'est plus le MÉRITE qui est la loi de l'homme, mais l'Égalité. Hors du point de vue divin, où serait en effet le mérite? Au point de vue de l'homme, l'Égalité est toute naturelle. Ici, la liberté, mère du mérite, doit disparaître; elle est la source de toute l'inégalité. N'a-t-on pas annoncé que la liberté doit être sacrifiée aux besoins; c'est-à-dire que l'âme doit être sacrifiée au corps?

Si les hommes ont ici-bas tous les droits, c'est la Société

qui contracte tous les devoirs. S'ils sont égaux devant le droit, ils sont égaux devant le pain. Les révolutions politiques, qui donnent des titres sur le papier, sont bien pour des légistes ; mais la foule, qui porte la faim, arrive, le titre en main, sur un point plus substantiel. Du droit à la possibilité la conséquence est bonne...

Lui-même vous a prévenu : Le socialisme a fait la révolution de Février, vos querelles parlementaires n'eussent pas ébranlé les masses. Alors, vous avez ri. Il vous pria simplement de ne pas rire aujourd'hui de ce qui vous tuera demain. Oui, il nous fallait cet homme pour achever le dix-huitième siècle, et entraîner la masse de l'erreur ! Il nous a dit que Février était la liquidation de l'ancienne société ; il a dit vrai, la liquidation du dix-huitième siècle est ouverte aujourd'hui [1].

Aucun de vos économistes, aucun de vos jurisconsultes ne saurait répondre à cet homme ; il faut retourner à Moïse. Celui qui écrivit : *Enim homo non erat qui operaretur terram,* conçut toute la notion du mérite et de la liberté. Il est vrai qu'il connaissait la notion de la création !

CHAPITRE XXXVIII.

Le sol de la France est attaqué.

Les hommes, dans leur méfiance, ont cru que le chris-

(1) Comment concevoir tout le service que cette logique vient de rendre ! Les honnêtes, les bourgeois, les sceptiques, tous les fils de Voltaire ne peuvent faire un pas de plus, ils atteindraient cet homme... Ils reviendront maintenant en silence sur leurs pas.

tianisme était faux. Ils ont dit, l'homme nait bon ; ils ont dit, il est ici-bas pour jouir ; ils ont dit, la richesse est toute faite ; ils ont dit, tous y ont un égal droit ; ils ont dit, il faut égalité de salaire ; et l'on ouvrit les ateliers nationaux.

Et qu'a fait l'homme bon ? Il a fait comme le Sauvage, il s'est couché.., déclarant que c'est à la Société de le nourrir. Si la méthode eut été générale, le pain manquant, il eût fallu, comme dans l'antiquité, forcer les bras au travail. Eh ! nous y voilà donc... Ou le christianisme, ou l'esclavage.

L'absence de lumières économiques véritables fait faire toutes les sottises en France. Les décrets et principes qui ont porté atteinte au capital, à la propriété, et à la foi des contrats, détruiront en secret le travail. Posons cette question : Qui osera maintenant fonder une grande industrie en France ? On a pris, en tout, le rebours de la doctrine sur laquelle s'est établi ce grand État.

Quant à l'agriculture, on sent qu'une menace pèse sur le Capital que renferme le sol. Tout propriétaire de France va faire ce raissonnement triste : Comme le gouvernement de Juillet était menacé par ce qu'on appelait la République, qui l'a renversé, de même la République est menacée par ce qu'on appelle le Socialisme, qui un jour la renversera. La Société, d'un point à l'autre, sera mise en question. Ajouterai-je mes épargnes à un champ qui peut m'être repris ?

Tout capital au soleil s'amoindrira ; c'est-à-dire, que *le sol de la France diminuera...*

Le seul fait de cette crainte est une calamité publique. La nature en restera frappée comme d'un fléau. Cette crainte va tenir le capital stagnant en France pendant

plusieurs années; promener conséquemment autour de la population le fer tranchant de la misère pendant tout ce laps de temps. Réfléchit-on à la subite inextensibilité du capital sur une population dont l'élan est d'un million d'âmes tous les cinq ans?

Et tout en même temps vous vouliez la guerre; vous vouliez augmenter l'impôt; vous vouliez en secourir la production du luxe; vous vouliez décimer la propriété, soutien unique du capital; vous parliez même de le miner de plusieurs milliards de papier hypothécaire! ce qui prouve que vous ignoriez tout.

Le papier hypothécaire! c'est-à-dire le moyen, au sein de notre paupérisme, de manger deux ou trois milliards de plus au capital!

Songez-vous que la France est sortie des assignats, qu'elle a fourni les guerres de l'Empire, soldé deux fois la rançon de l'étranger, remboursé le milliard d'indemnité, et qu'ajoutant sept fois peut-être ces deux dernières sommes, elle paie en ce moment de sa misère le déficit du capital industriel? Toujours payer, n'habitue pas celui qui paie, mais le détruit.

Avec ses 12 milliards de dettes intestines, avec les 15 milliards que le capital fictif du commerce lui a dévorés, avec la dépréciation qui mine les 47 à 50 milliards qui lui restent, avec les 2 milliards d'impôts qui nous frappent, il n'existe plus de bien réel que le sol. Ce sol est comme un lambeau de la France sur lequel nous tâchons de nous tenir encore debout.

Et vous voulez le déchirer!

Le moyen est en vos mains. Ce n'est pas l'invasion que redoute le plus un pays, l'étranger n'emporte pas le sol; ce n'est pas la guerre civile, elle tue par an deux cents

fois moins d'hommes que la misère. Ce moyen, c'est d'annuler le sol lui-même en étouffant la propriété, soit en la jetant sous le scellé de l'hypothèque, soit en la paralysant par l'impôt.

Le jour où le sol, lequel n'est que la propriété cultivée, où la propriété, laquelle n'est que le sol créé et conservé, sera livré à ceux qui ne l'ont point enfanté, vous entendrez de nouveau la demande de la marâtre au tribunal de Salomon!

Hommes de l'illusion, voulez-vous savoir comment on le cultivera? Toisez l'ouvrage des chantiers nationaux Voulez-vous savoir comment on le moissonnera? Ouvrez les règlements des moissons chez les esclaves affranchis. Et voulez-vous savoir comment on consommera? Examinez quelle tempérance accepta les bons de viande et de vin des premiers jours.

Par l'impôt, par l'emprunt, par l'hypothèque, par tout pillage légal, touchez à la propriété, et vous aurez détruit l'impôt. Sommes-nous comme des enfants? Par qui le ferons-nous payer? Qui nous prépare cet excédant sur ses besoins? Où saisirons-nous celui qui, ne faisant pas d'épargne, n'offrira aucun capital? Nous glisserons-nous à l'entrée de sa bouche, dans son vin, dans sa viande, à la fenêtre qu'il ouvre, au cuir qu'il met à ses pieds?

Tout déplacement de richesse est une perte de richesse. Et le fait est d'expérience. Que par des lois insensées on déplace une partie du capital de la France pour élever le niveau ailleurs, avant peu la population s'écroulera de plusieurs millions d'hommes. Vos économistes viendront après la consoler!

Il est une chose certaine, mais dont ne seront jamais assez convaincus ceux qui ne se sont pas fait depuis

longtemps une habitude d'observer. C'est que, dans ce monde pris en bloc, toutes les familles qui en ont conduit les affaires et tenu la civilisation, familles princières, militaires, savantes, propriétaires et rurales, étaient au fond les meilleures du genre humain. Il a bien fallu que toute famille ait commencé! Celles qui tenaient les sommets, ne s'y sont-elles pas élevées? Il en est ainsi de toute classe et de toute nation.

Non-seulement les autres familles prises en masse et admises à la position des premières eussent tout dévoré, mais elles n'eussent rien créé, et eussent elles-mêmes disparu de la terre. Pourquoi reste-t-il encore une moitié du Globe en friche et dans la barbarie?

Un déplacement universel en Europe ne serait qu'un renversement européen. Il faut des changements? Oui, beaucoup dans les esprits, peu encore dans les choses. On semble penser le contraire : on essaiera. Mais comme l'orgueil se trouve l'instigateur, et non le sentiment chrétien, on s'ouvrira de longs repentirs. Ce monde n'est plus l'œuvre intacte de Dieu, mais bien la suite de la Chute... De là, surtout dans les institutions, la profondeur du proverbe : Le mieux est l'ennemi du bien.

De là l'erreur et la douleur du grand poète. Il s'attendait à rencontrer dans tous les hommes des sentiments qui n'y sont pas.

CHAPITRE XXXIX.

La Propriété est le réservoir du Capital.

Les nations n'ont eu au fond qu'un soin, celui de protéger la grande industrie du Capital. Selon qu'elles y ont réussi par la vertu et par les progrès de la législation, elles se sont élevées. Leur développement fut partout celui de la propriété. Et c'est elle que vos projets tendent à restreindre ou à endommager !

Tout ce que nous avons dit du capital, il faut le dire de la propriété, sur laquelle il repose, dans laquelle il est recueilli. Avant la propriété, il n'existe point de capital. Parmi nous, hors de la propriété, le capital à l'instant même s'évanouit. Et nous le savons, sans le capital, plus de travail, plus de liberté, plus de science, plus de civilisation.

Le capital n'est pas comme un tout qui peut se défendre. Ce n'est pas un Océan qui reprend à tout instant ses flots. Le capital est comme la goutte de rosée formée sur chaque fleur, au pied de chaque plante. Disséminé sur tant de points, chacune de ses parcelles sacrées a besoin d'un défenseur. C'est le propriétaire. Devenu un avec le capital, il l'entretient de sa propre vie.

Porté sur les bras du travail, son père, allaité sur le sein de la prévoyance, sa mère, ce fils de l'homme grandit. La famille le conserve comme son propre sang, elle le transmet comme son hérédité même. C'est arracher l'en-

fant à sa mère pour le remettre à l'étrangère, que de confier la propriété à celui de qui elle n'est pas issue.

Le terme de l'ordre économique est la propriété, fixation du capital. Longtemps encore la liberté, source de l'inégalité humaine, en laissera perdre le flot par le désordre, par le déréglement, même par le salaire, capital non assis. Dès lors au lieu d'atténuer le droit de propriété, travaillons à l'accroître et à l'étendre. Que chaque homme forme autour de lui cet atterrissement de la vertu.

Le capital est comme un fluide, et la propriété comme le vase qui le contient. Attaquer la propriété, c'est donner un coup sur le vase, et voir le fluide social se répandre dans le désert.

Pour en donner à tous, il ne faut pas briser le vase, mais l'agrandir. Loin de répandre le capital, il faut le recueillir encore par l'épargne; loin de lui ouvrir la porte de la jouissance, il faut la lui fermer par la vertu.

Quand le capital sera plus grand, un plus grand nombre en jouira; partout il escortera le travail. Le partage du capital, en ce jour, ne ferait que quelques pauvres de plus. Le déplacement de la propriété précipiterait le capital dans les canaux qui ne l'ont point recueilli ni conduit jusqu'à nous.

Si l'on distribuait au travail le milliard et demi environ de la rente et du profit revenant aux rentiers, aux propriétaires et aux entrepreneurs de France, la quote-part de chaque ouvrier pourrait s'élever de 12 centimes. Mais ce fait anéantirait d'un seul coup le capital d'approvisionnement et suspendrait toute entreprise pour l'année suivante.

Régler les salaires sur les besoins serait une chose si

belle que ce serait toucher le but. Mais qui réglerait les besoins? La vertu seule a ce pouvoir. Par malheur, si on consulte les besoins de l'homme, ils dépassent deux ou trois fois tout salaire. Si le maitre dans l'antiquité, si plus tard le seigneur, si plus récemment le propriétaire n'eussent pas été un obstacle à la totale répartition des produits, il n'y aurait pas un pouce cube de capital sur la terre!

Le capital commença le jour où quelques hommes, ayant satisfait leurs besoins, eurent la possibilité d'épargner. Si la propriété n'eut pas immédiatement surgi, les besoins eussent éternellement étanché les produits; ce capital précieux, qui fait tout l'avenir de l'humanité, ne serait pas encore fondé, nous serions à l'état sauvage.

Le capital suit la loi de l'irrigation. La comparaison est frappante. Une faible source sort de terre; ce filet d'eau est absorbé par les trois ou quatre mètres de sol qui l'entourent. Creusons un bassin pour le recevoir, et bientôt le flot accumulé court arroser une surface de huit ou dix mille mètres. L'eau revenant au réservoir, l'opération recommence sans cesse. Que le pré d'alentour eût demandé la destruction du bassin qui retient ses eaux, et trois ou quatre mètres pourris sous les joncs remplaceraient la fécondité d'un hectare. La propriété est le réservoir du capital.

Chez les sauvages, où règne une égalité inflexible devant la nature, le chef ne parvient pas à constituer un capital pour commencer une nation. Le capital fut le noyau de tout empire. C'est en rompant la triste Egalité de la nature que la Société naquit; et l'homme entra dans la voie du mérite, où il trouva l'équité. C'est pourquoi la charité est la suprême loi de la terre.

Pour protéger le travail, protégeons plus que jamais le capital. A mesure que le levier est plus long, le bras acquiert plus de puissance. Vouloir qu'on sacrifie le capital au travail, c'est compatir pour aujourd'hui à la douleur de ce dernier, et l'anéantir pour demain. Au total, c'est le propriétaire qui abuse le moins du capital : c'est lui jusqu'à ce jour qui l'a formé. Le travailleur en abuserait bien davantage : c'est lui jusqu'à ce jour qui n'a rien épargné ! Les classes restent, les hommes qui les composent changent continuellement; elles s'entretiennent sans cesse de ce qu'elles sont, ou selon leurs vertus. La Société n'est que le tourbillon des mérites.

CHAPITRE XL.

L'accroissement de la propriété amène celui des salaires.

Plus le capital est considérable relativement à la population, plus le salaire est élevé; car les capitaux se font concurrence. Or, l'accroissement du capital n'est que l'accroissement de la propriété.

Le capital fait la valeur du travail. Par la simplicité de nos mœurs, attirons le capital sur la production nécessaire, chassons-le peu à peu de la population superflue, là est le soulagement du peuple.

Qu'on retourne en tous sens la question de l'amélioration du plus grand nombre, elle rentrera toujours dans ce premier principe : accroissement du capital, c'est-à-dire de la propriété. Qu'on retourne en tous sens la question

de l'accroissement du capital, elle rentrera toujours dans ce second principe : formation du capital par la vertu. Epargnons-nous la jouissance, soit par une plus grande production de travail, soit par une moindre consommation de son produit.

Ce sont deux vérités universelles comme les nations, éternelles comme la morale, qui fait leur loi. Si ceux qui veulent gouverner les peuples sont des sages, ils les dirigeront dans la voie tracée au genre humain. Quoi qu'ils disent, le genre humain est un être sobre, puisqu'il a été déposé nu sur la terre, et qu'il y a laissé tout ce que nous possédons aujourd'hui.

L'aspect des souffrances du plus grand nombre a fait croire qu'il y avait une répartition avare. Car beaucoup ignoraient à la fois la source et la quotité de la richesse; ils la croyaient le don d'une nature inépuisable. C'est ici que vient la statistique, chiffre terrible de la morale. Il n'y a pour l'homme sur la terre que les biens que sa vertu lui a remis; et tout individu se trouve pris dans cette loi.

S'il fallait répartir la richesse, non plus selon la justice, mais, comme on l'a demandé, selon les besoins, toute la richesse actuelle, plus sa racine, le capital, serait absorbée; dans quelques mois la population mourrait de faim.

La somme du revenu des quatre États les plus riches de l'Europe ne suffirait pas même à satisfaire tous les besoins qui sont en France. Ils ne donneraient à chacun de nous que 800 francs par an. Or, est-il un célibataire ayant à dépenser cette somme, c'est-à-dire, 2 fr. 20 c. par jour, qui croie tous ses besoins satisfaits?

Les économistes nouveaux ont cru qu'ils allaient enrichir tous les hommes en décrétant une augmentation de

salaire. C'est une augmentation de capital qu'il fallait pouvoir décréter. Le tarif des salaires est fait par une loi plus forte que les gouvernements, savoir, la nature des choses. Un gouvernement ne peut pas plus décréter le prix du travail que le prix du grain, du vin, de la laine et du fer.

Décréter le prix d'une chose serait décréter les frais avec lesquels on la produit. Le prix d'un objet est le prix du capital, du travail et du talent employés à le créer. Un accroissement de salaire ne peut venir que d'un accroissement du capital. Sinon, l'accroissement de salaire n'aurait lieu que par nne diminution de capital, laquelle amènerait peu après une diminution de salaire.

Ceux dont l'erreur vient de faire consumer du capital au peuple, lui ont fait un mal qu'ils ne savent pas. Il ne faut pas payer les onvriers avec le capital; un capital détruit, c'est une force détruite. Ainsi, décréter une augmentation générale des salaires, c'est décréter une diminution générale des travailleurs. Mais on prévoit bien autre chose! au lieu du bonheur d'augmenter le salaire, on le diminuera encore en augmentant les impôts.

Enlever une somme de plus à chaque propriétaire en France, c'est assigner le travail de moins qu'il pourra faire exécnter. A Paris, les banquiers et les financiers savent peu comment le capital se ramasse. Le milliard et demi, que l'impôt prélevait déjà, était précisément un milliard et demi tout liquide allant s'ajouter à la somme qui pouvait se capitaliser en France après les plus urgents besoins satisfaits.

Toute augmentation d'impôt équivaut à une diminution de salaire. Non-seulement l'impôt absorbe nne portion du revenu public, mais par le fait il s'empare du capital

correspondant à ce revenu ; il le détruit par une aliénation irréparable. Le budget, c'est juste autant d'enlevé au capital du peuple. Il semble frapper le propriétaire et le capitaliste ; en fait, il atteint celui qui ne possède ni immeubles ni capitaux, autrement dit le prolétaire.

400 millions d'impôt fournis par l'agriculture sont simplement 400 millions ajoutés au prix du pain, de la viande, de la laine, etc, consommés en France, puis, 400 millions enlevés au travail, qui aurait produit pour autant de pain, de viande et de laine à la population.

L'impôt a donc pour effet d'augmenter le prix des produits et de diminuer la quantité du travail. Augmenter le prix des produits, c'est ruiner les masses, puisqu'elles sont au fond le grand consommateur ; diminuer la demande du travail, c'est amener la concurrence entre les ouvriers, c'est-à-dire une diminution de salaire.

Ainsi toute diminution d'impôt équivaudra à une augmentation de salaire. Le fait économique est clair ; c'est ici qu'on verra si vraiment vous aimez le peuple ! Avant de nous donner, par des mots, la fraternité et la solidarité, commencez seulement par donner la justice[1].

(1) Tout ceci s'adressait au Gouvernement de 48, époque où écrivait l'auteur. NOTE DE L'ÉDIT.

CHAPITRE XLI.

Les hommes politiques en face de la solution.

Vous écartez le christianisme, et vous voulez conduire les peuples qu'il a formés. Vous n'êtes plus dans l'Évangile, et vous venez en forcer les applications. Vous saurez ce qui reste à faire pour que votre république soit une vérité !

Hommes politiques, voici votre position : vous serez partout obligés d'admettre le principe, et partout obligés d'en éviter les conséquences. Quels résultats aurez-vous?

Quand on a pensé dans le faux, comment retomber sur le vrai? La révolution que vous désiriez s'est ouverte : et les idées, les principes, les essais, tout succombe à la première épreuve. On dirait que toute la Société, accourue, est venue là se convaincre de son impuissance. Non point, mais de celle de vos idées. Pas un de vos mots, vrai en lui-même, qui ne soit faux entre vos mains !

Les hommes rêvant la république étaient ceux qui voyaient l'homme perfectible, mais qui en même temps oubliaient l'Evangile. Les hommes la repoussant étaient ceux qui voyaient l'homme dépravé, mais sans croire qu'on pût y porter un remède. Les derniers, bien qu'ils aient trouvé raison devant les faits, valent moins que les autres.

Les premiers ont du moins conservé le regard chrétien. Privés des sources de la sagesse, ils seront dominés par les hommes du fait. La vérité ne leur viendra qu'avec

la Foi. Mais les seconds portent un cœur inaccessible à la candeur du vrai. Nous sommes donc livrés, ou aux esprits qui ferment les yeux à la lumière, ou aux esprits qui ne les ouvrent qu'aux dehors. Il reste à la pratique fort peu d'hommes, et encore le point de vue moral leur échappe ! Ils ne sauraient sauver la France ; ils pourraient seulement empêcher de lui faire administrativement plus de mal.

Sauver la France ! ce n'est pas au pouvoir d'un homme. Un grand homme est même impossible aujourd'hui. Trouvez dans les esprits l'absence d'anarchie sur un point ! L'éloquence est dans ceux qui écoutent ; où est la pensée qui les réunirait ? Est-elle dans la Démocratie ? est-elle dans la Bourgeoisie ? Dieu nous garde de l'ivresse insensée de l'une, de la médiocrité et de la corruption de l'autre.

Sauver la France ? Quelle explosion d'humilité il faudrait au premier moment, et combien d'années de vertus il faudrait ensuite pour rétablir le capital dévoré par soixante années de vices ! On crut n'avoir qu'à frapper du pied notre sol, et que des hommes en sortiraient ! Il s'agit bien de splendeur ! il s'agit de ne pas mourir. Si des hommes te sont donnés, ô France, ce ne sera point pour ta gloire, mais pour te secourir.

Cette révolution est peut-être le seul remède à la civilisation qui succombe. Elle ne laisse plus possible qu'une Société dans le vrai : il faudra conséquemment des hommes qui y soient. Que ceux qui ont demandé la République se doutent peu de leur demande !

Mais la foule se trouve réellement plus incapable qu'elle ne l'eût été en 1830 de s'ordonner dans une constitution républicaine. Nos vices, arrivés sur elle, la refoulent dans une incapacité radicale. Le peuple s'est présenté à cette

révolution avec les instincts de la bourgeoisie; c'est-à-dire qu'il espérait jouir !

Hommes politiques, vous qui pensiez tenir nos destinées dans vos mains, que de choses l'avenir va vous apprendre ! A tout instant vous espérez, comme M. Guizot, saisir le bout dans un triomphe du scrutin ou de l'épée. Bientôt vous reconnaitrez si ce sont les folles idées des hommes, ou seulement les lois de Dieu, qui conduisent les nations.

Toutes les questions ont été travesties dans votre pensée. Vous devez ne plus savoir vous-mêmes par quel côté les prendre. Vous possédiez un livre, et le texte a passé dans une langue inconnue. Vos idées vous apportent l'effroi; avouez que vous ne reconnaissez même plus vos principes !

Dans cette crise, que ceux qui désirent nous administrer se sentent à la fois la commisération et la force nécessaires pour diriger en ce moment les hommes ! Mais quels qu'ils soient, qu'ils songent à ceci :

Dans la vie des Sociétés, comme dans celle de l'individu, TOUT CE QUI NE SE FAIT PAS EN VUE DE DIEU, EST PERDU.

Le bon sens doit nous dire que la loi de ce monde est liée à celle de l'autre.

CHAPITRE XLII.

Fondement de la politique.

On ne se plaindra pas de n'avoir pas changé les hommes; on ne se plaindra pas de n'avoir pas changé de

gouvernement ! Et cependant, on ne vit jamais la Société plus en péril. — Que faut-il donc conclure ? — C'est que ce sont nos mœurs, non les lois ou les gouvernements, qu'il fallait d'abord changer. Nos lois, notre gouvernement, c'est nous-mêmes : voilà ce que nous ne voulons point comprendre. La vanité de la France rejette le mal sur les institutions. Hypocrisie qui cache un déni de vertu. Réformons-nous, et le pouvoir, toujours nôtre, portera dans les affaires les vertus que nous aurons.

C'est aussi trop de simplicité ! On accusait les gouvernements de produire tous les maux. Sur cette idée une révolution se ramasse. Elle éclate, on dresse un gouvernement nouveau pour produire tous les biens. Le lendemain on est frappé d'étonnement de voir que le mal est resté tel ; puis, on est consterné en voyant nos maux augmenter !

Ce ne sont pas les gouvernements qui produisaient les maux, mais notre corruption. Ce ne sont pas les gouvernement nouveaux qui produiront les biens, mais seulement notre vertu. Le monde ne se perd qu'en jetant sur autrui la faute. Hommes, quand saurons-nous qu'il n'y a que la vertu ! Tous ces systèmes étaient pour faire croire qu'on pouvait prospérer sans elle.

N'invoquons plus les pouvoirs, invoquons-nous nous-mêmes. Si ce qu'on annonçait arrivait, notre nature serait perdue. Si la loi remplace la morale, la morale n'est plus une loi. Si le pouvoir en arrivait là, il se mettrait à la place de nous-mêmes. Le progrès de la Société est une question de conscience, et non d'agrandissement du pouvoir. Aujourd'hui encore on compte beaucoup sur la Constitution ; eh bien, comptons sur la vertu.

Les hommes politiques vous disent-ils le but des choses ?

Le but de la loi morale n'est-il pas d'affranchir l'homme de la sujétion des sens pour le maintenir sous le règne de Dieu? Le but de la loi civile n'est-il pas d'affranchir l'individu de la sujétion des méchants, pour qu'il mette ses actes en harmonie avec la loi morale? Enfin, le but de la loi politique n'est-il pas d'affranchir le citoyen de toute coaction arbitraire des gouvernements dans l'accomplissement de ses devoirs?

Que dire alors de ces esprits qui veulent faire passer toute la loi morale, religieuse et économique dans leur loi politique? Ils nous croient bons, et ils veulent tout mettre en loi. Il y a une chose qu'ils ne nous disent pas :

Quand les croyances existent et que la morale gouverne tout individu, il devient inutile à la loi politique de borner la liberté de chacun. Réciproquement, quand les croyances s'éloignent et que la morale s'éteint, il est impossible que la loi positive ne vienne pas remplacer la loi morale. Or, en cela consiste l'oppression. Quand l'âme a perdu son régulateur, la Société en impose un à l'action. L'obéissance complète à la loi morale rendait l'usage de la force inutile. *Les crimes des hommes multiplient les princes*, a dit l'Ecriture [1].

Ils ne savent donc ni d'où vient la nécessité de la force sur la terre, ni comment elle s'en ira. Ils ne savent même pas comment on sortit de l'Antiquité. La preuve, c'est qu'ils vous y ramènent sans que vous le sachiez, et sans qu'ils le sachent eux-mêmes. Que sauraient-ils de la Société? ils ne savent rien de l'homme. Et que sauraient-ils de l'homme? ils ne tiennent plus compte de Dieu.

(1) Propter peccata terræ, multi principes ejus; propter sapientiam, vita ducis longior erit. PROV. XXVIII, 2.

L'homme ne vient pas de ce monde. La Théologie est la première des sciences politiques. Or, aujourd'hui les hommes politiques ne connaissent ni la Théologie, qui est la science du divin ; ni la sagesse, qui est la science du juste ; ni l'histoire, qui est la science du possible. Comme l'homme se forme à la fois du divin, du juste et du possible, ils ne savent rien de l'homme.

Et comme l'ontologie, ou le divin, n'est que la loi prise à sa source ; comme la sagesse, ou le juste, n'est que la loi en tant qu'elle entre dans notre âme ; comme l'histoire, ou l'expérience, n'est que la loi en ce qu'elle mesure de praticable au présent, ignorant ces trois choses, ils ne peuvent rien pour l'homme.

Alors ils outrent ou renient le passé.

Le passé, c'est le Possible ; possible mesuré à la nature humaine. L'avenir ne la dépassera pas.

Mais se doutent-ils de tout ce qu'a fait la Société? Savent-ils qu'elle se compose précisément des seuls moyens de conduire l'homme dans l'avenir, et dans cet avenir dont leur trop faible esprit avorte parce qu'il conçut trop loin du vrai?

Les hommes qui n'ont pas la Foi ne possèdent les grands principes que d'une façon littéraire. Ils mettent leur imagination sur le devant, à la place de leur âme. Ne trouvant plus la grandeur en soi-même, on la puise à des souvenirs d'érudition. Puis, on marche très-savamment de sottise en sottise, avançant au milieu des faits comme un mort au sein des vivants. A la fin, on est étonné d'avoir travaillé toute sa vie sans laisser une idée ou un fait après soi[1].

(1) Sauf les saints et les hommes d'un vrai génie, telle est l'histoire des

Gouverner est, en définitive, l'art de conduire tous les hommes à la vertu. La science n'est faite que pour éviter les faux pas. Et si ceux qui gouvernent n'ont pas l'âme dans le bien, ils se perdent dans leur science. Manquer de science et être bon ne suffit pas pour gouverner. Mais ne pas avoir la vertu, c'est manquer même de science. Qui a toujours visé au bien sait où il faut lancer les lois.

Tous les faits se rattachent à l'Infini : les uns de près, les autres d'un peu plus loin. Celui qui ne s'en est pas aperçu ne peut rien de bien grand pour les choses humaines. Les hommes ont su ramer avant Colomb ; ils n'allaient point au Nouveau-Monde.

Les hommes pratiques manquent aujourd'hui, parce que les hommes de haute théorie manquent. Et la théorie manque, parce que les consciences se sont refusées à observer les grands faits. Les croyances ne régnaient plus sur le haut de l'esprit, le balancier frappait constamment à terre. Napoléon succomba parce qu'il ne voyait que les faits ; il a péri par les idées. Aujourd'hui, c'est le contraire. Pendant ces dix-huit dernières années, les idées se sont démesurément accrues, mais de la propre filature de l'esprit, et sans tenir de la réalité. A force de tirer toutes les pensées à lui, l'homme les a détachées de leur cause. Le fait n'est rien sans la théorie, la théorie rien sans le fait ; l'homme d'État ne peut être sans l'une et sans l'autre.

Mais des faits éclateront ; les hommes demeurés au bas les verront. La vérité nous trouvera...

hommes d'État, des historiens, des publicistes et des littérateurs en France. La renaissance les aveugle à la suite des rois. A leur tour, ils aveuglent la foule.

CHAPITRE XLIII.

Pourquoi nous manquons d'hommes.

Quelques jours après cette révolution, on entendit en France ce cri qu'aucun peuple n'avait proféré jusqu'alors, ce cri sorti de l'aveu des partis : *Nous manquons d'hommes !* Un pays qui perd sa Foi et son Capital devait manquer de grands esprits.

Où se seraient formés les hommes d'État ? il y a eu dégradation successive dans les études aux diverses époques françaises. Voici l'enchaînement des choses : ordre théologique, ordre moral, ordre économique ou politique ; dogmes, croyances, opinions. Ainsi construit l'histoire, ainsi se fait la Société.

Or, au XIV^e^ siècle, l'ordre théologique, dont le christianisme n'est que la formule, formait la base des études. Conséquemment le point de départ était la Théologie. De là, on passait à la morale, à ce qu'on appelle maintenant la philosophie. L'économie politique n'était qu'un résultat des notions précédentes. L'ordre économique existait, quoique la science n'en fût pas faite. La science manquait précisément parce qu'on n'en sentait pas le besoin. Tout découlait des principes premiers. — C'était l'époque des hommes d'État : Suger, d'Amboise, l'Hôpital, Sully, Richelieu, etc.

Vers le XVI^e^ siècle, au lieu de débuter par la Théologie, on s'est immédiatement placé dans l'étude de la raison

humaine. Toutes les lumières résultant de la science qui la précède étaient donc déjà perdues. A cette étude, on joignit comme précédemment les connaissances physiques. Les sciences prirent alors toute la place des idées primitives. Une décadence en résulta : ces sciences ne contiennent que ce qu'il y a dans l'esprit humain. — Ce fut l'époque des philosophes : Bacon, Descartes, Montaigne, Voltaire, etc.

Au XVIII^e^ siècle, au lieu de débuter soit par la Théologie soit par la morale, on s'est immédiatement placé, par un expérimentalisme exagéré, dans l'ordre des choses physiques. Le point de vue de l'esprit humain s'abaissa encore. L'horizon fut renfermé dans l'ordre du visible, la pratique de la vie dans la sphère des sens.—Ce fut l'époque des Parlementaires : Montesquieu, Filanghieri, Condorcet, Benjamin Constant, etc.

Les hommes d'État ne peuvent avoir qu'une science limitée aux études qui les ont formés. De sorte qu'il a dû y avoir dans le développement de leur intelligence une dégradation analogue à celle que nous venons de remarquer.

Ceux qui correspondent à la première de ces époques devaient diriger l'humanité, non plus exclusivement au point de vue de la vie matérielle ou purement intellectuelle, mais au point de vue de la vie réelle et supérieure. C'est-à-dire que dans la Société, ils subordonnaient le physique au moral, et le moral au divin.

Ceux qui correspondent à la dernière époque ont dû, par la même raison, subordonner encore le physique au moral. Mais ici le moral n'a dû avoir aucune base qu'on pût justifier métaphysiquement. De là le commencement d'un ébranlement général dans les croyances, dans les idées, et dans la vie.

Ceux qui correspondent à la dernière époque ne sont plus des hommes d'État formés, comme les premiers, à la Sorbonne, ou comme les seconds, à Port-Royal, mais à l'Ecole Polytechnique et dans les bureaux du Journalisme. Par suite de cette dégradation successive des études, quelles peuvent être les idées et l'aptitude des hommes d'État actuels ?

L'expérimentalisme dont ils se font gloire, n'est qu'un retour à l'ignorance.

Au dialogue de Glaucon, dans le IIIe livre de Xénophon, Socrate prouve que pour gouverner il faut plus que la science des choses physiques, plus que la science de l'homme, mais la science de Dieu. Chez nous, c'est la seule qu'on méprise. Après dix-huit siècles de christianisme, on est obligé de rappeler les leçons que Socrate donnait au jeune Alcibiade !

Suivre l'homme dans ses actes, ce n'est point encore le connaître. C'est n'avoir vu de son être que ce qui en a passé au dehors. Il faut considérer l'homme en lui-même et dans l'Essence ineffable d'où lui provient la vie. La Théologie est la source de la morale et de la vraie psychologie. Or toute politique et toute économique se produisent en proportion de la morale.

Plus on voit l'âme dégagée des éléments extérieurs, plus on la saisit dans l'élément sacré qui la forme, et mieux on connait la portée de ses lois et leur application, mieux dès lors on prévoit les obstacles dont on doit l'affranchir. La morale est la connaissance de la direction divine ; la politique est la pratique de la direction morale.

Dans son essence, l'âme reconnait son état primitif et son état futur. Cette haute science est celle de la perfection, c'est ce qu'on nomme la Sagesse. La pratique n'est

que l'application de la Sagesse. Entrons-nous dans la politique? la voie nous est tout indiquée : celui qui connait l'homme dans son essence, et non dans ses conditions extérieures, sait qu'il doit le perfectionner, non dans les choses extérieures, mais dans ce principe essentiel et sacré.

Serait-ce pour quitter son âme que l'homme entre dans la Société? Gouverner peut-il être autre chose que l'art de rendre les hommes vertueux, c'est-à-dire de plus en plus parfaits? Comment le premier titre d'un homme d'État serait-il de mépriser les sciences qui traitent de l'âme, pour se montrer plus fort dans celles qui traitent des choses?

Car enfin, il faut qu'on sache le but de ces choses, et la nature de ce mieux que cherche la Société, soit dans ces choses, soit dans les lois, soit dans la paix, soit dans tant de révolutions. Ce mieux, n'est-ce pas la réalisation de plus en plus parfaite de sa loi? Cette loi, n'est-ce pas ce qui est le plus conforme au principe de perfection de notre âme? Et ce principe, est-il autre chose que ce qui est le plus conforme à la nature divine, d'où elle vient et où elle ira?

Hommes politiques, vous avez cru conduire les hommes! Vous campiez dans votre pensée, et ils en sont déjà partis. C'est toujours par une vertu qu'on dirige les peuples. Votre éducation du XVIII^e^ siècle vous laisse inhabiles pour ces temps. Vous vous dites des hommes d'expérience, et le possible vous échappe. C'est précisément la pratique qui vous manque à tous. Elle découle de plus haut que vous ne la prenez. Que direz-vous quand vous verrez successivement tous les faits éclater dans vos mains?

Ce qui fit le plus votre orgueil tombera; ce que vous avez le plus méprisé règnera...

CHAPITRE XLIV.

Démonstration théologique qui sortira de cette Révolution.

On compte toujours sur la nature humaine vue à priori. Voilà ce qui résulte de ne l'étudier que sur des livres écrits par l'homme. Il faut voir qu'à côté du bien, qui est à faire, il y a le mal, qui est tout fait. C'est trahir l'humanité que de la laisser, sans bouclier, livrer le duel sur un terrain libre et à armes égales entre le bien et le mal. Voilà six mille ans qu'elle ne s'élève qu'à force de protections et par tous les préservatifs sociaux. Vouloir lui ôter ces étais, c'est vouloir la faire écrouler.

Nous nous trompons étrangement, ou voici ce qui arrivera d'une semblable révolution. Les uns lui voient de prodigieuses conséquences politiques; d'autres, de vastes applications sociales. Il faut lui voir une conséquence théologique très-simple : les faits vont se charger de prouver la Chute de l'homme.

Le reste du catholicisme viendra plus tard.

Partout essai, et partont déception. Proclamation de la loi pure, et en pratique, son anéantissement. L'homme dressé sur le droit, perpendiculairement à son rêve, et sur les faits renversement de sa nature. On ne va pas longtemps ainsi. A côté du bien, dans la nature humaine il faudra reconnaitre le mal. On sentira qu'il faut aider

l'un et le protéger, contenir l'autre et le détruire. Alors on comprendra ce que c'est que la Société !.. Alors, seulement, des esprits dans le vrai, des conséquences de haute portée, des applications économiques admirables, et un progrès vers les suprêmes destinées.

Au point où en sont les esprits et où se trouve la civilisation, il faut la vérité intégrale. C'est surtout le complément qui est nécessaire : le principe est toujours posé. Celui qui écarte la vérité fait moins de mal aujourd'hui que celui qui la proclame à moitié. On possède assez de bon sens en France pour voir la première erreur, pas assez de philosophie pour apercevoir la seconde. Tous les partis, toutes les écoles et toutes les hérésies en sont là. Mais les faits jugeront pour nous.

Cette révolution ne vient pas de tel ou tel accident, de telle ou telle publication, ni de l'état momentané des choses. Elle est une des dernières crises des trois siècles d'erreurs qui précèdent le nôtre. Voilà pourquoi on verra tout à la fois monter à sa surface tant de dogmes profonds et de conséquences absurdes. Les premiers appartiennent à l'arbre chrétien dont dix-huit siècles font épanouir la fleur ; les secondes aux lèvres païennes qui s'avancent pour la brouter.

Il se passe un grand fait dans toute révolution. Elle dévore d'un seul coup l'erreur qui l'a produite, et laisse aussitôt passer l'idée retenue derrière elle. C'est l'histoire des hérésies relativement aux Conciles.

Cette dernière révolution, répétons-le, sera particulièrement une démonstration de la Chute. On verra que le mal est dans la nature humaine. Il faudra bien se demander d'où il vient. Depuis cent ans, on pensait qu'il venait de la Société. Elle dépravait l'homme, né bon ; elle mettait les

fers à un tel être, partout né libre. Sur cette idée, on détruira la Société au fur et à mesure, pour laisser reparaître l'homme : et on le trouvera pire! C'est alors qu'on interrogera le mystère de la liberté ; on verra quel est son germe, et comment elle doit être plantée pour croître. Les événements feront table rase de l'erreur.

Si les hommes reprennent la Société, ils vont reconstruire pierre à pierre le christianisme sans le savoir. A la place de chaque erreur, la nécessité les obligera d'apporter une vérité. Quand toutes seront replacées, il va se trouver qu'on aura institué le christianisme même! Cette Révolution reproduira ce que tous les bons philosophes et les plus grands législateurs n'auraient jamais amené : le christianisme dans la vie civile et politique[1]. Nous touchons à une révolution dans les âmes comme il n'y en a pas eu depuis le christianisme. Nous verrons enterrer tout ce qui a pris jour avec l'hérésie.

Les hommes ont pensé que le christianisme était faux ; ils vont d'eux-mêmes le reconstruire. Ils y croiront, puisqu'ils le verront surgir de l'expérience! Ce que nous avons refusé à nos âmes, nous l'accorderons à nos yeux. Le

(1) Déjà, pour son peu de durée, cette révolution a produit de grands fruits. Il devient moins difficile aux personnes qui ont la Foi de vivre d'une manière chrétienne. La vie se montre moins sous l'apparence trompeuse du bonheur. Si, d'un côté, beaucoup de fortunes sont compromises, d'un autre, beaucoup de personnes font provision de bonnes œuvres. Mais comme le vieux siècle incrédule est impuissant, même à mourir ! Il se donnerait à un despote pour obtenir ce qu'on nomme la paix ! Si elle revenait perpétuer ce triste règne d'incrédulité, les hommes oublieraient bientôt ces maux, et la leçon ne profiterait pas à la France. Elle a besoin de savoir que la foi en Dieu et la pratique des vertus peuvent seules soutenir les nations. Si la Révolution de 48 ne suffit point à produire ces bons effets, Dieu en laissera survenir d'autres....

temps approche; les Dogmes entreront dans l'action. Avant de mourir, le roi renvoyé dira ces paroles : « La plus » grande faute de mon règne, est de n'avoir pas cru le » christianisme aussi vrai que je l'ai jugé sortable[1] ! »

Nous touchons à la dernière bataille que donnera le christianisme. Vainqueur dans l'ordre religieux, vainqueur dans l'ordre moral et civil, et bientôt dans l'ordre politique, il doit remporter sa dernière victoire dans l'ordre économique, si le monde ne touche pas à sa fin. L'antiquité nous étouffait ; sur ce point comme ailleurs le paganisme rongeait le peuple.

Voici un événement que l'on pourra vérifier : La pratique ne reparaîtra qu'avec l'idée de la Chute! Alors maintes pensées redeviendront applicables, on marchera sur le sol, l'avenir rentrera dans son cours. Jusque-là, on ne tiendra que l'un des pôles, l'autre échappera toujours. Il ne s'agit plus d'hommes politiques aujourd'hui. Le plus habile n'y pourrait rien. La foi rétablie dans les masses est la seule politique.

Vous qui demandez quand cette Révolution doit finir, ne portez pas les yeux au dehors. Ne regardez pas si la paix semble rentrer, le pouvoir se consolider : mais voyez si les esprits se rapprochent de la Religion. Si classes riches et peuple en sont à la même distance, dites qu'il n'y a rien de fait! Si leur scepticisme est le même, leur égoïsme seul en armes, nous ne connaissons pas nos plus grands maux... Cette révolution finira quand la Religion reviendra.

(1) Écrit en mai 1848.

NOTE DE L'ÉDIT.

CHAPITRE XLV.

* Les faits ramèneront les hommes à la vérité.

Pensez-vous qu'on ne voie pas ce qui se passe en ce moment chez les hommes ? Ils voudraient se sauver sans Dieu : ils ont mis là leur point d'honneur ! Or Dieu leur laissera prendre à leur aise toute la leçon que les événements contiennent...

Mais savent-ils ce qu'ils font? Si la religion voyait encore diminuer son empire, la Société réelle verrait disparaitre le sien. C'est alors qu'on verrait la loi entrer dans les consciences, pour diriger les volontés ; dans la famille, pour maintenir les mœurs ; dans la propriété, pour commander l'économie. La loi irait étouffer l'homme jusque dans le sein de sa mère.

La religion a sauvé la plus grande, la première liberté de la terre, la liberté de l'âme. Pourquoi courir si vite au devant de tout ce qui peut nous l'ôter? Nous connaissons si peu la liberté que nous la cherchons encore sur le sol d'où elle fut constamment bannie. La politique ne doit être qu'un grand secours et une noble administration. En faire une direction pour les esprits, c'est rebâtir la tyrannie.

Il faut que la religion étende son empire sur l'homme, il faut que la politique diminue le sien : il faut que l'âme devienne de plus en plus libre devant Dieu. Toute autre marche des choses ne sera qu'une réaction de l'Antiquité. Ce sera encore une époque à reprendre, une révolution de

plus sur l'humanité. Nous n'avons qu'un bien sur la terre, et nous nous le laissons ravir!

Il est un fait contre lequel toutes les révolutions et toutes les institutions élevées sur le sophisme viendront s'user : la religion. Ou, si la force qui nous a faits ce que nous sommes se retirait des âmes, la Société disparaîtrait. Hommes de politique, si vous n'avez pas la Foi, il faut le dire, et porter toute la question là. Mais voici ce que vous faites : vous ne croyez pas, et au lieu de le dire, vous tirez hypocritement vos institutions d'un terrain en dehors de la religion. En cela vous trompez le peuple.

Quand la Foi d'un peuple n'est point assurée, c'est une trahison de porter la question ailleurs. On ne fait qu'augmenter sa chute. Il faudra toujours que nous retombions sur le niveau de nos mœurs. Les lois ne peuvent les précéder sans que leur exécution ne soit tyrannique et détestée. Voulez-vous remplacer la conscience par des arrêts ? Si la liberté pouvait être à tout instant prévenue, l'humanité perdrait son droit divin d'imputabilité. Si nous rentrions dans le mode des sociétés antiques, nos dix-huit siècles de chrétienté seraient perdus.

Affaiblir un dogme, c'est faire glisser la morale, décliner la nature humaine et écrouler d'autant la Société. Méfiez-vous des hommes qui ne se mettent point en peine de votre intérêt éternel ; ils vous désoleront. On n'a vu aimer vraiment les hommes que par ceux qui ont aimé Dieu. Les autres ont toujours fini par se les sacrifier.

Il n'y a que deux lois au monde : la loi de la nature, dans laquelle les espèces supérieures mangent les espèces inférieures ; la loi divine, dans laquelle les êtres supérieurs secourent les êtres plus faibles. Vous prendrez toujours l'une ou l'autre. Si la loi de charité voit sa source

tarie en nos cœurs, la loi de l'animalité nous reprendra de vive force. En dehors du Christianisme, l'homme est toujours anthropophage.

On ne pourra pas le nier, le siècle s'est toujours porté avec ivresse du côté des doctrines qui semblaient expliquer tout sans religion. Ce ne sera point sa faute s'il en arrive autrement! Comme on eût trouvé commode de se passer de la vertu ! de vivre au sein d'une police bien faite, où tous les vices bourgeois auraient été en paix chez eux! — Ne saurait-on se mettre en société sans Dieu ? Qu'on lui décrète la plus grande estime ; mais il devient un voisin incommode s'il faut qu'il se mèle de tout! —

Le jeune siècle, sur ce point, a fait un pas sur le libéralisme de ses pères : devant la Foi, il donne signe d'une préférence historique. Mais dites qu'elle est la vérité sociale, il en sourit ; il sait trop bien, par son expérience, que la Foi ne possède aucune puissance sur lui... Est-il un sacrifice trop coûteux pour arracher les âmes à cette position désastreuse?

Depuis vous, Dieu n'est-il plus le but du monde? Alors pourquoi l'a-t-il créé? Le temps approche où votre pensée vous tuera. L'avenir tient la leçon prête. On a vu le mal dans la pensée, on a vu le mal dans les lois, c'est vous qui le verrez en acte! Souvent vous répétiez d'une façon littéraire, même d'après l'antiquité, qu'il n'y eut jamais de société sans religion. Vous vous en convaincrez par le fait...

Ne nous étonnons plus de la voix répandue en ce temps. Nous perdons la crainte de Dieu, nous aurons celle du pillage. Il faut bien nous traiter comme des enfants! La noblesse ne fut jamais plus croyante que depuis 93. La bourgeoisie apparemment le deviendra après son

93 économique. Elle apprendra que le pain vient de la Foi.

Vous dites qu'on emploiera la force ! Mais tous les canons de l'Europe et vos plus beaux gouvernements ne résoudront pas la question. — Dès lors que faire? — Revenir à la vertu. — La vertu donne-t-elle du pain ce soir? — Votre système vous en refusera demain, après, et pour toujours. Toutes vos idées sont bonnes, si au fond vous y cherchez Dieu ; toutes mauvaises, si vous cherchez à le fuir. — Nous essaierons ! — On le sait bien. Quand le mal a régné dans une âme, la vertu n'y rentre plus que par la porte du malheur...

Il était bien visible que la raison n'était point assez développée en France pour reconnaitre la vérité sublime et absolue du Christianisme. Quand il sortira des faits, on en saisira la vérité relative. D'ici là, hommes de politique, vous parcourrez sur le faux tous les périls de la pratique : la Religion vous sera démontrée par l'absurde.

A cette heure, quelle foule de gens en France se torturent l'esprit pour savoir comment on se sauvera sans rentrer dans la religion ! Hommes d'État, économistes, académistes, tous croient leur renaissance politique à la veille de triompher complétement. L'éditeur de Jacques Délille payait sept francs pièce ses vers au moment où M. de Châteaubriand paraissait !

CHAPITRE XLVI.

Dans quelle classe siége le mal.

On a vu la source du mal, peut-on se taire sur son siége ? La réaction de l'antiquité chassa peu à peu les âmes du Christianisme. A mesure que l'esprit quitta le point de vue divin, il entra dans le point de vue humain. Malheureusement toute une classe en France est née sous cet horizon. La Bourgeoisie forme aujourd'hui toute la couvée de Voltaire. L'oubli de Dieu fit toujonrs place dans l'homme à la cupidité.

Cette classe, qui a l'argent à sa racine et non le sacrifice ou l'épée, partout a porté avec elle l'empreinte de son origine. Cette marque lui a valu, après les Juifs, une sorte de haine des deux autres classes françaises, la noblesse et le peuple. 1789 fut son avénement comme aristocratie ; 1830 l'éleva au trône ; en Février, elle arrivait pour s'y asseoir exclusivement...[1]

Une remarque: la noblesse a fait briller la France pendant quatorze siècles ; la bourgeoisie en cinquante ans a mis la France en décadence. En outre, la classe onvrière qui venait derrière la noblesse, put immédiatement acheter

(1) Ne confondons pas la classe moyenne, recueillant le capital, avec la bourgeoisie, qui a voulu faire les lois, faire les mœurs, faire les arts, et jusqu'à la Religion et la philosophie. Au reste ici, il ne s'agit pas des individus, mais de l'esprit de cette caste.

et cultiver le sol ; celle qu'amène derrière elle la bourgeoisie est prête à le dévorer.

Il n'est pas défendu de gagner de l'argent ; mais alors il ne faut pas se porter à la tête d'une nation. Le fondement des peuples est la vertu, celui des classes gouvernantes est au moins l'honneur ; on ne peut y substituer à ce point les deux principes contraires !

La cupidité poussa la bourgeoisie jusqu'à se détruire elle-même ; ses membres se devaient mutuellement leurs faillites. Par le principe de la concurrence, ils abattaient parmi eux les petits capitaux, sans voir qu'ainsi leurs rangs s'éclaircissaient. Jamais la noblesse dans ses usages, ni le peuple parmi les siens, n'offrit un tel exemple.

Une preuve que cette race était en décadence, c'est que déjà elle gâtait ses enfants. La main de l'éducation s'éloignait d'elle. Les fortes coutumes des anciennes familles n'étaient point là. Elle ne sut copier que leurs travers. On ne sait si 89 a été trop précoce pour la bourgeoisie, mais le fait est que son avénement l'a perdue. Au reste, elle prit la noblesse juste au moment où celle-ci se décomposait. Elle ne fit que s'y substituer. Louis XIV et Louis XV se sont continués et achevés en elle.

La Bourgeoisie perdit dès le premier jour le génie de sa mission. La personnalité humaine ne se forme que pour entrer dans la loi de l'amour. La bourgeoisie fit la révolution de 1790 pour améliorer la condition du peuple, et elle n'a jamais travaillé qu'à sa propre élévation !

Quant à l'association, elle est économiquement d'une difficulté énorme. Sans parler des embarras administratifs, il faudrait avoir sur tous les points, en tous les temps, le rapport réel entre le capital et le travail. Enfin, pour être associés, il faut surtout que les cœurs soient unis.

L'impnissance sur ce point montrera notre dernière plaie. Par suite de l'état moral et du capital battus en brèche, nne suffisante pratique de l'association est la plus vaste impossibilité qu'il y ait en France.

Comme on était hors dn sentiment chrétien, on fit de la richesse le but. De là, en industrie, le mépris ponr les classes ouvrières; on exploitait. Le travail étant, après le capital, l'agent de la production, comme lni, n'a-t-il pas droit, surtout dans l'industrie de luxe, de se concerter sur ses prix? Pourquoi ne pas laisser libre sur ce point la balance entre l'offre et la demande?

Pour la bourgeoisie, ce serait le moment de reprendre base dans la religion et de s'enter sur une morale plus noble, si, après sa ruine économique et politique, elle ne veut pas disparaitre entièrement des destinées de la France. Si comme classe elle pouvait revenir à la Foi, nos maux commenceraient à se guérir. Mais, le malheur seul peut remplacer le manqne d'éducation dans les âmes. C'est ce qui fait tant redouter les suites de notre catastrophe économique.

Déjà la secrète haine d'amour-propre que le bourgeois portait au noble, le penple la porte au bourgeois. La fatuité dépourvue de l'anréole de la gloire fit plus promptement déchoir le bonrgeois dans l'estime du peuple. Magnanimité, désintéressement, gloire, pensée, beaux-arts, qu'on énumère tout ce qui est grand, on ne voit plus ce qui reste à cette classe pour dominer une nation.

Ce qu'on nomme aujourd'hni le peuple est-il appelé à remplacer immédiatement la bourgeoisie? Moins encore; il faudrait qu'il eût reçu l'exemple d'une tout autre aristocratie.

Quant à la noblesse, où est-elle? La Révolution fran-

çaise a décimé ce qui était resté sain en elle. De grands débris du sentiment de l'honneur, mais quelquefois privés de celui de la pensée et de la Foi, suffiront-ils pour former la tête d'une nation? Tout est tombé de ce qui était. Au sein des nations la place reste à la Sainteté.

Cette fleur germera du sein d'un peuple arrosé par la Foi. Au fond, il n'y aura plus d'autre aristocratie. D'ailleurs la Sainteté est la véritable noblesse.

CHAPITRE XLVII.

Conditions morales de l'existence matérielle.

Les nations modernes ont été détournées de leur voie, et les âmes ont été écartées de la grande espérance. Il faudra ramener les peuples des fausses lueurs économiques qui placent le Ciel ici-bas.

Par l'imagination on peut aller très-loin; en manquant une loi de Dieu, on peut sortir de la création! Mais en se tenant dans les faits, on voit où il faut s'arrêter.

Sur les 72 centimes bruts que donnaient les 9 milliards et demi de la France, prélevons l'impôt, qui garantit la sûreté et la justice; prélevons la rente nette, qui garantit la charité, la science et l'art; prélevons ce faible excédant qui, continuant le capital, garantit son mouvement à la population, et nous verrons si la nature fournit trop de matériaux pour réparer le sang qui chaque jour se décompose dans nos veines; si l'on peut en offrir le tiers au luxe et à la dépravation! Or, plus de la moitié de l'Eu-

rope a moins encore à donner à chacun de ses enfants. Redescendons le reste de l'échelle dans les quatre autres parties du monde, et nous dirons si la nature a été faite en vue de donner des bourgeois à la terre, ou des saints à l'Infini !

Revenant de là vers la France, supposons les deux siècles de vertus qu'il faudrait pour augmenter d'un cinquième, (selon la proportion du passé), ce capital qu'on a mis quatorze siècles à produire ; supposons en même temps que les peuples du Globe restés en arrière de la civilisation moderne trouvent chez eux, ce soir, un capital semblable à celui des peuples européens ; supposons, alors, que le monde entier voie augmenter chez lui d'un cinquième le chiffre d'une production aussi forte qu'en France ; sans que la population s'accroisse suivant la même proportion, et, tous frais de civilisation prélevés, il y aurait après ces deux siècles 69 ou 70 centimes nets, par jour, pour chaque tête du genre humain[1] ; c'est-à-dire, moins du quart de la somme que voudrait aujourd'hui, dans nos villes, pour chaque tête de sa famille, l'artisan des objets de luxe.

Les sensualistes ne savaient pas qu'un jour on viendrait se heurter là !

(1) Avant Février 48, environ 70 milliards liquides, exploités par le travail de la France, ont donné au revenu environ 9 milliards et demi : soit, après les frais d'impôt et de réparation du capital, 56 c. par tête En conservant la proportion, 14 milliards ajoutés au précédent capital, soit au total, 84 milliards, donneraient, après lesdits frais, 13 c. à ajouter aux 56, soit 69 c. Remarquons que chaque famille est censée percevoir cette somme autant de fois qu'elle a de membres. Pour le père, la mère et quatre enfants, il y aurait par jour 4 fr. 14 c. Revenu égalisé, il y avait, avant Février, pour la même famille 3 fr. 36 c. par jour. Il n'y aurait guère après, revenu égalisé, que 2 fr. 40 c.

Ils ignoraient que dix-huit siècles de la civilisation et de la production les plus étonnantes qu'ait vues le monde, ne sont parvenus à donner à l'homme que quelques centimes de plus que l'Antiquité.

Ces faits donnent à réfléchir !

La Société n'échappera pas aux loix fixées à la terre. Pensons-nous que Dieu soit novice ; qu'il ait donné la loi chrétienne au monde, et qu'il ne l'y ait pas attachée? Le Globe est chargé du maintien de l'Evangile. Par la diversité de production des climats, il en appelle les enfants à se connaître et à s'aimer. Par la difficulté avec laquelle il cède ses fruits au travail, il sème la grandeur et la sainteté dans les âmes.

Aucun expédient n'inventera de la richesse. Nos véritables destinées économiques sont dans ce mot : la vertu. Elle seule peut laisser un jour à tout homme ce loisir qu'il demande pour étendre et cultiver son âme.

Il n'est au pouvoir de personne d'augmenter le revenu d'une nation. Ce fait est lié à la plus profonde loi morale, la loi du mérite, la loi de l'homme. Ne vous laissez plus surprendre à tant de projets sur le Crédit. Le bon sens dit : Où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

On ne crée du papier que quand on n'a plus d'argent : donc il représente notre misère ! On ne demande du crédit que quand on n'a plus de ressource : donc il achève ce qui reste du capital ! S'il était possible d'en créer par des lois, vous sentez que pas un peuple n'aurait péri sur la terre...

Visitez toute la terre, vous n'y trouverez pas de place préparée pour le vice ; mettez le luxe sur un point, vous ferez le paupérisme sur les autres. Retournez tant et plus le sol, vous n'y rencontrerez que ces deux lois faites pour

l'Infini : Le produit no peut dépasser le travail, le capital ne peut dépasser la vertu. Soyez fouriéristes, communistes ; faibles hommes, allez en Algérie, en Icarie : vous trouverez la Croix partout ! Allez vite, en revenant vous rentrerez dans l'Eglise.

Voici toute votre faute : vous avez cru que l'homme était sur la terre pour jouir et non pour s'y préparer au Ciel. Persistez dans cette pensée, et vous pourrez mourir de faim. Le temps de la plénitude des peuples est venu. L'homme ne pourra faire un pas qu'en réduisant ses besoins. Le capital ne se tient debout que par la force de l'âme. La Religion seule peut donner du pain à toute la terre.

Si nous désirons vivre encore comme peuples modernes, dépouillons-nous décidément de l'antiquité. Arrachons promptement de notre pensée, de notre économique et de nos mœurs l'ulcère de la Renaissance. Nos populations se sont chrétiennement amassées, elles ne pourront païennement se maintenir. Perdons-nous de vue le miracle de notre existence? oublions-nous le grand secret de nos multitudes nombreuses? Déjà nous ne pouvons plus les porter sur nos branches...

Il n'y a qu'un bassin pour contenir les masses, l'abnégation ; il n'y a qu'un moyen de les y faire entrer, l'exemple. Or on ne contrefait pas la vertu. Sa racine est pivotante dans la profondeur de la Foi. La société moderne n'a monté jusqu'à nous que par le renoncement. Ainsi se sont empilées les masses. Cessons d'être chrétiens, les temps modernes croulcront.

Tout le relevé de la situation est en deux mots : diminution de la vertu, diminution du capital. La France n'est frappée que pour avoir manqué à la Dou-

leur. On vous appelle souverains : une couronne d'épines a fait plus pour l'humanité que toutes les couronnes des rois.

CHAPITRE XLVIII.

Les véritables problèmes.

Déjà vous craignez que cette Révolution ne soit qu'un pur accident. Empressez-vous de retirer les idées avec lesquelles vous l'avez faite. Vous avez parlé de réhabiliter la chair; vous avez dit que le travail ne serait plus une peine; et, faisant un appel immodéré aux passions, vous êtes venus déclarer à la France que le but de la Société était de fournir à l'homme une consommation illimitée. Tout peuple qui fera un pas dans la jouissance en reculera de deux dans ses droits. Un progrès dans la civilisation est un pas fait par l'effort ou par la douleur. Si vous ne savez pas que la civilisation est la sainteté du grand nombre, il ne reste plus rien à dire.

Le Christianisme seul éclaire la situation présente. Il est la question préparatoire de toutes vos questions :

1° Tous les principes ont leurs motifs en Dieu. Ce qu'on nomme utilité sur la terre, n'est qu'une voie obligée pour atteindre l'intérêt éternel. La propriété, par exemple, n'est le principe créateur et conservateur de l'ordre social, que parce qu'elle est le principe créateur et con-

servateur des âmes. Elle est au milieu de nous la formule de l'individualité. Mais, en tout, les hommes n'ont voulu voir que les raisons humaines. Maintenant, sortez de leur cercle ! Il ne faut pas dire que la Société est d'origine divine, mais qu'elle est l'Institution divine elle-même. Pour trouver un principe, cherchons son but au-delà du temps : nous ne travaillons pas pour mourir. On ne prouve que par l'Infini. Toute notre justification est en Dieu.

2° Dans la seule formation de la propriété, et dans son usage quand elle est acquise, entrent les deux plus grandes, les deux plus merveilleuses lois de l'Infini sur la création : l'une par l'effort, l'autre par le renoncement. D'un seul moyen Dieu fait naître la liberté sur toute la terre, puis élève cette liberté à l'amour. Sur la propriété se fondent les deux étages de l'homme, la personnalité et la charité. Vous détruiriez la Société plutôt que la propriété.

3° D'autre part, vous ne pouvez soustraire un point qui s'étend à toute l'histoire. Par la Chute, le mal est entré dans la nature humaine à côté du bien. Moralement, physiologiquement, économiquement, partout le premier se tient en obstacle au second. Plus des deux tiers de la Société reposent sur ce fait. Quoiquo vous en niiez la cause, vous ne le détruisez pas. Dès lors, comment, dans la Société, abolir tout ce qui est fondé là-dessus ?

4° Le Fils de Dieu a certainement dit : Mon royaume n'est pas *maintenant* de ce monde, et, pour établir la Souveraineté chrétienne, il ajouta : Que le plus grand parmi vous soit le serviteur de tous. Toutefois, pendant

quatre mille ans, vous avez obéi à César. Depuis, vous n'avez cessé d'obéir à la *race*, lorsqu'en elle était le mérite. Vous voulez l'abolir, et vous oubliez que Jésus-Christ a apporté dans la Grâce le moyen d'affranchir et de purifier les âmes. Vous voudriez les conclusions du Christianisme sans en traverser les moyens.

5° Que de choses vous dites sur le travail ! Mais le travail est, à la fois, une peine, un frein et un traitement. Il est imposé à l'homme pour le punir, le contenir et le former. C'est pourquoi le travail a été un esclave, un salarié, enfin un ouvrier libre. Vous ne vaincrez pas plus le travail que vous ne vaincrez la Création. Dieu ne passa de la création des anges à celle de l'homme que pour étendre la loi du mérite. Si ce que vous dites était possible, le monde serait à ses fins et l'Eternité s'ouvrirait.

6° Vous répétez que l'Evangile a proclamé l'égalité des hommes : et c'est faux ; il a proclamé l'égalité du mérite, autrement dit l'équité. L'égalité n'est qu'un faux nom de la justice. L'Evangile savait si bien l'inégalité qui résulte de notre liberté, qu'il institua la Charité pour ce monde, et la Réversibilité pour l'autre... L'égalité est la loi des brutes, le mérite est la loi de l'homme [1]. C'est le mérite qui fait l'égalité de l'homme devant Dieu. Notre civilisation ne détruisit l'Antiquité qu'en substituant le mérite à la loi brutale. Et c'est sur la loi du mérite que l'Evangile a fondé l'inviolabilité, ou la liberté personnelle. Nous ne devons pas la détruire ; nous ne pouvons que lui

(1) Par égalité devant la loi économique, il faut entendre l'égalité du mérite, c'est-à-dire l'équité. L'équité est une proportionnalité.

ajouter le cœur. Votre Egalité serait l'écrasement de la civilisation. La Société n'est que la gamme du mérite.

7° Partout vous allez sur ces prémisses, que l'homme doit être heureux sur la terre. Vous tordez toutes vos questions pour les lier à celle-là. Il est beau de vouloir presser la Société vers un tel but. Mais si ce n'était pas le sien, vous la renverseriez donc? Il faut d'abord savoir pourquoi les hommes sont sur la terre. Car si votre pensée allait leur faire perdre pied, et qu'ensuite il se trouvât que l'homme ne fût pas pour ce but-là sur la terre? Voilà ce qu'il en sera de toutes vos questions tant qu'elles ne seront débattues qu'en politique. Dans l'ignorance du Dogme, vous voulez trancher la pratique!

8° Enfin, vous voyez que vous ne réussissez même pas à poser votre grand dilemme. La vérité, avez-vous dit, est-elle dans la pensée qui veut qu'on impose à la Société l'obligation de rendre heureux tous les hommes, ou bien dans la pensée qui veut que tous les hommes travaillent sans murmurer sur la terre pour chercher le bonheur au Ciel? Profonde question, dont le degré varie avec l'individu, et qu'il faudrait traiter ainsi : Jusqu'à quel point l'homme est-il appelé à travailler et à gémir sur la terre pour développer son âme, et jusqu'à quel point la consolation lui doit-elle être mesurée de crainte que sa volonté en se trempant ne se briso? Vous ne pourrez rien sur la question du Mérite, l'unique do la création. Dieu seul sait graduer les consciences, et proportionner les obstacles et les allégeances que demande leur développement. Contentons-nous d'attirer la justice dans les lois, et la charité dans les cœurs, pour que le reste en surcroît nous vienne.

9° Il est trop clair que si les hommes étaient également sobres, laborieux et bons, tous également dignes et saints, en un mot tous égaux, on pourrait répartir les richesses existantes... Pourquoi un tel fait aujourd'hui reconduirait-il à la barbarie? Ne livrons que ce point à vos réflexions.

10° Le paupérisme est plus encore un fait moral qu'un fait économique. Le plus grand mal de ceux qui en sont atteints n'est pas la privation du capital, mais leur inaptitude à le porter. Vous trouveriez un trésor pour les pauvres, que le paupérisme existerait. La source de la misère n'est point où vous la placez. Ce n'est pas dans le sol, c'est dans les bras de l'homme que Dieu a mis les fruits de la terre. Toute richesse vient de l'âme. Remarquons-le bien : le paupérisme n'est que l'aboutissement dans les faits des vices du XVIII^e^ siècle...

Dans ce mouvement qualifié de Socialisme, il n'y aurait pas *quelque chose* à faire, *il y aurait tout*. Vous traitez une question politique, et elle est tout économique; vous traitez une question économique, et elle est toute morale. Le mal est dans les âmes. D'ailleurs, toute question n'est que là. S'il ne fallait que raisonner, depuis longtemps le genre humain serait guéri. Jamais l'homme n'a tort que parce qu'il se donne raison. C'est l'orgueil qu'il faut briser avant le reste. Le siècle dernier plaçait l'origine des maux dans l'ignorance. Il avait ses raisons pour ne pas dire dans la vertu. Ce n'est pas l'erreur qui forme la racine, mais bien le mal. Avis à ceux qui veulent réformer!

On eut bien vite écrit que Février n'était pas une révolution politique, mais bien une révolution sociale. Par

sociale, si l'on entend qu'elle doit améliorer la condition de la Société par l'accomplissement des préceptes chrétiens, tout marchera. Mais entend-on qu'elle doit renverser notre Société pour céder plus vite au mouvement païen qui parle ? tout croulera sur nous.

Vous êtes-vous faits républicains, socialistes, etc., pour jouir et consommer davantage? vous périrez. Pour relever l'austérité des cœurs et les conduire plus près de Dieu? soyez certains de vaincre. C'est toujours l'Infini qui pose les questions...

CHAPITRE XLIX.

Il faut que le christianisme s'accomplisse.

Le Christianisme seul est la pratique de ce monde. Nos malheurs seront en raison des obstacles que lui opposeront les hommes. La Foi n'est pas seulement la lumière, elle est en outre le bon sens des choses politiques, comme elle est celui des choses supérieures.

Notre situation présente n'est que celle même des âmes. Il y a en ce moment deux courants parmi les hommes : l'un va évidemment au bien, l'autre court évidemment au mal. Il se fera deux sociétés l'une dans l'autre : l'une du vice, parce qu'il faut que le XVIII^e^ siècle s'achève; l'autre, de la vertu, parce qu'il faut que le christianisme s'accomplisse !

Voici ce que nous sommes : dix-huit siècles de christianisme recouverts par le XVIII^e^ siècle. Il faut sortir de

dessous cette couche d'erreur. Au reste, c'est la dernière bataille que l'Antiquité donnera chez nous. Le monde est prêt à se détruire; son grand axiome est perdu.

Cette révolution sera peut-être moins sanguinaire, mais bien plus pénible et plus longue que celle de 93. Ne prenons ici que le fait :

La Révolution française n'était qu'une révolution politique, une ligne à introduire dans le Code : *Tous les Français sont égaux devant la loi*. Une révolution économique est tout autre chose ! La politique se déduit de la morale; c'est une conséquence à tirer. Mais une application économique se déduit de l'expérience; et l'expérience n'est pas l'œuvre d'un jour.

Nous allons être obligés de passer par l'erreur de toutes les Écoles qui sont nées depuis trente ans. Chacune aura son triomphe de quelques jours dans la rue. Ce sera autant de calamités pour la nation. Mais nous sommes incapables de nous y opposer par le vrai.

Après ces maux, nous entrerons, il faut le croire, dans la solution chrétienne.

Sans le XVIII^e^ siècle, nous eussions fait extérieurement du mouvement de moins. Nous n'eussions pas été obligés de reculer et de gémir durant un temps qu'aujourd'hui nul ne peut savoir. Les grands moyens suspendront à peine les événements... Il est temps que les hommes s'instruisent ! il y va du salut du monde. La Foi ne pouvait faire un pas de plus. Dieu s'est vu dans la nécessité de renoncer à enseigner par la parole.

Les difficultés politiques ne sont rien à côté de la difficulté économique; celle-ci gît elle-même dans la difficulté morale. Cette révolution est autrement en dehors de la puissance humaine que celle de 89 ! Il y avait alors une

population de 25 millions d'âmes, production naturelle du sol. La Révolution une fois terminée, le sol restait ; cette population pouvait toujours se retrouver sur ses pieds.

Aujourd'hui que deviendront les huit ou dix millions de population industrielle formés sur le capital fictif écroulé? On les ramènera dans les campagnes! Certes, il n'y a pas deux partis à prendre. Mais déjà le capital du sol, abandonné et grevé, retient dans un demi-paupérisme sa propre population. On ne transporte pas une population sans transporter le capital correspondant. La France enverra 1 million d'hommes à Alger, mais elle y enverra 2 milliards !

Ramener dans les campagnes ! Sait-on ce que renferme ce mot? Durant cinquante ans, qui les a fait *abandonner?* Faites une étude morale constatant les instincts qui arrachent le jeune homme ou la jeune fille aux champs, et vous verrez si vous tenez la force prête à faire équilibre au XVIII^e^ siècle dans les cœurs... Les villes ont été condamnées moralement; elles ont été condamnées hygiéniquement ; elles le seront économiquement.

Voici le point d'où il faut partir. L'homme sera toujours apte à consommer plus qu'il ne peut produire. Dans quel état, et par quel moyen, est-il amené à produire plus qu'il ne consommera? Telle est la vraie question en politique.

Cet état est l'état agricole; ce moyen est le sol, qui reçoit tout et ne rend qu'à mesure. La terre végétale est la grande Caisse d'épargne tenue par le Créateur.

Celle que fonda, avec raison, l'industrie, combien a-t-elle fait de propriétaires à côté de celle-là ? Vos décrets sur l'agriculture, le reboisement, sont un commencement; mais pressons-nous de restaurer ce qui ne se décrète pas.

Cette époque ne se sauvera point qu'elle n'ait produit un million de propriétaires. Il faudra donc en former le capital, mais avant tout les vertus qui vont le produire. La propriété n'est pas un objet fixe. Posséder la propriété n'est autre chose que posséder la vertu de ne pas tout consommer.

Nous chercherons toutes les causes qui ruinent corps et âme la France ; ne trouverons-nous point que la première est dans la perte de la Foi? Nous chercherons tous les moyens de réduire la misère; ne trouverons-nous point que le premier est d'augmenter la vertu? Par quel chemin verra-t-on, en France, revenir l'esprit à la place de la chair, l'humilité à la place du luxe, le champ à la place de la banque, enfin le capital à la place du paupérisme? Par un chemin que Dieu tient en réserve s'il veut encore sauver la nation qui l'oublie...

Les bons font entendre en vain la voix de la conciliation. Concilier, quand on n'a pas le même Dieu! Les hommes sont partis chacun de leur côté, comment se rencontreraient-ils?... Ils se rencontreront dans la pensée du malheur. Et, comme il y eut plus de faiblesse et d'égoïsme en eux que de méchanceté véritable, alors ils se retrouveront dans la pensée du remède à tant de maux.

Les nations, comme le pécheur, reviennent au jour de la détresse. Où fuir pour échapper à cette conséquence? Tout cela ne peut finir que nous n'ayons vu dans les faits quelque chose d'aussi excessif que le XVIII^e^ siècle l'a été dans l'ordre moral!... A cette heure vous criez, vous signalez partout le mal ; toujours le peuple, jamais vous-mêmes! Cependant, qu'on le sache : DANS LA BOURGEOISIE EST LE SCEPTICISME PAR LEQUEL LE PEUPLE EST EN ANARCHIE. C'est parce que le mal est dans la tête qu'il frappe les extrémités!

O France, ces paroles sont amères, mais comme le remède près des lèvres. Qui aurait encore le courage de venir te flatter ! Je sens que devant toi mon esprit a plié sous la parole d'Isaïe : « O mon peuple, ceux qui » t'appellent heureux te trompent, ils dérobent à tes yeux » ton sentier... Et ceux qui ne te parlent que de prospérité » seront reconnus pour des séducteurs. Le peuple qu'ils » appellent heureux tombera dans le précipice. »

France ! France ! malgré ce que je vois, je crois à ton avenir ! Et j'en prends pour caution ces écoles, nées en toi d'un cœur percé par notre état économique ! Mais j'en prends surtout pour caution, ô France, l'Évangile, que, malgré toi, tu portes jusque dans les mouvements égarés de ton cœur !

La cause de la chute des peuples antiques est connue. Toute Société n'est qu'une religion réalisée. L'Église est immortelle, elle enfantera des nations immortelles. Mais rattache-toi promptement à ta mère ! Aujourd'hui celui qui en a le sourire et la main pour bénir, porte tes sympathies en lui et tes propres paroles à ses lèvres.

CHAPITRE L.

Les voies divines.

Il faut le répéter avant de clore là des pages qui nous font souffrir : Le mal est religieux, la révolution est religieuse, le remède est religieux, nous ne guérirons que religieusement. Le mouvement européen nous semble contre les Rois ; au fond, l'instinct qui le dirige est à la fois contre Dieu et contre le fait qui rendit les rois nécessaires à la terre. Les peuples se soulèvent contre l'Autorité, contre ce qu'ils nomment l'oppression, et la source en est en eux-mêmes. La délivrance des nations, n'est que la délivrance des âmes.

De tous côtés on confond les tristes conséquences du point de vue humain avec les conséquences chrétiennes. La plupart des hommes ne sont pas assez profonds pour percer l'horizon actuel, et faire cette distinction. Ce qu'on nomme à cette heure progrès de l'esprit *humain* n'est que trop bien nommé, puisque Dieu en est évincé ! Surtout depuis un siècle, l'homme ne grandit que dans sa faute. Ce qu'on a pris pour la Démocratie, n'est que l'explosion universelle de l'orgueil.

Les hommes logiques de notre époque ont d'abord été républicains. Comme la solution n'était pas là, ils entrèrent dans le Saint-Simonisme. Suivant toujours le problème, ils devinrent fouriéristes. Mais l'idée allant devant eux, ils se sont divisés là en deux branches : les uns se sont

faits communistes, les autres sont devenus chrétiens. Car les uns étaient conduits par leurs sens, les autres l'étaient par leur âme[1].

La Société humaine, en effet, ne peut être conçue que de deux manières : ou elle est conçue par rapport à l'âme, ou elle est conçue par rapport au corps. On pourra dire autre chose, on ne pourra sortir de là.

Dès que la Société est conçue par rapport à l'âme, elle l'est par rapport au corps, lequel fut donné à l'âme. Mais la réciproque n'est point. La Société ne s'abaisse que parce que le dogme a pâli. Réunissez de part et d'autre des hommes prêts à donner leurs sens pour leur âme, vous verrez bien si quelque chose leur manque.

Tout dépend de la notion supérieure qu'on a de l'homme.

Ou l'homme n'est fait que pour la terre ; alors l'âme a été donnée pour le corps. Ou l'homme est appelé à une vie immortelle ; alors le corps a été donné pour l'âme. N'ôtons plus la question de là, et toute la chaine de nos propositions de second et de troisième ordre reprendra son premier anneau. Dans le problème de l'homme, on ne peut évincer l'homme ! Nous ne vivons que sur la Foi.

Et vous qui dites : Non ! êtes-vous plus grands que celui qui a fait l'Evangile, et plus forts que la création ?

La Foi ne vit pas des arguties de l'esprit, mais de la puissance du cœur, de son besoin de l'Infini. Sans quoi, elle ne descendrait point en nous par l'oreille. En vain ouvre-t-on la paupière de l'œil qui s'est aveuglé ! Ce n'est

(1) Pouvons-nous espérer que le siècle fasse comme les esprits logiques de l'époque? qu'il passe de la politique à la morale, et de la morale à la Théologie ?

pas la vérité qui manque à l'homme, mais bien les hommes qui manquent à la vérité. SURSUM CORDA !

A qnoi ont servi aujonrd'hui et tant de mots, et tant d'idées? C'est la pratique qui est absente. Les actes seuls construisent l'homme. Le cœur ne vient pas en pensant. Vous cherchez le bien, agissez. La volonté est comme le travail, il faut commencer tout de suite. C'est la pratique qui crée l'homme !

Comment renaitra-t-elle en nous? La Guerre formait primitivement les âmes, en les portant au sacrifice. Elle fut dite le chemin de la gloire. Tant que l'homme a tenu l'épée, le crucifix a triomphé. Mais sitôt qu'en prenant âge, il a fallu quitter l'épée pour la vertn, en France on l'a trouvée beaucoup plus lourde à porter.

Donner en une fois sa vie, lorsque l'honneur a parlé et que la gloire nous regarde, est une sainteté d'enfance dont nous avons donné des preuves. Offrir sa vie pièce à pièce par la vertu, quand la conscience le dit et que l'amour seul nous voit, est un héroïsme d'adulte dont nons fûmes moins prodigues.

Ici apparait une grande Loi : si nos âmes ne penvent encore porter la paix, Dieu nous remettra à la guerre; si nons ne sommes point assez forts pour soutenir la lntte dans les choses de l'âme, Dieu la replacera dans les choses du corps. Est-ce sans but que la Guerre a duré bientôt plus de cinq mille ans sur la terre? Nous ne connaissons pas la Providence ! Dieu veut que nous soyons comme l'Infini. Notre personnalité doit se former, par la vertu; puis se donner, par l'amour. La terre entière est pour ce but. Nous n'y échapperons pas plus que nos pères. Il faut cependant s'émouvoir devant Celui qui a trouvé le fouet dont pendant quatre mille ans on pressa le pas des esclaves ! Le Dieu

des armées a parlé longtemps avant celui de l'Évangile. La famine et la peste ne sont qu'endormies dans la terre, et la captivité suit les pas de toute nation dépravée[1].

Tel est le jugement que nous devons porter : nous serons punis selon le corps, afin que notre âme soit sauvée. Ne déplorons point les maux du présent, mais les vices qui les ont amenés ; et nommons, biens, tout ce qui rappellera les hommes à leur conscience. Quelles que soient les calamités que laissera sur son passage tout ce peuple irrité, elles n'égaleront point celles dont on a dévasté son âme !

Dieu a vu sa parole écartée par le riche et oubliée du pauvre ; il a remis à nu les éléments du monde, afin que sa parole fût enseignée vivante par les faits.

Il est clair à cette heure que le capital, issu de la vertu, découle de la Foi : et c'est l'objet de ce Livre premier. Mais comme, politiquement, le capital dépend de la solidité de l'Ordre social, et l'Ordre social de l'essence de l'Aristocratie, ces deux points deviendront l'objet des deux Livres suivants.

(1) Ecrites en 1850, ces paroles deviennent prophétiques.
NOTE DE L'ÉDITEUR.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

L'ORDRE SOCIAL.

L'ORDRE SOCIAL.

CHAPITRE I.

De l'Ordre dans la Société.

L'ordre existe moins par les lois et les institutions que par les mœurs et les principes, qui constituent ces lois et fondent ces institutions.

Nous savons ce que la bourgeoisie a fait du capital; voyons ce qu'elle a fait des principes de l'ordre social. Abattre nos erreurs pour y substituer des principes certains, c'est travailler directement à la Restauration française.

Ecoutons d'abord notre histoire : « Après trente années de sanglantes convulsions, d'anarchie et de despotisme, on vit paraître comme l'ombre de l'ancienne Royauté. On crut que l'Ordre allait renaître, que le repos de l'avenir était assuré; elle apportait des paroles de paix et de conciliation. Une éternelle alliance, c'est ainsi qu'on parlait, fut conclue entre le passé et l'avenir. Des décombres de je ne sais combien de gouvernements écroulés, s'éleva un édifice nouveau, dans lequel les partis, abjurant leurs vieilles haines, devaient s'unir et s'embrasser.... Tout cela se passait hier; aujourd'hui, l'on cherche des traces de ce qu'on disait affermi pour jamais : le temps roule ses flots sur ces ruines. »

Depuis le jour où M. de Lamennais faisait un tel aveu, dix-huit années employèrent les moyens que les Docteurs croyaient ignorés de la sagesse ancienne. Hier, encore, qu'a-t-on vu s'écrouler?

On pensa que l'édifice avait été construit sur le sable, et l'on prétendit le poser sur une base définitive. Aussi vaste que la nation, l'assise cette fois ne pouvait glisser aux abimes. Au lieu d'être suspendue désormais à un principe étranger, la Société allait se fonder sur elle-même. Quelques mois se sont écoulés, et le vent a plusieurs fois renversé l'édifice à peine sorti de terre.

Le danger pour la première fois a paru!

Jusque-là, l'édifice s'ébranlait; et maintenant, c'est le sol. Les anciennes prétentions sont subitement abandonnées; les plus grands mots oubliés pour un seul, l'Ordre. Toutes les forces, toutes les institutions, tous les hommes, le gouvernement entier, se sont unis pour fonder l'Ordre.

Et jamais l'Ordre n'a moins existé.

C'est que l'Ordre n'est point où on l'a mis. On ne fait pas de l'ordre avec les lois; on ne fait pas de l'ordre avec la force ni avec un gouvernement. On ne fait de l'ordre qu'avec le vrai; mais avec le vrai reconnu, élevé à l'état de croyance.

Savons-nous ce que c'est que l'Ordre? c'est la Foi: parce qu'elle met l'ordre dans les esprits. Travaillons partout ailleurs, si nous avons encore du sang à perdre...

CHAPITRE II.

L'ordre ne se fait que dans les esprits.

L'ordre ne vient pas du dehors; l'ordre procède des esprits. Lorsque des croyances communes les conduisent à une même vérité, les mœurs, puis les lois entrent dans le même chemin, et l'ordre se manifeste à l'extérieur.

En un mot, l'ordre vient de la puissance de la religion et non de celle des gouvernements.

Quand rien n'est fixé dans les âmes, ni l'idée de Dieu, ni l'idée de droit, ni l'idée de propriété, ni l'idée de pouvoir, ni l'idée de Société, ni même l'idée de l'homme, toutes les politiques de la terre ne sauraient fixer un point dans les faits.

Le mal deviendrait effroyable s'il en était autrement. La Société ne serait pas avertie par la douleur. Se pourrait-il qu'elle fût en dehors de ses lois, que les âmes, dévoyées, ne gravitassent plus vers Dieu, et que la politique continuât paisiblement son chemin sur la terre?

On vous attend à la question de l'ordre! L'un prétend qu'il est dans la liberté; l'autre, dans l'égalité; un troisième, dans la justice : toutes choses dans lesquelles il eût effectivement existé si le désordre n'eût pas existé dans les âmes.

Successivement, donc, vous jetterez votre lien au cou de la Société, et successivement, elle vous écrasera dans sa marche.

L'Ordre a son siége dans les esprits.

Nous ramènerons l'Ordre dans la Société, quand nous aurons détruit le désordre dans l'homme. Cette voie demande un peu de temps, mais c'est la seule qui mène au but[1].

CHAPITRE III.

Où est le Gouvernement.

On ne fait tant de politique que parce qu'on n'a plus de religion. Si les esprits étaient gouvernés, il n'y aurait pas besoin de tant de gouvernement pour le reste. C'est l'excès de l'erreur qui nous ramènera!

Ce n'est pas du dehors qu'on gouverne la Société. A proprement parler, on ne gouverne pas les hommes. Les hommes sont des âmes; on ne les touche pas. C'est par les principes qu'ils se meuvent.

La Société se gouverne du dedans au dehors. Les grands pouvoirs, les plus grands hommes, qui nous semblent la gouverner, sont gouvernés par elle. Ils sont portés sur les croyances, comme le bateau sur les flots qui l'emportent.

Les révolutionnaires ont une singulière idée de la Société, c'est-à-dire de la grande affaire de Dieu, quand

(1) Au sein d'une façon d'agir homogène, l'impuissance de la bourgeoisie à se mettre d'accord dans la pensée, que prouve-t-elle, sinon le désordre des esprits? Et ce désordre que prouve-t-il, sinon l'anéantissement des croyances et, par suite, notre destruction politique?

ils prétendent qne des hommes la ponrraient conduire! La Société, comme la nature, a ses forces et son gouvernement dans sa partie invisible.

Ce n'est pas nous qui menons les faits, ce sont les idées; ce n'est pas nous qui menons les idées, ce sont les consciences. La politique est un champ stérile. Les faits procédant des idées, et les idées des consciences, on n'aura d'autre pouvoir sur l'homme que celui qu'on aura snr son âme.

Augmentons en elle la Foi; usons de philosophie ponr arriver jusqn'aux portes du dogme; et, pour affermir ce domaine, étendons celui de la vertu ; en un mot, soyons saints et n'oublions pas cette loi : L'état de la Société résulte du rapport où se trouve la conscience avec Dieu.

Et voyez maintenant comme on doit gouverner!

CHAPITRE IV.

Où se tient la Société.

La justice et la charité, ou ce qui fait la mesure de notre état politiqne et de notre état moral, résultent de ce rapport entre la conscience et Dieu.

L'homme n'a pas deux consciences : le degré de sa délicatesse de sentiments envers Dieu, sera le degré de sa délicatesse de sentiments envers les hommes.

Or l'état de la civilisation est exactement celui de la conscience. Et l'état politique, ou l'état des lois préventives et réprcssives, à son tour résulte de celui de la civilisation.

Travailler uniquement sur les codes, sur les constitutions, sur l'Etat, c'est s'arrêter à la surface[1]. Rien de tout cela ne devance la conscience. Vous sentez que l'homme a par devers lui une valeur, un mérite contre lesquels on ne peut rien.

Dans la nature, quelle compression retiendrait la vapeur d'une goutte d'eau? L'erreur qui peut s'introduire dans l'esprit finit toujours par faire explosion. Les hommes du XVIII^e^ siècle ne furent-ils pas élevés chez les jésuites? C'était trop tard ; une autre loi tenait déjà les consciences. Pénétrons les consciences d'une lumière ou d'une vertu : sans cette force, aucune force.

Il n'en est plus de la conscience comme de notre esprit, qui, dans la pratique, rompt quelquefois avec les droits de la logique. De la conscience vient précisément le bon sens qui accourt pour nous mettre à couvert au moment du péril.

L'homme a son pivot quelque part : c'est dans sa conscience. Il s'agitera plus ou moins à l'entour, comme l'oiseau dans le chaînon qui le retient ; mais en définitive, l'homme retombe de ce côté, comme un corps sur son point le plus lourd. La force vraie est dans le dogme. On fera osciller le genre humain, mais il reprendra son aplomb.

Nous devons comprendre que l'homme, la Société, l'état du monde ne peut dépasser l'état de la conscience !

Que la conscience avance d'un pas, et le système entier de la civilisation aura avancé d'un pas. Répétons cette vérité si nécessaire à notre époque : l'état de la Société résultera toujours du rapport où se trouve la conscience avec Dieu.

(1) Les journaux et les constitutions tomberont. L'homme verra où se tient sa puissance.

CHAPITRE V.

Ou la Foi ou le moi.

Nous avons en deux mots la théorie de la Révolution. Le moi, c'est l'envie. Du moins c'est là son mouvement naturel. Le moi seul est comme une portion de l'être fermée dans le fini.

La Foi, en refoulant l'instinct du moi par la grâce et par les considérations de l'ordre divin, y substitue la justice, et peu à peu la charité, qui sont le contraire du moi. Or, la justice rend possible la Société, que l'envie rend impossible. De même que les révolutionnaires, les sauvages, les barbares sont voleurs, orgueilleux et cruels, selon le moi, selon l'envie.

Quand la Foi, ce foulon de l'envie, n'agit pas sur la nature humaine, on fait marcher le foulon du despotisme. C'est pourquoi il n'y a que deux espèces de sociétés : celles que l'antiquité a établies par le despotisme, et celles que le Christianisme a établies par la Foi.

Sans répandre le sang, le despotisme ne saurait aujourd'hui contenir le moi, à cause de l'état de liberté auquel nous a habitués le christianisme. Il ne reste exactement que la Foi pour ressaisir le moi et l'empêcher de faire éclater de nouveau l'état sauvage parmi les hommes.

Or, la Foi ayant disparu aux deux tiers, jugeons où nous en sommes.

Le socialisme n'est que la religion de l'envie. C'est

l'envie telle qu'elle peut se montrer au milieu d'une civilisation. Ici, ce n'est plus le mérite qui fait l'homme, mais l'inflexible Egalité[1]. Le capital n'est plus le fruit de celui qui le crée; tous les hommes y ont un droit égal[2]. Promenons cette idée sur toutes les natures, sur toutes les positions, que nous donnera-t-elle? Le chiffre de nos ennemis.

Le socialisme est dans le moi, il est dans notre sang, il est dans l'homme. Il est en nous tous maintemant. Il suffit d'arrêter la source de la Foi pour que l'envie déborde et convre la natnre humaine.

Aujourd'hui, nous avons donc affaire à l'homme, c'est-à-dire à l'envie et à l'orgueil démuselés. N'expliquons pas plus faiblement la Révolution; sinon, nous n'en sortirons point. On la Foi, ou le moi.

Ne sortons pas dn vrai : la Révolntion finira quand la religion reviendra.

CHAPITRE VI.

La civilisation ne vient pas de l'esprit humain.

Nous ne faisons tant de politique que parce qne la Foi est absente. Nous remontons par la philosophie les degrés intellectuels d'où nous sommes tombés. Mais la philosophie elle-même s'éclipsera dans la Foi, comme la Foi, un jour, dans la céleste lumière.

(1) Principe commode à la médiocrité.

(2) Principe commode à ceux qui ne font rien.

Cependant il fallait faire usage de la philosophie ; il fallait que l'homme intervint. Espérons que l'édifice reocnstruit par la peine et par la douleur ne se détruira pas ; que la Foi deviendra comme une langue dont presque tous les mots seront connus.

Il fallait, toujours selon la donnée de la création, que la Foi, qui est aussi une avance divine, obtint un consentement de la part de l'esprit humain. La création n'est que la donnée du mérite. Ce monde est positivement pour que l'homme se produise, pour que la grâce divine forme et agrandisse en nous le terrain de l'imputabilité.

Une preuve que Dieu a voulu que l'homme concourût à sa raison d'être, ce sont les quatre mille ans d'Antiquité privés de la venue de Jésus-Christ. Notre monde sort de l'élément de la solidarité, familles et nations. Les âmes prennent leur racine dans l'humanité ; il fallait, pour le mérite, que le sol même fût en partie fourni par l'homme ! On ne saurait méconnaitre une différence entre la nature de l'ange et la nature de l'homme. De là jaillit une lumière sur la pratique de ce monde : la lutte, les efforts, la douleur. A ce point de vue, se dissipent les ombres dont nous couvre une superficielle expérience.

Toutefois le progrès est bien moins dans l'esprit humain que dans la conscience humaine. Les Grecs ne marchaient que par l'esprit humain ; ils ont vécu une jeunesse de nation ; et les Romains, pères d'une forte législation, ont vécu âge de peuple.

Le progrès se fait dans les âmes avant de passer dans les raisonnements. La logique ne peut qu'apporter une digue pour empêcher les esprits de se laisser glisser plus bas. La philosophie n'est pas la source du progrès.

Ce qui vit est ailleurs. La vertu, et non le raisonnement, fait avancer les cœurs.

CHAPITRE VII.

L'Ordre ne vient pas du Pouvoir.

De la dépravation intérieure résulte tout simplement le socialisme. La Société ne croule au dehors que quand l'intérieur est détruit.

On ne voulait plus de Dieu, ni de l'immortalité, ni de tout ce qui gênait l'emploi que l'homme de la jouissance prétend faire de lui-même. La bourgeoisie crie au socialisme! Mais où est la racine de l'arbre? sur le peuple je n'en vois que les branches.

Avant de guérir l'égarement du peuple, il faudra guérir notre propre démoralisation. Le peuple n'est que l'enfant de nos erreurs : comme nous, il marche dans la passion aveuglée par l'orgueil.

Certainement la Révolution en veut à la Société même; elle veut abolir la famille, effacer l'homme, dévorer la propriété; mais il lui faut avant tout renverser le pouvoir. Le Pouvoir est à cette heure la dernière force de la Société. Mais cette sauvegarde ne peut pas durer toujours. Et encore prend-on tous les moyens pour l'annuler. Le Pouvoir est aussi malade que la Société[1]. Le gouvernement n'est que l'instrument extrinsèque de l'ordre. Si

(1) On dira: « La Société se noie; ce ne sont pas les paroles du Maître qu'il lui faut, c'est la branche du saule. » Mais une fois attachée à la branche du saule, la Société ne peut pas rester là!

l'ordre n'est pas en nous-mêmes, comment le reproduira-t-il ?

Rétablir le pouvoir, c'est étayer une maison, ce n'est pas la reconstruire. Ces étais ne pourront porter loin le poids de la Société. Réédifions le pouvoir, mais, à l'abri du pouvoir, réédifions-nous promptement nous-mêmes.

Ne l'oublions point, la Société est dans nos cœurs. Pour échapper à la vertu, nous cherchons toujours ailleurs les fondements de la Société; mais nous ne les trouverons point. Nous voulons rétablir l'ordre, et l'anarchie est en nous[1].

La politique ne peut nous rendre la Foi, l'amour de Dieu, l'humilité, les mœurs. Le mal de nos cœurs tient-il à une forme de gouvernement? Valons-nous mieux sous la république que sous Philippe? Sous ce roi, valions-nous mieux que sous la Restauration? Une révolution nouvelle ne serait rien, ce ne serait point une révolution.

La révolution à faire est en nous-mêmes, et non en ce que l'Opposition demande. Voilà la grande révolution ! Montrons-nous là grands révolutionnaires ; les autres sont des misérables qui deviendront l'horreur de la postérité.

Comment le nier? la perte de la Foi a amené la déchéance de la loi, qui n'a d'autre sanction que le gendarme; la déchéance de l'autorité, qui n'a plus en nous le principe d'obéissance; et la déchéance de la propriété, qui n'a plus pour garantie le respect qu'inspirait l'homme...

Tous ceux qui franchissent les barrières pénales posées par les lois ont déjà franchi ces barrières invisibles que

(1) La collection d'honnêtes gens appelée le parti de l'ordre n'est, au fond, qu'un parti en anarchie. Il est composé d'hommes dont les cœurs tendent à des buts divergents, soit par l'opposition de leurs idées, soit par leur scepticisme.

Dieu a mises en nous, et que vous en avez ôtées. L'Ordre découle de la conscience : or celle-ci a été annulée au moment où Dieu en a été banni.

CHAPITRE VIII.

Du règne politique.

Cette époque est tout simplement le règne de l'arbitraire et de la force substitué à celui de la religion ; autrement dit, le règne de l'homme substitué à celui de Dieu.

L'homme veut que la politique règne : c'est-à-dire que l'homme veut régner. Aussi quel appareil immense ! que de rouages ! que de gens employés à en réparer les dégâts ! que d'hommes et que d'argent ! Pourquoi ce qui est fort demande-t-il tant d'aides? Louis XIV eut-il cette innombrable armée d'employés de toutes sortes qui, comme un filet, couvre la France?

Et cependant quelle faiblesse ! Fut-il jamais à la fois et plus et moins de gouvernement? Jamais Société coûta-t-elle plus de force pour être moins fortifiée? La Société ! elle ne repose que sur l'armée ; et l'armée, sur quoi repose-t-elle? Tout homme de conscience dira s'il vit jamais et plus de gouvernement et moins de société !

Tôt ou tard nous l'apprendrons, la Société n'est pas en proportion du gouvernement. Au contraire, elle est en raison inverse.. Vos forces politiques sont la mesure de votre faiblesse. Mais vous ne demandiez qu'à effectuer la séparation de l'Eglise et de l'Etat, c'est-à-dire la sépara-

tion de la vie et du corps : vous y arrivez maintenant !

Le moment approche où cette civilisation ne fera pas ses frais. Ainsi s'arrêtera ce temps de la servitude de l'homme. Vous ne vouliez rien de divin, vous saurez ce que les moyens humains coûtent ! Vous vouliez l'institution à la place de la conscience, vous saurez ce que produit l'institution ! Payer dix militaires, quatre employés et deux mouchards où il n'y avait qu'à nourrir un prêtre, n'est pas le moyen de couvrir ses frais.

Ce qui gouverne ne vient pas de l'homme. Même sur la terre, on ne saurait subsister par les moyens humains.

CHAPITRE IX.

On veut substituer l'institution à la conscience.

Substituer partout l'institution à la conscience, c'est la grande bévue et le grand crime de l'époque. Car elle cherche tous les moyens de substituer des forces factices aux forces de la religion.

Depuis un siècle, tout le mouvement qui se fait en politique, en économique et même en morale, aboutit là. Le suprême degré de votre liberté consiste à rétablir chez nous l'État antique !

Que d'esprit dans cette conception ! Mettre la chose à la place de l'homme ! Lui enlever sa liberté morale, dont il ne tirait pas un assez grand profit en gagnant le Ciel, et y substituer un mécanisme administratif ! Quelle entente de la liberté, et quelles hautes données sur la création !

Quelle grande époque nous avons, et qu'elle fait de grandes choses !

La profession de foi du premier journal venu, vous donnera le programme des doctrines de l'époque. Il en est qui vous proposeront de quinze à vingt Institutions fondamentales.

Et avant tout : *Institution du crédit*, pour que ceux qui n'ont jamais fondé du capital, en disposent ; *Institution des banques hypothécaires*, pour que les malheureux qui n'ont pas assez emprunté, continuent ; *Institution pour la presse*, parce que la parole est inviolable et qu'elle n'a pas encore assez produit de mal ; *Institution pour la liberté des Cultes*, pour que tous ceux à qui la loi de Dieu déplaît, en puissent établir une autres ; *Institution pour l'éducation gratuite*, parce qu'il n'y a pas assez d'hommes déclassés et qu'il convient de multiplier les révolutionnaires ; *Institution pour l'instruction professionnelle*, parce qu'il n'y en a pas assez qui laissent la carrière de leur père pour mourir de faim ou vivre dans la honte ; *Institution pour la justice gratuite*, parce qu'il n'y a pas assez de procès, et que la chicane doit être un droit du pauvre ; *Institutions gratuites des sciences et arts*, parce qu'on ne quitte point assez la charrue pour l'industrie et l'agiotage ; *Institution assurant le capital exposé*, pour que l'État garantisse la paix à l'ambition et à l'imprévoyance ; *Institution pour reporter tout l'impôt sur les riches*, afin d'étouffer le capital au moment où il peut se former et prendre son essor ; *Institution pour l'avénement du faible* à la liberté absolue, à la fraternité sociale, à la science universelle, à l'émancipation des nécessités physiques, enfin à la réalisation de tous les droits ! Pour obtenir ces résultats : *Institution qui prive immédiate-*

ment l'État de l'impôt des patentes, des impôts indirects, des octrois sur tous les objets de nécessité, etc., etc.

Ce programme fidèle de nos aspirations nous dit la dose de bon sens dont la Révolution dispose. Ne montrons pas le ridicule de ce dont les faits démontrent le néant. L'erreur aurait-elle affaibli à ce point le regard de l'homme? Quoi ! la donnée surprenante de cette Création ! ce globe, noble berceau des libertés humaines ! cette immense moisson de mérite que le temps va rapporter à Dieu, rien de cela n'arracherait l'esprit de l'homme au sommeil fatal dans lequel la Révolution voudrait l'ensevelir ?.

La religion, autrement dit le développement spontané de la nature humaine, nulle part; l'institution, partout à sa place ! Nous en saurons le prix...

CHAPITRE X.

D'où sort l'esprit d'opposition.

Ceux qui ont créé le danger ne le voient pas. Les classes qui ont épuisé les mœurs et retiré le respect au pouvoir, ne voient point la trouée faite à la civilisation.

En détruisant les mœurs et l'autorité, elles ont détruit du haut en bas la Société. Car la Société n'est pas les individus, mais le ciment qui les unit.

Aussi la Société est toute détruite aujourd'hui : il ne reste plus que les hommes, c'est-à-dire l'anarchie dans la-

quelle on va s'engloutir. L'esprit d'opposition lui apporte aujourd'hui le coup de pied de l'âne.

On a cru que la Société, parce qu'elle dure depuis six mille ans, était indestructible! La Société est, comme la vie, partout côtoyée par la mort. Voici exactement ce que c'est que la Société : une plante aussi délicate que la vertu dans nos cœurs. Vous pensiez qu'on vivait bon gré mal gré en Société. Oui, quand Dieu soutient par la force du despotisme des hommes énervés ou esclaves. Mais quand les hommes ont reçu du christianisme la liberté, la responsabilité est sur eux.

Nous sommes donc libres, c'est-à-dire confiés à nous-mêmes. Et la Société est aussi forte et aussi frêle que le bien ou la vertu en nous. Que la Foi se retire, les mœurs sont remises en question, la Société ne tient plus qu'à un fil. C'est ce que vous voyez, c'est ce qu'on vous a dit: aujourd'hui la Société entière est à la merci d'un coup de main.

Et qui est prêt à l'opérer? Votre esprit d'opposition. Plus du tiers de la bourgeoisie descendra dans les filets du socialisme, attiré par l'esprit d'opposition, toujours certain de réussir.

Quel gouvernement a pu se fonder de nos jours, sans soulever aussitôt dans les instincts bourgeois l'esprit d'opposition?

L'esprit d'opposition est issu de l'envie[1]. Voyez les classes et les hommes qu'il caractérise en ce moment! L'esprit d'opposition envers le pouvoir vient, par un chemin détourné, du même point que l'esprit d'opposition

(1) De là vient, en France, que l'esprit critique, sorti de la même source, est plus commun que l'esprit d'admiration.

envers la vérité : des cœurs impatients de la supériorité du bien. Il descend en cachette des consciences pauvres, des consciences révoltées... Observez si les mêmes hommes ne sont pas opposés à la Foi comme à tout bien [1] !

Bref, comme il faut parler clair, l'esprit d'opposition coule de l'esprit révolutionnaire, lequel tient son réservoir dans la Bourgeoisie et sa racine dans l'orgueil.

Et dire que la même classe qui, depuis 1789, a déchiré la France par son esprit d'opposition, veut en faire encore aujourd'hui ! Or, quand la Société s'écroulera, ne s'écroulera-t-elle pas sur ces hommes qui ont pris leur incapacité religieuse pour un grand art de gouverner ?

Mais attendez ! Les questions marchent toutes seules : on descendra de la Foi à l'autorité, et de l'autorité à la propriété...

CHAPITRE XI.

A quoi tient la Propriété.

Point de responsabilité de l'homme devant Dieu, dès lors plus d'inviolabilité, et dès lors plus de propriété.

L'homme n'est inviolable que parce qu'il est respon-

(1) Dans le cœur humain, il n'y a que l'orgueil qui ne soit pas éclairé par les plus terribles leçons. Les hommes du banquet du 23 Février ne se contentent pas d'avoir renversé leur propre monarchie ; ils viennent encore aujourd'hui opposer leur pensée à celle du gouvernement. Ces esprits ne voient dans le Pouvoir que ce qu'il y a d'assujettissant ; ils ne le sentent plus comme le représentant de la loi. L'Autorité, de même que la Foi, n'a rien d'assujettissant pour les bons.

sable devant Dieu. La propriété, fruit chancelant de l'homme, n'est inviolable que de l'inviolabilité de l'homme.

Dès qu'il n'est plus respousable devant Dieu, il perd sou inviolabilité sur la terre; sa propriété n'a plus rien de sacré. Qu'il la défeude s'il le peut. Mais la propriété a perdu ses titres légitimes.

Quelle chose resterait inviolable ici-bas quand l'homme ne l'est plus?

La propriété, et déjà ils le disent, est une pure occupation. Or, l'occupation n'est qu'un fait; nous ne sommes déjà plus sur le terraiu du droit. Il en devient d'elle comme de l'hérédité du pouvoir. Ce dernier n'est qu'un fait, il s'agit de posséder. Comme en tout il faut commencer, qu'uu individu se présente et produise un fait d'occupation, le voilà légitime!

Sait-on à quoi tient l'homme? Il tient à Dieu. Arrachons de là sa racine, uous verrons s'il reste debout!

Par l'effet de sa chute, l'homme est à l'état d'envie. Quand le peuple entendit pour la première fois ces mots: La propriété c'est le vol, il a senti le raisonnement justificateur de ce qui sommeillait en lui depuis qu'il a perdu la Foi. Et sa conscience ainsi faite, il a marché d'uu trait dans la Révolution.

Ce mot est le grand mot de l'époque. L'homme qui l'a écrit, est celui qui en a le mieux formulé l'erreur. Le peuple va et dit: Je ne demaude que ce qui m'appartient.

Que lui répondrez-vous? Ne lui avez-vous pas vous-mêmes appris qu'il n'y avait pas de choses sacrées? Quand il rira de votre droit, quelle réplique ferez-vous? N'avez-vous pas, pendant trente ans, ri et rimé vos chansons sur tout ce qui nous rattachait à Dieu?

Ah! vous avez cru que l'homme se dépouillait ainsi

de tout devoir sans être dépouillé de son droit! Vous avez pensé que vous n'aviez aucune responsabilité devant Dieu, et voilà que vous n'avez plus d'inviolabilité devant l'homme...

En refusant à Dieu votre cœur, vous vous êtes retiré le pain. Vous saurez comment les lois de ce monde sont faites!

CHAPITRE XII.

A quoi tient la Société.

C'est la nullité de la bourgeoisie qui fait toute la puissance du socialisme; nullité dans la doctrine, nullité dans les mœurs. Le scepticisme laisse la place vide. Il ne faut pas s'étonner si la première doctrine venue vient la prendre.

Après le scepticisme, la première doctrine venue, c'est la négation du mérite, ou de la sanction divine. Snppression de Dieu, abolition de l'homme.

Puis, la première pratique venue, c'est le mépris de l'homme et l'occnpation de ses biens, pour passer à la jonissance. Y a-t-il une idée plus simple?

En coupant tontes nos racines, le scepticisme a passé aussi bien sous les lois qne sons l'âme. Vous pourrez arracher maintenant toute la civilisation brin à brin, rien ne tient plus.

Les notions du droit sont tombées des consciences. Déjà vons sentez que dans la force est votre seule ga-

rantie, pour votre bien, votre famille et votre sang ! Par votre scepticisme, vous avez livré Dieu : que pouvez-vous désormais réclamer?

Dans ce peuple, que vous avez tout à la fois privé de religion, de principes et d'exemples, il est un sentiment auquel vous n'échapperez pas aisément. Il vous dit : Si, le lendemain de Février, nous n'avions demandé qu'une moitié de vos biens, vous laissant l'autre, comme vous l'auriez vite cédée !

Cela part de cette idée du peuple, que tout est à lui ; que vous êtes des détenteurs et des administrateurs pour le moment. Pour bannir Dieu et abaisser la royauté, vous avez déclaré le peuple souverain. Le voilà donc reconnu maître. Mais de quoi, certes, si ce n'est des biens de la France, que vous possédiez lorsque vous étiez souverains? Il est si certain de son droit qu'il vous tolère. Il ne veut pas tout absorber ni tout détruire encore ; mais le jour n'en tardera pas. Il s'agit bien du code aujourd'hui!

C'est par tolérance de sa part que vous possédez : vous existez par la grâce du peuple ! Et cependant les faits prétendent, au contraire, que le peuple n'existe que par nous !

Vous commencez à comprendre qu'il faut sérieusement combattre le socialisme. Mais le socialisme ne se combat pas, du moins comme vous l'entendez. La force n'est pas ce qu'il faut pour l'anéantir. Le socialisme n'est que l'envie qui éclate naturellement chez les peuples, à mesure qu'ils perdent la Foi. Pour en triompher, il faut rendre la puissance à un dogme qui, non-seulement apporte au monde l'explication de la richesse et de la pauvreté, mais encore, d'une part, atténue dans les âmes les effets de l'envie, et, de l'autre, y fait naître l'amour du prochain.

De là sortait la sève avec la garantie de l'ordre économique entier. Le Catholicisme expliquait tout, faisait tout, et maintenait tout. Qu'il revienne, ou tout s'écroule!

CHAPITRE XIII.

Sans la chute, le socialisme a raison.

Chez nous toute révolution n'est qu'une explosion de l'erreur. L'homme veut jeter au dehors, dans l'institution, ce qu'il a conclu dans sa pensée. D'ailleurs le bien vient d'un effort, et il est rare qu'il puisse éclater de la sorte. On est donc à peu près certain que toute Révolution vient du mal.

Nous ne cessons de dire : Sans cet homme, sans ce fait, ou sans tel accident... Méfions-nous de cette pensée. Un événement social a une source sociale. Ne nous pressons point de jeter la première pierre. Si, par action, par pensée, ou par intention, le péché n'eût pas été universel, le fait ne l'aurait pas été.

La bourgeoisie assiste aujourd'hui aux discours de M. Proudhon, comme la noblesse assistait jadis aux scènes de Figaro. Celle-ci se croyait hors de la portée de l'attaque; celle-là trépigne de mépris et de fureur, tant elle se croit loin d'une idée si sauvage.

Cependant l'idée est la sienne : la négation de la Chute, autrement dit du Christianisme, rend du même coup illégitimes l'emploi de l'autorité, la hiérarchie entre les hommes, et toute la propriété acquise jusqu'à ce jour...

La condamnation paradisiaque une fois oubliée, l'idée du mérite tombe, la terre préexiste à la culture, le socialisme a raison.

Il part des plus hautes régions de la pensée et fait explosion dans les mœurs. Ne nous étonnons pas si l'idée qui remplit les imaginations s'est condensée sur quelques têtes[1]. C'est là une vision dont le peuple ne peut tarder de prendre connaissance.

Si les hommes n'ont point à se dégager du mal, ni à s'élever individuellement et par divers degrés au bien, il n'y a point parmi eux de hiérarchie de mérite : l'égalité radicale est la loi. Et si la terre, à cause de l'homme, ne fut pas rendue stérile, si sa fécondité est toute spontanée, le capital n'a plus en nous sa source, la propriété n'a plus de titre, l'occupation est notre unique droit. — Vous faites des dogmes, et vous ne voulez pas que les fervents les mettent en pratique !

Comment répondrez-vous sans quitter le point de vue humain pour rentrer dans celui de la Foi, qui est toute la pratique humaine ?

(1) Parmi ces milliers de projets d'*association générale, nationale, départementale entre ouvriers*, on en lit un qui commence ainsi : « Dieu a placé les hommes au milieu des richesses de la terre... — Toujours la même idée ! Si l'on ignore la science, au moins qu'on s'en rapporte à la Bible : « A cause de toi, la terre ne produira que des épines ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. (*Gen.* ch. III.) » Et l'on croit apporter une thèse supérieure à celle du christianisme !

CHAPITRE XIV.

Sources et siége du socialisme.

Ce qu'on guérira du socialisme plus difficilement que le peuple, ce sera la bourgeoisie. Le premier veut le renversement de la Société par les faits; la seconde le demande par les idées. Voilà la différence.

Le socialisme n'est que la négation de la Société, c'est-à-dire de l'homme, c'est-à-dire du mérite, de la religion, de l'autorité, de la justice et de la propriété, enfin de tous les murs de l'édifice.

Les passions orgueilleuses qui ont sapé la Foi, les ambitions impuissantes qui ont détruit l'autorité, les mœurs fatales qui ont miné la famille, sont depuis soixante ans les sources du socialisme, dans lequel on baigne maintenant. Le socialisme n'est que le mal d'un peuple que quitte la civilisation.

Où se tient le scepticisme argumenté, la cupidité en doctrine, et le bien-être pratiqué? Le peuple n'a tout ce socialisme que par instinct, comme un être auquel on ôte momentanément la raison et auquel il reste les sens. Tandis que vous appartenez par l'âme au socialisme.

Ce besoin du bien-être qu'on attend du pillage, ce niveau de terreur qui doit courber les hautes têtes, tous ces espoirs de luxe et de plaisir qui charment ce peuple encore enfant, sont sortis un à un de cette soif du gain, de cette haine de toute noblesse, de cette ardeur de jouir

répandues par les idées et par les mœurs de la classe qui gouverne en France depuis 89.

Son sceptisme, ou bien plutôt son ignorance des principes élevés, lui fait croire qu'on peut impunément détruire la religion d'un peuple, c'est-à-dire mépriser les croyances qui servaient de base à sa conduite, lui donner l'exemple du luxe, le livrer à sa liberté, autrement dit à la licence, l'abandonner à l'athéisme, et que la nature sera assez forte pour maintenir chez ce peuple la civilisation !

Mais au premier choc on verra qu'il n'y a plus de patriotisme dans la nation, de discipline dans l'armée, de principes dans les consciences, de probité dans les affaires, d'honneur dans les individus, ni de sentiments dans les cœurs. L'orgueil, l'envie et la haine seront la religion des masses, et la civilisation croulera en même temps que la nature humaine.

Pourquoi des hommes d'affaires qui se flattent de ne point comprendre les idées élevées, s'obstinent-ils à vouloir gouverner? Dans les classes industrielles qui enveloppent déjà la France, l'abaissement intellectuel est arrivé au point qu'on croit faire preuve d'intelligence, en déclarant qu'on dédaigne les études et les principes supérieurs ! Les choses qu'elles ne comprennent pas sont des rêves : les hommes sont en ce monde pour gagner de l'argent et pour jouir. C'est par ces saillies qu'on espère remplacer le christianisme dans le peuple !

Ce peuple s'est révolté, il vous a demandé vos biens, il a renversé des Gouvernements, brisé des lois, chanté ses horreurs, égorgé un archevêque de Paris : pensez-vous que tout le crime soit sur lui?

Vous connaissez le résultat économique de l'abus du commerce, en voilà le résultat moral, en voilà l'effet poli-

tique. Vous l'appelez socialisme quand il met la main sur vous: il commençait quand vous mettiez au pillage les mœurs, l'Autorité et tous les droits. Le but philosophique, le but réel du socialisme, n'est pas d'attaquer telle ou telle personne, mais de reprendre l'homme à Dieu et de le rendre à ses sens. Si c'est à vous que l'on s'adresse, c'est que vous étalez les choses qui reviennent aux sens.

Avouez-le: pourrait-on dès aujourd'hui vous rendre à Dieu et faire rentrer en vous la Foi, l'humilité et la frugalité chrétienne? Il est donc plus difficile d'étouffer le socialisme en vous que dans la foule... Il est bien plus aisé de faire tourner le peuple au bien, que de changer le cœur du riche.

CHAPITRE XV.

La bourgeoisie ouvre elle-même la porte au Socialisme.

Pas d'équivoque : ou tout le capital est légitime, ou il est tout illégitime! Il est possible que vous ne posiez pas ainsi la question, mais c'est ainsi que la pose la Révolution. On ne peut la poser mieux.

Vous doutez, vous tergiversez.. vous vous demandez s'il est légitime en toute manière; si, par exemple, la destruction de la féodalité ne fut pas celle d'un capital illégitime? si les biens de l'Eglise, si les titres immatériels acquis par la noblesse, si le droit de propriété pour les couvents sont choses légitimes? Enfin vous en êtes à faire des distinctions: eh bien! vous êtes socialistes.

Il est évident que si le Capital, autrement dit ce qui est produit et conservé, n'est pas totalement, absolument, imprescriptiblement légitime, le socialisme a raison!

Hésiter, faire une restriction, c'est ignorer entièrement ce que c'est que le capital. C'est ignorer qu'il n'y en a pas un atome qui n'ait été distillé par une privation, contenu dans une vertu, et transmis vivant par un homme apte à le porter. Ne vous étonnez plus des forces de la Révolution!

La quantité de capital est juste notre quantité de vertu. Car sur le point où cette vertu fléchit en consommation, le capital disparaît. Tout lac se tient au niveau de son déversoir. Ce fait peut-il tromper d'un millimètre? Que le vase se fêle sur le bord, le fluide s'écoule d'autant. Vous êtes donc sans traditions? Si votre propre légitimité vous est inconnue, qui combattra pour vous?

La bourgeoisie est tout simplement socialiste. Elle maintient en religion et en morale justement le principe d'où le socialisme déduit sa pratique économique. Quand la bourgeoisie dit qu'elle n'est pas socialiste, elle sait bien peu ce qu'elle dit, elle ne sait pas ce qu'elle pense. Elle est socialiste même par la racine économique. Ecoutez-la parler des envahissements de l'Église, des empiétements des Ordres religieux, d'une meilleure répartition du capital, de sa mobilisation, de banques hypothécaires, de prévoyance publique, de contributions pour le crédit, etc., etc.; autant de gages offerts au socialisme[1]!

(1) Sans l'appui des Girondins, les Montagnards n'eussent point réussi. Le désordre ne réussirait pas au sein des civilisations sans l'appui des déclassés et des gens de bien abusés.

Mais ces derniers ne restent jamais impunis. Après la victoire commune, la lutte recommence pour écraser les gens de bien. Les Girondins succom-

Depuis 1830, on a vu le néant de bien des rêves ; beaucoup d'illusions se sont évanouies ; beaucoup s'évanouiront encore : toutes celles que vous professez ! Mais en croulant, ces pans de mur écraseront ceux qu'ils abritent. Ces esprits qui émettent aujourd'hui des déductions effrayantes, ne font que pratiquer des principes qui couvent depuis près de vingt ans chez leurs chers publicistes, chez leurs graves historiens. Ces politiques blêmes n'ont-ils pas déclaré que jamais la propriété n'a passé dans une classe que par un fait social[2] ?. Dès lors, rien de meilleur que les révolutions !

Commode abstraction, que ce capital qui préexiste par lui-même, que personne ne crée, mais que tout le monde possède, se fait passer, ou se partage au moyen des bouleversements ! Littérateurs, qui ne connaissez ni les faits, ni la science des richesses, ni la nature humaine, ni les lois qui viennent de Dieu, combien vous portez avec grâce les clefs de notre ville à l'ennemi !

Qu'elles le sachent, les classes inférieures n'arriveront à la propriété par aucune révolution. D'après l'ordre établi de Dieu, les hommes ne s'élèvent que par leur vertu ; les classes, que par leur mérite et leurs services.

bèrent, après quelques mois, sous la hache de leurs terribles auxiliaires. Avis aux hommes qui se donnent au Tiers-parti.

(2) Ils laissent à la foule le soin de conclure à une révolution nouvelle pour faire passer la propriété dans les classes qui n'ont que de l'avidité...

Ils disent, par exemple, qu'en 89 la bourgeoisie se composait des gros fermiers des riches terres. La révolution les a constitués propriétaires de ce qu'ils exploitaient. Et cependant, qui avait créé et contenu ce capital qu'ils exploitaient ? Or s'ils ne l'avaient pas créé, comment étaient-ils aptes à le conserver, ce qui n'est (en cette circonstance aussi) que continuer de créer ?

CHAPITRE XVI.

Arrivons à la grande supposition.

Choisissez, dans chaque commune de France, les vingt meilleurs propriétaires, choisissez-y également les vingt habitants les plus dénués, et comparez-les ! Comparez-les comme pères de famille, comme cultivateurs, comme moralité, comme épargne, comme sobriété et comme activité ! L'Economique disait : La propriété crée la moralité. C'est la moralité, au contraire, qui crée la propriété.

Comme le croient les littérateurs aujourd'hui, la légitimité du capital n'est pas dans sa répartition : elle est dans sa CRÉATION. Là est sa répartition véritable.

En France, sur environ huit millions de pères de famille, six millions sont plus ou moins propriétaires, et deux millions ne le sont pas. Faites que, par une révolution, ces six millions soient dépossédés pour que les deux autres millions reçoivent la propriété, qu'arrivera-t-il?

Si l'on excepte ceux qui mourraient à la peine, dans vingt-cinq ans les choses seraient comme auparavant. Les derniers, par leur conduite, verraient la propriété retourner, de leurs mains, dans celles qui la possédaient naturellement. L'endetté retombe dans l'étable du créancier. Mais comment se serait opérée cette mutation? Par un déficit de vingt-cinq milliards sur le sol, au cas où il en vaudrait cinquante.

Et il n'est question ici que de l'agriculture, où le travail,

plus uniforme, ne demande que de la vertu. Appliquons la supposition au reste de l'ordre économique. Remplaçons les cent mille premiers industriels, banquiers, négociants, artistes, savants et magistrats que possède la France, par cent mille autres désignés au hasard, il ne faudra que quelque mois pour voir en France toute industrie, toute banque, tout négoce, tout tribunal anéantis. Sur le papier on peut changer beaucoup de lois; on ne transforme pas trente-six millions d'hommes.

Que d'illusions! Au train des choses, si la France y résiste, nous n'aurons plus d'industrie avant trente ans... Il ne sera plus possible de vendre à l'étranger un objet produit avant d'avoir ramené notre viande, notre pain et notre laine à aussi bas prix que chez lui. Tant que l'homme coûtera plus en France qu'à l'étranger, notre pays sera sur le bord de sa ruine économique. A nous entendre, nous ne vivons, depuis soixante ans, que pour établir l'égalité; et, portant nos capitaux sur les industries de luxe et d'agiotage, nous n'avons même pas songé à mettre le pain, la viande et la laine à meilleur prix; c'est-à-dire, à faire que le sang du peuple coûtât moins! Les nations ne vivent ni de papiers ni de paroles.

On a tellement prodigué la flatterie au peuple français, que celui qui aujourd'hui dira vrai verra son patriotisme suspecté.

CHAPITRE XVII.

Des rêves économiques.

Il n'y a pas de questions économiques, il n'y a que des questions morales.

Otez quelques heures de travail, et, si l'homme est immoral, au lieu d'employer ce loisir en faveur de son âme, il l'emploie en déréglements qui consument son corps.

Trouvez le moyen d'augmenter le salaire, et, si l'homme est immoral, au lieu de le consacrer au bien-être de sa famille, il le donne en ivresse à ses sens.

Donnez plus de liberté politique, affaiblissez les lois pénales, et, si l'homme est égaré, il n'en fera que plus de mal.

Multipliez les banques d'emprunt, puisque ce sont là vos idées, pour offrir inconsidérément de l'argent à la terre, et généralement le cultivateur n'en sera que plus endetté. Etc., etc.

Vous parlez d'abolir l'usure : ce serait bien ; mais combien vous connaissez peu l'homme ! L'usurier est très-souvent l'être le plus utile aux campagnes ; il porte l'argent à un taux qui, dix-neuf fois sur vingt, empêche le paysan d'emprunter. Or, en général, tout paysan qui emprunte est à peu près perdu.

L'usurier est comme le loup, premier garde champêtre des forêts. Sans le loup et la bête féroce, les moutons eussent brouté toutes les pousses ; on ne verrait pas un

arbrisseau sur la terre. De même, sans le reptile, l'empire du loup s'étendant, on ne verrait pas un gazon. Sans la frayeur inspirée par l'usure, qui peut dire où les dettes iraient! Mettez l'argent à la portée du paysan, dans peu le sol deviendra la proie des banquiers, et la France aura le sort de l'Irlande.

Toujours de la théorie sans jamais s'inquiéter des faits! Savons-nous quel est celui qui emprunte? C'est celui qui ne sait pas mettre sa consommation en rapport avec son produit.

Jamais fortune rurale n'a commencé par l'emprunt, et par l'emprunt ont commencé la plupart des ruines. Il faut que l'argent ait été gagné pour qu'il soit bien employé. La force qui l'a mis de côté est seule capable de le fixer en capital, au lieu de le convertir en aisances, en consommations intempestives. On était plus pauvre en argent avant la Révolution : pourquoi empruntait-on moins?

Prêter de l'argent au paysan, c'est verser l'huile sur le feu. Il faudrait que l'homme faible qui veut emprunter employât mieux ses efforts, et il se place sous une charge nouvelle! Pour venir en aide à trois ou quatre familles judicieuses, l'emprunt en ruine quarante.

Traquez les usuriers, mais laissez des difficultés à l'emprunt. Là est une des grandes sauvegardes de la durée d'un État. Croyez-en la sagesse antique, croyez-en celle de Dieu, qui a prêté lui-même une si faible avance à la terre!

Faites venir les capitaux sur le sol, par le travail, par la vertu, par les récompenses, par les anoblissements, et non par l'emprunt. Celui qui apporte ses propres capitaux à la terre est un homme vertueux, un bienfaiteur de la France. Celui qui emprunte sur son champ, enlève un angle à sa muraille et frappe du marteau son pays.

CHAPITRE XVIII.

De la banque agricole.

Créer des banques dans les campagnes, c'est mettre un rasoir dans la main d'un enfant. Pour relever les cultivateurs, ne prenons pas le vrai moyen de les ruiner.

Vous dites : Nous ne prêterons que pour couvrir le tiers de la propriété. Vous arrivez trop tard, c'est déjà fait. Auriez-vous des desseins de haute perfidie, comme de prêter pour la moitié des immeubles? L'autre moitié se trouvant dès lors paralysée, dans vingt ans la France, territoire et population, appartiendraient à la compagnie des banques, comme le sol de la Turquie au Sultan. Vous direz alors aux paysans que vous avez détruit le régime féodal ! Assistance publique, Banque agricole, moyen nouveau de relever les nations auxquelles on ôte Dieu et les mœurs !

Pour ruiner un pays et le jeter dans le désordre, il suffit d'y venir avec de l'argent. Le désir n'étant pas de porter nos capitaux sur l'agriculture, mais de paraître entreprendre une amélioration nouvelle, élevons au moins nos lumières au niveau de nos intentions. Ce peuple est malade, nous le savons bien, ne hâtons pas encore sa fin. Il n'y a d'effets certains que ceux des mœurs.

La servitude politique est le signe de la servitude morale. Au fond, n'en exceptons même pas l'Irlande, ni à plus forte raison l'Italie.. Il y a toujours quelqu'un tout

prêt pour mettre un peuple en servitude; le beau est de n'y pas tomber. Tous les peuples qui existent se sont affranchis d'une servitude. C'est ce que n'ont pas fait les peuples qui laissent leurs mœurs s'affaiblir.

Voyez la Suisse : l'Europe l'a-t-elle amalgamée? Et la Hollande : ses limitrophes étaient assez puissants. Non qu'il faille justifier l'Autriche à l'égard de l'Italie, ni moins encore l'Angleterre à l'égard de l'Irlande, c'est pur égoïsme de leur part. Mais c'est par pur égoïsme aussi qu'on est conquis et dévoré. Dieu veut que les peuples qui ont le plus de moralité soient les maîtres. Ceux qui n'ont pas la vertu de répandre leurs sueurs ni l'héroïsme de verser leur sang, ne conserveront pas leurs foyers.

Un peuple qui, depuis l'existence de l'Europe moderne, n'a point su fonder sa nationalité, est un peuple indigne de la posséder. Les ignorants répètent haut que la Papauté a mis obstacle à l'unité de l'Italie. C'est-à-dire que si le christianisme n'avait pas placé son siége chez ces populations, restes de l'antiquité, comme la Grèce et comme l'Egypte elles n'existeraient déjà plus.

Donner artificiellement la nationalité à un peuple, c'est remettre de la fortune à un mendiant : il faudrait à tout moment recommencer. Ah! revenons de tant de rêves! Nous croyons décider les questions par les idées, par les armes, par la politique, par les institutions : il n'y a pas de questions politiques, il n'y a que des questions morales.

CHAPITRE XIX.

Les biens du Ciel sont les agents de production des biens d'ici-bas.

Le bonheur ou la suprématie de l'homme dépend de sa vertu. (C'est ce que les politiques en ce moment ne voudraient pas.) L'économique ne fait que prouver ce que nous a dit la morale.

Lorsque les uns sont tout prêts à produire et à épargner, lorsque les autres ne sont disposés qu'à jouir et à consommer, l'union entre les hommes n'est pas possible.

Les lois civiles n'existent dans la Société que pour protéger les bons contre ceux qui ne le sont pas encore, mais qui le deviennent peu à peu, à mesure que la Société se répand.

Les lois économiques ne font que protéger celui qui s'est rendu apte à produire du capital contre celui qui ne l'est pas encore, mais qui peut le devenir chaque jour en passant, par la porte de la vertu, de la position du travail pur à celle du travail escorté.

Si tous les hommes étaient également aptes au capital, ils pourraient s'associer, parce que ce ne serait plus la juxta-position du principe qui agrége et du principe qui dissout. Pour conserver son existence, la Société jusqu'à présent n'eut d'autre soin que de mettre le premier à l'abri du second.

Ce soin, c'est la protection. La protection s'est appelée la sûreté, et la sûreté est donnée par l'autorité. Sans

l'autorité, il n'y aurait ni production ni capital sur la terre. La loi n'est que pour assurer ce qu'il y a de fait dans la Société.

Comme la différence entre un peuple sauvage et un peuple civilisé, est que ce dernier possède du capital et que celui-là n'en possède point; de même la différence entre l'état sauvage et l'état civilisé, est que celui-ci protége le capital, et que celui-là ne le protége point.

La Société est un beau vase qu'il faut empêcher de se fêler et de couler. Le progrès dans la loi ne consiste qu'à en consolider et à en élever les bords. Le capital, c'est le contenu; le droit de propriété, c'est le contenant.

Nous n'avons pas à attendre notre richesse des gouvernements, mais de nous-mêmes. L'homme seul peut produire, seul il épargne pour s'enrichir, seul il peut se faire universellement apte à porter le capital de façon à rendre l'association possible. Donc tout découle de la morale, et presque rien du pouvoir; donc le bonheur de l'homme dépend moins de la vertu des autres que de sa propre vertu.

Or une telle vertu, qui consiste à beaucoup travailler pour peu jouir, ne peut naître, subsister et persévérer sans la perspective d'une compensation infinie au sacrifice inouï qu'elle exige. Les biens du Ciel sont les véritables agents de production des biens de la terre!

Relisons la loi économique tout entière : la richesse sort de la production, la production du capital, le capital de la vertu, et cette vertu de la Foi. Les peuples du globe sont riches en proportion de leur foi; ils s'éloignent de la richesse à mesure qu'ils s'éloignent des puretés du Christianisme.

Le christianisme savait ce qu'il faisait quand il prêchait

à la fois le travail et l'abstinence! Il ne demanda aux Barbares que deux vertus, et au sein des forêts il éleva les civilisations modernes. Tout le secret que l'étude de la philosophie m'a permis d'entrevoir est dans cette pensée : Pour connaître un fait dans le temps, il faut en savoir le but au-delà du temps.

Non, la vertu qu'il faut pour produire n'est point en proportion avec les biens qui en résultent ici-bas! D'où l'on voit clairement que le travail ne fut pas fait pour nos besoins, mais nos besoins pour le travail et les autres vertus qui mènent l'homme dans le Ciel.

CHAPITRE XX.

La Révolution a tout envahi.

Nous sommes tous révolutionnaires, c'est-à-dire tous dans l'erreur. L'époque nous emporte; l'homme presserait en vain ses pas dans un sens opposé à la rotation de la terre. Depuis soixante ans[1], tout concourt au triomphe de la Révolution.

Tous révolutionnaires, car nous nous tenons tous en dehors de la donnée chrétienne. Les doctrines, les gouvernements, les Rois mêmes qui croisent le courant, sont révolutionnaires. Si ce n'est point par tel côté apparent de la politique, c'est par la morale, c'est par l'économique,

(1) L'auteur écrivait en 1848-1849, et commençait à imprimer la première édition de ce livre en 1850.

c'est par quelque erreur cachée, c'est par tout point de vue où l'on s'accorde avec l'homme, où l'on s'écarte de l'Eglise.

Voilà plus de soixante ans que les révolutionnaires font les lois. Depuis 89, la législation n'a été qu'une pratique de la Révolution; l'administration, qu'une sorte de dictature révolutionnaire. Et, comme on l'a judicieusement remarqué, l'esprit révolutionnaire a peut-être plus détruit par voie administrative qu'il ne l'avait fait par la voie des proscriptions[1].

La liberté donnée à tous les cultes et à l'accroissement de la mauvaise presse, l'enseignement continu de l'Université, le scepticisme avoué chez les autorités administratives et gouvernantes, l'art d'engouer pour les entre-

(1) Déjà, en 1816, M. de Chateaubriand parlait d'un système d'administration à substituer à celui des *intérêts révolutionnaires*. « Il faut, disait-il, extirper la Révolution de son propre ouvrage. »

« Le pouvoir essentiellement niveleur de la bureaucratie, dit un autre écrivain, prit naissance avec l'Université et le Code civil, et commença à infiltrer la religion pratique de l'Etat. L'administration fut tracassière, paperassière, sans moralité, sans grandeur : elle fut par excellence le pouvoir et le domaine de la bourgeoisie. Là se sont jetées ces médiocrités de condition et de caractère, si abondantes dans la race bourgeoise, et qui, malgré leur ambition, ne voudraient pas plus du pouvoir s'il fallait l'exercer avec éclat, que s'il fallait l'exercer avec péril.

» Sous l'Empire, cet esprit parut moins. A la Restauration le prestige décrut. La Révolution de Juillet produisit un effet analogue. La nouvelle génération des employés valait de moins en moins celle qui l'avait précédée. C'était la petite bourgeoisie toute pure, la progéniture philosophique et morale de l'Université. Combien y en avait-il qui ne fussent pas voltairiens? Dans les départements où l'esprit religieux avait conservé quelque empire, on envoyait de préférence les adversaires systématiques de la religion. Un préfet allant régulièrement à la messe eût fait dire à la Gauche : Il y a vingt préfets en France publiquement affiliés avec les Jésuites. »

Compte-rendu du livre d'un ancien Préfet sur l'*Administration*.

prises d'industrie ou d'agiotage, la persistance à décourager l'agriculture et à favoriser le morcellement du sol, la dispersion de la famille, la mobilisation du capital, les encouragements donnés à la marche du luxe, à l'érection des théâtres et des palais de l'agiotage, la persistance à placer l'honneur dans l'argent, et à ramasser peu à peu tout le pouvoir dans l'Etat, pour faire mourir à petit feu le pouvoir de l'Eglise, ont opéré au sein des esprits et des faits, un bien autre désastre que toutes les furies de la Terreur.

Nous n'avions pas besoin de Février pour faire entrer le socialisme. L'Administration et la Législation n'avaient qu'à continuer, et toute la société du roi Louis-Philippe, ses bourgeois élevés dans ses colléges, nourris dans ses administrations, et gouvernés par ses doctrines, se réveillant un matin en plein socialisme, eussent eux-mêmes éconduit ce roi aux frontières. En réveillant par ses alarmes une certaine réaction, Février a peut-être empêché cette extinction affreuse de la société française!

Et dire que, depuis 60 ans, pour prendre cet ensemble odieux de mesures législatives, on se rejetait sur la nécessité des temps! Il fallait arrêter la Révolution par la Foi et par les mœurs, on n'aurait pas été contraint alors de la suivre pas à pas en lui lâchant tous les matins sa proie. Aujourd'hui la bête a fini; c'est vous qu'elle demande.

CHAPITRE XXI.

Juger d'après les principes ou juger d'après les faits.

Il faut voir le vrai fond des choses. Les uns jugent d'après les principes, et les autres à la vue des faits. Or les principes sont les lois d'après lesquelles se déterminent les consciences, et de ces déterminations découlent les faits sociaux. Ces faits ne sont que le résultat de nos déterminations intérieures.

Les faits jettent il est vrai une certaine lumière sur les principes qui les ont amenés. Mais les principes annoncent à coup sûr les faits qui se produiront, car ils en sont la source. Les hommes ne peuvent échapper aux mobiles qu'ils se sont donnés. Dans ses prinoipes, la Société lit son propre avenir. Elle voit si elle marche à son salut ou à sa perte.

Ceux qui jugent aujourd'hui d'après les faits perdent de vue la portée de l'époque. Voyez, en morale, la disproportion entre ceux qui se conduisent d'après les principes et ceux qui se conduisent d'après les faits. Entre ceux qui jugent de la Société d'après les principes et ceux qui en jugent d'après les faits, la différence est la même.

Ceux qui, le 23 février, jugeaient d'après les faits, dormaient en toute sécurité; la Foi qui, depuis dix-huit ans, jugeait d'après les principes, veillait dans une triste attente. Les premiers, voyant à cette heure l'ordre reparaître, pensent que tout se termine ainsi. Les seconds

savent que les principes ne s'arrêtent qu'à leurs conséquences. On croit le crime fini dès qu'il est consommé: mais c'est l'instant où il commence...

Vous avez tous porté cette époque dans vos cœurs: vous la porterez maintenant dans vos intérêts, dans vos familles, dans votre propre existence! Et nous n'en franchirons pas les difficultés en redoublant d'orgueil et d'opiniâtreté, mais en revenant sur nos pas avec un profond repentir. Voilà ce que les principes enseignent.

CHAPITRE XXII.

Le Socialisme occupe la place de la Foi.

Le Socialisme est bien nommé. Il porte dans son nom propre toute l'erreur qui l'a fait. Nécessité, au reste, à laquelle l'erreur n'échappa jamais. Le Socialisme signifie l'homme se substituant à Dieu, et la Société se substituant à l'homme[1].

La Société aurait tous les devoirs, laissant à l'homme tous les droits, mettant l'institution à la place de la conscience, remplaçant la nature humaine par les prévisions de la loi, comme si c'était la Société, et non l'homme, qui dût gagner le ciel! *O homines ad servitutem natos!*

Le socialisme est l'erreur la plus complète qu'il y ait.

(1) Certes, l'individu doit tout à la Société. Mais si la Société l'a élevé, ce n'est pas pour se mettre à sa place! La Société est faite pour l'homme, et non l'homme pour la Société, comme nous l'insinue doucement le dogme hypocrite de la Terreur...

C'est le contraire exact du Christianisme. Aussi, le socialismè a-t-il accès dans les esprits en proportion de la retraite de la Foi : il en occupe les mêmes points...

Il n'en sortira que lorsqu'elle y rentrera ! Chercher à le combattre par la police, par les institutions, par les journaux et par les lois, autant vaudrait battre l'eau. On sait comment il faut le combattre : pour le moment, avec les armes, et pour toujours, avec le Dogme.

Aujourd'hui il n'y a que deux choses claires (c'est-à-dire complètes) : toute la vérité, ou toute l'erreur. La nature humaine elle-même pose la question totale. Ou par cupidité elle prend tout son moi pour elle, ou par amour elle le porte vers Dieu. Le socialisme donne l'erreur la plus tôt faite. Il ne faut que redescendre un à un les degrés, de dogme en dogme tomber dans l'homme. Et de là au Néant la route n'est pas longue.

Aussi trouvons-nous des logiciens parfaits : ils repassent par les mêmes chemins.. Il y a là une chose tout à la fois profonde et simple qu'il faut savoir.

On verra le socialisme partout où se détruit la Foi. On sait donc la seule force capable de l'écarter.

CHAPITRE XXIII.

Cette Révolution est la résurrection des esclaves.

Vu l'état où le voltairianisme et les gouvernements ont mis les masses, la république, c'est la démocratie ; la dé-

mocratie, c'est le socialisme; et le socialisme, c'est la démolition de l'homme.

Veut-on savoir si tel homme est socialistc? Sans attendre qu'il le dise, qu'on examine s'il a la Foi! Quoi qu'en disent nos sciences tronqnées, l'homme ne peut pas se passer d'nne conception explicative. Il s'en fait une constamment dans son cœur.

S'il a rejeté la conception d'après laquelle toute fin est en Dieu, c'est pour celle qui veut que toute fin soit en l'homme. L'envie est l'exhaussement tout naturel du moi. La religion le tenait comprimé en lui offrant son mode divin d'élévation. Otez la religion, et la soupape est supprimée. Cette révolution n'est que l'explosion de l'envie. O libéraux! comptez les gens en position de vons envier, vous saurez le nombre de vos ennemis.

Amusez-vous à vos recensements politiques, à vos perpétuelles élections! Dans les campagnes, vous avez autant de socialistes, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, que vous avez d'hommes pauvres et sans Foi. Dans les villes, vous en avez autant que d'ouvriers. Et vous pensez par vos expédients redresser la natnre humaine! Et vous pensez, par une liste bien offerte, annuler le mal que depuis soixante ans vos exemples déposent dans les cœurs! C'est avoir une pauvre idée de la nature humaine.

Si donc la nature humaine s'est replacée sur son orgueil, comment la guérirez-vous? Si l'envie reprend la place de la justice, comment nous gonvernerez-vous? Si la chair redemande à consommer sans travailler, si le cœur de l'esclave est rentré dans l'homme moderne, comment le préservercz-vous de l'esclavage et le contiendrez-vous avec la politique moderne? Quand l'homme ne se soumet pas de lui-mème à sa conscience, il n'y a d'autre

autorité que la force, comme dans l'Antiquité. Devant le socialisme un seul résultat et un seul remède, l'esclavage. Les faits sont là : hors du catholicisme, le knout; hors du christianisme, les ravages ou la faim, c'est-à-dire la mort. Et ce sont là des vérités qui nous menacent...

Vous aviez cru le socialisme uniquement fait pour les villes; vous l'avez vu dans les campagnes. Au fermier il a dit : Tu ne payeras pas ton fermage ; au locataire : Tu ne payeras pas ton loyer ; à l'ouvrier : Tu auras le produit total pour salaire; à l'immense majorité des endettés : Les hypothèques seront abolies ; puis à la foule : Tu consommeras tout sans travailler. *Panem et circenses*.. Quelle force opposer à celle d'une telle logique? Vous venez de ressusciter les esclaves! mais des esclaves qui n'ont point obéi et qui demandent à vous dévorer.

Toutes vos inventions ne pourront rien sur le cœur de l'homme. Comme le feu devant de la paille, le socialisme s'avancera tant qu'il le rencontrera. Il n'y a plus d'autre parti à prendre que de se mettre à rétablir la Foi. Conseil très-fort, bien entendu, et qui n'est pas l'œuvre d'un jour. Cependant, Dieu vous aidera, et il vous faudra moins de temps pour régénérer ce peuple que vous n'en avez mis à le démoraliser...

Ce siècle est trempé tout entier dans l'erreur; et il est appelé à rétablir la vérité! Qu'est-ce à dire? Qu'on l'attend à l'école du malheur.

CHAPITRE XXIV.

Le socialisme suppose une immaculée conception de l'homme.

Ces hommes, si fiers de leur pensée, ignorent qu'elle leur est imposée ! Toute leur économique découle d'une morale qui a pris possession des esprits ; et cette morale, du point de vue où ils ont été théologiquement conduits depuis l'abandon de la Foi. Le socialisme n'est que la doctrine de l'immaculée conception de l'homme.

Tous ceux qui veulent évincer l'Eglise de la Société, qu'ils le comprennent ou qu'ils l'ignorent, ne partent pas d'un autre point de vue. Ils ne veulent pas d'une institution qui a pour but de relever la nature humaine ! Ils restent persuadés que l'homme se moralise tout seul. Sur ce point leur expérience aurait dû les faire réfléchir..

Un exemple mémorable des fruits du point de vue opposé à celui de la Chute, c'est l'équipée du Gouvernement provisoire. Les hommes, suivant lui, étaient essentiellement bons, et les pouvoirs jusqu'alors avaient été essentiellement iniques : lois répressives, civiles, commerciales et internationales, diplomatie, finances, impôts, Code pénal, tout, jusqu'à la peine de mort, était à refaire et même à effacer !

On défaisait la Société humaine. C'était aisé, il suffisait en tout de prendre le contraire : puisqu'on prenait l'homme pour bon ! Croyant en outre à une richesse immense, la considérant comme fortuitement possédée par ceux qu'on

nomme les riches, ne sachant point ce que c'est que produire sans trop consommer, ils renversèrent toutes les lois économiques. La Production cessa; et d'autre part, ils consommèrent en quelques jours les ressources du trésor sur un pays qui s'engouffrait dans la misère.

Faute d'une doctrine, les républicains descendaient dans le socialisme. Il le fallait bien pour toucher le fond quelque part. Il n'y avait pas eu là de tête assez forte pour prévoir que le républicanisme, né de l'envie, n'était plus qu'un impossible arrêt devant le socialisme. A quelques pas du fond de l'abime, espère-t-on rester en l'air? L'égalité peut-elle s'arrêter sur les frontières de l'ordre politique[1]?

Faut-il être assez maladroit pour emprunter à la langue de l'ancienne Rome le mot de prolétariat? Quoique formés à l'école des poëtes et des historiens anciens, nos libéraux ignoraient que toute l'économique de l'antiquité reposait sur l'esclavage! autrement dit, que si pour entretenir quelques hommes libres, il n'y avait pas eu des masses d'hommes obligés au travail et rationnés comme les animaux, la Société antique n'aurait pas existé. Mais ils ignoraient encore davantage la grande, l'admirable chose, savoir : que, depuis dix-huit siècles une Société toute nouvelle existe sans esclaves! produisant sans que le travail soit forcé, composant du capital sans que la consommation soit réglée! une Société libre, enfin, ne vivant que sur sa vertu!

Un mot dévoile l'histoire du monde; le christianisme a substitué l'esclavage moral à l'esclavage politique. Par là,

(1) Lorsque les républicains ont vu la révolution de Février, ils ont réellement cru qu'elle se faisait pour eux! Quelques honnêtes gens le croient encore aujourd'hui... Espérer après cinquante ans retrouver l'erreur à la même place!

il a rendu possible la Civilisation moderne. Mais c'est en apportant le traitement tout entier de la Chute !

En remettant à la conscience le fouet arraché des mains de l'*herus*, il a achevé l'homme, il l'a rétabli dans toute sa glorieuse responsabilité devant Dieu ! — Mais il faut le christianisme là, vivant, veillant, opérant, toujours présent, pour tenir en éveil la conscience. Sinon, tout rentre dans la mort. Esclavage, servitude, despotisme, ces fortes et primitives digues contre la Chute, aujourd'hui ne sont plus. Et pour nous, maintenant, il s'agit d'être chrétien ou de périr.

Ceux qui ignorent ces choses pèseront-ils beaucoup sur les destinées du monde ?. La science politique doit partir de ceci : que l'homme peut faire le mal ; ils la font partir du point de vue opposé. Ceux qui professent cette immaculée conception de l'homme ne conduiront pas longtemps ses affaires, ou mèneront à l'anéantissement les sociétés humaines.

CHAPITRE XXV.

De l'homme du Socialisme.

L'homme ne nait, comme on le voit, ni libre, ni parfait, mais en puissance de le devenir. Il n'apporte que son germe. Le germe d'un pommier renferme-t-il des pommes? Oui, s'il croit, s'il résiste aux sécheresses, surtout s'il est greffé, comme nous le sommes tous par la Société, alors il donne des fruits.

Si l'homme naissait avec une liberté toute faite[1], il naîtrait avec un mérite tout fait, les socialistes auraient raison, les hommes auraient tous les mêmes droits.

Nous voyons l'enfant au maillot : voilà cependant l'homme. Les idiots, les aliénés ne sont pas devenus tels, ils sont restés tels. L'homme naît idiot; il naît sans liberté, sans volonté, sans mémoire, sans raison, sans aucune des facultés de son âme, précisément pour se devoir l'usage de sa liberté, de sa volonté, de sa mémoire, de sa raison ! De savantes psychologies, n'ayant pas vu le premier des faits de la psychologie, nous apportent de longs chapitres intitulés: L'homme est doué de la liberté, de la raison, etc.; qu'on est tenté de s'écrier comme M. de Maistre : Où donc est l'Homme? jamais je ne l'ai rencontré !

Nous ne rencontrons que des hommes; c'est-à-dire, des êtres auxquels Dieu a donné le pouvoir de devenir des hommes. Il a mis en eux ce pouvoir d'acquérir la liberté, la volonté, la mémoire, les autres facultés, mais seulement au degré auquel ils les acquièrent; à tel point que leur hiérarchie entre eux, au sein de la Société, vient de ce qu'ils n'ont pas tous également acquis cette liberté, cette volonté, cette mémoire, ces autres facultés.

Aussi réclamait-on les droits de l'Homme, au lieu des droits que méritent les hommes ! Voit-on d'où cela provenait ?

Pour l'Homme tout fait des psychologistes, il fallait une société toute faite, des terres toutes prêtes, une nature qui n'eût plus qu'à verser ses dons. Le socialisme se

(1) En ce cas, il ne serait plus libre, puisqu'il ne se devrait plus rien. Mais le libéralisme effleure toutes les questions pour n'en comprendre aucune.

construisait avec perfection sur la psychologie du rationalisme[1].

La religion et l'éducation n'étant plus la condition de l'homme, l'autorité et les lois ne furent plus considérées comme la condition de la Société. Vous créez un monde de toutes pièces, métaphysique, psychologique, morale, politique, économique, puis vous vous étonnez qu'il existe! Vous prendrez maintenant la peine de le détruire.

CHAPITRE XXVI.

Ou catholique ou socialiste.

Il faut être catholique ou socialiste. Toute question n'a que deux termes. Ou le mal est dans la nature humaine, ou il vient de la Société. Tout est là.

S'il n'est pas dans la nature humaine, égalité de tous les hommes, absurdité de la peine, vanité de la religion, iniquité des pouvoirs. Le socialisme s'élève tout d'un jet, car il est en plein sur son droit. Oui, si l'homme est parfait, cette terre est le but. Et prenez garde, cette idée traverse tout, elle embrasse l'économique aussi bien que la politique[1].

Catholique, ce monde est vrai: tout redevient conforme

(1) Toute la politique se balance entre ces deux idées : ou l'homme naît bon, de là la liberté, l'égalité des droits, l'illégitimité du Code pénal et de l'autorité. Ou l'homme naît mauvais, de là la répression, l'éducation, la légitimité de la peine et celle des pouvoirs. La question religieuse est toute la question politique.

aux faits, à la longue pratique des siècles. Socialiste, rien n'est encore: le monde a erré six mille ans, il s'est trompé de fond en comble... Mais alors que deviennent la Providence et la Perfection éternelle? Dieu, qu'a-t-il fait de la création? où prend-elle sa raison d'être?

Ou catholique ou socialiste. Entre les deux extrémités de l'échelle flotte la masse des esprits flasques, tous gradués suivant la bévue de leurs passions. Une question ne s'arrête pas en chemin. Qu'il n'y ait au monde qu'un seul catholique et un seul socialiste, il n'en faut pas davantage !

P.-J. Proudhon est en ce moment l'homme le plus utile de France. Pour résoudre le problème, il faudra bien monter jusqu'en haut ! Il faudra bien savoir si l'homme est tout fait, si la nature est toute prête, si cette vie est notre but, comme le dit Proudhon; ou bien si l'homme se forme, s'il doit s'affranchir du mal, si le capital se fonde par le mérite, et si cette vie n'est qu'un moyen, comme le dit la Foi. Quelle révélation sortira d'une telle époque[1], si notre civilisation résiste !

Le peuple n'a pas toute la sottise qu'on lui croit. Il ne remuera pas cent questions. Dans son bon sens, il apercevra aussitôt si le travail est attrayant, ou bien s'il est une peine. Le reste lui viendra de là...

O hommes d'Etat ! votre rationalisme n'est que la métaphysique du socialisme. Ce dernier est dans le même point de vue que vous. Tel vous faisiez sortir l'Homme de l'Ab-

(1) Quand on aura fini de parler, il faudra traiter la question. Il s'agira de savoir, les yeux sur les faits, laquelle est vraie de la doctrine de la Chute, ou de celle de l'immaculée conception de l'homme...

Des temps approchent dont votre pensée est bien loin !

solu, tel il le reçoit entre les bras du temps. Son économique est la vôtre.

Vous sentez bien que le peuple n'ira point monter dans toutes vos idées, pour redescendre ensuite sur une pratique qu'il peut juger en face. Il n'ira pas s'engager dans votre science, quand les faits la traitent pour lui. Il partira juste du point auquel vous ne vouliez pas qu'il arrive. Jouir! il comprend cela d'un mot.

Il faut bien espérer que Dieu viendra nous secourir! Alors selon votre expression triviale, ô philosophe! mais que les faits vous renverront, le Rationalisme *n'en aura pas pour vingt ans* « DANS LE VENTRE. »

CHAPITRE XXVII.

Protestantisme, libéralisme, socialisme.

L'erreur commence au Protestantisme, et finit au Socialisme. Les autres systèmes sont les diverses stations de la même pensée.

Ce que nous nommions libéralisme il y a quelques jours, n'était que l'avénement de cette pensée dans l'ordre politique. Aujourd'hui qu'elle met le pied dans l'ordre économique, la reconnaîtrons-nous?

Reconnaîtrons-nous que l'homme, obéissant à sa nature dévoyée, voudrait se rendre libre de toute loi, rejeter toute autorité, puis de là redescendre en lui-même pour cultiver sa chair? Reconnaîtrons-nous que le peuple, cédant enfin à tous ses appétits, voudrait vivre sans travailler et

demande à se voir délivré de ceux dont la grandeur ou la vertu le blesse? Reconnaîtrons-nous que la Chute n'est que le premier des faits historiques, que la même donnée reparaît sur eux tout au long; que l'homme n'a toujours qu'une maladie, l'orgueil, ou l'amour exagéré de soi; que la Société n'a pour subsister qu'un moyen : contenir cet orgueil et le guérir?

Ne cherchons pas l'erreur dans l'erreur, mais dans le mal. Les hommes se cherchent, ou ils cherchent Dieu. De là, deux catégories à travers les civilisations, les époques et les classes : les unes édifiant des Sociétés, les autres détruisant l'homme.

Le mal ne s'est tant aggravé de nos jours que parce qu'il s'est érigé en doctrine. L'erreur n'a point manqué à sa logique. Le protestantisme fut le dogme du rationalisme; le rationalisme fut la métaphysique du socialisme; et le socialisme est l'économique des peuples dépouillés de la Foi.

Les socialistes diront aux rationalistes : Ou renoncez au principe, ou admettez les conséquences. Alors les rationalistes resteront interdits. Les rationalistes diront aux protestants : Ou retirez votre principe, ou le peuple est souverain. Alors les protestants se tairont. Mais ce sera trop tard. Le peuple, qui a tout entendu, réclamera son héritage.

La mort s'avance. Si les sectes dissidentes arrivent à temps pour éviter le naufrage de l'Europe, elles seront obligées de se réunir dans le Dogme, contre l'athéisme de la Révolution...

CHAPITRE XXVIII.

Le Socialisme n'est que la chute de la civilisation.

Le socialisme est plus facile que la civilisation. Il ne faut pas s'étonner si tant de gens veulent en être.

Une fois le carnage achevé, vivre comme le socialisme l'indique est chose pendant quelques jours très-facile. Elle consiste à consommer ce que les siècles ont recueilli : tout le monde est bon pour cela[1].

Pour être socialiste, il ne faut pas être bien savant. Il suffit d'ignorer l'histoire, comme tout paysan l'ignore ; d'oublier la conception toute rationnelle que donne de nous le christianisme, et d'entrer stupidement dans la prétendue théorie de l'homme de la nature.

Mais la nature même n'est pas le point de départ de l'homme. Ceux qui y restent, y laissent aussi la Société. L'état sauvage devient leur loi. L'homme n'est fait que pour sortir de la nature : l'individu, par la grâce ; les peuples, par la civilisation, sublime effort de l'humanité en ce monde.

Le socialisme est d'autant plus dangereux qu'il ne demande ni effort, ni raison, ni doctrine ; qu'il répond à

(1) Quand on réfléchit à la pensée qui demande l'égalité des salaires, qui veut que le capital soit à la foule, qu'il soit sans intérêt, en association, en commandite, en banque, en rêve, qu'il n'y en ait pas, qu'on soit en société sans lui, sans le mérite, sans l'individualité, on sort comme d'un songe.

nos appétits, à notre envie, à notre orgueil, à notre rage. Il suffit que le christianisme se retire de l'horizon, pour que la raison humaine, jusque-là soutenue, retombe dans le socialisme. Dès que le soleil disparaît, le serein redescend sur la terre.

Avec quelle arme combattrez-vous le socialisme? il faudrait la puissance entière du christianisme pour relever de nouveau la raison chez les peuples et comprimer les appétits. On peut vaincre une erreur, on ne détruit pas l'erreur, c'est-à-dire le vieil homme, c'est-à-dire le mal. On chasse une ombre, on ne fait pas disparaître la nuit. Ou la Foi, ou tout rentre dans les ténèbres.

Le socialisme n'est que la chute de l'humanité et de la civilisation.

CHAPITRE XXIX.

La Société veut-elle revenir au christianisme ou périr?

Dieu fait tout pour nous sauver. Les révolutions ne sont point le mal, mais le symptôme. Toute maladie cherche la crise où les lois vitales essaient de relever le combat. La consomption, qui l'évite, nous berce dans le lit de la mort.

Une révolution avortée est ordinairement un pénible état pour un peuple. Loin de le guérir, cela fortifie ses tendances; la foule ne cesse de gronder contre l'ordre, qui contredit ses chimères. Car la foule, qui est l'homme, rêve le mieux, c'est-à-dire la révolution. Il faut qu'elle

en ait vidé le calice pour qu'elle ne veuille de longtemps le ramener vers ses lèvres. Seulement, au point où en sont arrivées les choses, le remède tuera le malade et le médecin.

Mais à cette heure il se passe un fait inouï, qui prouve une protection inespérée de Dieu : l'erreur s'est faite homme ! Chacun la peut toucher du doigt. On a nommé précédemment l'homme de France le plus utile en ce moment. Sa logique est si sûre et si complète, que la leçon ouverte par le programme de sa pensée peut tenir lieu d'une révolution.

Le libéralisme et le protestantisme touchaient à un pôle de l'erreur, mais ne pouvaient atteindre à l'autre. Le rationalisme, leur formule, restait dans les mêmes proportions exiguës. Mais ici les trois formules se superposent et touchent tout : l'erreur est absolue. Du même coup elle nie Dieu et l'homme. Car ce dernier disparaît dès que s'efface le mérite ou que la société ne le reconnaît plus.

Le protestantisme eut continué de retenir les âmes sur ses terres arides ; l'économisme, d'étendre invisiblement le paupérisme sous les populations ; le libéralisme, de fausser les mœurs, de tuer le vrai et d'empoisonner la vertu. Aujourd'hui la question est complète : la Société répondra si elle veut être ou n'être pas...

Elle viendra trancher à la fois toutes les têtes de l'hydre, ou se faire dévorer !

Le moment est grave, il est chargé de toute l'erreur et de toute l'action du passé ; la civilisation humaine est mise en demeure de succomber ou de se relever vers Dieu. — Le pourra-t-elle sans lui ? Que notre présomption ne se mette pas à le croire !

CHAPITRE XXX.

Du christianisme démocratique et social.

Que penser de l'époque où un homme de Foi commence ainsi un important ouvrage: *La Révolution française est sortie de l'Évangile!*

Un tel mot inscrit à l'entrée de ce christianisme démocratique donne la clef de l'erreur qui le tapisse jusqu'au fond. Il découvre en même temps le grave péril de l'époque. *Sortie de l'Évangile?* Oui, quant aux mots; quant aux choses, la Révolution française sort de l'orgueil amené à maturité par le XVIII^e^ siècle. Telle est la distinction.

Ici les deux fruits sont mêlés sur la même branche: la sève vient de l'homme, et l'écorce est prise à l'Évangile. On attribue à Dieu des fruits que produit l'homme, et à l'homme, des fruits que nous tenons de Dieu. L'erreur abominable s'est greffée sur la noble tige.

Mais on ne l'a pas vu. Ce sera la pierre d'achoppement de l'époque. Le mirage est tel que beaucoup, parmi les plus sages, ne savent encore où fixer leur esprit. Même des hommes du sanctuaire ont vu comme divins des produits entièrement humains, dans ce funeste entrelacement du lys et de la ronce[1]. Que le grand nombre, dans le clergé,

(1) Cette opinion prit jour dans l'*Avenir*. Le motif en paraissait justifié, car elle combattait le pouvoir civil sur son opposition au pouvoir plus sacré de l'Église. Ici de dignes écrivains ne tardèrent pas à voir qu'ils marchaient sur une route pavée par l'orgueil révolutionnaire. Mais bientôt on les

fut sage de s'abstenir! Car ceux qui ont voulu l'éclairer sur ces choses se trouvaient eux-mêmes tout-à-fait aveuglés.

On vit ainsi un orateur illustre s'asseoir, dans l'Assemblée, tout près de ceux qui marchaient à la tête de la Révolution. Il croyait simplement que ces hommes étaient mus, comme lui, par un plus vif amour du bien. Il vit que c'était par un plus grand instinct du mal, et il sortit, pour remonter à sa place!

Le sens païen des choses avait tellement prévalu, on s'accoutumait si bien à prendre pour un progrès tout évincement de l'Église, à placer toutes les réformes dans les gouvernements et non plus dans les hommes, à ne reconnaitre en ce vaste élan de l'orgueil qu'un transport généreux vers la perfection, on se persuadait tellement que l'homme était en bonne voie et que le Pouvoir d'alors était le seul obstacle aux progrès de la future humanité, qu'à la chute de ce pouvoir, des hommes religieux écrivirent avec simplicité ces mots en tête d'une feuille publique: *l'Ère nouvelle!!* Tout fut si loin et l'illusion fut telle que l'humilité seule amena des rétractations.

Ceux dont l'enseigne religieuse n'était agitée que par l'esprit révolutionnaire, restèrent fidèles au brandon [1].

Ils ont pris la Révolution pour une évolution du genre

vit remplacés par de nouveaux champions persuadés que cet orgueil allait infuser la liberté dans les veines de la société moderne.

(1) Il est douloureux de songer que les plus grands noms de l'époque se soient trouvés pris dans le flot de ces billevesées sinistres. Le mensonge perfide de la Révolution ne fut découvert par aucun des hommes que l'on admirait le plus en France. Au moment de l'explosion, tous se sont trouvés groupés, les uns au dehors, les autres au dedans, selon les hasards de Février. Car ceux qui retenaient le pouvoir et ceux qui l'attaquaient, avaient la même métaphysique et la même morale; ils n'étaient opposés que de position politique.

humain. Le mot qui dans les langues signifie le retour du mal, pour ce christianisme démocratique et social, exprimait le retour du bien ! La pire des erreurs est celle du chrétien. L'opinion qui se forme sous le nom de *Socialisme chrétien* ou de catholicisme libéral perdra tout si elle prend de la force. Elle s'approprierait juste assez de vérité pour dissimuler toute l'erreur et étouffer définitivement la vérité.

Ici l'orgueil se juxtapose à la pensée de Dieu ! Comment désormais distinguer la branche empoisonnée de la branche de l'Évangile? Cependant pour les reconnaître il reste un signe certain. L'esprit du christianisme se décèle immédiatement : au lieu d'enfler le moi, il en demande le sacrifice.. et le cœur cherche Dieu au lieu de se chercher soi-même.

CHAPITRE XXXI.

Du grand danger auquel a échappé notre époque.

Si l'on fût parvenu à allier l'esprit révolutionnaire à l'esprit religieux, à marier l'orgueil avec la vérité, c'en était fait à jamais de notre civilisation. Les peuples du midi de l'Europe eussent passé sous la conquête pour rentrer dans la barbarie.

Le grand danger a été là. Il faut que Dieu ait mis en protection spéciale la Civilisation, pour préserver notre Clergé de l'erreur la plus glissante, la plus terrible qui fût

jamais. Un esprit supérieur, surnaturel, miraculeux, l'Esprit-Saint, a pu seul le conduire!

Etranges chrétiens, assurément, qui ne demandent à l'Évangile que des droits, et ayant tout celui d'ôter à l'Évangile même ses droits dans nos sociétés! Reconnaissons aux fruits si c'est l'esprit d'humilité, de douceur et d'amour de Dieu qu'enfantent ces doctrines, ou bien si c'est l'esprit d'orgueil, de rébellion, et d'affection du droit de l'Homme.

Chaque âge a son hérésie: il en nait une à tous les pas que fait le christianisme, car le moi se tient par derrière pour le fausser. Mais ici l'on enlevait le fond même du christianisme, en lui laissant son visage et son nom! L'âme éprouve un frisson.. et il faut en ces temps n'admirer qu'une chose, l'inspiration divine de l'Eglise et le bon sens profond de notre humble Clergé.

Rappelons le langage réputé le plus grave: « *Par le concours des événements,* de nos jours, la Religion et la Société ont cessé de se comprendre. La religion prononce anathème sur le monde nouveau et s'en tient séparée; le monde est près d'accepter l'anathème et la séparation. Rapprocher l'esprit chrétien et *l'esprit du siècle, l'ancienne* Religion et la société *nouvelle*[1], les amener à s'accepter, telle est la pensée vraiment *catholique,* équitable, et marquée d'une haute intelligence. Sans flatterie, notre temps est un grand temps, qui a fait de grandes choses, ouvert de grandes destinées! Tous ces résultats positifs, visibles, si rapidement obtenus, ce progrès si général de bien-être, de richesse, d'ordre, de

(1) Autrement dit, l'antique Vérité et le nouvel Orgueil, celui qui s'installe chez nous sous le nom de la vérité..

justice pratique dans les affaires sociales, sont-ce là des symptômes de déclin? Non, notre société a conscience de ce qu'elle est, et de ce qu'elle peut devenir, du bien qu'elle a fait à l'humanité : elle veut qu'on l'honore. Les auteurs de l'*Université catholique* ne rendent pas encore à *notre* société toute la justice qui lui est due [1]. » — *Et si cadens adoraveris me, omnia tibi dabo!!!*

Que dites-vous de la *grande époque*, et de la *grande destinée?* Aujourd'hui justice est-elle rendue à *votre* société! Trouvez-vous qu'elle touche le terme vers lequel vos idées l'ont lancée?. Examinez, Messieurs! dites lesquels, des précepteurs du monde ou des précepteurs de l'Église, doivent enseigner les hommes!

Mais vous résisterez ici à l'évidence. Et pourquoi? Pour mieux nous faire voir de quel esprit vous êtes animés...

Innocence de la philosophie! c'est *par le concours des événements* que, de nos jours, la religion et la Société ont cessé de se comprendre...

(1) Texte de M. Guizot, en 1838, dans son article si remarqué sur *Le Catholicisme*. Faut-il être plongé dans le protestantisme pour avoir vu les choses ainsi!

Quand un homme du rôle politique et doctrinal de M. Guizot se pose dans une époque comme le défenseur de l'Autorité, il devrait au moins voir le sommet du principe, et non point l'abolir en religion, afin de flatter l'orgueil, pour le ramener en politique, où il favorise l'ambition.

Ce ne sont pas les criards et les factieux qui sont impardonnables, mais ces grands discoureurs, hommes de science courte, qui leur ont distillé sous toutes les formes l'esprit de la Révolution... Que notre époque était bien défendue!

CHAPITRE XXXII.

Les révolutions mettent un arrêt au courant de la civilisation.

Ne confondons pas les révolutions avec les évolutions de la Société. Par celles-ci, la Société s'avance ; par celles-là, elle retourne sur ses pas. Les évolutions sont des progrès dans l'humanité, elles naissent du christianisme ; les révolutions sortent de l'homme. Les premières ont lieu dans sa conscience ; les secondes éclatent lorsque l'homme s'insurge contre la conduite de Dieu.

Toute révolution n'est qu'un retour vers le passé. Le mouvement par lequel Luther ramena au milieu des esprits le chaos et la nuit de l'antiquité, en remplaçant la Foi par la pensée individuelle, fut bien nommé une révolution. Dès ce moment le christianisme fut arrêté ou retardé de plusieurs siècles. Il fallut pour la seconde fois combattre l'ignorance et le paganisme dans nos cœurs, comme on l'avait combattu dans le monde.

De même, le mouvement par lequel la bourgeoisie de 89 ramena chez nous une civilisation de second ordre, en substituant à la classe supérieure la classe des marchands et des avocats, fut aussi bien nommé la révolution française ! Dès ce moment on vit aussitôt éclater dans les mœurs, dans l'État, dans les actes et dans l'opinion publique, l'esprit mesquin, le caractère de la décadence qui s'y cachait depuis longtemps. A cette époque, les mœurs et les instincts grossiers du peuple

montaient dans l'aristocratie : il aurait fallu promptement ranimer l'esprit de noblesse pour le faire redescendre sur la foule. C'eut été une évolution. Au contraire, on démocratisa la nation. Ce fut une chute terrible, une révolution. Ce retour en arrière s'est achevé dernièrement..

Il ne se fit même alors, quoi qu'on en dise, aucun progrès dans les Droits de l'homme. La bourgeoisie ne prit que pour elle les avantages qu'elle enviait à la noblesse. Elle se réserva si exclusivement ces droits, que le peuple, éveillé par cette entreprise, ne vient d'entamer cette dernière révolution que pour les lui reprendre à force ouverte. La bourgeoisie reconnait, mais trop tard, qu'avec de tels droits de l'homme, l'homme et la Société s'en vont. Où ces droits s'arrêteront-ils, se dit avec angoisse la Bourgeoisie? De tels droits, hélas! ne s'arrêteront qu'avec l'anéantissement des siens...

Si l'homme agissait noblement, tous ces droits, de même que la vertu et la noblesse, se nommeraient des devoirs. C'est à quoi l'on reconnaitrait que cette révolution n'est pas une abominable imposture.

CHAPITRE XXXIII.

Le socialisme a-t-il fondé une nation ?

Le peuple est maintenant entêté de socialisme. Il y tient parce qu'il tient à ses passions et qu'il y est encouragé par la vue de notre néant.

Sans l'orgueil, que Dieu seul peut réduire, une observation pourrait le ramener à l'expérience :

Pourquoi ne faites-vous pas d'abord vos essais d'Icarie, de fouriérisme, de socialisme sur vous-mêmes? Comment voulez-vous y forcer ceux qui n'en sont pas convaincus?

— Mais ce sont eux qui possèdent le capital et l'intelligence, ou les instruments du travail!

— Pourquoi n'est-ce pas vous qui les possédez? Cette question dit tout.

Si, depuis six mille ans, si, notamment depuis la monarchie française, ce sont eux qui possèdent les lois et les instruments du travail, et, vous qui ne les possédez pas, qu'est-ce que cela nous annoncerait? au moins, qu'ils sont les plus experts en civilisation.

Alors votre conscience consent à ce qu'on ôte la Société des mains de ceux qui, depuis quatorze siècles, l'ont produite, pour la confier aux mains de ceux qui ne l'ont point su fonder, qui n'ont su, nulle part, depuis six mille ans, en fonder une quelconque!

Vous existiez bien quand ceux qui possèdent les instruments de la Société la constituaient : pourquoi n'est-ce point vous qui l'avez constituée?

Vous existiez bien quand, sur tous les points du monde, s'est créé le capital : pourquoi n'est-ce pas vous qui l'avez produit?

Enfin, vous existiez quand les deux cents peuples qui ont baillé sur la surface de la terre se sont fondés : pourquoi, vous, n'en avez-vous fondé aucun qui porte votre nom[1]?

(1) Nous n'avons que ce raisonnement immédiat pour ramener le peuple sage à l'expérience. N'ayant pas étudié, il ne peut pas savoir; comme n'ayant pas la Foi, il ne peut pas obéir.

Voilà qui donne à réfléchir... Si, sur le globe, la civilisation a partout commencé de même, s'il faut que vous, théoriciens, vous veniez vous attaquer à un peuple déjà tout fait pour commencer votre besogne, ne seriez-vous point tout simplement ces êtres qui jamais n'ont pu former ni conserver un capital, ces rebuts éternels que trainent derrière elles toutes les civilisations?

De bonne foi, montrez vos actes afin qu'on sache ce que vous pouvez dans les faits. Indiquez-nous une de vos traces dans le passé. Toute nation, toute classe, toute famille a bien commencé : pourquoi n'est-ce ni votre peuple, ni votre classe, ni votre famille?

N'auriez-vous pas le regard troublé par l'envie unie au manque d'expérience? et, l'absence de toute vertu se joignant à une présomption impuissante, ne serait-elle pas cause en vous de ce manque absolu de lumière? Certes il faut améliorer notre condition en Société; mais au moyen de la vertu [1]. L'orgueil n'édifie que des ruines.

(1) Le peuple aime l'extraordinaire; en médecine, il écoute de préférence les charlatans les plus hardis. Qu'un homme lui dise : Donne-moi 600 francs, et tu pars sur un vaisseau pour un pays où tu établiras une société de frères; le travail même y sera un plaisir, et dès le premier jour tout y sera supérieur à la civilisation : il partira pour l'Icarie! On aura beau le prévenir que celui qui a parlé est un homme abusé comme lui, il n'y voudra pas réfléchir. Car s'il y réfléchissait, il se verrait obligé de ne pas le croire.

CHAPITRE XXXIV.

De la sublime nature des choses.

En imagination, nous allons loin et ne nous rattachons à aucun principe. En voici un qu'on ne saurait franchir. Les hommes, les sociétés et l'avenir sont déposés sur cette loi que nous ne dépasserons pas, savoir :

La nature ne produit qu'en proportion de l'effort que lui apporte le travail ; elle ne peut élever l'homme qu'en proportion du capital que lui confie la Vertu. Le monde est calculé sur elle. Avec tant de wagons, d'institutions, de constitutions et de machines à crédit, où courez-vous?

Si Dieu n'eut pas placé sous l'homme la loi de la nécessité, l'homme serait encore à terre. Cette loi le tire de sa paresse et le fait courir à sa liberté. Que Dieu élève d'un point la fécondité de la terre, et, se fiant à elle, l'homme déclinera d'autant et peu à peu s'affaissera, comme les peuples de l'Orient. Que Dieu baisse au contraire d'un point cette fécondité, et, découragé de l'entreprise, l'homme se verra bientôt refoulé, comme les peuplades des pôles.

Les saisons, les climats, les sols, les continents, dans leur sublime ordonnance, ont été pondérés suivant le niveau où Dieu veut voir arriver l'homme. Si Dieu relevait d'un cran la loi de la nature, immédiatement le genre humain retomberait. Par ces institutions, par ces gouver-

nements, par ces rêves, c'est ce que les hommes ont pensé obtenir.

D'abord, ils ne l'obtiendront pas. Les sociétés et les gouvernements ne sauraient échapper à la nature des choses. D'ailleurs, s'ils le pouvaient, l'espèce humaine, déplacée de son vrai point, disparaîtrait. Dans les familles où le sentiment du bien-être dépasse de mâles vertus, les fils, bientôt gâtés, s'annulent, et la branche s'éteint. Dans celles où le travail est insuffisant à se roidir contre une trop forte misère, l'homme s'épuise et s'abat. C'est avec précision que Dieu a fixé la loi de la nature.

Détendez cette fermeté, l'homme s'amollit et tombe; augmentez-la, il plie et se voit renversé.

Sublime nature des choses, les gouvernements ne pourront te changer! Tu as été fixée par la main sûre du Créateur: ton degré fait la mesure de la grandeur du genre humain.

On ne veut pas se souvenir que le temps n'est que la préface de l'homme. Les richesses se consomment comme elles se produisent; le corps humain, but des efforts de la richesse, se dissout lui-même pour ne laisser que notre âme. Un jour cette terre, toute couverte des richesses de l'homme, disparaîtra; il ne restera que l'effort qui les a produites... Qu'est-ce donc que l'effort? C'est l'homme, fils de ses œuvres; c'est celui que les Cieux appellent à concourir à sa raison d'être immortelle!

CHAPITRE XXXV.

L'homme n'agit sur la nature des choses que par la vertu.

Combien nous ignorons ce qu'est la nature des choses, qui elle-même a été réglée sur la nature humaine! Aussi n'y a-t-il que l'élévation de l'homme qui puisse l'assouplir et la dominer.

Il n'y a qu'une augmentation de travail et de privation qui puisse accroître et féconder la nature. De même, la chasteté seule aurait le pouvoir de saisir cette loi de la population qui éternellement vous presse, sur le plateau des subsistances, vers les limites extrêmes. Mais ceci vous parait énorme : c'est pourquoi, pas un mot de plus... Les saints seuls, parmi nous, ont su toucher aux sommets de la nature humaine. Chez nous les efforts et la peine devraient-ils étonner? Que l'on songe combien l'Infini est élevé et d'où est sorti l'homme! Il s'agit pourtant d'assurer à l'homme une substance et une vitalité éternelles!

C'est pourquoi le Ciel nous tend la main par une loi de perfection que rien ne fera plier. La terre est amarrée à l'Infini; l'homme tirera et repliera le cordage s'il veut s'en rapprocher. Sublime nature des choses! non, rien ne saurait t'abaisser, rien ne saurait empêcher l'homme de pouvoir s'élever jusqu'à toi!

Le Dieu qui conduit l'harmonie des sphères, et qui tient l'axe de la molécule, n'aurait point fixé celui de

l'homme, de l'homme, ce tour de force de la création? Le scepticisme nous noie, il n'y a plus d'étoile pour nous conduire.

Les voies de Dieu sont des voies d'amour : avons-nous pu penser autrement? Nous l'avons reconnu : si Dieu avait mis plus d'amour dans la création, il l'aurait perdue. De la haute mer, les yeux ne découvrent point la terre. Pour savoir où elle est, vous regardez le ciel.

Ce qu'on doit dire à vos gouvernements, à vos doctrines, à vos rêves mesquins, le voici : l'homme ne saurait dominer la nature des choses que par la vertu.

O être heureux, qui n'es exposé qu'à grandir!

Grandes et belles lois : l'homme est le fils de la lutte, le noble enfant de son effort, le résultat de la vertu! Ce n'est pas tout : pour que la Société existe, elle ne doit pas sortir de cette prodigieuse loi de l'être que Dieu a créé, laquelle est prise à la loi même de l'Infini!.. La lutte et l'âme sont une même chose. Il faut que l'homme ait quelque chose de la grandeur de Dieu! Depuis que les savants étudient, on n'a pu trouver la recette du génie, ni, depuis que les hommes labourent, le secret d'inventer du pain, ni, depuis qu'ils travaillent, le moyen d'abolir l'effort...

Pourquoi cela? Elevons nos yeux jusqu'à l'homme, nous comprendrons ces grandes choses.

Dans le travail, chaque effort vient tirer l'homme de lui-même. Chaque effort l'arrache en quelque sorte à ce moi dans lequel il s'est enfoncé par la Chute, et rend ainsi la vie au cœur. Le travail est le grand traitement! En repoussant le Christianisme, nous nous condamnons à ne rien savoir; nous demeurons dans l'impuissance à l'égard de tous les problèmes qu'il faut absolument résoudre à moins qu'on n'aime mieux périr!

Sur toute la surface du globe, le genre humain n'est occupé qu'à travailler, ou à souffrir, et nous voudrions que là ne fut point le mode qu'emploie cette vie pour le former à l'autre vie!

CHAPITRE XXXVI.

La loi des civilisations: pourquoi au début l'Esclavage?

Après avoir créé les Anges et vu leur chute, Dieu créa les hommes sur la terre. Il fallait que l'homme concourût de plus loin à sa raison d'être, qu'il se dût davantage à son propre Effort pour ne point perdre son mérite. Les êtres libres s'élèvent ou retombent, ici-bas, suivant divers degrés d'où ils doivent reprendre ou continuer leur volonté.

La nature offre l'obstacle aux divers degrés de l'Effort. Dieu disposa des zones sur la terre, depuis la ligne marquée par le soleil jusqu'au sommet des pôles. Le globe présente une gamme sur laquelle les civilisations sont déposées suivant le point où en est leur liberté morale[1].

Les premières civilisations furent placées en Orient. Une nature exubérante ne demanda d'abord à l'homme qu'un faible Effort pour lui fournir toutes les richesses nécessaires à son existence. C'est là que l'homme commençait.

Au déclin des civilisations orientales s'éteignant dans

(1) Les premiers hommes, pourvus, en quelque sorte à l'Image des Anges, d'une grande lumière, de beaucoup de force et d'une ample longévité, furent retirés par le Déluge. Il fallut encore reprendre l'homme de plus bas.

l'aisance et le luxe, Dieu fonda les civilisations de l'Antiquité proprement dite. Le nord de l'Afrique et le midi de l'Europe offraient une nature déjà plus austère que celle de l'Orient. Elle commença à demander à l'homme un Effort auquel il ne put répondre que par la frugalité de l'esclave.

Aussitôt après l'affaissement de la civilisation classique, mourant aussi dans son bien-être, Dieu porta la civilisation plus près du pôle, au sein de l'Europe moderne. Les grandes populations couvrirent dès lors des contrées que les anciens considéraient comme réservées aux bêtes fauves. Ici la nature demanda à l'homme un Effort auquel il ne peut désormais répondre que par une vertu universelle. L'homme put passer du travail servile au travail libre, par les forces morales qu'il recevait de l'Evangile.

Telle est la marche : Orient, Italie, Europe occidentale. L'homme ne va pas en vieillissant, mais en augmentant son pouvoir intérieur. Si une civilisation plus élevée succédait à la nôtre, elle ne serait peut-être pas fondée plus près du pôle, mais pressée par une population qui nécessiterait sur le même emplacement l'augmentation de l'Effort.

Que les races dites latines y prennent garde! Qu'elles s'attachent à tirer du christianisme les éléments féconds de leur grandeur morale : autrement, les races du Nord, qui, dans l'effort qu'exige d'elles la nature, puisent directement les éléments de leur grandeur, parviendraient, même avec une infériorité de lumière divine, à soumettre encore une fois les peuples du Midi !

L'homme fut toujours en raison de l'obstacle que la nature offrit au travail. La civilisation s'élève en proportion des caractères. Quels que soient les soins du chris-

tianisme, déjà plusieurs peuples du Midi paraissent exposés à péricliter les premiers dans leur démocratie. Et ceux du Nord, quoiqu'enlacés dans une erreur de fer, semblent devoir leur survivre, tant l'homme a besoin d'être ranimé par l'effort. L'homme doit aller en élevant cet Effort, ce pouvoir mis en lui, en un mot en déployant son âme. Il ne marche point au repos, ainsi que les théories le disent. Aussi ne comprend-on plus ce monde; les premières pages de l'histoire paraissent inexplicables.

Les peuples, issus de la Chute, ont débuté par l'esclavage, pour des motifs suffisamment indiqués dans ce qui précède. Mais la raison morale est plus capitale encore que la raison économique. Comme le travail crée l'homme intérieur, qu'il est son propre traitement, il a fallu le lui appliquer avant que sa volonté l'inspirât. Le christianisme ne fut point offert à l'Antiquité, parce qu'elle ne l'aurait pas reçu. Il fallait généralement imposer l'Effort et le sacrifice à l'âme avant de pouvoir le lui proposer...

L'esclavage fut pour l'homme grossier une sorte de christianisme forcé; il amena la patience et le renoncement dans des âmes toutes rebelles[1]. C'est ainsi que,

(1) Deux faits remplissent l'Antiquité, l'Esclavage et la Guerre. Si la guerre offre à l'être l'occasion d'exposer l'être et d'entrer dans l'opération sublime du sacrifice, l'esclavage la lui offre sans cesse et à un bien plus haut degré.

Le soldat agit par une impulsion merveilleuse, son sacrifice devient plus éclatant que pénible. Privé de cette impulsion, l'esclave agit avec effort, sans gloire, sans récompense. Il accomplit constamment le plus difficile sacrifice, celui de sa volonté. Ainsi se forme en lui la patience.

La patience, c'est la volonté soumise à elle-même, la grande opération intérieure, le fait du renoncement, le même que celui par lequel on s'offre à la mort. L'esclave eut un héroïsme apprécié de Dieu, et qu'effectuait dans son âme comme un état de sainteté occulte. La contrainte l'amenait au renoncement, au don de soi et de sa volonté, c'est-à-dire à la perfection que le

contre sa volonté, on impose à l'enfant une discipline dont plus tard sa volonté, mise debout, cueille les fruits. Coûte que coûte, Dieu voulut arracher l'homme de l'esclavage véritable, celui où le plongeait la Chute. L'esclavage produisit à la longue dans l'âme la soumission et le renoncement, ces deux éléments de l'humilité ; il abattit dans notre cruelle nature le plus gros de l'orgueil, et rendit la Civilisation possible.

Un seul peuple, celui de Dieu, semble avoir échappé, dans sa constitution intérieure, à cette école de l'esclavage. Aussi Dieu le prépara-t-il par quatre siècles de servitude en Egypte. Or, chose remarquable, son histoire ne fut qu'une série croissante de chutes et de châtiments. Tous les vingt ans, Dieu se vit en quelque sorte obligé de donner la leçon à ce peuple, jusqu'à son extinction dans la captivité de Babylone. Cette race semble encore inférieure aujourd'hui.

L'homme est ici pour former son âme, pour être de mise dans l'Infini. N'imaginons pas que la Civilisation lui fasse faire autre chose.

CHAPITRE XXXVII.

L'Assistance.

On trouve des raisons pour tout. C'est qu'il y a toujours deux manières d'envisager les choses : l'une, au

christianisme opère sans contrainte en l'homme pour le mener plus près de Dieu...

point de vue de cette terre, l'autre, au point de vue de l'Infini.

Le côté humain paraît suffisamment respectable à celui que sa conscience ne tient pas élevé au point de vue divin; il est le perpétuel point de départ des esprits moyens et des hérésiarques[1]; en révolution il est celui des mécontents. La bourgeoisie a eu le sort fâcheux de s'y enfermer depuis longtemps par ses coutumes et par ses arts, et en dernier lieu par son scepticisme, par ses sciences et par ses lois.

Elle se trouve là sur le même terrain que le socialisme : à la fois battue par lui, parce qu'il en appelle aux conséquences, et invincible à une autre logique, parce qu'elle n'est pas susceptible d'une raison supérieure. Aucune logique ne peut dépasser les dimensions données à la raison.

On s'étonne de ce que tant d'orateurs discutent en sens divers au sein des Assemblées. Cela vient de ce que les esprits restent comme accrochés aux degrés divers de la pensée. Les différents points de vue superposent les hommes, ils étendent horizontalement les bras sans se trouver. De là notre anarchie; elle naît, comme toute petitesse, de l'abus du raisonnement. C'est parce que le vulgaire trouve des raisons pour tout, que, dans la politique, on doit tenir la haute région des principes[1].

Ne paraît-il pas très-sensé, par exemple, de prétendre

(1) C'est pourquoi on se croise constamment avec eux sur les chemins du vrai, mais sans pouvoir se rencontrer. Dans les airs, on voit aussi se croiser deux courants de nuages, l'un plus près de terre, et l'autre dans la partie supérieure.

(2) Les hommes n'ont pas d'autre voie pour se tirer de l'anarchie où ils se sont jetés par l'abus que les esprits moyens font du raisonnement.

que le gonvernement doit l'Assistance? On dirait vainement aujourd'hui la vérité sur ce point; car elle s'éloigne de nos yeux de la distance qui sépare le point de vue où nous sommes du point de vue divin. Et pourtant il ne faut pas nne telle Assistance!

D'abord, cela ne se peut pas. Ensuite si cela se pouvait, il ne le faudrait pas. Si les gouvernements modernes fonrnissaient l'Assistance, la nature humaine serait perdne. Sans l'effort, sans la continuité de l'effort, la liberté ne naîtrait plus en nous, et l'homme s'ensevelirait, comme dans l'Orient.

L'Assistance? Pourquoi Dieu, au contraire, créa-t-il nne loi qui couvre le monde, et à laquelle jusqu'à ce jour n'a échappé aucun homme : la Nécessité? Le Dieu qui a fait la liberté sait le levier qui lui convient...

Elevons nos regards! Pour que l'homme sorte de son néant on de lui-même, pour qu'il soit le fils du mérite, et, bien mieux, pour qu'il use de sa propre volonté, de ses mains, de ses pieds, pour qu'il ne se laisse pas mourir de faim sur place, Dieu lui envoie la Nécessité. Sans elle, cette âme en germe s'endormirait dans la paresse, qui est un retonr au néant.

La nature dépose l'homme couché sur la terre, la Nécessité le met debout. Il faut assister la faiblesse, la maladie et l'indigence. C'est l'œuvre de la charité, qui n'entend pas qn'on lui ravisse son devoir..

CHAPITRE XXXVIII.

Au lieu de l'Assistance, Dieu fonda la Nécessité.

Nous n'éluderons pas la grande loi qui fait que l'homme sort de son germe, savoir, la Nécessité. Nous la surmonterons, mais seulement par la vertu. Et précisément, Dieu veut que nous y échappions de la sorte; et même il ne l'a faite que pour que nous y échappions!... Car nous ne l'éluderons pas plus que la création, dont elle est la loi offerte aux âmes libres.

Qu'eût-il coûté à Dieu de nous fournir l'Assistance dans la nature? L'Agneau trouve tout prêt le gazon que réclame sa faim, et le tigre tout préparé, dans les artères d'une bête plus faible, l'aliment dont il a besoin. N'avions-nous pas remarqué encore que l'homme est précisément le seul être auquel la nature retire son assistance... et, — le point est capital, — le seul de toute la création qui travaille[1]?

(1) Par exemple, Dieu ne pouvait-il pas faire croître spontanément pour l'homme une plante telle que le blé? de sorte que ceux qui n'auraient pas voulu élever leur condition, eussent toujours trouvé ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim. Mais il y aurait eu immédiatement deux races sur la terre. Alors, la race des lâches, celle d'Esaü et de Cham, eut éternellement tenu lieu de race servile à celle de Jacob et de Japhet.

Les quelques avances que Dieu a mises en plus dans la nature d'Orient n'ont que trop emené ce fait d'infériorité dans la race. Partons de l'expérience : les races ont acquis une supériorité sur la terre en proportion de l'intensité (toujours dans la mesure établie par le Créateur) avec laquelle la loi de la nécessité a dû peser sur elles.

Il faut voir les faits. Ce monde n'est en définitive que l'ensemble précieux des âmes qui se forment. Toutes les contre-marches pour le tourner resteront vaines : Dieu a pris ses mesures. Evitons le passage qu'il a ouvert, nous prendrons celui de la douleur ou de la mort. Veuillons ne pas produire du pain à la sueur de notre front, et la misère nous exécutera.

Nous voudrions tout simplement un peu plus de bien-être pour un peu moins de travail et de privation. Nous sommes loin de compte ! celui qui nous crée veut fort peu de bien-être pour beaucoup plus de travail et de vertu... C'est que celui qui nous crée veut le bien-être de notre âme pour les Cieux ! Ce corps, où se concentrent nos regards, ne lui sert que d'instrument pour la former.

Savons-nous ce que c'est que la nécessité? Un homme part pour sa journée. Il prend le fer, la peine vient, ses membres se raidissent, son esprit se trouble, sa volonté s'abat, il va jeter le manche après la cognée... point de relâche, il faut porter du pain à sa femme, à ses enfants, à un vieux père.. il reprend l'outil, sa volonté se ramasse, son cœur s'enfle comme ses veines, et il achève sa carrière, ainsi que le soleil ! Sur des millions de points de ce globe, à chaque seconde de l'Infini, Dieu entretient de la sorte une explosion et un exercice des plus forts et des plus doux sentiments de l'âme... Ah ! nous ne savons point tout ce qui se passe sur cette terre[1] !

C'est Dieu qui a fait la Journée de l'homme ! Et il en a fait trois cents dans l'année, puis bien des années dans la vie, puis bien des vies dans le temps : et cela fait

(1) Dire que Dieu par une seule touche fait affluer tant de bien dans l'Infini ! Nou, l'homme ne sait pas combien la création est belle...

frémir votre sensibilité tiède encore des vapeurs des romans! Oui, le Dieu qui a fait le cœur de vos mères, a fait la journée de l'homme! et de plus, le poids du jour! et de plus, cette Faim aux doigts d'épine, ouvrant les portes de l'Orient, prête encore à fermer celles du soir si le travail n'accourt porté sur le char calculé des Heures... Voyez ce que c'est, et vous vouliez en diminuer le nombre!

La journée est bien longue, bien pénible, bien dure; il est indigne de traiter l'homme de la sorte : oui, car c'est ainsi qu'il gagne une vie éternelle au sein de l'Infini! — Que nous sommes placés bas, que nous voyons peu de chose, pour traiter comme on le fait la question prodigieuse de l'homme!

CHAPITRE XXXIX.

La misère à l'égard de l'homme.

Déplorer la condition du grand nombre, serait faire le procès de Dieu. Vous voulez détruire la misère, c'est un bon sentiment, mais pourquoi ne pensez-vous pas aussi à détruire la douleur, puis la mort?

N'allons pas loin : pourquoi la faim? voilà une misère que porte notre propre existence, et qui ne la quitte qu'à la mort. Ceci devait faire soupçonner qu'une condition de l'existence de l'homme pourrait bien être une condition de l'homme même. De là, on serait allé à l'ensemble du système, stérilité de la terre, fléaux, hivers, tempêtes,

intempéries, guerres, famines, et maladies postées derrière chacun de nos organes.

Quelques hommes ont voulu dire que tous ces maux étaient des biens. Ils se sont à peu près fait croire comme cet ancien qui soutenait que la douleur n'est point un mal[1].

Ouvrons les yeux : cette vie est un ensemble organisé pour tenir l'homme dans l'indigence, afin que l'homme lui oppose un ensemble de vertus pour en sortir. Dès que la lutte cesse, il entre dans la mort. L'homme nage; dès qu'il se ralentit, il se noie. Ne pas voir que toute la nature est en lutte contre l'homme, c'est bien vouloir fermer les yeux.

Les siècles ont gémi sur l'infirmité universelle de la condition de l'homme. Tant de créatures humaines portant du berceau à la tombe un si pesant fardeau, cherchant incessamment pour ce que notre âme a de plus cher, père, mère, époux, enfants, ce qu'il y a de plus pressant pour la vie, et ne le trouvant pas toujours, cela est, dit M. Guizot, très-douloureux à voir, très-douloureux à penser. — Oui, mais ce qu'il y a de plus douloureux, c'est de songer que Dieu soit obligé d'employer de tels moyens à l'égard de l'homme! Infirmité universelle de vos doctrines : ce qui est universel ne se rattache-t-il donc à aucune loi?

La misère, la faim est une loi reçue avec la vie.

(1) Savent-ils avoir dit si vrai? ce sont en effet tous ces maux qui conduisent au bien. Ces charmes de la vie et ces tendresses qu'on prête à la nature, sont les niaiseries des faux poëtes. Le moindre paysan conserve ici plus de bon sens. Questionnez-le sur les douceurs de la nature! sur ce qu'elle dit à son estomac s'il ne travaille trois cents jours à lui procurer du pain, et à ses membres s'ils ne se procurent des vêtements et une habitation! Trop de millions d'hommes souffrent sur la terre, pour qu'on en plaisante ainsi.

Travaillons, dites-vous, à ce but magnifique : « l'abolition de la misère ! » Il est heureux que des hommes de joie, d'orgueil et de cupidité se prennent de sympathie pour d'aussi bonnes questions ! Mais ils les abordent en enfants qui croient les découvrir..

L'abolition de la misère ! c'est tout simplement l'abolition de la paresse et de la corruption : ce à quoi travaille tout simplement depuis dix-huit siècles le christianisme, malgré vous, qui l'entravez, qui l'insultez, qui l'expulsez et qui vous montrez tout surpris de ce que sa fuite vous laisse des honnêtes gens de moins et des pauvres de plus !

Vous apercevez donc pour la première fois que là est la grande question ? que la misère vous étreint, qu'elle met en question votre existence, votre avenir, vos biens, votre personne ? Il aurait fallu y penser lors des petits soupers sous Louis XV ; lorsque vous preniez les bras à à la terre pour les donner à l'industrie ; lorsque, en enlevant la Foi au peuple, vous lui offriez en échange vos écrits, vos mœurs, votre scepticisme de libéral, vos chansons sur Dieu, sur l'autorité, sur la vertu ; enfin lorsque votre avidité créait ce capital fictif qui dépréciait les sueurs de l'homme, pour le livrer plus tard à la faim... Enfants, vous creusez l'abime du mal ; puis tout à coup levant la tête, vous criez : La grande question est là !

Le christianisme y a songé plus tôt. Demandez-lui comment il s'y prenait, premièrement, pour ne pas faire de pauvres ; secondement, pour soulager ceux que vous produisiez...

Parce que la charité privée ne suffit plus à vous sauver, vous parlez d'assistance publique !

CHAPITRE XL.

Si l'aumône dégrade, si l'assistance fortifie.

Quel thème pour les beaux esprits, l'assistance ! Ceux qui de leur vie n'y avaient songé, qui même proclamaient la Fatalité, « Ἀνάγκη », c'est-à-dire la non-assistance divine, ont découvert en Février cette nouvelle thèse pour leurs discours.

Il est aisé de parler longtemps sur un sujet quand jamais on n'y a réfléchi; aisé surtout d'entrer dans la sensibilité lorsqu'on sort de l'expérience[1]. Il ne faut qu'un bon naturel, et l'on se met à désirer que la misère soit à l'instant bannie de chez les hommes.. Et Dieu qui, depuis six mille ans, l'y tolère? A-t-on également réfléchi à cette petite question, par intérêt pour la cause du peuple?

Vous voudriez « substituer à l'aumône qui dégrade » l'assistance qui fortifie. » Pour un début c'est montrer fort peu de pratique ! C'est précisément le contraire : l'âme du mendiant peut profiter tout à la fois et de la peine qu'il rencontre à mendier, et de l'humiliation qui la suit. La première est une sorte de travail pour celui qui se refuse à tout travail ; la seconde presse sans discontinuer son âme d'échapper à une semblable confusion. L'assistance, éloignant cette double cure, achè-

(1) De là on fait des dithyrambes, de là on s'appelle l'ami du peuple. L'ami du peuple est celui qui lui fait voir la vérité.

verait d'éteindre l'homme sous la paresse. Il ne faut assister que les enfants, les malades et les vieillards[1].

On est inconséquent lorsqu'on le veut. Le grand grief du libéralisme contre les pauvres couvents, c'est qu'ils ont donné durant des siècles l'assistance ! Nos oreilles ont été rebattues des inconvénients qui en résultaient pour la population d'alentour. Les villages où se trouvaient des abbayes, des chanoinesses, des bénédictins, passent pour être encore encombrés aujourd'hui d'une population nomade, sans propriété, vouée à la fainéantise qu'engendre toute aumône régulière. On cite encore l'Espagne et enfin l'Italie, qui a presque fait de son peuple une race de mendiants. Ne discutons pas sur les causes ; remarquons seulement que vous vous emportiez contre une institution parce qu'elle donnait l'assistance, et que vous vous courroucez aujourd'hui contre un gouvernement parce qu'il n'institue pas l'assistance[2] !

Etrange manière de vider les questions ! Vous pensez ou que l'existence des pauvres est un fait qui se lie à celle du catholicisme, ou que c'est là une de ces fatalités sans raison, auxquelles il faut en attendant opposer des mesures.. Hospices pour les malades, les enfants trouvés

(1) Ces pauvres qu'on voit perpétuellement errer de porte en porte, sont précisément les seuls êtres de toute une population sur lesquels l'humiliation n'a pas encore agi. Sans cette honte, leur nombre irait croissant, et bientôt la multitude se traînerait dans le besoin...

(2) Si au milieu des sociétés modernes, un Etat s'engageait à fournir l'Assistance, et le pouvait, il y aurait aussitôt deux races : d'une part tous les braves gens s'exténuant de travail et de privation, les gourmands et les paresseux assemblés de l'autre.

On aurait le rebours de l'Antiquité. Le pauvre resterait pauvre, sachant qu'il a du pain assuré ; le riche seul travaillerait, comme un esclave, pour soutenir l'Etat.

et les vieillards, Ecoles pour la jeunesse, asiles de tous genres, inventions toujours plus ingénieuses de la charité des fidèles, etc., tout cela pour vous n'est rien. Il vous faut des mots plus pompeux : « Vastes institutions », « Loi organique de la misère », « Ministère des nécessités fraternelles », pour éblouir les yeux de la foule, devenir promptement d'éternels bienfaiteurs, et faire dire au peuple ébahi : Si on les avait écoutés, on eût cependant aboli la misère !

Voilà certainement des mots; mais ceux qui les ont faits laisseront-ils seulement une trace dans les annales de la bienfaisance?.

En oubliant que la mère science est dans la connaissance de Dieu, puis dans celle de l'homme, enfin dans celle des rapports qui existent entre Dieu et l'homme, la politique a fini par tomber, d'ignorances en ignorances, dans toutes les absurdités.

Et vous qui rêviez constamment de soulager l'humanité, vous n'avez donc pas désiré savoir comment faisaient ceux qui eurent la simplicité d'y penser plusieurs siècles avant vous?

CHAPITRE XLI.

L'assistance privée, et non l'assistance publique.

Vous dites en premier lieu : « La république doit réa-
» liser en institutions l'amélioration de la condition des
» masses, par la fraternité, par la multiplication du bien-

» être, par le Crédit et par l'Assistance. » — L'erreur qui vous abuse est toute là ; la Société n'est précisément faite que pour amener cette amélioration par la vertu !

Puis vous dites : « Il faut transporter la charité infinie » du christianisme, de la conscience de l'individu dans la » conscience du gouvernement. » — Où peut-on mieux prendre le siècle en flagrant délit d'imposture? Vous le voyez : toujours substituer à l'Eglise l'action du gouvernement !

Puis vous dites : « Il faut créer la prévoyance sociale ; » » substituer une grande commission de l'assistance à » toutes les commissions secondaires qui ne voient que » les détails[1] » ; « placer cette commission de manière à » ce qu'on la voie du pays entier ; » ; « faire sortir pièce » à pièce, loi à loi, le code coordonné, le grand code » chrétien de la prévoyance publique. » — Tant de phrases feraient-elles autre chose qu'universaliser la misère et détourner la Charité?

De là vous ajoutez : « Est-ce à dire que dans cet amas » de notions confuses qu'on désigne sous le nom, d'ail- » leurs fort peu compris, de Socialisme, il n'y ait rien de » vrai?. Il y a au fond du socialisme cette attitude nou- » velle donnée à l'homme par *nos* révolutions, qui ont » placé si haut la dignité humaine ! » — Puisque nous sommes placés si haut par des révolutions qui n'ont su jusqu'ici que détruire, ne soyons point surpris d'entendre discourir « du grand et obscur problème posé par Fé- » vrier. » Grand et obscur en effet !

(1) Ici l'on continue de choisir les formules données par les hommes les plus célèbres de l'époque !...

Enfin vous faites remarqner que « vous ne dites point: » diminuer, amoindrir, limiter, circonscrire, mais que » vous dites : détruire la misère ! » Puis, vous vous écriez : « Faites *des lois* contre la misère ! il est au pouvoir des » gouvernements, des sociétés, de détruire la misère. » — Oui, la misère morale. Que ces lois-là, conséquemment, protégent la main qui la guérit au fond des cœurs!

C'est de la misère morale que découle notre misère économique : pourrait-on le trop répéter? N'est-ce pas votre indnstrie de lnxe qui lui a donné le jour? N'est-ce pas cette industrie qui continue de créer ces populations nomades, non agricoles, où se recrute la guerre civile et sur lesquelles plane le paupérisme? Continuez, et vons aurez de la misère à détruire !

Par l'indnstrie de luxe vous entassez les pauvres dans nos villes, autour des théâtres et des cabarets : maintenant, vous voulez les nourrir ! Il faut les en faire sortir, en les aidant à rentrer dans la destinée que Dieu leur avait faite. Mais vons dites tranqnillement : L'Angleterre a créé le mal, et créé aussi le remède correspondant au paupérisme par la taxe des pauvres. A ce compte, il faudrait se donner le mal ponr bénéficier du remède !

On ne peut que répéter la vérité : Pour ne pas développer dn même coup l'insouciance et la paresse, d'où provient la misère, il ne faut point que l'assistance soit publique, il faut qu'elle soit particulière. La religion qui, certes ! a su poser la question, n'a reconnu publiquement que les malades, les vieillards et vos enfants abandonnés [1].

(1) Il est vrai qu'on ne connaissait pas encore « ces hommes qui, dans la force de l'âge, travaillent et peuvent être sans pain ! ! »

Quand on méconnaît les principes, il faut avoir un peu d'expérience. Supposons l'assistance : ce fait correspondrait pour vous à une augmenta-

Toute autre misère est chargée de sa destinée; sinon la lèpre s'étendra sur l'espèce entière. Or, les hospices sont ouverts depuis quinze siècles à vos libéralités..

Si depuis ces quinze siècles on vous eut laissé faire, où en serait donc l'homme?. L'heure viendra, espérons-le, où vous tomberez à genoux devant le christianisme de ce qu'il a su préserver la liberté humaine, et conduire l'homme jusqu'en ce jour!

Oui, la grande question est là! Et voici la raison : Dieu a décrété la misère pour ramener l'homme déchu au travail. Pour que la misère ne fût pas, il faudrait que la vertu fût universelle. C'est précisément parce que la vertu est absente que la misère est là. Elle remplace la contrainte imposée à l'esclave...

Qu'il faut d'esprit pour faire de la misère un droit public, une profession légale!

CHAPITRE XLII.

Le luxe a créé la misère, l'assistance l'achèvera.

La misère du peuple viendra de ceux qui veulent

tion de bien-être dépassant de quelque chose le travail. Alors, ce serait comme si la nature se mettait à produire, par exemple, un dixième de plus pour une semblable somme d'efforts.

Or, l'Italie offre précisément ce phénomène. La grande fertilité du sol et la douceur du climat y produisent pour le même effort, deux fois plus que dans nos pays. Voyez ce que fait ce peuple! Voyez le peuple d'Espagne, où le ciel est aussi beau! Voyez les peuples de l'Asie... Vous êtes hommes, et ne savez point ce que c'est que l'homme!

l'abolir. Il faudrait obtenir de l'homme un surcroît d'effort, et on ramollit son âme au rêve d'un surcroît de bien-être[1]! Ces hommes ne prévoient donc pas la chute du peuple, par la multiplication des pauvres ou des hommes démoralisés ?

Le premier effet de l'assistance serait de détruire en l'homme le principe de l'activité humaine et la précieuse prévoyance de l'avenir que Dieu s'est vu forcé de lui imposer pour le tenir au travail. Croyez-vous être mieux renseignés que Dieu ? croyez-vous remplacer d'office la nécessité? La question est bien là.

Qu'on fasse seulement une loi d'après laquelle l'Etat nourrira les enfants, et peu après les femmes ; vous verrez alors ce qu'est l'homme, et de combien Dieu s'est trompé! En ce moment, déjà, ceux qui comptent sur le socialisme, ou sur cette loi d'assistance, ne peuvent se remettre au travail. Si vous êtes économistes, calculez ce qu'a eu de ruineux pour le pays cette simple attente, et osez continuer ! — Sur de pareilles espérances, dans les vingt mois qui ont suivi Février, près d'un tiers du travail de la France a été aboli !

L'industrialisme a commencé la misère, la corruption l'a continuée, il ne faut que l'Assistance pour l'achever.

A vous entendre, on croirait que vous avez pour les hommes plus d'entrailles que n'en a eu la sainte Eglise ! Au moins regardez bien ce qu'elle a fait : deux choses auxquelles, pendant quatre mille ans, les hommes n'ont

(1) C'est trop en dire sur ce sujet : tout essai d'assistance sera, en face de la misère, ce qu'une goutte d'eau est à la mer. Le mal est de répandre une idée qui énerve l'esprit si crédule du peuple Détourner de la théorie de l'Assistance, c'est assister tous ceux qu'une telle pensée ne pourrait qu'éloigner du travail.

même pas songé; deux choses auxquelles, depuis lors, vous n'avez pas bien pris garde, savoir : l'Hôpital, pour les malades; l'asile, pour les vieillards et les enfants que le Monde avait abandonnés ! C'est-à-dire, que la charité a eu soin d'assister par une institution tout homme offert pieds et poings liés à la nécessité.

Non, il ne faut pas « transporter le christianisme de l'individu dans la conscience du gouvernement »; non, il ne faut pas « une loi organique de l'assistance », « une taxe des pauvres », « un ministère des nécessités fraternelles » ; il faut la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, régnant au milieu de nos cœurs...

Et il nous faut d'autant plus cette sainte Eglise pour les convier à la charité, que l'époque devra venir en aide à une misère double, celle qui sort de la corruption, et celle qui résulte du déplacement que l'industrie, depuis un siècle, opère sur les villes[1].

Pour améliorer le sort du peuple, prenons le vrai chemin ! Créons du travail, par la vertu; produisons du capital, par la modération dans les jouissances; protégeons les intérêts, par la justice; donnons la sécurité, par la loi et par la Foi, afin que la religion ramène la paix entre les hommes, cette paix qui naît de la sagesse, de l'humilité et de l'amour. Si ces classes tant à plaindre redevenaient chrétiennes, elles redeviendraient laborieuses, économes; puis, ravivant les affections intimes, elles rendraient

(1) Il y a sur nous une dernière misère. Si la charité dépend de la dignité de la main qui donne, elle dépend aussi de la dignité de la main qui reçoit. Autrefois, lorsqu'il y avait dans les classes ouvrières une émulation de vertus et d'efforts, on aimait à donner, parce qu'on soulageait le malheur. On sait qu'on soulage trop souvent aujourd'hui les résultats du vice. Cette idée tarit une partie de la charité. Retournons à Dieu par tous les moyens !

à la famille sa fonction de cotisation volontaire, ou de société de secours contre le malheur[1].

Tous les esprits que la pratique guide en reviendront à cette conclusion, qui fut celle de l'Eglise :

Assistance individuelle, oui; et, s'il se peut, multipliée, décuplée par la religion. Assistance publique, non. Fermons nos lois aux abus, et ouvrons notre cœur aux pauvres. Les vieux moyens! Nous n'avons qu'une ennemie, la corruption : étouffons-la, et nous DÉTRUIRONS LA MISÈRE... du moins autant qu'il est donné de le faire ici-bas.

— L'abolition du vice, dites-vous, serait-elle réellement l'abolition de la misère? — Plaisantez-vous? Supposez-vous que Dieu n'aurait pas réglé la nature de façon que le travail et la vertu pussent en retirer le pain? Il est à croire que votre prévoyance ne saurait dépasser celle de l'Infini..

CHAPITRE XLIII.

Valeur des faits.

Ayons plus de respect pour les faits. Les faits forment l'ensemble des moyens dont Dieu s'est servi pour amener l'homme au point où nous le voyons.

Les faits ne sont pas uniquement de l'homme. La Pro-

(1) Par opposition aux Sociétés de secours mutuels, qui forcément se multiplient à mesure que se dissolvent, dans les villes industrielles, les liens sacrés de la famille.

vidence tend le cavenas sur lequel nous venons fixer le dessin.

Les faits ont passé dans la Création. S'ils n'arrivent pas tous au but, ils sont souvent, eu égard à la faible humanité, une tendance à ce but. Beaucoup de choses pouvaient être, et ne sont pas; mais dans les faits universels, ce qui a existé avait sa raison d'être.

Certes, ne prenons point les faits pour modèle! triste mesure de l'homme, ils sont souvent l'opposé du modèle. Mais voici la sagesse des faits : ILS OFFRENT LA LOI DU POSSIBLE. Grande loi ici-bas...

C'est dans les faits que l'on voit réellement l'homme; qu'on juge ce qu'il a fait, où il en est; qu'on sent l'indicible faiblesse et les dignes efforts de sa douloureuse nature. Les faits, c'est tout ce que peut l'homme.

Nous sommes dans le temps. Sa mesure est notre mesure; ou, plutôt, nous lui donnons la nôtre. Ne disons rien contre le temps : il nous contient et nous dénonce. Prenons donc en grand respect les faits; les faits, c'est l'homme.

Quand ce monde finira, il ne sera composé, en définitive, que de faits. Ils seront la mesure de cette création. Que nos cœurs se portent donc en avant dans le bien, pour que les faits ultérieurs soient de plus en plus parfaits. Quant aux faits universels et permanents, c'est nous que nous attaquerions en eux.

Attaquons-nous à nous-mêmes, et non aux faits. Il serait étrange que l'homme vint aujourd'hui renier les faits! Sont-ce les anges qui étaient jusqu'à présent sur la terre?

C'est une grande sagesse de recueillir la sagesse des faits, avant d'en remarquer le vice. Et comme les faits

viennent de nous, ce sont les cœurs qu'il faut changer.

Les âmes les plus précieuses aux yeux de Dieu, après celles qui ne cessent de l'adorer, sont celles qui l'aident à conduire le monde selon ses lois. Ce sont deux espèces d'hommes sur lesquelles se répandent les plus grandes bénédictions. Si nous méprisons les grands faits, nous passerons hors du Possible, nous sortirons de toute voie, nous n'aboutirons qu'à une politique étrangère, nulle, sans réalité[1]; nous rentrerons dans le néant.

CHAPITRE XLIV.

Liberté illimitée de l'homme !

Continuons de suivre les erreurs dont la classe régnante a formé ses principes.

Reconnaître à l'homme, comme on le fait, une liberté illimitée, c'est lui conférer le droit de faire tout ce qu'il lui plaira. La Société est établie pour la solidarité du bien, car là est son avantage, et non pour la solidarité du mal.

(1) Le philosophisme a rendu les esprits bien faibles en politique. Ce n'est point toujours les doctrines qu'il faut consulter, mais la force des choses. La multitude des doctrines vient de la faiblesse de l'homme. « Il est » bien aysé d'accuser d'imperfection une police, dit Montaigne : toujours » choses mortelles en sont pleines. Bien aysé d'engendrer à un peuple le » mépris de ses anciennes observances : jamais homme ne l'entreprit qu'il » n'en vint à bout. Mais d'y rétablir un meilleur état en place, en ceci plu- » sieurs se sont morfondus. » (Liv. I, chap. 17.)

La liberté de penser et de dire a comme conséquence la liberté d'agir. Voulez-vous l'accorder aux méchants, aux voleurs et aux assassins?

Pour se donner la liberté illimitée de la presse, une nation peut-elle répondre de tous ses membres?. La Société a charge d'âmes vis-à-vis du peuple, lequel, n'ayant point le loisir de juger, accepte tout écrit pour doctrine.

Est-ce donc de la liberté que la France aurait peur? Non certes pas! elle ne craint que les mains des sicaires entre lesquelles la Révolution veut déposer la liberté..

Toujours nous prenons l'homme pour bon : et il n'est mis en ce monde que pour le devenir. De là découlerait comme conséquence une Société toute parfaite. La Société n'est au contraire qu'un grand système d'éducation et de préservation. Quand vous en apercevrez-vous?

Le peuple n'est qu'un enfant. Allez vers lui, et dites : Tu es souverain ; il le croit. Tous les hommes sont égaux : il le croit! associez-vous donc tous ensemble : il le croit! la propriété est un vol : il le croit! le capital est à tous : il le croit! on pourra même s'en passer : il le croit! on va doubler la richesse : il le croit! on n'a pas besoin d'argent : il le croit! la religion est usée : il le croit! nous t'en donnerons une meilleure : il le croit! une banque et ses coupons feront tout : il le croit! la Société reposera sur le crédit : il le croit! on peut doubler tous les salaires : il le croit! si les hommes ne sont pas heureux, ce sont les gouvernements qui en sont cause : il le croit! c'est toi qui es législateur : et il le croit! Oui, « tu es » beau, tu es magnanime, ô mon peuple! et tous les peu- »ples te regardent» : il le croit! Troupier, maçon, sabotier, coutelier, cordonnier, sois notre représentant, fais nos

lois : il le croit ! il part, il pose le pied sur la mer, comme le lui a dit son prophète... C'est lorsqu'il se noie qu'il voudrait ne plus croire, si l'orgueil ne l'avait déjà réduit à l'état d'insensé..

Liberté illimitée de la presse ! vous voulez donc que le peuple appartienne au premier venu[1] ?

Telle est l'entente que vous avez de la liberté ; voyons celle que vous avez de la vérité.

CHAPITRE LXV.

Liberté limitée de l'Eglise ! !

Donner la liberté de la presse, c'est donner sur le peuple un droit de propriété. Il ne faut donner de liberté illimitée qu'à la vérité divine. Et la grande liberté qui importe à l'homme, c'est celle de la pouvoir toute accomplir.

Pour bien comprendre ce que vous faites en politique, observez que pendant soixante ans vous avez proclamé le contraire.

Sous ces mots : *Empiétement du Clergé*, vous retiriez

(1) « Un homme est impuissant à se frayer une carrière, fait mal ses affaires, compromet celles d'autrui : il se fait conspirateur. Un autre a un tempérament indompté, des passions dramatiques : il se fait conspirateur. Un troisième, bercé par l'orgueil, s'endort des années sur un livre dans lequel il distille l'envie, mais auquel le monde ne prend pas garde ; il se fait conspirateur. D'autres, enfin, voyant en tout la tyrannie, au lieu de refaire leur caractère, veulent refaire la Société ; au lieu de supprimer leurs défauts, veulent supprimer la morale : ils se font conspirateurs. » — Par la liberté illimitée de la Presse, vous confiez le peuple à ces gens-là.

la liberté à l'Eglise, c'est-à-dire à la vérité. Sous ceux-ci : *Liberté de conscience*, vous donniez toute liberté à l'homme, c'est-à-dire à l'orgueil...

Puis, on se plaint du renversement de l'ordre moral, et, à sa suite, de l'ordre social. On cherche dans le pouvoir le moyen de les rétablir, oubliant que le pouvoir tient lui-même toute sa racine dans le premier. Maintenant que la Société croule avec le pouvoir, le reconnaîtra-t-on [1] ?

Lorsqu'on voudra sérieusement rétablir la Société en France, on rendra à la vérité, à l'Eglise, une liberté qui n'est, après tout, que celle de faire le bien. Nous lui restituerons une puissance qui n'est, en fin de compte, que celle de nous civiliser.

La loi qui a civilisé le monde semble digne d'être conservée dans le monde, et d'être placée avant l'ensemble de ses lois, puisqu'elle est la source et la vie de ces lois ! Apportez-vous une plus grande loi, une plus puissante doctrine ?

Il est inconcevable de voir le siècle traiter avec l'Eglise de puissance à puissance, et la considérer comme un corps étranger, bon tôt ou tard à extirper d'une nation. De là, des concordats très-sérieux sur ses empiétements en matière de Foi, d'enseignement ou de toute juridiction pos-

(1) On disait à la Restauration que nous étions émancipés, qu'elle nous devait la liberté illimitée de la Presse. Elle avait la bonté de le croire. C'était persuader à une citadelle qu'il faut laisser entrer les ennemis pourvu qu'ils cachent leurs armes !

On voudrait faire entendre à la République, aujourd'hui, qu'elle doit bien autre chose : le droit au capital, à l'assistance, à la retraite, à l'instruction gratuite et à tout ! Il est à croire que l'Etat finira par reconnaître qu'il ne ne doit que soutenir la vérité, puis donner la justice et la paix.

sible ! C'est triste : car le pouvoir laissé à l'Eglise est tout juste la vie qui nous reste.

Si l'on ne veut pas suspendre la Civilisation moderne, il faut rendre à la religion son cours. Tant que les avocats dont vous faites des hommes d'Etat, auront pour philosophie de découvrir les empiétements de l'Eglise, ils bâtiront des gouvernements de mort. Tant que les peuples auront le fâcheux instinct de les croire, ils descendront plus avant dans leurs maux.

Il faut fixer au bien la liberté de l'homme, conséquemment, ici, la rendre à la lumière de l'Eglise !

CHAPITRE XLVI.

Loi sur l'enseignement. — M. Thiers.

Pour la loi sur l'enseignement, voici le fait ; après, on pourra discuter :

L'homme qui est la personnification de votre scepticisme, vient de vous dire : « l'Université, c'est la philosophie ; et l'Eglise, c'est la religion. » Oui, mais la philosophie c'est l'homme, et la religion c'est sa loi. Voyez ce qu'il faut en faire !

Une autre parole de votre orateur : « La religion et la » philosophie sont nées le même jour, le jour où Dieu » a mis la religion dans le cœur de l'homme et la philo» sophie dans son esprit. » Dieu a mis la religion dans le cœur de l'homme, mais c'est l'homme qui a mis l'orgueil dans son esprit. Est-ce à notre esprit de conduire Dieu, ou à Dieu de conduire notre esprit et nos cœurs ?

Certainement Dieu mit la philosophie dans l'esprit de l'homme en y mettant la raison et la liberté. Or elles n'ont pas été faites pour combattre la loi, mais pour l'accomplir. L'Anarchie consiste précisément à donner à la liberté la même autorité qu'à la loi ou qu'à Dieu. C'est là toute l'erreur de l'époque! C'est aussi celle de cet homme, dénué de philosophie parce qu'il fut constamment étranger à la théologie.

Il s'écrie, avec une naïveté réelle : « J'ouvre l'histoire » du monde, non pas l'histoire factice, faite par les partis, » mais l'histoire vraie, et je vois ces deux grandes puis- » sances, la religion et la philosophie, se combattre tou- » jours. » Il n'est pas étonnant qu'en ouvrant l'histoire, on voie l'homme! Mais quand on combat, c'est parce que la justice existe quelque part..

Mettre sur le même pied Dieu et l'homme, la loi et la liberté, voilà l'affaire de la Révolution! Les libéraux, en voulant enseigner, se donnent une mission que ni Dieu ni les hommes ne leur ont confiée. Aussi qu'enseignent-ils? Ils enseignent l'absence de la vérité, autrement dit le scepticisme! Mais l'absence de la vérité, demain sera l'absence de la Société...

Il a peut-être existé des époques aussi douloureuses pour les mœurs; il n'y en a pas eu qui aient été fondées sur le principe même du mal. Si la politique est une science en ce monde, et si elle y est une puissance bienfaitrice, c'est qu'elle y apporte l'appui au bien.

Quoi! être homme pratique et ne pas voir que le bien ne triomphe jamais de lui-même, et que le mal, au contraire, croit tout seul chez les hommes! Les abandonner à leur lutte, c'est apporter l'appui au mal.

De là l'idée, fort réclamée par l'ignorance, d'une sépa-

ration de l'Eglise et de l'Etat. Si les lois n'apportent pas un appui à l'Eglise, c'est-à-dire à la vérité, cet appui viendra-t-il des passions?. Alors que deviendrons-nous? Confiez tout à la liberté, à ce que vous nommez la concurrence, la barbarie reparaitra.

L'hypocrisie répète : Si la doctrine est vraie, elle n'a pas besoin d'appui ! au sein de la liberté, la vérité seule peut triompher. Ce n'est pas connaitre ce monde ! Le malheur, dit-on encore, est qu'on ne croit pas à la puissance de la vérité. — Le malheur, au contraire, est que les hommes sans pratique veulent nous faire croire à la puissance tout idéale de la vérité. — « La vérité quoique seule peut triompher ! » — Pourquoi, depuis six mille ans, n'a-t-elle point encore triomphé de la sorte? Et pour qui comptez-vous nos passions, notre orgueil? S'il suffisait de dire la vérité, vous la diriez aux enfants, sans plus vous occuper de leur éducation. Or, que sont réellement les hommes ?.

L'idée même de refuser le secours social à l'Eglise, sous prétexte de lui aliéner plus encore les esprits, vient prouver plus encore l'orgueil occulte qui les anime. En l'état où sont les choses, attendez-vous que la vérité pure fasse en ce jour ce que jamais elle n'a pu faire? Quels évènements pourraient lui préparer une telle puissance?

L'Eglise et l'Etat ! sur la question de leurs rapports roule toute l'histoire, comme toute la philosophie ; selon que dans la Société on veut donner à Dieu plus de place, ou qu'on n'en veut donner qu'à l'homme. Il est certain que si l'homme veut toujours partir de ce qu'il nomme ses droits, il ne leur verra plus de bornes, et Dieu ne

trouvera plus de place chez nous. Il s'agit de décider si l'homme ne devrait pas partir de ses devoirs!

Il est vrai que Dieu est patient. En dehors de l'Eglise, et dans l'Eglise, sont des hommes. Il faut aux bons plus de sagesse qu'aux méchants. Il s'agit de la vérité, et rien ne coûte tant aux cœurs. Mais délaisser l'Eglise, mais lui retirer le pain et l'appui de l'Etat, mais lui ôter le cœur des enfants, c'est ce que Dieu ne souffrira pas. Ce jour-là sonnera l'agonie d'un peuple. Que de misères quand l'homme s'obstine dans la méchanceté!

La question de la loi sur l'enseignement est la question même des rapports de l'Eglise et de l'Etat. L'Eglise, comme toujours, sera conciliante, mais qu'elle soit indépendante! qu'elle soit secondée, chérie et glorifiée!

Toute l'Antiquité fut fondée sur l'Etat. Il était réservé à Jésus-Christ de tout fonder en dehors de la force et de rendre la liberté aux consciences. Il remit le pouvoir à la puissance spirituelle, pour que l'humanité, délivrée, fut conduite en esprit vers la vérité... A nous de comprendre notre dignité ou de retourner dans la servitude. A nous de cultiver ou de laisser notre héritage.

CHAPITRE XLVII.

Révolution d'Angleterre. — M. Guizo.

On nous parle sans cesse de la révolution d'Angleterre. Mais pourquoi a-t-elle réussi? Parce qu'en Angleterre une aristocratie s'est immédiatement élevée sur tous les principes opposés à cette révolution.

La révolution renversait l'Eglise : l'aristocratie devint personnellement religieuse. La révolution dispersait le capital : l'aristocratie se mit à en fonder plus que jamais. La révolution ouvrait les portes à l'immoralité : l'aristocratie donna des familles qui, pour le travail, la prévoyance et les mœurs, firent honte plus tard à notre aristocratie. La révolution coupait la tête aux rois : et dès ce moment l'aristocratie leur voua un culte chevaleresque. La révolution anglaise, en un mot, a réussi, parce qu'elle a substitué des mœurs chrétiennes aux principes de la révolution. Tâchons de faire de la sorte ! Votre révolution réussira, pourvu que vous la détruisiez..

La grande idée de M. Guizot est le gouvernement parlementaire, c'est-à-dire l'introduction au pouvoir du principe révolutionnaire. On veut de l'autorité, à la condition de ne pas obéir ! qu'elle tombe des mains des plus hautes classes, pourvu qu'elle s'arrête et s'affermisse dans les nôtres !

Individuellement probe, cet autre chef du libéralisme montre un esprit issu de la science de l'orgueil. Il se disait l'homme de l'autorité, et jamais, depuis les hérésiarques, elle ne fut plus grièvement attaquée ! Il l'étouffe dans sa source, au sein de l'Ordre spirituel, et il la veut intacte dès qu'elle entre au milieu de l'ordre politique ! Elle serait debout dans l'Etat, et détruite dans les consciences ! Singulière dialectique ! Alors, d'où vient cette autorité ? Il faut donc obéir à l'homme pour le plaisir d'obéir à l'homme ! Vous sentez que le peuple a eu plus de logique que vous [1].

(1) La faute est tout autant à l'époque qu'aux hommes. Le célèbre écrivain s'est toujours cru dans le vrai, mais à la manière protestante, autrement dit, avec une forte dose d'orgueil.

Quand vous vondrez l'autorité, vous commencerez par renoncer au principe du Protestantisme, qui n'est qu'nne protestation de l'homme contre l'autorité la plus haute, l'Autorité spiritnelle. Ensuite, vous n'enverrez pas devant chaque presbytère de France un maitre qui enseigne *b* quand le prêtre anra prêché *a*. Enfin, vous n'insinuerez pas de nouveau, après une défaite que vous êtes seuls à ne pas voir, qu'une société se sauve en perfectionnant le gonvernement parlementaire. On a si bien *parlementé* qu'on vous a mis dehors.

Ne voyez-vous pas que ces sortes de gouvernements sont pour contenter l'orgueil et faire illusion à la foule? car au fond il faut gouverner. Le gouvernement parlementaire n'a été que le principe de la souveraineté du peuple introduit dans l'Etat et remis à la bonrgeoisie : il ne faut donc pas se plaindre! Vous voudriez simplement que le principe s'arrêtât vers vous. Vous dépossédez bien l'Eglise, vous supplantez les Rois, à la condition pourtant que ce ne soit pas le penple qui les remplace. Ce serait vous alors ?. En ce cas, montrez-nous mieux à l'avenir votre sagesse et vos moyens...

Rien n'est moins un, rien n'est moins sage et rien n'est moins responsable qu'une Assemblée : rien ne l'est plus, au fond, qu'un Roi. Il est déjà assez difficile de gonverner, sans y apporter encore des obstacles.

Les peuples ont raison d'avoir confiance en un Roi qui choisit son conseil; non en une réunion d'avocats, qui pensent moins à gouverner qu'à contenter leur ambition personnelle. Au bout de tout principe, il faut arriver au fait, et le fait, on vient de l'énoncer.

Trois hommes instruits feront en une semaine plus d'ouvrage que cinq cents représentants en un mois. Pris

à part, tous seront des hommes capables, pourvu que leur capacité ne soit pas purement littéraire ; réunis, les faits le prouvent, ils perdront leur propre génie. L'impuissance des esprits naît des amours-propres croisés. Les Assemblées parlementaires perdront à la fin les Etats, qui, lancés par elles à travers tous les écueils de la Révolution, finiront par se briser.

CHAPITRE XLVIII.

L'instruction du peuple.

Songeons que notre propre instruction n'est qu'humaine. Le tribun demande l'instruction du peuple ; au fond, il ne songe qu'à le conduire à son gré. Ce qu'il nomme instruction, c'est tout simplement sa doctrine ! Il la voudrait voir à la place de ce bon sens universel que l'Eglise et l'expérience ont répandu dans les masses.

Montrez-lui le triste peuple de la Révolution, il répond : *Il fallait lui donner l'instruction !* — Alors pourquoi proscrivez-vous cette classe plus élevée qui a reçu de l'instruction ? L'instruction n'est donc pas si bonne puisqu'elle a formé ceux que vous voulez bannir, ceux à qui vous reprochez leurs doctrines, leur capital, leur politique, leurs actions, leurs pensées, jusqu'à leur existence ?

Le bas peuple demande l'instruction, et depuis lors il ne met pas les pieds à l'Eglise ! Quelle instruction veut-il donc ? On lui donnera des docteurs qui ne lui parleront

ni de son âme, ni de son cœur, ni de ses peines, ni de ses destinées futures, ni de sa vie présente, ni de ses enfants, ni de sa mort, ni du Dieu bon qui l'a créé et qui l'attend : et l'on nommera instruction le reste !

L'instruction, dont on fait grand état, n'a d'autre effet que d'ajouter un pouvoir à l'homme ; c'est un levier remis à son esprit. Si l'homme est dans le bien, elle est un don inappréciable ; si l'homme se porte au mal, elle n'est qu'un malheur de plus. Voilà toute la question. L'instruction ne porte pas sur la nature de l'homme, elle en étend seulement le pouvoir[1]. C'est donc à l'homme qu'on doit penser.

La grande question pour le peuple, c'est la MORALISATION. Donnez-lui cette instruction-là, qui est l'instruction de l'âme, qui est la grande instruction ! Vous lui contez mille détails relatifs à la terre, et il ignore qu'on l'attend au Ciel !

Parce que vous avez éloigné le peuple de ces hautes lumières, vous sentez le besoin de lui donner de l'instruction[2] !

Ici, comme ailleurs, vous raisonnez comme si l'homme était bon, et qu'il ne restât qu'à étendre sa puissance. En effet, si l'homme est bon, vous n'agrandirez jamais assez

(1) On répète sans cesse : « L'instruction est le premier des biens ; donnons l'instruction au peuple. » Le Clergé seul ne cédait pas à cet entraînement. Lors même qu'il ne savait pas en donner toutes les raisons, il pressentait les résultats par un instinct en quelque sorte surnaturel. Mais vous lui répondiez par tant d'arguments pompeux !.. Aujourd'hui, que disent les faits ?

(2) Ce ne sera pas la science qu'aura le peuple qui l'embarrassera ! On ne blâme, bien entendu, que l'aveugle prétention de remplacer la morale par les sciences physiques et de mettre le peuple au régime auquel le XVIIIe siècle a mis nos aristocraties !

son domaine; s'il est mauvais, vous ne ferez qu'élargir ses voies de destruction. Voilà cependant ce qu'il en est de cette espèce d'arche sainte, à laquelle on ne pouvait toucher! Avez-vous remarqué comment Dieu traite la question, lui qui fait naître tous les hommes dans l'ignorance?

Dieu a mesuré avec une précision infinie et l'esprit et les forces qu'il a données à l'homme. Il a prévu le degré au-delà duquel l'homme pouvait tout renverser, lui et sa propre liberté. Et quand, au sortir de l'Eden, Dieu le livra très-positivement à l'ignorance, aux besoins, au travail, et à la mort, pensez-vous qu'il ne sût pas quel traitement il lui appliquait? Voilà les faits où il faut puiser des leçons... Dans l'orgueil, il faut restreindre et retenir l'homme; dans le bien, le seconder; en l'un et l'autre, l'édifier.

Comment faisait l'Eglise? Enseignait-elle la physique[1]? L'Eglise employait tous ses efforts à moraliser l'homme, autrement dit à lui rendre la lumière et la liberté morale, laissant l'instruction venir à la suite. Vous, plus habiles, vous employez les vôtres à l'instruction, laissant la moralisation venir après s'il se peut! Cela ne prouve pas votre connaissance de l'homme.

Trouvez-vous que vous ayez réussi? Vous avez créé bien des chaires; vous vous flattez d'avoir répandu vos

(1) L'Eglise a-t-elle assez gémi et assez différé, quand elle vit que les sciences sur la nature allaient prendre en nos âmes la place des sciences sur Dieu et nous plonger dans la servitude? Combien vous voudriez aujourd'hui que les esprits fussent dans la Foi, de laquelle dépend votre salut social!

Dieu d'un seul coup aurait enlevé l'ignorance à l'homme si cela eût pu lui enlever le péché.

idées sur le peuple. L'avez-vous rendu meilleur?.. Quand vous parlerez désormais de l'instruction du peuple, au moins sachez ce que vous dites! L'instruction chez le peuple, c'est la Moralisation, ou l'entrée en possession de son âme.

La voilà, la grande science!

CHAPITRE XLIX.

Dernière opinion des libéraux.

Cette dernière opinion est une dernière illusion. C'est l'illusion que, depuis l'origine, ils se sont faite sur la raison et sur la liberté. Ils les ont constamment vues en théories, et jamais telles que, dans le fait, la Chute les a laissées à l'homme.

C'est là au reste ce qui constitue, à proprement parler, l'opinion libérale[1] et le point de départ philosophique de la Révolution.

Si l'on pouvait confier à elles-mêmes la raison et la liberté humaines, il y a longtemps qu'on n'aurait plus besoin de gouvernements ni de lois. Les gouvernements, les lois et la société même ne courent tant de périls, que parce que nous ne pouvons point compter sur la raison ni sur la liberté humaines... Pourra-t-on changer ce fait?

(1) Nous verrons ces hommes, qui ont toujours manqué par le dogme, remonter sur leur théorie de la raison et de la liberté dès que le danger s'éloignera, puis en descendre en toute hâte dès que le danger renaîtra.

S'il existe un progrès dans le monde, il consiste à restreindre l'autorité à mesure que croît la moralité. Est-ce aujourd'hui le cas?

L'esprit révolutionnaire modéré se fait une dernière opinion dont il sera dupe avant peu. Il dit encore : « C'est » avec la liberté, c'est avec la raison, que nous refrénerons » la démagogie. La grande Révolution de 89 a une marche » légitime. Les folies des socialistes ne réussiront pas à » nous faire regretter l'époque où l'on se battait pour de la » Théologie! Nous ne nous sentons pas disposés à abdi- » quer notre raison et notre liberté. Nous périrons peut- » être par elles, parce qu'il est dans les destinées des » peuples de périr, (1) mais nous ne reviendrons pas en » arrière. » (*Journal des Débats du 31 décembre 1849,* c'est-à-dire journal de M. Thiers et de M. Guizot).

O science nouvelle! Comme vous franchissez à votre aise des questions qui ont arrêté les sages et les législateurs, les peuples et les gouvernements; qui ont suspendu même les décisions de l'Eglise, savoir : l'usage ou l'administration de la raison et de la liberté humaines! Certes, si vous aviez réellement la raison et la liberté, si vous les pouviez introduire dans la foule, évidemment tout serait dit. Bien mieux, vous n'auriez plus besoin de lui donner des lois : la liberté intègre obéirait à la raison parfaite. Mais en vous adressant ici à la raison et à la liberté des masses, n'invoquez-vous pas des êtres de raison ?

Certes! il ne faut abdiquer ni la raison ni la liberté : on ne vous demande au contraire que de les bien posséder! Et comme vos peuples perdent à la fois l'une et l'autre, il leur faut visiblement à la fois la lumière et l'Autorité, lesquelles ont été faites pour suppléer à la raison perdue et à la liberté absente. Vous pensiez avoir aug-

menté dans le peuple la raison et la liberté, et l'on vous trouve effrayés vous-mêmes de voir à quel point le peuple manque de l'une et de l'autre[1]!

Chercher dans la liberté même le moyen d'en refréner les maux, c'est jouer le jeu de la Révolution. Le bon sens crie : Si le remède naît de l'excès des maux, nous serons morts quand il viendra! Laissez des pistolets dans les mains des enfants : quand ils se seront fait sauter la cervelle, certes ils n'y reviendront pas! S'il faut attendre de la liberté même le remède à ses excès, pourquoi, dès le commencement, Dieu ne prit-il pas cette méthode sur la terre, au lieu d'instituer l'Autorité? Pourquoi aucune nation, depuis lors, n'a-t-elle usé du procédé?

— Que faire donc de la raison et de la liberté? — Les protéger et les développer le plus possible toutes deux à l'aide de l'Autorité... Dites que l'Autorité n'a pas toujours été ce qu'elle devait être, comme toute chose de ce monde; mais dites aussi qne, sans elle, la raison et la liberté ne seraient plus.

Une Epoque de liberté, pour me servir de vos termes, serait celle où l'homme, ne faisant que le bien, rendrait l'autorité inutile. Est-ce là l'époque où nous sommes? Voyons-nous dans la foule un progrès religieux, écono-

(1) Citons toujours les paroles des libéraux modérés : « Ce que nous » sommes, dépend-il de nous de ne l'être pas? Enfants de la Révolution » française, ses principes ont passé dans notre sang. (C'est bien là le mal!) » On ne gouverne une nation qu'avec les idées qu'elle a. (Appliquerez-vous ce principe à l'éducation?) C'est avec la liberté, c'est avec les *bons prin-* » *cipes de la Révolution* que nous vaincrons les folies de la *mauvaise* » *révolution.* » (Même journal).

Un jour viendra où ce livre, s'il est lu de celui qui nous confie aux principes de la Révolution, lui demandera, non pas ce qu'il pense de ces principes-là, mais ce qu'il pense de lui-même en se rappelant ce conseil....

mique et domestique? Nous n'eûmes jamais plus besoin d'une époque de véritable Autorité.

La liberté est chose excellente, mais la vie est la chose par excellence. Est-ce notre instinct de la liberté qui a le plus à craindre? N'est-il pas plus fort en nous que l'instinct de la justice, que l'instinct de la morale, et que l'instinct du droit? Ce qui a le plus à craindre, n'est-ce pas notre précieuse Société humaine, à laquelle Dieu a été obligé de venir en aide par l'Autorité : chez les peuples, du moins, qui n'eurent pas la folie de briser ce soutien d'en Haut, comme l'ont brisé nos profonds politiques.

CHAPITRE L.

Métaphysique qui domine les partis.

Au lieu d'aller au fond des choses, l'esprit français court en avant. On improvise une victoire dans les faits sans savoir si elle est dans les consciences. Vous tracez des révolutions sur le sable; les enfants les effaceront. L'Empire nous conduisit de l'Egypte à Moscou : où sont aujourd'hui nos frontières? Il faut créer la monarchie universelle dans les esprits avant de la vouloir imposer à l'Europe. On ne porte pas la main en païen sur le beau fruit que mûrissait le Catholicisme!

De là, l'unité de concours se perd dans une nation échelonnée sur tous les degrés de l'erreur. Les classes de la société se trouvent aujourd'hui embusquées sur toutes les étapes manquées. Il n'y a plus que des partis en

France. Une révolution se montre, chacun s'y résigne par peur ; puis, une réaction nouvelle en fait connaître le néant. Quelle marche prendre ? on ne sait pas où est la France, on ne sait pas où courent les esprits.

Toutefois, voici les deux termes de l'échelle des partis. Le point de vue religieux dépassé aboutit au jansénisme, c'est-à-dire à l'absolutisme. Le point de vue humain complété aboutit au socialisme. Ce sont là effectivement les deux pôles. L'Absolutisme consiste à déclarer ceci : La Chute a perverti complètement la nature humaine. Le Socialisme consiste à prétendre ceci : Sortie de Dieu, cette nature est nécessairement parfaite. L'orgueil tire toujours ou à droite ou à gauche...

L'Absolutisme, ou le jansénisme français, a pour morale l'abolition de la volonté humaine, qu'il tient pour totalement pervertie, et de là sa transformation dans une obéissance aveugle et absolue. Le socialisme a pour morale la glorification de l'homme ici-bas, et de là son accomplissement dans la jouissance universelle. Par suite, deux politiques.

La première veut dans la Société une autorité qui étreigne toute la nature humaine, pour contenir les effets mal compris de la Chute. La seconde veut une abolition de notre Société de six mille ans, faite en vue d'une nature humaine qui a besoin de surveillance et de soins. C'est toujours sur le Christianisme que se posent les questions. Mais dès qu'on s'écarte à droite ou à gauche, on tombe dans un abîme.

Les libéraux s'attendaient cette dernière fois à jouir de leur victoire. La bourgeoisie crut définitif son avénement religieux, philosophique et politique sur le monde... Quelle stupéfaction lorsque le socialisme vint lui dire : Nous avons la liberté et l'égalité, il faut tout simplement les

établir dans l'ordre économique! Les banquets n'avaient pas entrevu la question jusque-là. Mais déjà vos fils avaient tiré de vos doctrines les applications qui vont vous dévorer.

Issus des libéraux, les républicains croient être quelque chose parce qu'ils ont sauté momentanément sur les faits. Le monde est occupé à décider une bien autre affaire! Vous combattez pour une forme sur la terre, quand l'attaque est donnée par des Titans près du ciel. Affichez partout vos mots, vous en avez besoin! Vous touchez la question politique? il y a trois cents ans qu'elle est vidée ailleurs. Enfants! le Christianisme emporte le monde, le globe glisse sous vos pieds, quelles que soient les ancres que vous jetiez dans les faits.

Le peuple français, qui voudrait échapper à son absolutisme, ira se heurter sur le socialisme, contre lequel sa science est loin d'être prête. Pour éviter l'un et l'autre, pour pénétrer dans l'avenir que nous ambitionnons, il n'y a que la grande route, frayée à nos sociétés par la Doctrine qui connait la nature humaine.

CHAPITRE LI.

L'avenir ne provient que de la sève du passé.

Trop d'hommes sont portés à croire qu'il n'y a rien là où ils n'ont rien su voir. Interrogeons les grands faits séculaires, lisons-les à la clarté divine, et nous saurons apprécier tout ce qui fut humainement possible! Nous

féliciterons le genre humain d'avoir pu, du moins jusqu'à présent, tenir sa tête au-dessus de la vase.

Toutes réserves faites sur notre indignité, et en raison même de nos défaillances, le genre humain, grâce à tant de secours qu'il a reçus de Dieu, n'a point fait cependant trop mauvaise figure, car voilà bientôt six mille ans qu'il se soutient en société ! Et cependant, combien d'hommes, par leurs iniquités, emploient tous leurs efforts pour en sortir ! Comprenons bien les faits, et ce ne sera pas l'exiguité du succès qui nous étonnera, mais bien son étendue et sa stabilité.

Ne rompons point cet équilibre. Que les gouvernements nous paraissent trop forts et trop souvent enclins à nous tyranniser par leur puissance, il n'y a rien là d'étonnant. Mais sachons voir aussi combien les gouvernés sont faibles, autrement dit, ignorants, présomptueux, paresseux, mécontents, ambitieux, incapables, puis toujours prêts à manger en herbe le bien acquis.

Ne croyons point qu'on puisse abandonner l'humanité à elle-même. Ne pensons pas qu'elle subsiste par sa force unique ; que son progrès soit continu et de soi. Rien n'est en elle qui ne soit donné, apporté et entretenu. Et si nous sommes sensés, jugeons précisément de son indignité par celle des princes ou des lois dont nous nous prétendons blessés. Au lieu de secouer violemment le Passé comme un arbre de mort, examinons bien ce qu'il porte... Si c'était effectivement la mort, nous ne serions pas là, nombreuses générations !

Songeons-nous que toute la gloire de la terre, tout ce que nous sommes en ce moment, nous le tenons de lui ! Un tronc qui vit depuis six mille ans n'est point un arbre mort ; tâchons seulement de faire croître sur lui

nos propres branches. L'avenir ne provient que de la sève du passé.

Avant de changer un seul fait, regardons de plus près la nature humaine. Si nous pouvions embrasser l'horizon, et voir l'incomparable chose qu'a déjà faite le Passé, de quelle lumière immense nous serions éblouis! nous tomberions en adoration devant tant de sagesse si peu comprise. Avons-nous compté les efforts par milliards de nos pères, les sacrifices, les soupirs et les vertus de nos mères? Ah! si nous ne comprenons point tout ce qui est, nous n'appartenons point par les entrailles au genre humain...

C'est l'orgueil aujourd'hui qui parle et qui s'avance en tout. C'est l'orgueil uni à l'ignorance qui résout toutes les questions. Jamais la sottise ne fut en si grande faveur chez un peuple civilisé. Nous voulons créer la Société, créer l'homme, et nous sommes en pleine ignorance sur la Société et sur l'homme.

Sans la connaissance de l'homme, comment parler d'institutions, qui ne sont que des moyens donnés à l'homme? Où l'avez-vous étudié? vous rejetez son histoire et ce que Dieu vous en a dit. Vous prétendez l'étudier en vous, et c'est ce qui nous fait frémir.

CHAPITRE LII.

De la bourgeoisie dans le monde.

Il faut absolument le dire, afin qu'elle le sache et qu'elle y songe : la bourgeoisie a fait la situation actuelle du monde.

Nos temps lui seront imputés. Si notre civilisation devait s'engloutir et faire place à une civilisation ultérieure, la postérité dirait de la bourgeoisie ce que les Ecritures ont dit des gens de Tyr, de Ninive et de Babylone.

Les races qui ont tenu à sa manière les affaires humaines ont produit un mal antédiluvien ; nous voulons dire ici un mal que Dieu n'arrête que par la ruine. Les mauvais Anges s'étaient de la sorte établis dans leur moi pour s'éloigner de Dieu.

Pour la question des origines, on pourrait remarquer que la noblesse fut comme la première poussée de la tige des Francs : la bourgeoisie ne fut que la seconde. La première sève est la plus forte. La bourgeoisie est comme le second foin, lent à croitre et difficile à serrer dans la grange.

Car ce n'est pas la primitive noblesse qui a failli. On en voit encore les premières familles, toujours debout par leurs vertus, et illustrées par leur munificence. Celle qui succombe et nous entraîne, c'est la noblesse puinée, venue par le canal de la bourgeoisie ; celle qui eut le malheur d'arriver en même temps que la Renaissance.

Tant que le christianisme a dominé la bourgeoisie, il en a fait pour la noblesse une assez ample pépinière, et pour le peuple une source excellente d'exemples. Dès que la bourgeoisie, par son orgueil, a voulu dominer le christianisme, elle a versé sur l'Europe un flot qui a noyé l'esprit moderne comme dans un marais. C'est là un fait qu'on ne peut plus nier.

Nous avons informé à charge. A décharge, il faut dire qu'en 1793, à la chute de la noblesse, si la bourgeoisie ne se fût pas trouvée là pour prendre les rênes de la nation, tout succombait. La bourgeoisie eut la gloire de substituer immédiatement une aristocratie toute prête à celle qui disparaissait. Mais depuis lors, quelle fut sa conduite comme tête de nation !

Cette seconde aristocratie aurait certainement remplacé la première, si elle fut restée dans la vertu qui l'avait amenée jusque-là. Mais comme l'avénement de la bourgeoisie a été en 89 le châtiment de la noblesse, aujourd'hui l'envahissement du peuple est le châtiment de la bourgeoisie. Le premier fait fut une décadence de la nation ; le second deviendra son anéantissement.

CHAPITRE LIII.

Le mal est en bas, mais il est venu d'en haut.

Il faut montrer où est le mal, pour que nous puissions le guérir.

Le mal est dans le peuple. Et le mal ne vient pas du peuple, il vient de la classe élevée.

Le peuple est toujours comme la partie la plus basse du bassin géographique. C'est là que descend et s'amasse l'eau des fontaines ou celle que l'orage envoie. Le fleuve coule pur ou troublé, arrosant ou entraînant ses rives. Le mal est arrivé dans le peuple.

Le mal découle de l'aristocratie ; et cependant le peuple ne peut être sauvé que par elle! Compter sur le peuple, c'est compter que le lit du fleuve va remonter par-dessus les monts autrement que par le rayon distillateur du soleil.

Oui, le mal est en bas, mais il est descendu d'en haut. C'est cette double distinction que ce livre tenait à faire.

Il faut que la classe bourgeoise sauve la France, comme c'est elle qui l'a perdue. Le peuple ne peut rien par lui-même, que remonter par des vertus dans la classe bourgeoise. C'est à peine en ce moment si la classe bourgeoise elle-même se soutient, puisqu'à tout instant le luxe, la banqueroute et le vice en font crouler de notables fragments. Comment le peuple, qui est plus bas, se relèverait-il ?

La Bourgeoisie, maîtresse de toutes les positions à partir de 89, depuis celles du Pouvoir jusqu'à celles de l'enseignement, de la presse ou de l'opinion, entend la vérité pour la première fois. Qu'au lieu de se croire offensée, elle fasse un retour sérieux sur ses fautes. Car elles forment autant de plaies qui la dévorent et qui consumeront la France.

Avec un tel état de choses, comment cette nation pourra-t-elle un jour se relever? Cela se passera comme au commencement des Empires, alors qu'aucune classe n'est encore constituée. Çà et là, de la surface du pays, toujours si Dieu veut nous sauver, le clergé tirera des

hommes dont la vertu, les actions et les exemples rétabliront peu à peu le peuple dans son cours.

Toutefois alors, l'aristocratie en fournira proportionnellement plus que le peuple : et c'est là son devoir! Car la dépravation de l'aristocratie, bien que plus blâmable, est une dépravation relative et tout individuelle, que les lumières, les aptitudes, les traditions, le vrai bon ton, la race acquise doivent promptement réparer. Mais la dépravation du peuple, moins blâmable, est une dépravation tenace et désolante au point de vue social. Pour relever le peuple il faut du temps, pour que la classe bourgeoise se relève, il faut de la bonne volonté.

De cette race commencée et interrompue, doivent sortir les hommes qu'attend la France.

Pour ceux qui attaquent la classe moyenne comme classe moyenne, comme rompant l'égalité, ce sont des ignorants, des méchants ou des fous. Ils ne veulent plus d'aristocratie : c'est comme s'ils ne voulaient plus de progrès, plus de vertu, plus de grandeur, plus de nation.

N'en déplaise à l'orgueil du moment, rappelons bien que la loi de l'homme, la loi de la Société, c'est le mérite, c'est l'ascension, et non l'égalité. Le mérite seul élève à la Charité, laquelle sait tout accomplir.

CHAPITRE LIV.

Connexité de la bourgeoisie et du socialisme.

Les circonstances obligent à tout dire. Du matérialisme dans la pratique, la bourgeoisie devait arriver au maté-

rialisme dans la pensée. Elle a suivi toutes les pentes du médiocre. Elle a détruit la société spiritualisée du christianisme, et a fini par mettre à sa place le gouvernement des banquiers et des capitaux. Un jour la France entière sera comme une proie...

Le mépris que nourrit cette classe contre tout ce qui ne procède pas de l'argent et contre tout ce qui demeure au-dessus d'elle, l'empêche elle-même de s'élever dans ses pensées et dans son cœur.

Il en est qui se trouvent dans le médiocre sans le vouloir. Mais la bourgeoisie voudrait s'y établir.

Elle s'entend d'un bout à l'autre de la France pour empêcher que rien ne vienne ébranler un tel règne et la contraindre à en rougir. L'idée d'une supériorité subsistant encore dans la noblesse ou dans le clergé, suffit encore à mettre la bourgeoisie hors d'elle-même.

Il n'est pas facile de retirer une classe d'une semblable disposition d'esprit. Un tel instinct est tout l'opposé de celui qui anima jusqu'à présent les aristocraties françaises.

Enoncer les idées envieuses de la Révolution, c'est exprimer celles de la Bourgeoisie; et décrire l'esprit de la Bourgeoisie, c'est dépeindre celui de la Révolution. Tellement qu'on peut se demander si c'est l'esprit révolutionnaire qui a produit l'esprit bourgeois, ou l'esprit bourgeois qui a produit l'esprit révolutionnaire.

Ici, pour être juste, n'oublions pas qu'un prodigieux souffle d'orgueil et de sédition, accourant à la suite du protestantisme et de la renaissance, a depuis plus d'un siècle traversé le monde, et que cette classe surprise sans traditions et sans instruction suffisante, s'est vue trop faible pour y résister...

Toutefois, son amour du pouvoir et sa cupidité vou-

draient passer pour du patriotisme; son scepticisme, pour une doctrine sérieuse; son athéisme, pour la vérité. Ses antipathies à l'égard du catholicisme, son calme à la vue de notre abaissement moral, enfin sa quiétude à l'aspect de ce mensonge de la Révolution qui donne à tout ce qui pervertit et ruine les peuples des noms de prospérité, mensonge combiné de manière à tout avilir et à tout asservir, voilà des traits qui malheureusement se rapportent également à la Révolution et à la Bourgeoisie.

Ce sont les points sur lesquels on doit appeler la sérieuse attention de cette classe. Arrivant sur le gouffre que le socialisme vient d'ouvrir au moyen des idées libérales, la Bourgeoisie sans doute reculera.

Le communisme se trouve dans son plein droit en face du libéralisme. Le libéralisme est comme un athéisme occulte faisant son explosion dans le socialisme. Après avoir ôté la religion au peuple, et lui avoir prêché la jouissance, le libéralisme a de plus détruit l'Autorité en plaçant le pouvoir dans la majorité. Le socialisme arrive ici au pas de course de la logique :

Puisqu'il n'y a pas de Dieu, dit-il, et que je dois jouir, qu'en outre je suis la véritable majorité, je viens, suivant toutes les forces légales, édicter une loi qui répartisse à meilleur droit le capital. Je viens détruire la propriété individuelle, c'est-à-dire l'injustice et l'inégalité, et faire asseoir enfin la foule tout entière au banquet de la vie sociale !

On réforme le peuple, parce qu'il n'est entraîné que par sa passion, c'est-à-dire que par sa faiblesse. Il n'est point aussi aisé de réformer celui qui se fixe dans sa faiblesse avec sa force, c'est-à-dire avec son orgueil. Il faut que celui-là se réforme lui-même. Pour le peuple, il croit

aux vertus qu'il insulte, comme au Dieu qu'il offense, comme aux lois qu'il enfreint. Il cherche moins à détruire sa conscience qu'à l'éluder. La nature ici ne se trouve point renversée, et voilà pourquoi les nations sont guérissables.

Mais en pourrait-il être ainsi d'une classe au pouvoir, continuant de déclarer que la loi est athée, que l'Etat doit se passer de Dieu, que la vérité n'est qu'une vieille erreur, et que le mal est devenu le bien?

En s'obstinant dans le libéralisme, la bourgeoisie arrive véritablement au communisme. Mais il s'agit ici de la France, qu'elle entraine avec elle à l'abime...

CHAPITRE LV.

Tout est perdu si la bourgeoisie ne se relève.

Il fallait déclarer à la bourgeoisie toute la vérité, parce que c'est encore d'elle qu'il faut tout attendre. Et cela par deux raisons : la première, c'est la grande supériorité relative qu'elle conserve encore sur le peuple ; la seconde, c'est l'ignorance et la naïveté réelle de la plus forte part des membres de cette classe. Le malheur peut la ramener.

Par rapport à sa génération historique, comprenons que la fondation d'un peuple a quelque chose de divin : Dieu dépose un fort engrenage dans les origines. Tandis que le développement, fruit de l'exercice de la race, est plus

humain. Le commerce élève rapidement; mais il amène bien plus facilement une chute.

Enfin, pour être équitable avec la bourgeoisie, il faut faire la part de l'éducation reçue par sa dernière génération. Le journalisme, hélas ! au lieu du catholicisme. Tout passa à la fois sur elle, Luther, la Renaissance, le philosophisme, l'industrialisme, et la science en outre, qui, à peu près chez tous, ne fut qu'une impiété[1].

Jamais breuvage plus violent ne fut préparé pour troubler la tête de celui dont les pensées sont occupées au gain. Il faut immédiatement délivrer cette classe de ses docteurs, et de cette nuée de littérateurs, creux dans la pensée, qui ont séché son cœur et produit la stérilité en elle.

Comme la nation n'a pas pu se fournir une autre aristocratie depuis 89, il ne reste qu'une chance à la France,

(1) Combien est juste la remarque d'un homme d'un grand esprit ! « Toute la philosophie du dernier siècle ne fut dans le fait qu'un véritable athéisme pratique.

» On ne disait pas, *il n'y a pas de Dieu,* assertion qui aurait pu entraîner quelques inconvénients physiques; mais on disait : Dieu n'est pas là. Il n'est pas dans vos idées, elles viennent des sens; il n'est point dans vos pensées, qui sont des sensations transformées; il n'est pas dans les fléaux, qui ne sont que des phénomènes physiques; il ne pense pas à vous, il n'a rien fait pour vous en particulier; le monde est créé pour l'insecte comme pour l'homme...

» Rien ne choquait comme le déluge, parce que rien n'était mieux établi par toutes les espèces de preuves. On commença par nous refuser toute l'eau nécessaire au déluge. Mais la fantaisie étant venue depuis de créer le monde par voie de précipitation, et l'eau étant nécessaire, le défaut d'eau ne les a plus embarrassés. Le caractère général de cette science est d'avoir travaillé sans relâche à détacher l'homme de Dieu. Elle n'a rien oublié pour nous détourner de la prière par la considération des *lois* immuables; c'est elle enfin qui a produit la déplorable génération qui a fait tout ce que nous voyons. » (*Soir. de S. Péters.*, 1825.)

c'est que sa bourgeoisie se relève. Le peuple est tellement dévoyé, scandalisé, corrompu, qu'en cet état il n'y a rien à attendre de lui, et que c'est encore dans la réintégration de la bourgeoisie s'unissant aux débris de la noblesse, que git tout notre espoir. Si la Révolution venait à anéantir la Bourgeoisie, elle anéantirait infailliblement la nation.

On a trop ignoré jusqu'à présent ce que vaut pour le peuple une classe élevée..

On voit déjà, pour les mœurs, ce que l'effacement de la noblesse a produit depuis cinquante ans sur la nation, savoir, la retraite du désintéressement et de l'esprit d'honneur. La disparition de la bourgeoisie amènerait immédiatement, en outre, la perte de l'esprit de prévoyance et de travail. En peu d'années, nous tomberions au-dessous de l'Espagne.

Si la bourgeoisie est détruite, tout est détruit : si elle reste ce qu'elle est, tout est perdu. L'avenir attend...

CHAPITRE LVI.

Ce que la bourgeoisie a fait du sol.

Les classes moyennes, qui contiennent encore dans leur sein les sources de la Révolution, n'ont donc pas été plus heureuses sur la question de la liberté, sur la question de la moralité, sur la question de la vérité et sur la question des sentiments de délicatesse et d'honneur, que sur celle des finances, sur celle de l'industrie et sur celle du capital.

Voyons ce qu'elles ont fait du sol, depuis que la Révolution avec ses conséquences l'a mis entre leurs mains.

Il ne faut pas oublier qu'une civilisation qui en supplante une autre en supplante la race, et va jusqu'à en usurper le sol. Ici le luxe et la cupidité n'ont pas seulement atteint l'industrie et la moralité, ils ont aussi lésé le sol, puis la population qui porte notre sang. Ils ont voulu forcer la terre à trop produire.

Que la France y prenne bien garde, il y a une erreur dans le principe avec lequel, depuis cent ans, on cultive le sol. On y apporte les coutumes de l'industrie : on demande de l'or à la terre ! On fait merveille pour les yeux; je ne sais, mais il est à craindre que l'on ne travaille à *enfermer la famine dans ce sol*. Qu'on permette une réflexion.

Pour qui en a l'expérience, l'agriculture n'est point l'art de créer quelque chose de rien. La terre végétale est aussi un produit épargné; il faut l'entretenir et l'accroître. Elle ne rend qu'en raison de ce qu'on lui donne. Le travail n'est pas tout; il met en œuvre le pouvoir de végétation, mais il faut y joindre les éléments qu'emploie la végétation. Il y avait autrefois des prés et beaucoup de pâturages. La petite propriété les a détruits. Cependant voici le fait : nos terres sont toujours en proportion du travail et de l'engrais; le travail et l'engrais, en proportion des bestiaux; et les bestiaux, en proportion des prés et des pâturages.

Les prés sont la source en agriculture. En France, on les a réduits. On a trop détruit de pâturages au profit des terres, qui consument le produit des prés et se consument elles-mêmes, en produisant un argent dont la forte part va au luxe, au lieu de rentrer dans l'agriculture, comme

y rentraient autrefois, dans les grandes propriétés, les deux tiers du produit des prés et des pâturages.

Une ferme de cent mesures, aujourd'hui, n'en compte pas quinze en prairies. Et cependant, si l'on retranchait quinze mesures à ses terres arables pour doubler la quantité des prés, ces terres produiraient plus de blé qu'auparavant. Si on laisse aller les choses de la sorte, les terres à blé produiront de moins en moins. Le prix de la viande augmente de jour en jour pour le peuple, et cependant la rente diminue malgré l'aspect trompeur de nos baux. La livre de viande devrait ne valoir que deux ou trois fois la livre de pain. Le jour où, en France, on augmentera les prés d'un tiers, nous aurons et plus de viande et plus de grains, et l'on arrêtera l'épuisement du sol.

Deux choses montrent que les prairies naturelles nourrissent le sol : c'est qu'elles peuvent toujours durer et qu'elles font toujours place à des récoltes magnifiques. Il n'en est pas ainsi des prairies artificielles. Si l'on abuse de ces dernières, on ne tardera pas à voir qu'à la longue elles épuisent la plupart des terrains. Il faudrait en ces choses un esprit de discernement qu'écarte l'esprit d'avidité venu de l'industrie. De même, si l'on persiste à détruire la grande propriété, les montagnes seront insuffisantes à produire la viande qu'il nous faut; nous en verrons le prix constamment augmenter.

Depuis 89, en France on a fait pire encore, on a détruit les bois pour faire de l'argent. L'atmosphère et le sol sont privés de leur précieuse action. On est allé jusqu'à défricher les pentes rapides. Les sommets se dénudent, et la terre en est descendue. Les eaux pluviales, au lieu de s'infiltrer le long des troncs et des racines pour produire des sources au pied des monts, courent sur le sol et

amènent les inondations! La dénudation des montagnes amènera la destruction d'une partie du territoire français. Des bois sortent les sources, des sources naissent les prés, des prés viennent les engrais et le labourage, d'où provient la fécondité de nos champs. Dans une partie de son sol, la France est menacée du sort de l'Egypte. Le désert a traversé la Méditerranée et gagne la Provence. Celle-ci, par exemple, ne trouvera plus sur les montagnes qui la limitent au Nord des châtaigniers semblables à ceux dont on a construit la charpente de la cathédrale d'Aix.

Les anciennes propriétés avaient de hautes futaies et de solides habitations. La race nouvelle s'est crue fort entendue en abattant ces bois sacrés pour en tirer de l'or, et même en démolissant les belles murailles pour vendre les matériaux. Sur plus d'un point, ces classes se sont conduites dans les grandes propriétés comme les *bandes noires!* L'esprit d'intérêt ne fait pas tout[1]. Sans la grande propriété qui, pendant tant de siècles a conservé nos bois,

(1) Ceux qui seront atteints par le déplacement du capital consacré au luxe, l'auront souvent mérité. Pendant que les gens du monde donnent l'exemple des jouissances, qui attirent les populations dans les villes, ils concourent économiquement au même résultat. Ces consommateurs, ne refusant rien à leurs sens et à leurs caprices, font augmenter le salaire des ouvriers de luxe, allèchent de malheureux travailleurs, qui retombent bientôt sous le joug de la concurrence illimitée.

Ces mêmes hommes, dans les campagnes, mettent leurs fermes à l'enchère, pressurent le cultiveteur, qui pressure leur sol à son tour. Faut-il s'étonner si le fils de ce dernier quitte la charrue pour un travail plus lucratif en apparence, et si, trouvant de part et d'autre la misère, il nourrit une haine contre ceux dont le faste insulte encore à ses souffrances? Le superflu de la rente attire partout le salarié. Ce superflu n'étant point employé à l'amélioration des champs, l'ouvrier les fuit et va dans les villes, où lui et sa famille rencontrent leur tombeau.

préservé nos champs et contenu les populations, le paysan eût détruit la France. Et c'est le sort que lui réservent tant de paysans endimanchés dont le nombre s'accroit par tous les négoces faciles.

Si l'Etat et la Couronne n'eussent conservé des forêts, nous voyons ce qu'il en resterait !

CHAPITRE LVII.

D'une loi agricole.

Il y a épuisement et détérioration du sol national. Cet état deviendra menaçant; il a pour cause la cupidité et cette division de la propriété qui livre le sol à l'ignorance et à la dent. La divisibilité sans fin de la propriété, amenant le morcellement du territoire agricole, est une des plus grandes sources du fâcheux état de l'agriculture. Le caprice individuel devra fléchir un jour devant l'intérêt général, qu'il a sacrifié. Il faut que la terre, avant tout, puisse assurer le pain.

Répétons-le : la terre végétale est de formation et de conservation humaine, le blé, la vigne et la betterave en sont les consommateurs. L'homme entretient la première mise de fonds toutes les fois que, par sa culture, il engraisse le sol d'un pouvoir à peu près proportionné au produit qu'il en retire. Au contraire, chaque fois qu'il a compté sur l'action féconde de la lumière et de l'air, il a surexcité le sol par le travail sans le sustenter par l'engrais. Celui qui, au lieu de pain, prend des spiritueux, vit sur ses

forces et les épuise. Nous appartenons à la nature ; il faut remplacer les molécules enlevées. Ne croyons plus que l'agriculture soit l'art de faire quelque chose de rien. L'Egypte a porté une civilisation que son territoire serait impuissant à nourrir aujourd'hui. Il faudrait y recomposer la terre végétale par deux siècles de forêts, puis vraisemblablement par un siècle de pâturage, enfin par un système de puits artésiens rétablissant les anciennes oasis. Alors pourrait se rétablir une culture de céréales. Ainsi de la Judée, de la Grèce, de tant de contrées qui ont nourri les civilisations païennes. Ne nous exposons pas au même sort.

On doit augmenter les prés proportionnellement à la pénurie des terres, et replanter des bois proportionnellement à la pénurie des sources ou des prés. Forcer le sol, c'est l'épuiser, et en quelque sorte faire couler le sang du genre humain : la population est en raison de cette terre végétale. Après tout, sur la terre, il faut nourrir le plus grand nombre d'hommes possible pour donner des âmes à Dieu, et non prendre pour but d'en enrichir quelques-uns ! Une société qui, sachant le mal, négligerait les moyens de seconder les vues de Dieu, appellerait les châtiments sur elle.

Il faudrait encourager les plantations, qui sont de la haute agriculture, et prendre des mesures analogues aux suivantes, pour éviter les défrichements sur les pentes :

1° Exempter de l'impôt les taillis en montagnes ; 2° en exempter, chez tout propriétaire, deux fois l'étendue du sol qu'occupent ses futaies ; 3° élever peut-être la prime à trois fois cet impôt pour tout planteur de bois.

Les bois s'en vont, parce qu'ils rendent moins que les prés et les terres ; les hautes futaies ont disparu, parce

qu'elles ne donnent qu'un pour cent; les plantations sont nulles, parce qu'elles engagent un capital et qu'elles ne sont préservées nulle part. Tout ce qui est noble, tout ce qui est grand, est oublié. Les bois, quoique particuliers, sont d'une utilité générale; ils doivent être soutenus par l'Etat, et passer avant tant de billevesées industrielles.

Que dirions-nous si l'on se voyait obligé d'en venir à ce qu'on pourrait appeler UNE LOI AGRICOLE? Si la France ne veut pas succomber en secret, comme l'Egypte, la Grèce et la Syrie, par la diminution de la terre végétale et le morcellement du sol, elle en viendra à une enquête sur cette sérieuse question : Quelle est, en agriculture générale, la quantité respective de bois, de prés et de terres arables qu'il faut établir pour l'aménagement d'un territoire comme le nôtre?

Une pareille appréciation serait loin de l'exactitude; mais il serait admis qu'il faut au moins telle étendue de prés pour soutenir telle étendue de terres ou de vignes, et telle quantité de bois pour assurer des sources et des pluies à ces prés, puis fournir du bois de charpente. L'impossibilité, pour chaque propriétaire, d'avoir et ses bois, et son pré, et sa terre, obligerait bientôt les propriétés à s'entendre par *groupes*, pour faciliter l'application d'une loi agricole, qui se modifierait devant les exigences, et notamment pour les coteaux exclusivement vinicoles.

Cette espèce de loi, si la cupidité la rendait nécessaire, aurait trois résultats énormes :

1° Elle apporterait la digue vainement cherchée au morcellement du sol résultant de la divisibilité indéfinie de la propriété; 2° elle offrirait quelque possibilité à l'application de la grande culture à la petite propriété; 3° elle rétablirait dans sa fécondité perpétuelle ce territoire si

bien conformé de la France[1]. Le petit propriétaire écartelé, dépossédé par la loi des successions, défriche son bois et son pré, songeant à lui et non pas à la France.

Que la bourgeoisie, puisqu'elle s'est rendue maîtresse d'une si grande partie du sol, se prête à cet aménagement conservateur. Vous avez vingt mesures de terre, convertissez-en cinq en gazon. Vous occupez telle superficie, plantez vers vos haies, autour de vos champs; offrez un volume de tant de tiges. La noblesse industrielle l'a fait partout en Angleterre, sans qu'une loi soit intervenue.

Ce résultat doit être naturellement amené par la vertu, l'amour des champs et de la nature, comme en Allemagne, en Angleterre, en Savoie, etc. Répudions les tendances du jour. Que la classe devenue officielle depuis 89, se dépouille de l'esprit mesquin, de l'amour exclusif du gain qu'elle tient de son origine, si elle veut se maintenir et devenir une aristocratie réelle!

(1) Est-il un agronome qui n'ait déploré les suites du morcellement progressif et indéfini de la propriété? Perte de temps, augmentation de frais de culture, obstacle des plus difficiles à l'introduction des pratiques perfectionnées, multiplicité des chemins, difficulté de surveiller, dégâts, entraves dans le mode de culture, enfin impossibilité où chacun se trouve d'établir des pâturages et d'élever du bétail, obligation de ne plus cultiver que du grain, etc.

CHAPITRE LVIII.

Ressemblance du peuple Français et du peuple Juif.

Une réflexion nous préoccupe sérieusement sur la nature du peuple français. Il semble avoir reçu dans les temps modernes le même rôle, et prendre les mêmes caractères que le peuple juif autrefois.

Race choisie de Dieu pour porter le Testament nouveau aux peuples modernes, sang prédestiné au milieu des populations occidentales, les Francs ont trop reçu de la nature pour ne pas rappeler aussi ces intelligences angéliques, en proie à une destinée d'autant plus terrible qu'elles ont profané de plus grands dons.

Dieu en tout fait l'avance. Il peut placer plus haut un peuple en avançant en lui la race pour le profit du genre humain. Car le sang d'un peuple est comme le terroir de son âme, il permet à sa liberté de partir d'un degré plus haut. Tous les instincts que la nature a renfermés dans ce sang doivent se transformer en vertus chez elle. Mais celui qui mange sa propre nature est un pourceau ou un démon.

Quel sang reçut ce peuple il y a quatorze siècles? Quelles grâces sont venues l'enrichir, et quelle âme, on le demande, porte-t-il aujourd'hui au milieu des peuples modernes?

On ne saurait mieux comparer la France qu'à un fils gâté de noble famille. Elle en a la nature parfois géné-

reuse, mais plus souvent l'ingratitude et la fragilité de vertu. Il nous manque de mûrir et de souffrir. Jamais peuple ne dut plus à la *naissance;* et comme ceux que la fortune a promptement enrichis, il en a fait un usage mauvais.

Notre raison s'est changée en esprit; notre force, en pétulance ambitieuse; notre richesse, en objets de mode[1]. Versant notre sang pour Dieu si vient la guerre, le reniant dans l'athéisme si vient la paix; fiers au dehors, chevaleresques sur la mine, au fond, pour le commerce, nous en sommes à ressembler en tout point aux derniers enfants d'Abraham.

Y a-t-il sur les marchés du monde des laines falsifiées, des soies droguées, du drap fait avec des chiffons, du lin mélangé de coton, du fer qui cache de la fonte, des vins empoisonnés, des farines frelatées, ce sont marchandises françaises! Mais voulons-nous, malgré notre dédain, des laines pures, des foulards vrais, des draps durables, des fers, des aciers, des outils fins, nous demandons des marchandises anglaises!

Voilà cependant des faits. En se rendant maîtresses du Pouvoir, de la presse, des lois, et par suite des mœurs, les classes libérales ont voulu mettre l'argent au-dessus de tout! Elles ont eu des historiens assez savants pour remarquer combien les Croisades ont donné peu de bénéfices, et pour dire sans doute que le moindre employé de commerce est plus utile à son pays que tant de chevaliers

(1) En France le talent littéraire nous tue, parce qu'il tient la place du vrai. Voyez tel ou tel homme parlant très-bien, cela vient ordinairement de ce qu'il n'a rien à dire. Ceux qui nous ont paru si riches en théorie sont de pauvres administrateurs. Sully et Richelieu eussent prononcé de moins grands discours, ils eussent conduit autrement les affaires! « La science de l'insensé est la multitude des paroles, » dit l'Ecriture.

versant leur sang en Palestine. A cette heure que le peuple aussi veut jouir, prenons garde de ne pas verser notre sang ailleurs que sur un champ de bataille, et tout autrement que l'épée à la main...

CHAPITRE LIX.

Le peuple français aujourd'hui en Europe.

Dieu naquit chez les Juifs, et ils l'ont crucifié. Nous avons fait de même de la nature supérieure que nous avions reçue; et déjà nous jouons en Europe le rôle d'un peuple méprisé.

En fait de philosophie, depuis notre rupture avec la tradition du moyen-âge, quel est notre rôle? D'abord, copier Locke pendant un siècle; puis, pendant un demi-siècle, fabriquer de la psychologie écossaise; enfin, viser au panthéisme allemand, sans lequel Condillac et Broussais seraient nos penseurs d'aujourd'hui!

En fait de religion, quel peuple se dit plus catholique, et quel peuple a moins de Foi que nous? On nous appelle romains, mais nous sommes voltairiens. Les protestants n'ont conservé qu'un fragment de la Foi, mais du moins ils le possèdent. Suivant en ce point le degré de leur esprit, ils ont admis de la religion ce qu'ils en voulaient pratiquer. Quel nom donner à ce qu'il en reste dans nos cœurs?

En fait de mœurs, voulons-nous nous connaître? jetons les yeux sur notre littérature. Au théâtre, où le succès

oblige à saisir l'esprit du jour, vous savez toute la donnée: des filles qui se croient gentilles en trompant leur père, des femmes fort intéressantes en méprisant leurs maris, et des valets fort bien appris en dupant leurs maîtres.

Il faut poser en fait que, sur cent mille volumes produits en ce moment par la librairie française, il en est plus de quatre-vingt mille dont la lecture est couramment interdite à l'enfance et à la famille dans le reste de l'Europe.

CHAPITRE LX.

Où l'on prend le chemin de la captivité.

Comme tout l'avenir est dans l'enfance et dans la famille, demandez où est celui d'un peuple qui emploie les deux tiers de ses hommes instruits à faire des romans, à miner la famille et à vicier l'enfance? Nos romans peuvent être certainement reçus à l'étranger comme marchandises françaises!

Et dire qu'il est un pays où la plus difficile, la plus piteuse position est celle de père de famille! attaqué comme mari, attaqué comme père, attaqué comme propriétaire et comme chef d'industrie, par la légèreté, le ridicule et l'impiété, les trois meilleures armes de France! Que présager d'une population où la vertu prête à rire, où le vice est très-bien reçu, où l'honneur s'attache aux prouesses, où toute victime est méprisée?

Enfin, les peuples viennent s'amuser en France! Qu'elle

prenne garde qu'un jour ils ne s'amusent de la France! Et quelle gloire! chez nous, c'est le plaisir qui est sacré. Pour la noblesse, question de joie est la plus grande; pour le bourgeois, question de gain passe avant tout; et pour le peuple, il y a gloire à suivre de telles traces d'une manière plus dégoûtante encore. Ce qui est frivole nous paraît grave; ce qui est grave nous semble oiseux, absolument comme pour les enfants; et ce qui est élevé nous paraît fait pour les rêveurs!

La raison ne se fait pas aisément place dans une tête présomptueuse; la vertu prend difficilement les racines de la patience dans un cœur qui se dirige en bas. La réflexion et l'épargne sont rares en France, mais non le gain. Le luxe y dissout les ressources privées, et le monde envahit les riches et les pauvres. La sagesse, le pain, le patriotisme, le sang de l'homme s'y affaiblissent. Un Français est-il vertueux? demandez aux autres nations : elles répondront qu'il a toutes les qualités avant de l'être.

Prenons garde! nous marchons au démembrement, nous prenons le chemin de la captivité. Nous lasserons la patience de Dieu... Une nation qui a produit Voltaire, comme les Juifs ont produit Judas; une nation qui, à elle seule, a fourni presque tout le XVIII^e^ siècle, devrait songer au repentir. France! France! le monde perdra-t-il l'habitude de recevoir ton exemple? Ce jour-là tu perdras la gloire...

CHAPITRE LXI.

Le peuple français s'expose à périr des suites de la Révolution.

Nous avions tous les défauts de la jeunesse, nous en perdons les qualités. C'est le moment de s'en apercevoir..

Jusqu'à ce jour, peut-être, nous fîmes presque tout ce mal sans réflexion. Le mal, chez nos voisins, dérive du calcul que produit une raison plus froide. Pécheurs par pétulance, nous devons être plus aisés à corriger. Mais voulons-nous nous corriger ?

Comme l'Anglais, nous n'avons pas soixante millions d'esclaves aux Indes, produisant à trois sous par jour; et jamais nous n'eûmes la pensée de faire de ce globe un marché pour notre commerce.

Comme l'Allemand, nous n'avons pas brisé l'autorité du Saint-Père, afin de marier nos prêtres; et jamais notre pensée ne fut de fondre les vases sacrés pour en faire le pot-au-feu.

Comme le Russe, nous n'avons pas remis le saint pouvoir de l'Eglise à un prince; et jamais notre pensée ne fut de confier notre âme à un souverain de la terre de préférence à Dieu.

Mais à cette heure, plus imprudents, plus égarés que tous les autres peuples, nous nous plaisons à nier Dieu, et déjà nos docteurs, nos hommes politiques exigent que notre athéisme s'installe dans l'Etat ! Nous l'avons introduit dans nos lois et dans le Pouvoir, nous l'avons inséré

dans l'enseignement et dans le mariage; maintenant nous voudrions que l'Etat se proclamât ouvertement athée, qu'il en fît l'objet d'une loi ! Voilà ce que nous attendons de la Révolution.

Nous voulons nous passer de Dieu. Prenons garde que Dieu ne nous prenne au mot! Le jour où Dieu oubliera la France, on ne peut dire ce qui arrivera...

Notre Révolution française est une révolte à la fois religieuse, philosophique et politique. C'est un défi jeté au Ciel; elle sera cause d'un cataclysme inattendu. Le monde, dans l'anxiété, se demande qui sera le plus fort de la France égarée ou de Dieu !

Si nous nous obstinons à marcher ainsi dans l'absurde et dans l'impiété, il est à craindre que bientôt nous ne soyons la proie des peuples réfléchis de l'Europe. Si nous rentrons dans la sagesse, nous deviendrons la grande nation des temps modernes.

Nous l'avons été déjà, lorsque l'Eglise, que nous avons établie en Europe, lorsque l'Evangile, dont nous faisions notre loi, étaient défendus par l'épée. Soyons encore la *fille aînée* à cette heure qu'il faut défendre et proclamer cette grande lumière par la vertu !

La gloire des nations ne sortira pas de la vivacité du sang, qui peut se perdre, mais de la force de la conscience et de la beauté immortelle du cœur.

La France se donne aujourd'hui tout entière à la Révolution : et elle n'a de salut à attendre que de ceux qui la combattent en tous points !

Hélas! elle ne le comprend pas : et à cette heure, nul ne pourrait le lui faire comprendre...

CHAPITRE LXII.

La religion et la famille doivent remplacer la vanité et les cafés.

L'homme ne retrouve sa force que dans sa conscience et dans son cœur.

Qu'avons-nous à faire pour y rentrer? une grande chose : détruire la vanité, source en France de la rhétorique, des erreurs, du mensonge, du luxe, de l'agiotage, de la Révolution, de l'immoralité, de notre ruine.

Pour ressembler au moins à un peuple sérieux, qu'on détruise les cafés, la mode et la rhétorique. Alors, on verra le service rendu à la famille, aux mœurs, au cœur et à la religion! La conscience, la famille, l'agriculture, ces trois asiles abandonnés de la France, se rouvriront. Si le peuple français redevenait un peuple sérieux, modeste, un peu plus consciencieux, ce serait le premier peuple de la terre.

Quand vous commencerez à faire autant de livres pour exalter la famille, l'Eglise, la vertu et l'amour idéal que vous en avez écrits depuis cent ans pour les ridiculiser; quand vous aurez fait pour le bien, pour le beau, autant de vers et de refrains que vous en avez rimés pour le vin et ce qui suit; quand vous vous sentirez pour les choses touchantes de l'âme cette verve que vous avez versée en railleries sur la Foi; quand vous porterez votre enthousiasme et votre admiration sur Dieu, et, simplement, quand vous mettrez autant de bonheur à vous réunir en

famille que vous en aviez à courir aux cabarets et aux cafés, alors on vous tiendra pour un peuple sérieux...

Deux choses ici-bas : la religion et la famille; car il n'y a que deux êtres, l'homme et Dieu. Tout ce qui se dévouera pour ces deux choses, prospèrera; tout ce qui marchera contre elles périra.

Ne donnez plus le scandale aux autres peuples de la terre : ou le fouet du Très-Haut sera mis dans leurs mains.

CHAPITRE LXIII.

La bourgeoisie n'a plus qu'un parti.

La bourgeoisie n'a qu'un parti à prendre, c'est de se mettre à se dévoltairianiser et à moraliser le peuple.

Qu'elle défasse à cette heure le point qu'elle a tissé durant cent ans.

La cuirasse aux épaules, l'épée et la justice en main, la classe élevée travailla jadis à refouler les barbares et à fonder le territoire français. Aujourd'hui, elle a à reconquérir les barbares qu'elle y a engendrés. Il lui faut une autre cuirasse et d'autres armes : le catéchisme avec l'exemple.

Elle a détruit le christianisme, qu'elle le refasse! elle apprendra, la misère au cœur, ce qu'il coûta aux Saints et aux Docteurs à l'établir parmi les hommes. Elle reboira sa propre ironie, elle avalera le pain qu'elle a pétri de son fiel; elle dévorera son odieux athéisme civil; elle pressera sur son front meurtri l'éponge de vinaigre offerte à Jésus-Christ : elle ne peut désormais se sauver que par le repentir...

Noble repentir, qui l'instituera de nouveau comme aristocratie, qui lui conférera, à elle aussi, le titre de fondateur d'une nation; car cette nation déjà n'existe plus...

Que la bourgeoisie y réfléchisse! Trop longtemps cette classe nouvelle s'est crue supérieure à l'antique classe. C'est le moment de le montrer; l'œuvre est vraiment la même : un peuple à conquérir, une nation à rétablir.

Œuvre sûre; la race est chrétienne par le fait et par le sang. L'éducation seule est païenne.

Il a fallu christianiser le barbare pendant plusieurs générations pour que le progrès se soit infiltré dans son sang. Une seule génération nous rétablirait dans ce que nous sommes en puissance d'être. Les terres qu'on défriche demandent une culture excessive; mais la terre laissée en jachère redonne promptement ce que renferme la profondeur du sol.

Que la classe nouvelle le sache bien, en face de tout ce peuple qu'elle a démoralisé, elle en est au même point que les Francs, le jour où ils entrèrent dans les Gaules. En outre, elle a contre elle la colère du Dieu qu'elle nie et dont elle enseigne à ses enfants à se moquer.

CHAPITRE LXIV.

La bourgeoisie ne se sauvera qu'en quittant le libéralisme.

Il ne faut rien dissimuler : notre libéralisme n'est que la substitution de l'homme à Dieu dans toute la série

sociale. L'homme veut être à lui, pour se voir le seul maître dans la Société.

La démocratie sort du tronc du libéralisme ; et le libéralisme sort de la souche de l'orgueil. Au sein de nos classes moyennes, tout ce qui put échapper à cet esprit est resté bon. Et même, c'est ce qu'on peut dire de beaucoup de jeunes esprits répandus sur les étapes du socialisme. La vérité les reprendra, car ils ne surent ce qu'ils faisaient.

Les fils de la bourgeoisie sont nés au bon moment pour s'instruire. Déjà parmi eux un bon nombre ont montré d'autres idées que leurs pères. Il faut beaucoup attendre d'eux. C'est un trait de la Providence qu'ils aient rencontré pour leur éducation des établissements religieux...

Ensuite ce qui fait sérieusement espérer de l'élite de la bourgeoisie, c'est à la fois sa charité et la conduite de la Majorité en ce moment. Après ce qui se passait, après ce qu'on pensait, cela est absolument admirable. Vu les idées et notre perpétuel esprit d'opposition, *on a fait une partie de ce qu'on pouvait faire*. Mais de là à l'amendement du libéralisme, il y a loin! Il faudrait faire dans les consciences et dans la Foi le chemin qui, depuis deux ans, s'est fait dans la politique!

Toute la portion de la classe moyenne entachée de libéralisme se détruira. Au reste, elle est en ce moment à peu près ruinée dans l'estime du public. Les vices et l'esprit étroit qui l'ont empêchée, depuis cinquante ans, de remplacer la noblesse à la tête de la nation, la précipitent de nouveau dans la foule[1].

Au sein de nos classes moyennes, une envie à la fois con-

(1) Avant quinze ans, on ne verra que les mécontents et les gens de la rue soutenir les principes du libéralisme. C'est là qu'aboutiront les belles théories du XVIII[e] siècle.

tre Dieu et contre l'homme, une jalousie égale à celle de la démocratie, un orgueil qui leur fait voir une aristocratie dans toute supériorité, dans la vertu, dans le talent, dans l'honneur, dans toute propriété de l'âme, rendent ces classes au dedans semblables à ce que le peuple est au dehors. Manquant à la fois d'abnégation individuelle et de soumission à l'autorité, elles tomberont sous les pieds des événements, moins par la vigueur du socialisme que par leur propre anarchie. Image du peuple, frappée au cœur du même orgueil, en le voyant, cette classe apprendra enfin ce qu'elle est, ce qu'elle a fait, et quel spectacle elle offre à Dieu...

Hélas ! le clergé n'ose point tout lui dire ; aucun homme ne se lève, il n'y aura donc que les malheurs qui puissent la rappeler à elle-même !

Le libéralisme est la plaie de la France.. Il fausse tout, il courbe tout, il dénature tout. Nous avons une bourgeoisie qui a tous les instincts de la foule, et une noblesse qui a ceux de la bourgeoisie. Si rien ne s'élève et ne relève ce peuple, il nous entrainera avec lui, et nous serons la proie des autres peuples de l'Europe après être devenus pour eux un objet de mépris.

Elle périra, cette société où l'homme écarte Dieu pour rester son seul maitre ! entrainant la perte des âmes, elle va en sens inverse du but de la création !

En voulant éloigner les âmes de Dieu, elle jette un trouble tel dans les lois, dans les idées, dans les mœurs, dans le peuple, dans toutes les institutions, que de son propre fait, on la verra un jour, comme un homme ivre, se laisser tomber dans l'abime...

Ne pensez pas user du peuple de la France à la manière dont l'Angleterre a usé du sien ; n'espérez pas pou-

voir rester bourgeois, derrière des lois et une armée! Ce peuple a besoin d'être mené comme un guerrier ou comme un saint. Ou bien il brisera tout, et tombera brisé lui-même.

La bourgeoisie ne peut régner que le cœur assis dans les croyances religieuses. Qu'elle le sache bien : à cette heure elle porte en grande partie l'avenir de la France et de la chrétienté. Car les destinées du Catholicisme sont très-étroitement liées à celles de la France, et le sort de la France dépend en grande partie de l'aristocratie qu'elle saura se constituer.

Avec la Foi, la bourgeoisie unira le pouvoir civilisateur du colon anglais à celui du missionnaire français. Si toutes les apparences ne sont pas trompeuses, avec la Foi sa mission n'est pas achevée, elle commence. Mais, sans la Foi, elle ne laissera dans le monde que le souvenir d'un affront, suivi des traces de son sang...

CHAPITRE LXV.

Elle est à temps de nous sauver par la vertu.

Voici les paroles qu'un grand homme prononçait il y a cinquante-quatre ans, dans une position analogue :

« Il n'y a point de hasard dans le monde. Le désordre même est ordonné par une main qui le force de concourir au but. Une des lois de la révolution française est que les Émigrés ne peuvent l'attaquer que pour leur malheur; ils sont totalement exclus de l'œuvre qui s'opère. Depuis les premières chimères d'une contre-révolution

jusqu'à l'entreprise lamentable de Quiberon, ils n'ont rien entrepris qui ait réussi, et même qui n'ait tourné contre eux.. Non-seulement ils ne réussissent pas, mais tout ce qu'ils entreprennent est marqué d'un tel caractère de nullité, que l'opinion s'est enfin accoutumée à jeter sur eux une défaveur dont leurs amis même s'aperçoivent. Or cette défaveur surprendra peu les hommes qui pensent que la Révolution française a pour cause principale la dégradation morale de la noblesse. Les causes de ce qu'elle souffre sont bien antérieures à l'émigration. En un mot, la noblesse française ne doit s'en prendre qu'à elle-même de tous ses malheurs : LORSQU'ELLE EN SERA PERSUADÉE, ELLE AURA FAIT UN GRAND PAS... Aujourd'hui, l'exception, c'est-à-dire la noblesse malheureuse, doit courber la tête et se résigner. Elle ne doit plus faire d'efforts extérieurs. Je m'en tiens au fait, qui est évident : les Émigrés ne peuvent rien ; on peut même ajouter qu'ils ne sont rien[1]. »

Nous citons ces graves paroles de M. de Maistre ; mais en en dirigeant sur la bourgeoisie l'enseignement si lumineux, nous venons leur faire conclure le contraire sur le rôle qu'elle est appelée à jouer. Par des raisons assez visibles, tout aujourd'hui dépend à peu près de cette classe.

Elle est à temps de nous sauver par la vertu. On peut prédire qu'elle réussira en tout ce qu'elle entreprendra dans ce sens. C'est un fait évident qu'une fois régénérée, elle est directement appelée à l'œuvre qui s'opère ; que l'opinion jettera sur tous ses efforts une faveur qui triplera sa puissance ; qu'elle ne doit nullement courber la tête et se résigner ; mais, écoutant l'impulsion du noble sang

(1) *Considérations sur la France*, par le Cte J. de Maistre, publié en 1796.

français, elle doit sauver la France et, avec elle, la civilisation européenne.

Plus de retard ! Si la bourgeoisie laisse encore la Révolution reprendre les devants sur elle, on ne sait ce qu'il en arrivera ; elle tombera dans une situation plus grave encore que celle des Émigrés... De là, sa fin.

Quand Dieu, réduisant la noblesse à l'impuissance, l'écarta si rudement des affaires publiques, ce fut certainement pour offrir à la bourgeoisie l'occasion d'y apporter ses vertus. Or elle y apporta tous ses vices... Il faut pourtant que l'une ou l'autre des deux classes rétablisse chez nous la vérité et la vertu : sinon le peuple tombe totalement en ruines et la France est à la veille de périr.

Comme le peuple ne peut rien de lui-même, parlons de l'Aristocratie.

FIN DU LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

L'ARISTOCRATIE.

L'ARISTOCRATIE.

CHAPITRE I.

Où est la tête d'un peuple.

Les peuples ne se sauvent jamais par eux-mêmes. Et déjà ils ne se fondent jamais par eux-mêmes, mais par leurs aristocraties.

En France, le peuple n'est dans l'état actuel que parce qu'il manque d'aristocratie. L'union du scepticisme au vice l'a détruite ; et cette absence a laissé retomber le peuple. Voilà pourquoi le pays est à bout de voies.

C'est un principe de l'histoire, et un principe de raison : un peuple, quel qu'il soit, est aussi incapable de se sauver ou de se relever par lui-même qu'une race sauvage de passer par elle-même à la civilisation.

Il ne peut pas se sauver, par cela même qu'il est le peuple, c'est-à-dire, cette portion de la Société qui n'est pas faite, mais qui progressivement se fait par cette autre portion qui lui apporte les grands sentiments, les lumières et le capital.

De là, quand l'aristocratie est perdue, tout est perdu. Le peuple retombe dans sa réalité première, dans son néant. A Rome, tant que l'aristocratie a régné, l'Empire romain a grandi ; lorsque la foule s'est enflée et s'est faite

tête dans les caprices des empereurs, l'empire romain est retombé.

Mais la foule ne monte de la sorte que quand son aristocratie s'abaisse. Le grand point est de conserver la vertu chez les nobles ; elle se verse de là sur toute la nation.

Or, quand le bien ne descend plus d'en haut, comme il ne saurait jaillir d'en bas, il faut dire que tout finit.

Tout peuple abandonné à lui-même retourne à l'état sauvage, ou repasse sous la conquête.

CHAPITRE II.

Le peuple, de lui-même, ne se met pas en Société.

On ne veut point se rappeler que le peuple, c'est le gros de l'humanité, et que l'humanité est déchue. Partout il lui faut un sauveur, c'est-à-dire une liberté supérieure qui fasse, par son mérite et sa puissance, ce que la sienne ne ferait pas. De là les rois et les pasteurs.

Cette liberté supérieure est ce qu'on nomme l'Autorité. C'est elle qui établit les lois.

L'Autorité établit les lois, c'est-à-dire ce fait que n'établirait point la liberté vulgaire, que n'établirait point le peuple, par cela même qu'il est peuple. Cette liberté là n'a jamais fondé d'empire. Pure, illimitée, telle qu'on la demande aujourd'hui, c'est ce qui maintient chez les sauvages l'absence de nation.

On ne passe en Société que par l'Autorité. Aussi,

Auctoritas vient d'*Auctor*. L'Autorité est chez les hommes l'auteur de la Société. Les droits des dynasties sur les peuples viennent de là[1]. Mais les hommes d'aujourd'hui croient que les nations auraient vécu, pendant des siècles, par elles-mêmes et sans l'Autorité!.

Toutes les bontés que Montesquieu a débitées d'un style admirable sur la démocratie, sont les contes de grand'mère de la philosophie. Le génie de cet écrivain n'est pas là. Nos niaiseries du jour sur l'exploitant et l'exploité tombent sous le coup de la fable des *Membres et de l'estomac*..

Les nations ont été créées et non exploitées. Le genre humain s'est accordé à décerner la gloire aux fondateurs de dynastie et même aux Conquérants!

Et si vous n'aviez pas consommé le capital comme un fruit de l'exploitation, la foule ne se croirait pas exploitée! Le travail sait parfaitement que, partout, il a reçu le salaire plus exactement que le capital n'a reçu son profit. Ce sont les vices qui ont fait des hommes des exploitants et des exploités.

La foule a demandé le capital quand elle l'a vu s'écrouler dans la jouissance. Car la foule a droit, non au capital, mais à ce que le Capital existe. Or, le capital aujourd'hui se dissipe; il s'écroule avec l'aristocratie.

D'ailleurs, lorsque l'aristocratie n'a plus la force d'exister, par les mêmes causes le capital se détruit. LE CAPITAL, CHEZ LES NATIONS, EST TOUJOURS EN PROPORTION DE LEUR ARISTOCRATIE. Autre loi identique: La vertu, chez les

(1) « Romulus, remarque d'Aguesseau, fut créateur d'un grand empire, non pas en rassemblant des peuples dispersés et en détruisant plusieurs dominations déjà faites; mais, par une véritable création, tirant comme du néant une nouvelle société, il sauve la vie à des brigands et leur inspire la vertu. »

peuples, est toujours en proportion de l'aristocratie. Autre loi, conséquence des premières: La grandeur chez un peuple est toujours en proportion de l'aristocratie.

Pourquoi? Parce que les peuples reçoivent de leur propre aristocratie le capital, la lumière, l'exemple, et conséquemment la grandeur.

Il n'existe pas plus de peuple sans aristocratie que de corps animé sans tête. Un peuple ne commence à venir au monde que quand il a la force de donner naissance à une aristocratie. La France ne sauvera son peuple qu'en refondant son aristocratie par la vertu.

CHAPITRE III.

De l'Aristocratie.

Quand un peuple ne peut plus fournir d'aristocratie, c'est qu'il est épuisé.

Et c'est un signe de décadence quand le peuple porte envie à son aristocratie; car son aristocratie, c'est lui-même. Elle sort de lui, et forme comme son cerveau, le centre de sa force, la source de son innervation.

Dans l'organisme en perfection, tout se porte vers l'unité cérébrale. Les artères ascendantes grossissent, les conduits descendants se resserrent, le sang le plus pur est porté vers les parties nobles. Dans l'organisme en décadence, le contraire a lieu. La tête n'est plus abondamment nourrie, tout s'affaisse et se dirige en bas. L'ignoble précède la ruine.

Empêcher un peuple de produire son aristocratie serait l'empêcher de croître et de se former.

On ne saurait pas plus faire qu'il n'y ait point d'aristocratie, de classe moyenne, et de peuple au sein d'une nation, qu'on ne saurait empêcher, dans l'atmosphère, l'oxigène de s'élever, et les miasmes carboniques de rester dans le bas. Il en est des diverses classes de la Société comme des diverses couches de l'air, qui se superposent suivant leur pesanteur spécifique.

On peut comparer une nation à l'état du vin qui se fait. Continuellement la partie pure prend le haut; l'alcool vient au sommet, et la lie reste au fond. Chaque couche se place en raison de son poids, bien qu'ici s'établisse une unité et ressemblance de nature comme au sein d'une même nation.

Ainsi circulent tous les hommes dans une nationalité, opérant de la sorte le perfectionnement de l'ensemble. Si le vin tourne, la lie monte et trouble tout. Alors il faut recommencer.

Comme on se fait rarement une idée de ce que c'est qu'une nation, maintenons cette vive image pour qu'on l'observe avec soin.

L'aristocratie se dégage continuellement du sein d'une nation. C'est pourquoi nous avons dit qu'un peuple qui ne peut plus fournir d'aristocratie est un peuple épuisé. Et continuellement, aussi, les portions que le vice dissout dans l'aristocratie retombent dans le peuple. C'est pourquoi nous avons dit que la Société est le tourbillon des mérites.

Quand ce mouvement de décomposition dépasse le mouvement de recomposition, la mort vient.

CHAPITRE IV.

De ce qui maintient l'Aristocratie.

L'Aristocratie d'un peuple est sa gloire; parce qu'elle est son fruit, et qu'elle devient la tête qui en double la vie. Quand la tête s'affaiblit, elle imprime une direction fatale aux membres.

Toute aristocratie qui laisse monter vers elle l'esprit du bas, est troublée par l'alliage. Il ne faut pas qu'elle prenne du peuple et se fasse commune: il faut qu'elle donne d'elle au peuple et le fasse noble.

Ce qui engendre et maintient l'aristocratie, c'est la Religion. Car la distinction, qui est le caractère propre de l'aristocratie, découle d'un état de l'âme. Tout ce qui élève l'âme et la purifie, fortifie vivement l'aristocratie, en accroit la noblesse et la produit au dehors.

L'aristocratie, n'étant qu'une séparation et comme une constitution du meilleur, doit tendre à maintenir intérieurement sa démarcation. Car toute aristocratie incline à retomber d'où elle sort. En raison de notre nature déchue, ce qui est mal, bas, commun, tend toujours à rentrer, par suite des mauvais penchants de notre être.

Il faut que sans cesse l'aristocratie se purifie pour rester elle. Ce qui a lieu par l'application des principes qui l'ont distinguée. Le jour où elle se laisse reprendre par l'esprit du peuple, ou par les sentiments communs, la décomposition commence. L'aristocratie peut de plus en plus s'en-

noblir pour ennoblir de plus en plus la foule ; mais elle ne peut rien ennoblir de ce qu'elle reçoit de la foule.

C'est en vain que, chez nous, une certaine noblesse a cru ennoblir les instincts qu'elle recevait du peuple, le goût de la paresse, du commode, du bien-être, de la vanité, du scepticisme, des dépenses, de la table, des femmes et du vin. Elle n'a réussi qu'à se désennoblir elle-même, et à priver le peuple d'une aristocratie réelle. C'est la première entaille que nous a faite la Révolution.

Aussi cette aristocratie-là ne porte en ce moment que le visage et les livrées du peuple. Elle ignore que son esprit est l'ignoble ; que c'est le génie de la rue, ton, propos et sentiments ; qu'elle est allée prendre les manières, les modes, et jusqu'aux habits des laquais. Sa jeunesse revêt un aspect qui encourt le mépris du peuple, précisément parce qu'elle lui ressemble.

C'est ce qui a fait dire qu'en France il existe encore de la noblesse, mais qu'il n'y a plus d'aristocratie. Et c'est moins la Révolution, que l'union du scepticisme au vice, qui a amené ce mortifiant résultat.

Ces classes élevées ont détruit la barrière des mœurs qui les séparaient de la foule ; qu'elles ne s'étonnent plus d'en être envahies politiquement !

CHAPITRE V.

La France a manqué d'aristocratie.

La noblesse ne repose que sur la vertu. Elle doit donc mettre tous ses efforts à la maintenir.

De la vertu découlent en effet cinq choses qui, à la fois, constituent la noblesse et pourvoient à la vie de l'ordre social, savoir : la force de l'esprit et du corps, la formation du capital, le sentiment de la justice, les bons exemples, l'autorité. La vertu assure en même temps à la noblesse une distinction personnelle qui confirme sa prééminence, et la fait reconnaître au sein d'un peuple, comme une fleur au milieu du gazon.

En France, la noblesse s'est jadis affaissée dans les mauvaises mœurs. Plus récemment, elle a détruit sa ligne de démarcation avec la bourgeoisie, en partageant son amour des richesses ; et la bourgeoisie a détruit sa ligne de démarcation avec le peuple, en prenant ses instincts. Que cela s'appelle démocratiser, peu importe; au fait, l'aristocratie s'est laissé souiller par le peuple, et la souillure, retombant sur celui-ci, l'a mis dans l'état où nous le trouvons aujourd'hui.

D'ailleurs, loin de préserver son esprit, l'aristocratie elle-même cherchait à contracter dans le fond de la bourgeoisie des mariages d'argent, précisément lorsque ses vices mangeaient le sien. Par là s'est introduit dans

ses veines un sang qui n'avait point vu les champs de bataille.

Et loin de marcher à la distinction, la bourgeoisie, de son côté, reprenait les sentiments et les habitudes communes qui caractérisent le peuple, c'est-à-dire la nature humaine non faite, non relevée. C'est cette classe qui a découvert et mis en vogue tous ces moyens d'efféminer l'homme, d'abord par la faiblesse de l'éducation ; ensuite par l'abus des richesses nourrissantes, vêtissantes et meublantes ; enfin, par une disposition au scepticisme qui a fait périr les principes.

Autrefois, dans les grandes maisons, on endurcissait les enfants, qui plus tard devenaient des hommes. Aujourd'hui, tels qu'on les élève en tous lieux, ils sont bons à manger le bien des pères, à brocanter ou à voler.

Ces nouvelles mœurs sont descendues comme une cascade infecte sur le peuple. Il demande maintenant à jouir d'un bien-être qu'il n'est pas dans la nature de donner.

En perdant la vertu, la noblesse perd aussitôt la distinction et se confond avec le peuple.

Le peuple périt aujourd'hui parce qu'il manque d'aristocratie ; parce qu'il ne puise plus, tout près de lui, les vertus d'économie et de frugalité, et, un peu plus haut, les vertus d'honneur et de désintéressement, qu'il lui faut pour vivre et s'élever. Et l'aristocratie périt parce qu'elle n'a plus la Foi.

Les sens rendent tous les hommes égaux. Est-ce merveille si l'égalité est réclamée comme le grand besoin de l'époque !

Il faut qu'un peuple fournisse à la recomposition de son aristocratie. Quand celle-ci manque des hautes vertus, et celui-là, des éléments avec lesquels elles se font, la nation tend à sa fin.

Sans être prophète pour se prononcer sur la France, on peut prédire qu'en cet état nous périssons. Il faut que, remontant le cours d'un siècle à la nage, sa bourgeoisie s'ennoblisse, et qu'à son tour sa noblesse se sanctifie.

Il ne s'agit plus seulement de l'épée, le territoire est formé ; il ne s'agit plus seulement de richesses, le capital est fondé. Ni l'épée ni la richesse ne suffiront à fonder la nouvelle aristocratie. Ce qui nous manque pour vivre, c'est la vertu.

Il n'y aura plus d'autre aristocratie que la Sainteté.

CHAPITRE VI.

De la seconde noblesse, ou de la bourgeoisie.

C'est la noblesse qui a fondé les nations. C'est elle qui dans le monde nouveau, a conduit ces races fortes qui, sur un sol depuis plus de quatre mille ans barbare, ont élevé les sociétés modernes.

Ce sang généreux de Japhet, conduit par ses plus nobles rejetons, a donné à l'Europe une civilisation comme n'en avait pas encore vu le monde.

Partout ces peuples, qui germaient à l'envi sous cette noblesse insigne, en ont épaissi le rameau. Le tronc immense prenait sa sève dans l'Eglise ; car ce fut là que la grâce du Christ, rencontrant le sang audacieux, produisit tant de merveilles ! Mais l'arbre puissant a cru qu'il existait par lui-même, il a retiré sa plus grosse racine du sol. Les fleurs sont tombées, les hautes tiges ont séché,

et le tronc, à cette heure, ressemble à un arbre mort.

Le mal s'est fait à la poussée de la seconde noblesse. Dans l'histoire d'une nation, une fois la doctrine et le territoire fondés, la valeur consiste à le cultiver et à répandre la vertu. Alors le capital se forme, toute une seconde noblesse naît de cette nouvelle vertu. Ce qui dans la race n'avait pas dès l'abord surgi, perce alors plus lentement.

Cette seconde noblesse vaut rarement la première; chez nous du moins. Elle sort successivement du peuple par le travail, par la vertu secondaire. La première en sortit spontanément par l'héroïsme, par la vertu primesautière. Le travail mène plus lentement à l'héroïsme, qui consiste dans un plus complet désintéressement. La générosité puisée sur les champs de bataille, s'allie plus rapidement aux vertus élevées de la Foi, que les habitudes de prévoyance puisées dans le commerce.

C'est à cette seconde noblesse que nos temps ont été suspendus... Elle n'a point fait le second pas.

Cependant l'échelle était faite. Quand les pères ont fixé un capital et élevé une fortune, de manière qu'il n'y ait plus qu'à prendre, c'est pour que les fils n'aient plus qu'à s'occuper de leur âme ou des intérêts de l'esprit.

Toute fortune doit devenir la source de la distinction. Quand le pain est acquis, c'est alors qu'on voit ce que vaut, ce que peut faire une âme. Les armes, la pensée, la charité, la sainteté présentent aussitôt leurs voies aux familles qui, par la modération dans les jouissances, se sont soulevées au-dessus de la foule. L'homme ne peut s'arrêter. S'il rentre dans la fortune, il y pourrit. Les vertus qui l'ont conduit là, lui font voir encore plus haut; et s'il ne prend pas de là son élan, il retombe par lâcheté auprès de celui qu'il a quitté sur le seuil du peuple.

Cette seconde classe ne se forme point pour manger davantage, mais pour glorifier l'humanité. On ne s'élève que pour se dévouer en quelque manière, suivant une loi sublime dont on parlera tout à l'heure. Les classes ne sortent du peuple que pour lui venir spirituellement en aide.

Autrement, à quoi bon le peuple continuerait-il à offrir le travail pour concourir au capital qui le rachète? Si l'homme ne profitait pas de la solidarité, à quoi bon vivre en société?

Laissez se réjouir de sa fortune celui qui l'a immédiatement acquise, il n'en sait pas davantage. Mais toute fortune qui n'amène pas après elle un renoncement, périra. Et ainsi toute classe formée qui se met à vivre pour elle, périra.

CHAPITRE VII.

Ce qui nous reste d'aristocratie, et à quoi on la reconnaît.

Notre aristocratie se compose encore en ce moment, d'abord du Clergé, avec ses ordres religieux et ses essaims bénis de sœurs de charité; ensuite, des membres de la noblesse restés fidèles à la Foi, aux principes d'honneur, aux sentiments de charité; enfin, des membres de la bourgeoisie vertueuse qui, dans l'armée, la magistrature, le commerce, refoulant le scepticisme et la cupidité, ont continué la vraie tradition de la France, conservé la religion, les principes et les grands sentiments.

A cette heure, telle est la force qui édifie : ici par la lumière, et là par les exemples et par la charité. Cette force a contre elle le reste des hommes, victimes du scepticisme, abusés par les lois, traînés par toutes les erreurs attelées à l'orgueil de la Révolution. Une telle aristocratie, brisée dans presque tous ses droits et livrée à la malveillance, est cependant la seule puissance aujourd'hui qui travaille pour l'ordre. Tout le reste travaille et s'organise pour le désordre.

Voici à quoi se reconnait parmi nous l'aristocratie :

En premier lieu, elle n'est pas ambitieuse des biens et des honneurs d'autrui, mais de son honneur seulement.

En second lieu, elle n'est pas égoïste. Les âmes à sanctifier, la patrie à défendre, la justice à rendre, une église à relever, le bien public à seconder, des mœurs délicates à répandre, en un mot, l'accomplissement des hauts devoirs, la voient accourir la première.

En troisième lieu, elle est brave; brave et non industrielle, spéculative ou marchande. Avec peu ou beaucoup, son caractère est aussi large, son ambition aussi légère, son cœur aussi souvent ouvert au vrai malheur.

Enfin, elle se rapproche de la Sainteté. La haute noblesse se reconnait à l'absence réelle de l'orgueil. L'orgueil de celui qui s'élève vient de faiblesse d'esprit, comme la dureté, de faiblesse de cœur.

Le noble est un défenseur de la Foi. Protecteur né des familles, il est l'objet du respect des mères et le contentement des vieillards. A moins que son Roi ne l'appelle, il cultive son champ; il acquiert l'honorabilité et non la popularité.

Bref, il consacre sa vie à la glorification de ses prin-

cipes, à l'élévation de la France, et non à son élévation propre.

Avant la corruption de la Cour, la noblesse vivait militairement, patriarcalement et agricolement, soumettant à la culture le sol conquis par ses pères. Avant la corruption de la Noblesse, la bourgeoisie vivait modestement, commercialement et honnêtement, servant d'union entre l'ordre agricole et l'ordre industriel. Avant la corruption de la Bourgeoisie, le peuple vivait joyeusement, laborieusement et économiquement, recueillant du capital pour pénétrer par ses services dans la classe bourgeoise, et de là dans la classe plus élevée.

Tout bourgeois n'est qu'un homme du peuple qui a économisé; tout noble n'est qu'un bourgeois qui s'est honoré. Oui, tout s'élève par la vertu, et tout retombe par le vice. Soyons ce que nous étions, le peuple redeviendra ce qu'il était. L'orgueil nous a renversés; descendu dans le peuple, il entrainera la nation.

CHAPITRE VIII.

De la loi des nations.

La noblesse a sa loi, la bourgeoisie a sa loi, et le peuple a sa loi.

La noblesse qui manque à sa loi retombe dans la bourgeoisie. La bonrgeoisie qui manque à sa loi retombe dans le peuple. Le peuple qui manque à sa loi retombe dans le despotisme.

Quand la noblesse, la bourgeoisie et le peuple à la fois manquent à leur loi, tout retourne à la barbarie.

Ces lois des nations dérivent des conditions de l'âme, c'est-à-dire des moyens par lesquels elle se forme pour Dieu. Il y a une ordonnance divine sur la terre, qui n'est que l'application de l'ordonnance angélique. On n'a point suffisamment vu que ce monde, moralement et politiquement, est pour nous préparer à l'autre.

Il y a des rangs dans la Société, parce qu'il y a des rangs dans les âmes. Ces rangs sont le fruit du mérite, l'échelle de notre perfection.

On ne saurait détruire ces rangs sans effacer la liberté et l'humanité elle-même.

Une âme, distinguée dans un rang où sa vertu dépend de l'obéissance, deviendrait commune et ploierait sous l'orgueil si elle en sortait par des moyens artificiels. Les moyens par lesquels s'élèvent les nations et se forment les rangs, appartiennent à une sublime loi, qu'il faut cependant entrevoir.

CHAPITRE IX.

La loi des nations n'est que la loi de la formation des âmes.

Pour satisfaire à la loi des Cieux, l'âme s'élève sur deux étages, la personnalité et l'amour. L'homme monte au premier de ces degrés, qui est la force, pour arriver au second, qui est l'amour, et qui introduit dans la sainteté. Les nations, et les classes au sein des nations, font comme les âmes.

Les vertus de la bourgeoisie sont plus particulièrement les vertus de la personnalité : le travail, la prévoyance et la frugalité. Ici l'âme acquiert la force. Aussi, ce qui distingue la bourgeoisie, c'est la création du capital.

Les vertus de la noblesse sont plus particulièrement les vertus de l'amour. Ici l'âme épanche ses dons : la justice, la bravoure et le désintéressement. Aussi, ce qui distingue la noblesse, c'est le désintéressement ou l'honneur.

Le peuple monte à la bourgeoisie; la bourgeoisie monte à la noblesse; la noblesse monte ensuite à la Sainteté, car il ne lui reste qu'un pas à faire. L'expérience a montré que la noblesse s'est alimentée des familles distinguées produites par la bourgeoisie; et que, proportionnellement, le plus grand nombre des religieux, des saints et des héros sortait des âmes produites par la noblesse. Du moins, Dieu les tient là plus près pour les soulever et les cueillir.

Enfin, les vertus du peuple participent des vertus des deux autres classes : mais on les voit se restreindre à mesure qu'elles sont d'un ordre plus élevé. De manière que la vertu que le peuple possède le mieux, est celle du travail, tandis qu'il a un peu moins de tempérance, et un peu moins encore de désintéressement ou d'honneur.

A mesure que le peuple arrive aux premières vertus, qui tiennent à la personnalité, l'ordre économique, répondant par ses lois, l'introduit dans la classe bourgeoise.

Et à mesure que la bourgeoisie arrive aux vertus supérieures, qui tiennent à l'amour, la considération, l'élevant dans l'estime des hommes, la place parmi la noblesse.

Ici la tige a traversé les obstacles, elle peut s'élever plus librement dans le sublime. Les grandes familles s'étei-

gnent ordinairement dans la sainteté; la fleur a passé dans les Cieux.

Une nation est ainsi toute vivante. Sans cesse il se fait des bourgeois et des nobles; sans cesse il s'en défait, qui retombent dans le peuple[1], par le seul accomplissement des lois économiques, autrement dit des lois de la vertu.

Quelquefois, du sein du peuple, surgit tout à coup un noble ou un saint, une âme qui d'un seul trait franchira les vertus de la personnalité et celles de l'amour. Et ceci prouve ce que l'homme peut faire. Mais la masse va par degrés : la Société n'est que cette marche de l'ensemble.

Ceux qui sont au-dessus attirent les rangs au-dessous. Toutes les classes s'étayent et s'entr'aident les unes les autres. Dès que celle du haut vient à chanceler, le mouvement d'ascension cesse, tout penche et tombe vers le bas.

Les âmes étant personnellement libres, toujours il en est qui s'élèvent, toujours il en est qui retombent. La Société n'est que le moyen de les aider toutes à la fois. Là, chacune trouve son niveau et son levier à côté d'elle; là, chacune monte par sa vertu, et l'on voit ainsi tout un peuple gravir la magnifique échelle de la Hiérarchie.

Si tout le peuple se croit noble, il est perdu, parce qu'il a manqué l'échelon. C'est ce qu'on appelle la Démocratie.

(1) *Le peuple n'est qu'une abstraction :* ceux qui aujourd'hui le composent, demain seront montés plus haut. Et une part de ceux qui forment aujourd'hui l'aristocratie, demain retomberont dans le peuple.

Dans ce tourbillon des mérites qui constitue la Société, les hommes changent, et les classes restent.

CHAPITRE X.

De la Démocratie.

Il y a dans notre manière d'aborder les questions politiques quelque chose de radicalement faux, qui vient du point de vue où nous met la Révolution.

L'homme s'est mis à la place de Dieu : il a usurpé les mots qui expriment les vérités éternelles ; il a sanctifié ceux qui couvrent ses passions. Aujourd'hui, celui qui arrive sur le langage les yeux fermés, glisse à l'erreur.

Les mots ont leur étoile, a dit M. Guizot. Demandez à l'époque ce qu'est la démocratie. Elle a de belles réponses : c'est le gouvernement du peuple, c'est-à-dire de la société elle-même, c'est-à-dire de tous... Mais l'époque n'a pas fait le monde, celui-ci vivait avant elle. Et il vivait en proie à cette lutte du bien contre le mal, qui est le grand fait, au dedans, de notre nature, et, au dehors, de notre histoire.

Cette lutte n'est, depuis le commencement du monde, que celle de l'orgueil contre la justice, autrement dit, de l'homme contre la loi de Dieu ; et cette lutte remplit le temps. Quand la justice prévaut, elle maintient et conduit le monde ; et quand l'orgueil s'amoncelle, il menace de l'inonder.

De cet orgueil amassé par les siècles nait la démocratie. C'est le cri du grand nombre, resté au bas, contre un plus petit nombre que le christianisme est parvenu à

placer plus haut. La démocratie sort du principe de la souveraineté personnelle. L'orgueil amène le retour à la loi de la matière, à la puissance de la masse, à la gravitation.

Dans toute l'antiquité, la démocratie fut considérée comme le grand péril de la Société. C'est en effet l'acte par lequel, laissant tout écrouler sa civilisation, une nation revient à l'état de foule.

De nos jours, où les hommes se sont emparés des expressions du christianisme, on a présenté la démocratie comme l'idéal de la Société.

Assurément le christianisme est venu pour le grand nombre, puisqu'il est venu pour tous. Mais il entend affranchir le grand nombre par le mérite, par la vertu, et non par des droits factices. Tous, au reste, sont loin d'abdiquer devant lui leur orgueil; et le mal subsiste comme durant l'antiquité. Et toujours ceux qui sont le plus près du bien sont obligés de maintenir la Société au milieu de la masse, qui tend constamment à rentrer dans l'état sauvage.

Le christianisme est justement parvenu à accroitre les classes élevées, et à diminuer comparativement les basses classes, ou le peuple. Son triomphe est en cela. Il est loin de faire prévaloir la démocratie. L'antiquité l'augmentait par l'esclavage; par ses lumières, le christianisme la réduit tous les jours [1].

En étendant la vertu, il a accru le périmètre du capital sous la population. Il a conséquemment diminué d'autant le peuple, c'est-à-dire, cette partie de la population que la vertu n'a pu amener encore à fonder sous elle du capital.

(1) Le christianisme apporte le moyen d'élever à la fois tous les hommes; mais tous n'acceptent pas ses dons...

Aller à la démocratie, c'est rentrer au point de départ, détruire l'opération des siècles, démolir le progrès obtenu : ou bien le peuple n'est pas le peuple, la démocratie la démocratie, et il n'existe plus d'idées ni de langue française[1].

Le peuple est précisément cette partie de la Société qui n'est pas faite. C'est cette portion d'hommes qui est encore à l'état de nature, et que chaque jour la civilisation travaille à conquérir pour la Société.

Et vouloir que le peuple règne ! le nommer souverain ! l'appeler, lui, à se sauver, à nous sauver !.. Commencez par donner du pain à votre souverain.

Le siècle qui a fait sa pensée de la démocratie connaîtra la terrible science ; car, comme le veut Descartes, il a fait table rase dans sa raison. Dieu veuille que ce ne soit pas table rase dans son existence...

CHAPITRE XI.

Ce qu'annonce la Démocratie.

Ce n'est point, comme le disent avec résignation de fortes têtes, la marche inévitable du Temps qui a conduit

(1) Il n'y a précisément qu'un péril à éviter, c'est la démocratie.

La civilisation est une tour qui s'élève sur le bord d'un gouffre. Elle enlève avec elle les natures rebelles, qui emploient pour le mal la science et le capital qu'elle recueille pour exister. Chez les méchants, le levier de la perversité peut croître en raison du levier de la perfection chez les bons.

Le peuple est là plus particulièrement en témoignage de notre chute,

à la démocratie. C'est la marche de notre orgueil, que le XVIIIe siècle a rallumé, qu'il a nourri et rendu maître de nous.

Le mal n'a rien d'inévitable, ou ce monde ne serait pas à Dieu. Le temps est le domaine du révocable; dans sa marche, les sociétés s'élèvent avec gloire, ou redescendent à leur démocratie, selon que la vertu élève les classes ou que le vice les laisse retomber; selon que la conscience ou que le moi conduit l'homme.

La démocratie est si peu la marche inévitable des temps, que si les aristocraties rentraient dans la vertu, on verrait la foule baisser de nouveau le front sous le baptême de l'exemple, et la démocratie disparaître comme un souffle.

Mais nous ne voulons pas nous sauver par la vertu. Nous voulons qu'on trouve un gouvernement tout exprès pour cela, ou telle chose qui ne coûte que de l'argent. Quant à nous coûter nous-mêmes, à coûter le sacrifice du moi, on verrait la vertu porter notre salut qu'on détournerait les yeux pour le chercher ailleurs! Voilà pourquoi nous périssons.. L'homme ne se perd que parce qu'il ne veut pas se sauver.

Remarquerons-nous que la progression de toutes nos causes de décadence va en raison du progrès démocratique? D'abord, par cette simple raison, que toute augmentation de fausse liberté n'est qu'une augmentation du mal. Attendons-nous à trouver, dans l'homme de la chute, les deux tiers au mal, un seul au bien. Etendre le pouvoir de l'homme sans étendre celui de la Foi, c'est envoyer l'homme à sa ruine.

croissant ou se restreignant selon que la morale accroît ou restreint sur lui son empire; et menaçant de tout envahir quand une société ne mérite plus d'exister.

Nous en portons la preuve écrite sur nous : sous l'Empire, un budget de huit cents millions ; sous la Restauration, de sept ; sous Louis-Philippe, de quatorze ; sous Février, de dix-sept ! C'est plus de trois cents millions par révolution, qui nous prouvent qu'à chaque élan démocratique il faut trois cents millions de plus pour maintenir les hommes en Société.

Le budget d'une nation, c'est juste ce que le vice lui coûte ; ce qu'il en coûte de police pour le surveiller, de tribunaux pour le punir, et d'armée pour s'en garantir. Et le jour où le vice coûte à une nation autant que produit sa vertu, elle est une proie pour ses ennemis..

La démocratie, c'est le retour de l'homme. Dès qu'il entre dans sa théorie des droits, la terre ne le peut contenir : Adam voulut le droit d'être semblable à Dieu ! Pour s'établir, la Civilisation n'a été occupée qu'à substituer sans cesse le devoir au moi.

S'il est vrai que les droits puissent l'emporter sur les devoirs, que la loi divine doive succomber sous l'homme, que l'état de nature finisse par étouffer la civilisation, la démocratie nous annonce la fin des temps.. en tous cas celui de la nation...

Voici ce qui fit illusion : parce que le christianisme est venu racheter tous les hommes, on a cru qu'ils étaient tous uniformement réparés. On a cru que tous, également bons, étaient arrivés au même niveau social ! C'est la thèse funeste des esprits abusés par un christianisme démocratique et social.

Il est clair qu'une société de chrétiens parfaits apparait comme une démocratie. Mais alors, précisément, il n'y aurait plus de démocratie, puisqu'il n'y aurait plus de

peuple : la vertu placerait du capital sous toutes les familles[1].

A cette heure, les hommes qui sont en quelque sorte enfoncés dans la Chute, veulent commettre contre la Société le péché d'Adam contre Dieu. S'ils sont plus forts que vous, ils vous dévoreront, et voilà toute la démocratie !

CHAPITRE XII.

De l'érection d'un peuple.

Les nations seront selon leur loi, ou elles ne seront pas. Or cette loi consiste, dans l'ensemble, à suivre la même voie de perfection que les saints.

L'homme traverse ses sens et son moi avant d'atteindre au dévouement ou à l'amour. Ainsi toute une multitude reste prise aux divers degrés de la chair : elle constitue une première classe, laquelle cherche son modèle en ceux qui commencent à la dépasser. Une seconde multitude gravit les divers degrés de la prudence et de l'esprit : elle constitue une autre classe, laquelle aspire vers l'honneur de la classe qui brille au-dessus d'elle. Enfin, une phalange

(1) Le XVIII^e^ Siècle a rendu impossible l'avénement de la démocratie réelle et légitime. Celle qu'on veut produire artificiellement par des lois, ramènera les nations au point où la civilisation les a prises, et d'où elle les a soulevées à si grand'peine par la force des aristocraties. — Certes, on ne défend pas ces dernières dans leurs torts, on ne fait au contraire que les blâmer. Mais la démocratie serait la destruction finale.

plus petite, composée des meilleurs, pénètre un peu plus avant dans la phase où, les biens étant donnés, il s'agit d'en user avec un esprit tout d'honneur et de détachement.

Mais dès que les meilleurs, ἄριστοι, rentrent dans leur moi, ils retombent dans la seconde classe. Dès que les hommes de la seconde classe rentrent dans leur sens, ils retombent dans la foule, et il y a affaissement de la nation. La Société n'est qu'une échelle placée contre la sainteté.

Restons dans les réalités :

L'homme qui conserve sa santé et qui travaille, est l'ébauche d'un saint. Car il porte en lui des organes que le vice pouvait ou pourrait consommer. Ce premier degré de renoncement le rend admissible au banquet social. L'homme qui possède un capital auprès de lui, a fait le second pas dans le chemin du sacrifice. Car ce capital se compose de jouissances que son esprit ou son corps n'ont point voulu se procurer. Ce plus grand degré de renoncement l'élève dans le rang social. Enfin si l'âme, visant à Dieu, continue son ascension, portant la frugalité au milieu de la richesse, offrant son moi, et sa vie même, ne se réservant que l'honneur de conserver du capital et le beau droit de faire le bien, elle s'élève aux premiers rangs, elle aborde les sommets où réside la sainteté[1]. — Que peut à cela la démocratie?.. Peut-elle faire que tous les hommes deviennent saints à la fois et instantanément? Répand-elle subitement dans la foule l'esprit d'humilité, de devoir, de tempérance et d'abnégation?

(1) Cette démarcation n'est jamais rigoureuse. Chez le peuple, tout bon père de famille réunit à la fois les vertus de la bourgeoisie, par son économie, celles de la noblesse, par sa probité et par les exemples donnés à ses voisins, enfin celles des saints, par sa piété et par celle qu'il inspire à ses fils. Peut-être est-il lui-même un saint par son amour, sa soumission et son humilité.

De même, si l'aristocratie s'adonne au luxe, voulant jouir de la richesse selon les instincts qu'elle a puisés plus bas ; si elle se met à consommer tout ce que demandent les caprices et les besoins, elle ramène peu à peu son niveau vers celui de la foule et s'en attire le mépris. Le peuple, qui n'est pas un grand saint, se connait merveilleusement en saints. Sans mérite, il juge éminemment du mérite; démoralisé, il juge des mœurs de la classe qui le conduit. C'est là son instinct de conservation !

Le peuple est un chaos vivant, mais où s'agitent toutes ses lois. Plongé dans l'iniquité, il condamnera ceux qu'il voit atteints d'un seul vice. Dépourvu de mérite, il écrasera les classes qui l'auront perdu. Le peuple est ce fond de la Chute que le Christianisme s'applique surtout à sauver.

Quand le peuple est entré dans le mal, quand il souffre, quand il crie, quand il maudit, il faut porter les yeux sur nous ! Le peuple n'est que la matière de la perfection ; à nous de la lui imprimer !

Or nous la lui imprimerons, sous peine de disparaitre avec lui dans la Conquête... Les nations existeront selon leur loi, ou elles n'existeront pas.

CHAPITRE XIII.

De la loi des familles.

Peu d'hommes veulent méditer les vérités suivantes. Le siècle ne s'arrachera point à son erreur politique qu'il ne les ait lui-même approfondies.

On a cru que les lois de l'hérédité n'atteignaient que les fortunes. Elles se montrent jusque dans le sang, jusque dans l'âme. La liberté porte ses fruits; mais, ne pouvant tout achever dans un individu, elle les dépose dans la race. C'est de là que partent les descendants; et c'est là que réside le principe merveilleux d'un progrès parmi les hommes. L'envie n'a vu partout que le hasard. On a cru construire les peuples avec des constitutions. Les peuples ne sont construits que de familles vivantes, qui croissent là suivant les mêmes règles que les nations au sein du genre humain.

Ne pouvant exposer un tel fait en quelques pages, ne parcourons que les sommets.

La durée des familles est en raison de leur vertu. Partout où subsiste une famille, c'est qu'en elle la somme du bien l'a emporté de quelque chose sur la somme du mal. Sa grandeur se mesure au degré dont celle-là dépasse celle-ci. Sur le gouffre des sottises contemporaines, nous tiendrons suspendu ce principe des familles : LÉGITIMITÉ DE CE QUI EXISTE... Où ce qui n'est pas trouvera-t-il les titres de son existence?

Les familles sont unes. L'imputabilité n'est divisée sur les divers individus que pour leur mieux appliquer les bénéfices de la réversibilité. Le sang, ce trésor profond des propriétés de la race, est chez les hommes un symbole des liens qui les retiennent par l'esprit.

Il n'en est pas uniquement le symbole, il en est le canal. L'homme réside dans le domaine d'un organisme ductile, qui s'étend, se fertilise ou s'appauvrit par la conduite de l'esprit. C'est l'âme qui compose le sang; elle qui fonde à la longue la nature des organes. Cette loi ne s'applique que par la famille. C'est parce qu'on veut

immédiatement la trouver sur l'individu qu'on n'a point su la reconnaître.

Les familles sont unes par l'honneur, par les destinées, par la fortune, par les mérites, par le sang. Elles sont unes par la racine qu'elles ont en Dieu et par leur fructification chez les hommes. Ce sont là ces immenses et précieuses plantes dont la Société se compose, dont elle est le sol, dont elle protége la précieuse croissance.

Les familles finissent de plusieurs manières : par des justes, par des hommes de génie, ou bien par la dégénération. Dans les degrés compris entre ces deux extrêmes, elles forment toute la hiérarchie sociale : soit qu'elles se débattent encore au sein du peuple, soit qu'elles s'élèvent avec les aristocraties.

L'état d'âme d'une famille tend perpétuellement à la constituer ce qu'elle est, physiologiquement, économiquement, et civilement[1]. Au-dessous de nous il y a de grandes lois qu'on ignore. Cependant sur ces lois roule toute la pratique de ce monde et se règlent tous les jugements de Dieu. La Société qu'on voit sort d'un ordre de fondations invisibles. Ce qui arrive à la surface croît du sol ignoré du mérite.

(1) Ce sentiment de la solidarité, qui a été si utile à l'honneur, éclatait dans toutes les familles avant la Révolution ; ce sont les idées démocratiques qui l'ont affaibli. Si les vérités se reconnaissent à leur favorable influence sur l'âme, on peut voir combien celle-ci attaque en lui-même l'orgueil et motive partout l'humilité. Quelque élevée que soit la position d'un homme, il n'a plus de raison pour juger sa valeur individuelle supérieure à celle de ses subordonnés. Tout en demeurant convaincu de son aptitude à remplir la plus haute fonction, il ne peut savoir jusqu'à quel point il ne doit pas cette aptitude aux richesses de sa race et de sa tradition, sans parler des effets merveilleux de la grâce ! C'est pourquoi tout homme reste en conscience obligé de se tenir dans sa fonction comme à un poste : le souverain, sur son trône, le propriétaire, à la barrière de son champ.

La logique matérialiste a constamment nié la puissance de la vertu et la société des âmes; nié leur mérite et leur progrès devant Dieu. L'inégalité sociale lui a paru une dérision; aussi ne sait-elle comment expliquer ce monde.

CHAPITRE XIV.

Caractères des familles.

C'est le propre de la Révolution de méconnaître la valeur des faits. Illégitime dans sa source, fausse dans ses principes, riche surtout en impostures, elle vient nier la légitimité des causes qui perpétuent et développent les familles! Née des chimères, elle n'a jamais pu se rendre compte d'un seul fait.

Les races sont filles de leurs œuvres. Elles sont le canal du mérite et de la réversibilité chez les hommes. La moindre famille a des racines aussi profondes, aussi lointaines qu'une nation.

C'est la tempérance qui met de l'esprit dans les familles: et c'est la chasteté qui y produit cette élévation des sentiments, cette délicatesse de chevalerie qui rehausse les Maisons d'une auréole de génie ou d'honorabilité. Il est rare, lorsqu'une famille a conservé de la continence pendant plusieurs générations, qu'elle n'arrive pas à nous donner des saints.

Quand Dieu bénit une famille, il sait, par des alliances, faire arriver successivement dans son sang les facultés dont elle a besoin. Les femmes vertueuses s'y rendent

comme les affluents dans un fleuve régulier. Le vice arrête au contraire bien vite les familles qui refusent tous les dons de Dieu. La sainteté couronne et souvent porte au Ciel celles dont tous les rameaux ont donné leurs fruits sur la terre.

Les conditions physiologiques indispensables à un grand homme ne suffisent pas pour le déterminer. Si la famille qui, par certaines vertus, a amassé la richesse de sang dont se nourrit la plante cérébrale, n'a point recueilli, par l'éloignement do l'orgueil, un suffisant trésor de bon sens et d'élévation, elle ne produit qu'un homme apte, et rien de plus.

L'homme lettré sans conditions d'honorabilité est souvent dangereux. Il forme une caste déclassée dans le monde et très-difficile à gouverner. Les classes moyennes amènent à leur surface une grande quantité de ces sujets, jusqu'à ce que l'orgueil et le peu de vertu les fassent rentrer et disparaître dans le peuple. Heureusement, elles produisent en même temps les hommes chez lesquels les avantages du cœur dépassent ceux de l'esprit; ce sont les honnêtes gens parmi nous.

Les révolutions sortent des hommes qui, dans l'esprit, ont de la force et rien de plus. Sieyès remarquait que c'étaient les boursiers qui faisaient la Révolution. Ne soulevons pas d'application sur le présent, parce qu'il ne faut nommer personne[1]. Les natures inférieures ne sont pas

(1) L'expérience en est journalière. Prenez au hasard un individu dans le peuple, donnez-lui une grande instruction littéraire; vous en ferez un ambitieux, si vous n'avez pas choisi la famille. Ceci montre toute la sagesse de la conduite tenue autrefois. N'élevez pas trop ce qui est bas; les enfants naturels sont à craindre... Il faut laisser les familles s'élever naturellement, prendre elles-mêmes leur rang dans le monde; on a au moins ici les garanties que Dieu établit pour leur élévation.

les plus à craindre, il n'y a chez elles qu'arrêt de développement. La perversité consiste à tomber d'un état supérieur.

L'homme de génie est un produit mérité par les aïeux. Dans tout grand patrimoine, la foule ne voit qu'un fruit du hasard; l'économiste mesure seul les travaux et les soins innombrables que recèle un tel capital. Le fat qui considère un grand homme, le croit un fruit du hasard; le sage admire seul les innombrables vertus qui ont amené ce rejeton dans la famille.

A vos yeux tout est fruit du hasard, et tout excite en vous une jalousie terrible. En réalité tout est le fruit du mérite sous les tendres et paternelles lois de Dieu. Rangs, fortunes, tempéraments, expression même du visage, tout est formé et tout dérive de la conduite tenue par l'âme. La beauté, qui revêtira toujours du don de bon accueil celui qui la porte, la beauté, à jamais prisée par les hommes, est comme la signature du mérite de la race.

Faisons le bien, et inquiétons-nous moins de la manière dont Dieu en conduit l'administration. Le scepticisme vient d'aveugler l'homme; et, dans son manque de génie, il voudrait refaire un monde qui paraît renversé à ses yeux [1].

(1) Par l'irréligion, les hommes ont perdu la raison à ce point qu'ils accusent Dieu de l'origine de l'inégalité des conditions humaines. Cette origine est en eux-mêmes. Ils appellent la liberté avec l'idolâtrie, et ils en récusent aussitôt les effets !

CHAPITRE XV.

Progression des familles.

Tout homme est l'addition de sa race. Souvent il la déploie par sa personne, quelquefois il la rompt sur lui. On a parlé du hasard de la naissance : c'est bien le mot d'un siècle qui plaçait sa défiance en Dieu! En histoire naturelle rencontre-t-on du hasard? voit-on les familles se mêler, les espèces se confondre? plantez-vous de mauvais plants pour avoir de bons raisins?

Voilà un père d'instincts grossiers, l'enfant vous semble laid et peu doué; voici un père honnête et sobre, l'enfant paraît doué de physionomie et d'esprit. Dans les familles insensibles des plantes, Dieu maintiendrait si strictement les propriétés qu'après mille ans l'observateur les reconnaît identiques, et, dans la famille vivante de l'homme, il ne conserverait point les propriétés à mesure qu'elles y sont acquises?.. Qu'on a peu réfléchi!

Le mérite de l'individu se prend du point de départ; mais la famille recompose tout ce qu'a produit le passé. L'individu est pour le mérite, la famille pour le progrès que font les hommes. Nos vertus, nos vices, le flot de nos efforts et de nos propensions versent leurs germes dans la coupe du sang. Chaque génération se transmet tout entière.

La liberté a toujours à faire le chemin qu'elle n'a pas

encore fait. Qu'on ignore d'où viennent les choses! les parents ont des enfants qui ressemblent au fond de leur cœur...

Les degrés que franchissent intérieurement les familles sont bientôt caractérisés par leurs degrés économiques et leurs diverses professions. Tel vice, tel orgueil mettra un obstacle éternel à la croissance de telle famille, comme au triomphe de telle race au milieu des autres peuples. Les degrés que franchissent les familles offrent autant d'épreuves où elles peuvent être arrêtées. Les parents qui cherchent le bien-être et l'égoïsme pour leurs enfants, ne leur trouveront ni le Paradis, ni la grandeur en ce monde.

Il faut toujours un peu plus d'âme pour s'élever d'un point plus haut. A tout instant l'orgueil fait éclater des familles, et les rejette au point d'où elles étaient parties. Telle famille a fait des économies; mais elle achète un trop vaste champ, veut augmenter sa table ou éloigner ses fils de la peine, et retombe au vrai point où elle en était.

Le bien-être est le piége qui attend les familles au sortir du peuple, et les y fait presque toutes retomber. De même, l'honneur est l'épreuve qui les attend au sortir de la bourgeoisie, pour entrer dans la noblesse. On ne s'élève que saintement. Les familles qui restent en haut sont celles qui, prises au total, ont le mieux conservé les conditions de l'élévation véritable. Et cependant!...

Si les lois économiques ne suivaient pas pas à pas les familles pour les ramener éternellement au point d'où il faut qu'elles recommencent, si certains efforts suffisaient pour établir des fortunes et élever des familles, la masse des êtres orgueilleux inonderait bien autrement les aris-

tocraties. La civilisation serait impossible, il y aurait du peuple pur jusque dans la tête des nations[1].

Hâter les familles par les moyens extérieurs (l'instruction ou l'industrie) n'est pas d'une forte politique. Les familles ne redescendent déjà que trop promptement, pour que ce soient d'autres forces qu'une héréditaire vertu qui les soulèvent. Tout ce qui s'élève avec les efforts de l'orgueil retombera avec fracas.

La source des familles communes est dans la facilité avec laquelle on peut fonder de la richesse. Le fait est frappant dans les villes de commerce. Là s'élèvent de grandes fortunes, mais peu de grandes familles. Trois générations au plus détruisent le dernier rejeton.

Tout ce capital fictif dont nous avons parlé a fait une émission considérable de ces sortes de familles.... On verra leur durée. En outre, ce sont elles qui ébranleront les Etats.

Il faut que les difficultés et les vertus aient été constantes pendant plusieurs générations, fortifiant et le sang et l'éducation, pour produire ce qu'on appelle une famille distinguée. Le chêne met deux siècles à croître, peu d'années suffisent aux bois blancs.

(1) C'est ce qui arrive de nos jours par le fait de l'agiotage et d'une extension exagérée de l'industrie et des commerces faciles.

CHAPITRE XVI.

Légitimité des rangs.

Sur la surface d'un royaume, c'est la fortune qui donne en définitive, et autant qu'il le faut, l'étiage des familles. Nous ne disons pas des individus, mais des familles.

On a vainement cherché à détourner sur ce point le bon sens du peuple : il n'a cessé de rattacher la considération à la fortune, surtout à la fortune séculaire. L'objection tirée des héritages ne fait que confirmer la règle. D'abord, on n'hérite que de sa famille; ensuite, la vertu avec laquelle on conserve du capital tout formé est plus grande que celle avec laquelle on le produit, et du reste elle la contient. Le travail est une vertu qui emprunte quelque chose à la vigueur du corps; la modération dans les jouissances vient tout en plein de l'âme.

Quant aux disproportions qu'établit quelquefois la fortune au sein d'un mérite égal ou d'une même classe, elles sont au-delà compensées par l'honorabilité particulière, qui est identique au capital, et sur laquelle se trompe si peu le peuple, qu'on le voit toujours attribuer obstinément à certaines familles une fortune supérieure à celle qu'elles ont.

Enfin, quant aux fortunes rapides dont ce siècle seul a fourni l'exemple, à toutes ces fortunes dont on a vu la quotité jurer avec l'honorabilité du possesseur, attendez

les opérations du temps! sur les enfants, sur le fondateur lui-même, vous verrez s'accomplir la loi. Chose qu'on oublie! il n'y a pas de fortune stable sans une privation quelque part.

Dans les mains de la famille qui ne songe qu'à contenter tous ses besoins (selon le propre instinct du peuple), la fortune ou le sang se dissout. Une forte part de la Bourgeoisie n'a gagné de la fortune que pour la perdre.

A cette heure, la plupart des familles des libéraux, à l'exception de celles où les femmes ont conservé la piété et les vertus de l'intérieur, sont à peu près ruinées. Et toutes les familles nobles qui, cédant aux besoins de l'ambition et du luxe, ont imité ces familles, en échangeant des valeurs territoriales contre des valeurs industrielles à gros intérêts, se trouvent dans le même cas et disparaîtront avec elles.

La solidité des fortunes de France, voyons-le bien! est aujourd'hui en proportion de la vertu des familles qui les possèdent. Cette révolution achevée, on ne verra debout que ce qui est resté dans l'ordre.

Comprend-on maintenant pourquoi l'ancienneté est la gloire des familles! Répétons bien haut que tous les rangs sont légitimes ; que les familles occupent en général, qu'on l'ignore ou qu'on le voie, la place que leur ont donnée leurs vertus... On sait tout ce qu'on peut objecter; car voilà cent ans qu'on a vu les choses autrement. Qu'on réfléchisse à ces propositions, avant de vouloir y répondre...

Ici vient le plus grand secret que je sache: Le génie naît d'une profonde confiance en Dieu..

Le scepticisme sort d'un manque de génie dans les

principes ou dans la conception du monde[1]. Quand d'instinct on ne comprend pas que cette Création est une merveille de Dieu, on ne devrait pas parler..

CHAPITRE XVII.

Il faut que toute nation s'ennoblisse.

Il faut que toute nation s'ennoblisse, bien loin de se democratiser, c'est-à-dire de se démoraliser, comme on le voudrait aujourd'hui.

Mais il faut que la noblesse reste noble, versant à tout instant l'exemple sur la nation. Il ne faut point qu'elle redevienne comme le peuple en ses mœurs, ainsi que l'a fait la noblesse de France le jour où elle quitta l'épée et fut infidèle à la Foi[2].

C'est parce que le peuple est peuple qu'il faut se garder de le faire régner. S'il était noble, au moins en partie, il

(1) Le scepticisme naît d'une ingratitude naturelle envers Dieu. Les peuples de la terre sont tous placés sur les divers degrés de l'ingratitude humaine : c'est ce qu'on regarde comme les diverses religions.

Ainsi, les protestants, au point de vue de la reconnaissance, sont au-dessous des catholiques, trouvant moins à rendre hommage à Dieu ; les mahométans, au-dessous des protestants ; et de même, en descendant le reste de l'échelle.

(2) « Comme le clergé, dit M. de Châteaubriand, la noblesse doit se mêler à nos institutions pour apporter dans la Société nouvelle la tradition de l'ancien honneur, la délicatesse des sentiments, le mépris de la fortune, le désintéressement personnel, la foi des serments, et cette fidélité qui est la vertu distinctive d'un gentilhomme. »

diminuerait d'autant l'étendue de la classe inférieure pour accroître celle de la classe élevée. La perfection d'une nation consiste à restreindre peu à peu le peuple.

Chez nous, on proclame une société démocratique, c'est-à-dire qu'on voudrait mettre la tête en bas et les pieds en l'air. Ces deux mots resteront les plus significatifs de ce siècle de ridicule mémoire! Société démocratique, signifie littéralement société renversée à terre.

Mais il faut bien que le peuple se croie maître, quand il ne voit plus de supérieurs! Il faut bien qu'il se porte en tête, quand ses chefs ont passé derrière lui!

Quand le peuple est en anarchie, qui en accuserez-vous? Quand le tonneau se démolit, la faute n'en est pas aux douves, mais aux cercles qui sont pourris. Ne balancez pas à accuser la Bourgeoisie de la continuité des maux du pays. Elle a pris son essor par la Révolution, et aujourd'hui c'est elle qui entretient l'essor de la Révolution. Son scepticisme, ses exemples, ont jeté le peuple dans l'état où il est.

Les peuples ne sont jamais constitués que par un double enseignement : celui de la doctrine et celui de l'exemple. Le Clergé offre la doctrine, l'aristocratie répand l'exemple. Quand le Clergé est seul à enseigner, sa parole tombe, s'émousse et meurt. Point d'Aristocratie, plus de coutumes, plus de nations.

Si le Clergé ne parvient pas à relever en aristocratie la noblesse et la bourgeoisie, le peuple français est perdu. N'étant pas de lui-même en mesure de fournir à temps une seconde noblesse par la vertu, il resterait dans l'état d'un peuple exposé à une nouvelle conquête pour remonter en société..

Napoléon, ramenant les champs de bataille, fit aussitôt

surgir du peuple une noblesse nouvelle. Aujourd'hui le Clergé aura-t-il sur nous ce pouvoir? Qu'on y réfléchisse : nous pouvons encore nous sauver... Avant de retirer les étoiles du firmament et les derniers peuples de la surface de la terre, Dieu attend le dernier acte du dernier homme de bonne volonté.

CHAPITRE XVIII.

De la première Aristocratie.

Le Clergé est la première et la plus noble aristocratie d'un peuple : c'est son aristocratie spirituelle. C'est celle d'où découlent les autres.

Quand l'aristocratie temporelle s'en sépare par les mœurs, par l'esprit, par le cœur, elle s'abaisse, elle se rompt, elle se perd.

C'est pourquoi la noblesse, bien que de plus haut lignage, s'est de tout temps distinguée par une haute déférence pour le Clergé. La bourgeoisie, au contraire, ne se serait fait connaître que par son mépris pour lui.

Depuis le moindre maire faisant opposition au curé de sa commune, jusqu'au professeur en lutte contre son évêque, et au gouvernement traitant de maître à clerc avec l'Eglise, partout la Bourgeoisie aurait montré en cela son peu d'entente à diriger une nation.

Ce peu d'entente venait de son peu de respect. L'orgueil abaisse et abrutit promptement l'homme. La Bourgeoisie ne put jamais souffrir près d'elle une supériorité

qui ne fût pas née des écus. Elle ne supportait celle du mérite, celle de la science, qui la suivait, qu'en la blessant à sa manière.

Or la première condition pour que la Bourgeoisie se relève, c'est que, renonçant à son scepticisme et à sa triste présomption, elle rende son âme à l'Église et offre son cœur au Clergé.

Suivra-t-elle l'exemple sublime qu'a donné si longtemps la noblesse? Au retour de tant de combats, étincelante de ses munificences à la maison de Dieu, rehaussée par la gloire et les dignités de l'État, chez qui le dédain du pauvre ouvrier évangélique pouvait-il plus aisément naître qu'auprès de cette fille des aïeux? et chez qui néanmoins s'éleva plus grand ce respect sacré, qui désormais la couvrira d'un dais de respect et d'honneur jusque dans les siècles futurs!

Qui s'est cru le droit de ravir à l'Église la liberté de posséder, la liberté d'agir, la liberté de parler, la liberté d'enseigner, et de prendre ces libertés pour soi?... Non, jamais la noblesse ne s'est donné le droit d'enseigner aux nations.

Quand la Bourgeoisie ouvrira-t-elle les yeux? Il lui semblait n'avoir autre chose à faire, qu'à surveiller et à paralyser les membres de cette pauvre et sainte Église. Or, elle n'a autre chose à faire qu'à la servir de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces.. si elle veut subsister encore..

Notre avenir dépend du concours de mœurs, d'esprit et d'actes que la Bourgeoisie prêtera au Clergé, puisqu'elle garde seule les pouvoirs d'une aristocratie.

Que la Bourgeoisie vienne se joindre à la noblesse, et que toutes deux aillent s'unir maintenant au Clergé pour

étayer la France qui s'écroule! Ce serait une preuve que la Bourgeoisie perd son orgueil, et que toutes deux gagnent la Foi. — Et, d'ici à dix ans, on peut répondre de ce peuple.

CHAPITRE XIX.

Du Clergé.

Deux sentiments maîtrisent l'homme, la paternité et l'amour.

Où est l'homme qui donnerait ses enfants pour un trône? Et, pour la gloire, a dit une femme qui pouvait en juger, ce plus haut triomphe de la personnalité humaine, qu'est-elle à côté de l'amour?

Or, plus de quatre-vingt mille hommes, en France, renoncent à la joie de revivre éternellement dans le Ciel avec l'âme choisie d'amour sur la terre; plus de quatre-vingt mille hommes renoncent au bonheur d'Abraham, comptant au sein de la Gloire les âmes qu'il a données à Dieu!

Que sont les événements de ce monde? le temps les emporte. Mais un tel sacrifice, qui traverse l'éternité, paraît tel, qu'on ne saurait plus le comprendre, si l'Écriture n'avait dit: ILS SUIVENT L'AGNEAU PARTOUT OU IL VA[1]....

(1) « J'entendis alors, dit saint Jean, une voix qui venait du Ciel; cette voix était comme le son de plusieurs harpes touchées par des joueurs. Et ils

Un poëte me dit un jour, non sans quelque tristesse : Dans le Ciel on perdra la nature ; voilà des arbres que je ne verrai plus ! Aussitôt mon esprit se porta sur ces hommes qui cèdent ici la prérogative inouïe, exclusivement donnée à l'homme, de retrouver ses propres enfants dans l'Infini. Ma pensée chercherait avec terreur une compensation, si je ne savais que mon esprit n'a pas ici-bas sa mesure.... Mais voici celui qui, pour assurer à ses frères les bienfaits de la vérité et de la vie, quitte la maison de son père, part, oublie son cœur : prosternez-vous devant l'homme de Jésus-Christ ! . . . . . .

CHAPITRE XX.

Le clergé en France.

Et d'abord nous ne parlons que du Clergé. En ce moment, l'Église, est comme le soleil : malheur à qui ne la voit pas ! Mais un fait que nul ne conteste, c'est que les quatre-vingt mille prêtres de France sont, à tout prendre, les quatre-vingt mille hommes les plus parfaits, les cœurs les plus nobles, les citoyens les plus utiles que renferme ce pays.

chantaient comme un cantique nouveau ; et personne ne pouvait chanter ce cantique que ceux qui ne sont point souillés, parce qu'ils sont vierges, CE SONT EUX QUI SUIVENT L'AGNEAU PARTOUT OU IL VA : ils ont été rachetés d'entre les hommes pour être les prémices offertes à Dieu. ... »

Apocalypse de saint Jean, chap. 14.

Quelle vertu n'ont-ils pas professée? Quelle vérité n'ont-ils pas dite? Quel mal n'ont-ils pas attaqué?

Où est la révolution qu'ils ont amenée, où est la misère qu'ils ont produite; et, sans eux, où en seraient-elles l'une et l'autre? Il suffit que l'erreur sous tous ses noms, que le vice sous toutes ses formes, se soulèvent contre eux, pour que l'on sache ce qu'ils sont!

Pour connaître l'importance et la dignité du Clergé, voyez les hommes qui l'attaquent! Il a contre lui toutes les passions qu'il condamne. De là vous avez le nombre de ses ennemis.

Celui qui n'appartient pas à la vertu est constamment travaillé par sa conscience. Pour lui, il est dur qu'une doctrine vienne encore en doubler les cris au dehors, et ajouter au tourment secret que sans cesse il espère étouffer. Cette rage contre des hommes paisibles, qu'on ne pouvait expliquer, vient uniquement de là. Les combats de l'homme contre l'Eglise sont une suite des combats qu'il livre à sa conscience; et sa haine du prêtre est en raison de la douleur qui lui vient du remords.

Il y a une autre remarque à faire: ce sont précisément ceux à qui manque la vertu qui ne voudraient point réfléchir que les prêtres sont des hommes. Sont-ce les cœurs vertueux, sont-ce les saints, qui les accusent?

On ne pourrait accuser les prêtres que de trop de condescendance envers nous. Il faut songer que le Clergé est toujours quelque peu victime de nos mœurs et de nos habitudes d'esprit, car la charité le conduit dans toutes les régions qui pourraient se soustraire à sa lumière. L'Eglise a des princes pour parler aux princes, des évêques pour parler aux grands, des prêtres séculiers pour se mêler aux riches, et de simples curés se rapprochant du

pauvre de manière à le soulager par leurs exemples et leurs bienfaits. De même, elle eut ses prêtres dans le siècle, parlant science, lettres, commerce, presse et liberté avec nous, qui n'entendions que ce langage. Car au fond, elle abhorre tout ce qui nous éloigne de Dieu.

Etudiant, depuis deux siècles, les idées de notre esprit, afin d'y pénétrer, empruntant même, pour nous parler, le langage qui attirait l'admiration des hommes, le Clergé s'est trouvé sans le savoir à notre point de vue du monde. Il a pu même réduire sa science si vaste en abrégés arides et étudier la rhétorique, quand il vit que la vérité plaisait moins que les ornements du langage...

Dès ce moment se prépara la grande catastrophe; car on passa de tous côtés, sans s'en apercevoir, du point de vue divin au point de vue de l'homme.

Les vérités apportées par le christianisme semblèrent alors contracter à nos yeux quelque chose de faux, et les erreurs qu'il avait renversées prirent un aspect de vérité. La Révolution, dès ce jour, était fondée dans les esprits.. Elle s'emparait de nos facultés et ne livrait aux enseignements du christianisme qu'un homme entièrement hostile.

Méthodes, philosophie, sciences, érudition, littérature, peinture, musique, architecture même, les places étaient prises par l'ennemi. Si bien que, tout en gardant intactes les frontières de la Foi, le Clergé se trouva un jour au milieu d'un royaume vide.

L'effort de votre calomnie vint alors le bannir du peuple, et vos fausses sciences, de l'opinion. Puis, voyant son pouvoir s'éloigner, vous poussiez tant de cris sur ses empiètements, que sa réserve naturelle, autant que vos honnêtes lois, l'ont écarté de toutes parts. Maintenant de toutes parts vous croulez...

CHAPITRE XXI.

Deux efforts à solliciter du Clergé.

Si l'on avait le droit de réclamer de nouveaux efforts de celui qui déjà s'honore par tant de sacrifices, il est deux avis qu'on oserait présenter au clergé.

Le premier serait d'ôter, si faire se pouvait, les Abrégés des séminaires, de manière à les remplacer, tantôt par la Somme de saint Thomas, et tantôt par les grands et radieux travaux des Pères.

Le temps manque, le monde croule, on se hâte d'envoyer de tous côtés des ouvriers qui le soutiennent et l'on a recours aux *Abrégés*. Par malheur l'*Abrégé* produit sur l'esprit des jeunes lévites, un effet analogue à celui des *Manuels* de Baccalauréat sur la génération présente. Il met en jeu la mémoire, mais sans reproduire la pensée. Il ne fera ni vivre ni grandir un esprit.

Aussi voit-on les Ordres religieux et quelques prêtres séculiers rentrer avec ardeur dans l'étude de la théologie dite scholastique. L'esprit puise là ces idées sublimes qui impriment un élan à l'esprit. Il trouve là ces points de vue magiques qui sont autant de sources de lumière pour éclairer tout l'horizon. Les natures philosophiques exceptionnellement douées peuvent seules échapper à l'empreinte du médiocre, dont l'Abrégé frappera toute intelligence. — Mais, dira le clergé, il me faudrait les trois

choses que je n'ai plus : le temps, les vocations et les ressources.

— Le temps approche, le temps s'avance où ces trois choses vous reviendront... L'Abrégé ne sera plus alors qu'un livre de classification ou qu'une sorte de sommaire offert à la mémoire. Les conclusions suffisent à transmettre le vrai, mais non à déployer l'esprit. L'enthousiasme est aussi utile à la vérité qu'à la pratique. Il faut opposer aujourd'hui cette flamme à la furie d'orgueil qui meut la pensée actuelle. La vérité sans la lumière est comme une éclipse de soleil. Le feu sacré s'éteint, l'admiration s'évanouit, l'esprit va toujours en baissant, et l'on voit s'effacer l'une des deux grandes marques du prêtre catholique.

Il importe en outre au clergé de connaître *l'économie politique*; sinon pour l'enseigner, du moins pour en être informé. Le Clergé doit enfin savoir que c'est lui qui crée la richesse en Europe, et qu'il en porte en réalité la substance. C'est le fait capital de la civilisation : comme il n'y aurait pas de production sans que le capital soit uni au travail, pas de capital sans moralité, et pas de moralité sans le clergé, c'est du clergé que sort la Richesse.

En premier lieu : l'esprit de la Renaissance ou de l'Université, a pénétré dans les séminaires. On y donne trop d'importance à la rhétorique, aux dépens de la simplicité du cœur, qui est l'éloquence même; et l'on devrait réserver pour la haute Théologie une part du temps consacré aux mathémathiques. Sans doute, la manière de parler touche plus l'auditeur que les choses mêmes qu'on lui dit. L'avocat, le prédicateur et le publiciste, s'ils empruntent le langage du jour, ne s'aperçoivent point qu'ils disent tous trois la même chose ! Laissez-vous donc traiter

de barbares par ceux qui le sont. Quand on a la vérité divine, on possède la vérité scientifique et la vérité littéraire! L'Antiquité fournit de bons modèles; mais les vôtres ne sont point tous là. Les plus grands sont chez vous, dans ces saints que chérissent vos cœurs.

En second lieu : il ne faut pas qu'un membre du Clergé ignore la merveille qu'il apporte en ce monde, savoir, une Société sans esclaves ! L'Economique dévoilera ce fait, ce fait que la divine loi produit tous les jours par ses modestes mains! De chaque vertu cardinale qu'il a assise en nos mœurs, de chaque loi morale qu'il a fondée en notre esprit, le Clergé verra le fruit correspondant qui se présente sur la terre. Or, l'homme comprend mieux ses intérêts que les idées métaphysiques. Quand il verra tout l'ordre économique reposer, point par point, sur l'ordre dogmatique, il tiendra en haute considération ce dernier. La religion ne lui semblera plus une abstraction. Car le peuple va terre à terre pour suivre un certain bon sens pratique, depuis qu'il ne se laisse plus éclairer par le bon sens divin.

Il verra les vertus économiques, comme des ombres, descendre des vertus sacrées que le Dogme érige en notre âme. Non-seulement le Clergé paraîtra fonder visiblement la vie pratique, comme il l'a réellement fondée en créant la vie mystique, mais encore il s'avancera et portera dans la vie publique ce pas qu'il lui est impossible de ne point faire aujourd'hui... Qu'il laisse toute politique, qu'il se hâte de monter plus haut prendre l'empire.

Par la direction économique, c'est-à-dire chrétienne, qu'il imprimerait à nos propres mœurs, il lierait les intérêts matériels aux intérêts moraux, que la fausse science a bien par malheur séparés. Il ne nous laisserait pas à la

merci du pouvoir civil et politique, devenu le seul initiateur, et, avec les moyens dont il dispose, prêt à tout perdre pour sauver ce qui reste de nous.

CHAPITRE XXII.

L'ordre économique ne peut se diriger sans le Clergé.

Le Clergé n'a-t-il pas trop respecté la liberté humaine en restant dans le champ de la morale, pour laisser les conséquences civiles et politiques à l'homme? Sans doute en lui prescrivant le bien, il lui a dit tout ce qu'il devait lui dire: le bien suffit à nous conduire au Ciel en nous faisant passer où il faut sur la terre.

Mais le Clergé doit s'apercevoir qu'on est si incapable de tirer sans lui les conséquences, qu'on revient précipitamment au paganisme pour consulter la chair. Une idée vient chaque fois que l'on ouvre un livre d'économie politique : c'est qu'il importe au Clergé de connaître, non d'après les abrégés, mais d'après les hommes de génie qui en ont successivement éclairé les grands points, cette science inouïe, plus pleine encore des merveilles du Christianisme que les sciences historiques elles-mêmes!

Que le Clergé découvre enfin l'étendue de sa gloire! Qu'il sache que si l'Europe lui doit son existence, ses lumières, ses arts, ses hôpitaux, ses monuments, ses colléges, son agriculture, la plupart de ses villes, de ses routes, de ses ponts, de ses arts et métiers, de ses lois civiles et criminelles, de sa politique, de ses gouverne-

ments, parce qu'elle lui doit sa vertu ; qu'il sache, dis-je, qu'elle lui doit positivement le pain dont elle se nourrit ! Qu'elle compte, cette vieille terre d'Europe, les populations que porte maintenant son capital, puis, qu'elle se rappelle le chiffre que ses quatre mille ans n'avaient encore pu dépasser au temps de César ! Que la religion démontre à l'homme grossier de nos jours, combien ses intérêts en ce monde dépendent de ses intérêts dans l'autre ! Mais l'Eglise dira ces choses le jour où elle le jugera convenable..

L'individu auquel nos pauvres Saint-Simoniens avaient donné le nom de père, écrivit cette idée, qu'il faut lui laisser rendre à sa manière : « Je blâme un des plus » grands fils de l'Eglise, égaré selon moi, d'avoir voulu » faire *entrer l'Eglise dans le monde* par le bas seule- » ment ; tandis qu'il faut faire *rentrer le monde dans* » *l'Eglise*, avec ordre, appelant d'abord les premiers du » monde, ensuite les derniers, pour modifier, s'il y a » lieu, cet ordre du monde dans l'Eglise même. L'Eglise » ne s'est pas contentée de conseiller au maître l'amélio- » ration de l'esclave, elle lui a conseillé de l'affranchir. » L'*affranchissement* était une condition de l'amélioration » de l'ouvrier antique. »

Alors cet écrivain, ne sachant pas que c'est, au contraire, l'*amélioration* de l'ouvrier qui était la condition de son *affranchissement*, conseille à l'Eglise de prêcher l'*association*, comme condition de l'amélioration de l'ouvrier moderne. Ignorant toujours que l'affranchissement découle de la propriété, laquelle découle de la vertu, et non de l'association, qui la suppose, cet esprit trop naïf se représente tout ce que peut l'Eglise, et lui crie que, « comme aux barons féodaux, elle doit offrir aux barons » industriels le rachat de leur âme pour leurs millions

» consacrés à l'œuvre de l'association ! L'Eglise ne con-
» vertira pas tous les barons, mais il s'élèvera du fond de
» nos fabriques empestées et de nos mines étouffantes
» un concert de bénédictions pour la bonne mère du
» pauvre, de l'esclave du siècle. Alors croyez-vous que
» nos bourgeois philosophes, que nos diplomates incré-
» dules oseront s'opposer à des synodes, à des conciles
» où s'agiteraient les principes de cette société nouvelle?
» Croyez-vous que la foule libérale, qui aujourd'hui
» répète avec M. Dupin : Or, contenons l'Eglise, elle
» veut encore nous envahir ! ne s'écrierait pas : Gloire
» et place à l'Eglise ! elle parle au nom de Dieu, car elle
» vient unir le pauvre au riche, le serviteur au maitre,
» tous les hommes entre eux[1] ! »

Homme obligeant, l'Église prêche l'association depuis dix-huit siècles ! puisqu'elle prêche la vertu, avec laquelle l'homme produit, et la charité, avec laquelle il découvre un frère en tout homme. Et si ces rêves économiques sont à cette heure impraticables, c'est que l'homme cesse de l'écouter. C'est à l'orgueil qu'il faut vous en prendre; au lieu de vouloir que l'Eglise, de vive force, fasse reconnaitre tous les hommes pour bons.

Comme au jour de la Chute, vous voudriez être Dieu ! vous voudriez l'immortelle vie, sans passer par les conditions qui y mènent ! Mais vous ne ferez pas un seul pas en économique avant de l'avoir fait dans la Foi : L'épée flamboyante est encore aux portes d'Eden.

Sensible aux souvenirs des Patriarches, rappelant la voix des prophètes contre les villes de trafic, le Clergé

(1) Imprimé en 1845, par le *Père* des Saints-Simoniens, dans des lettres adressées à M. Guizot.

saura flétrir les juifs nouveaux. Il saura condamner la cupidité, qui universalise le commerce, et l'industrialisme, qui affame et pourrit les populations! Il dira aux hommes d'aimer les champs, que Dieu leur a donnés pour recueillir le travail et faire croitre la famille *à jamais* sous sa bénédiction... Alors, « du fond des fabriques empestées et des mines étouffantes » s'élèvera le concert dont parle le bénévole écrivain.

CHAPITRE XXIII.

L'Économique est le revers de la Morale.

Le jour où le Clergé divulguera l'économique, la Foi se répandra dans la foule, comme par un fleuve de plus.

La morale prend sa source dans la métaphysique et elle trouve son résultat dans la pratique. La morale est le nœud qui relie les deux questions : elle remonte par l'ontologie pour trouver sa raison en Dieu, et redescend par l'économique pour retrouver son application sur la terre.

Mais la morale n'est qu'un commandement. L'homme dont la conscience est faible et parcimonieuse, veut savoir qui commande, et voir ensuite le résultat. La pratique est pour lui la pierre de touche de l'Infini. Voilà pourquoi le génie et le bon sens se rencontrent. L'économique est une preuve de Dieu par expérience.

Le bon sens, c'est le génie pris d'en bas; et le génie, c'est le bon sens pris d'en haut, pris du côté de Dieu. Quand les hommes pèchent par le cœur, il est rare qu'ils

soient dans le point de vue du génie. Qu'on songe en quel état le XVIII^e^ siècle a laissé les peuples.

Le Clergé saura remarquer qu'au sortir du moyen-âge, ce monde industriel, ce monde de Juifs ou d'agioteurs dans lequel nous sommes aujourd'hui, s'est formé malgré lui et en dehors de la société chrétienne. Le christianisme condamna l'usure, l'amour du lucre, le mercantilisme, et le monde ne l'a pas écouté !

Non, le but n'est pas dans la richesse: il est dans le travail et la vertu que l'on emploie pour l'obtenir ! La richesse est un moyen et comme un encouragement. La preuve en est, que l'ordre économique ne produira jamais toutes les richesses qu'il avait en vue, mais qu'il aura nécessité dans le monde le travail et la vertu ! La preuve en est, que l'homme en mourant laisse toute sa richesse, pour n'emporter que la vertu et les mérites qui l'ont produite !

Dites-le haut : le travail ne fut pas créé pour les besoins, mais les besoins furent créés pour le travail, père de la liberté, père du mérite de l'homme ! Non, la vertu n'existe pas pour la richesse, mais la richesse afin que la vertu soit.

La morale n'est qu'une haute économique. Si la terre devait nous éloigner du Ciel, Dieu ne nous y aurait pas déposés.

CHAPITRE XXIV.

Le Clergé abolira la fausse économique.

La prospérité ou l'appauvrissement d'une nation est dans la manière dont elle se comporte avec le capital. Le capital est ce à quoi il ne faut pas toucher ; c'est comme l'âme au sein de l'homme.

Aussi, prenons garde au Crédit. Le Crédit n'est qu'une introduction de la richesse chez celui qui ne l'a pas produite. Les plus nombreux scandales sont sortis des familles dont la fortune provenait du crédit.

Voici le mal : on a voulu faire fortune ; c'est-à-dire qu'on a voulu, en joignant un capital qu'on n'avait pas à un fort mince travail, retirer de ce travail plus de profit qu'il n'en doit procurer. Ainsi faisaient les banques et l'agiotage.

Les temps de révolution ramènent à la loi de Dieu ! cette loi irréfragable qui ne permet de vrais profits qu'au travail et à la vertu. En ce moment, tous ceux qui n'ont cherché que la fortune la perdent. L'équilibre divin rétablira sans cesse les lois de l'ordre économique.

Celui-là seul qui crée un capital le peut conserver, ou celui qui possède une vertu équivalente. C'est le crédit, c'est-à-dire l'extension du capital sur celui qui ne l'a point créé, qui a mis la France où elle en est. Ceux qui avaient le crédit ne faisaient qu'exposer le capital pour en tirer un plus gros intérêt. Sait-on combien il s'en perd de la sorte !

Le monde, littéralement, s'écroulerait par le principe du gain.

Devant le tribunal de Salomon, celle qui n'était point mère ne voulut-elle pas qu'on partageât l'enfant? Le crédit s'est-il tenu à de justes bornes? Oubliez-vous ce qu'il vous demande aujourd'hui de partager ?.

En faisant de la richesse le but de l'économique, on a produit en France un mal semblable à celui du mercantilisme en Espagne, lorsque ce système réussit à prouver que la richesse était dans l'or. Chez nous, les cupides ont dit que la richesse était dans le crédit. Par tous les moyens on se mit à en recueillir; le lendemain du 24 Février on l'a vu disparaître...

La leçon sera-t-elle suffisante? Désormais le capital se tiendra-t-il chez lui? Le crédit le conduira-t-il toujours par son aqueduc imprudent sur des points d'où il ne saurait revenir? Le capital, né dans l'enceinte de la vertu, ne peut hasarder ses pas hors d'elle.

Ne nous étonnons pas de rencontrer toujours la même conséquence, la vertu; de la tronver au bout de tout. Il n'y a qu'un chemin pour aller à Dieu : le monde n'en peut construire un autre.

Au nom de notre propre salut, reconnaissons que l'Economique est dans une impasse, celle même que le XVIII^e^ siècle a ouverte devant l'esprit humain ! Le monde n'en sortira que par une conception nonvelle de la richesse, laquelle ramènera une conception nouvelle de la production et de la recomposition. L'esprit du mot consommation doit disparaître dans celui qui est son principe et sa véritable racine.

La pensée positivement chrétienne fournira seule cette nouvelle conception.

CHAPITRE XXV.

Contact du Clergé avec l'esprit humain.

La meilleure précaution que puisse prendre le Clergé, c'est de se refuser totalement à notre influence. Qu'il évite aussi de s'incorporer nos manières littéraires. Nous avons travaillé à perdre sa noble littérature, d'abord par notre style philosophique, ensuite par notre style politique, enfin par notre style romancier. Voulant nous suivre, il n'a réussi qu'à rester suspendu entre la grande littérature des Pères et la nôtre.

Le Clergé aura d'autant plus d'action sur les hommes qu'il sera plus énergiquement lui-même en tout, et pour le fond et pour la forme.

Qu'il se méfie de son contact avec notre esprit. Les Français ont beaucoup de talent, mais beaucoup moins de pensée ; les images et la mode tiennent une grande place dans leur esprit. Aussi ont-ils fini par établir le règne de la rhétorique, luxe parasite de la pensée. Élevé parmi nous, et comme nous victime de la Renaissance, le Clergé a vu également osciller son éloquence entre l'image et la pensée, c'est-à-dire qu'on lui a fait perdre son éloquence. Pour mieux pénétrer jusqu'à nous, quelques esprits se sont avancés jusque dans notre langage actuel, qui est bien l'anti-éloquence même. Quand le mot force sur l'idée, quand l'imagination veut toujours partir avant le cœur, l'esprit rebuté finit par fermer l'oreille. La stérilité qui,

dès lors, a frappé notre langue, a paru jusque dans la chaire; et depuis deux cents ans on s'accorde à préférer les prônes, d'où la rhétorique est absente, à tous les grands sermons.

Parmi les nations qui subsistent sans esclaves, la nation française est certainement celle qui est allée le plus avant dans le luxe et dans la vanité. Le domaine de la pensée est, chez elle, dans le même état que le domaine économique. Sans nos dernières études anatomiques, nous nous trouverions assurément le peuple d'Europe le plus pauvre en notions scientifiques.

Comment s'emparer maintenant de la place qu'occupe l'imagination? En France, pour traiter une question, il faut assouvir l'esprit; quiconque n'est pas enivré n'est point convaincu. Avec la meilleure des langues, nous sommes devenus le peuple auquel il est le plus difficile d'enseigner la vérité.

Mais l'âme réserve son mépris pour cette façon d'agir. Elle se méfie dès que la pensée qui lui reste n'est point égale à l'impression qu'on lui a faite. Le Clergé peut donc se défier complétement de nos prétendus moyens d'éloquence. Qu'il s'en tienne à la simplicité, qui n'est pour l'esprit que le voisinage du cœur. Lorsque les esprits faux seront privés de rhétorique, il ne leur restera plus rien à dire.

La rhétorique vient de l'Antiquité, où l'homme tenait la place du vrai. Chez nous, elle est l'art fatigant d'accabler et de tourner de loin la pensée. Elle eut toujours un effet certain sur le cœur, c'est de le refroidir. Aujourd'hui elle est la nourrice du grand Mensonge, le sauf-conduit de la Révolution.

L'éloquence est dans l'honnêteté. Se représente-t'on un saint étudiant la rhétorique?

CHAPITRE XXVI.

Le Clergé repoussera la rhétorique ; son éloquence est en son cœur.

Comment voulez-vous que la nature humaine soit toujours dupe du même artifice !

La rhétorique porte avec elle un caractère qui a constamment blessé la vérité. Il y a une certaine déloyauté de conscience à paraître à point nommé avec des exclamations arrachées tantôt à l'âme, tantôt au cœur, quand ni l'une ni l'autre ne parlent. Il ne sied réellement qu'au paganisme, ou au mensonge, d'user de semblables moyens. Consultons aujourd'hui les faits : jamais plus de rhétorique, et jamais moins de conversions...

Voici un grand poëte, un grand tragique ; voilà Homère, voilà Sophocle ; au lieu d'imiter l'homme dans son cœur et dans son généreux esprit, les lettrés viennent par derrière pour surprendre ses procédés. Ils en dressent à froid le formulaire et se disent : La pensée sera bien surprise quand nous aurons recomposé devant elle tous les chefs-d'œuvre de l'esprit !

Vous avez en effet composé des poëmes et de savantes œuvres à faire dormir debout. Ayez le cœur bouillant d'Homère, la raison passionnée de Sophocle, et votre style en prendra les couleurs. Mais pour ceci, comme pour le reste, on a toujours voulu puiser ailleurs que dans l'âme. Pour y puiser il faut en avoir : or c'est là une question de vertu.

Chez nous, la phrase a dévoré l'esprit. Voilà pourquoi, sous des formes littéraires, les hommes les plus communs sont répandus partout en France. Partout où il y a eu une phrase à faire, un homme est venu. Le vide s'est maintenu autour des âmes, et la langue, comme un capital surexcité par les inventions du crédit, a été épuisée. Il n'y a pas en ce moment de langage plus infirme que celui qu'on croit le plus fort, et il n'en reste pas de plus fort que celui qu'on croit le plus simple, tant notre langue a été macérée sous les empreintes de la déclamation.

La rhétorique a régné depuis trois siècles, depuis le retour de l'esprit humain. Le christianisme a été d'autant étouffé dans la pensée et dans l'art. Après le XVIII^e^ siècle, la haute littérature des Pères de l'Eglise s'est entièrement éteinte sous la nôtre. Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, et après eux personne. Personne pour suivre, comme par le passé, le mouvement des âmes autour des dogmes chrétiens. Des génies littéraires comme Châteaubriand, Staël et Lamartine, au lieu de suivre de près le moyen-âge, n'arrivent que trois cents plus tard... Ils sont les premiers qui aient réagi contre la Renaissance.

Calculons ce que trois siècles d'élans du cœur eussent apporté dans la voie du sentiment ; ce qu'on eût découvert du royaume de l'invisible, à mesure que le christianisme nous rapprochait du Ciel ! Le mal que la Renaissance a fait à nos sociétés chrétiennes, mal religieux, mal économique, mal scientifique, mal esthétique, mal mystique, est si grand, que dans un siècle nous ne serons pas à distance suffisante pour le voir.

Cet amour du fini, du joli, du poli, n'a que trop coïncidé chez nous avec l'avénement de cette bourgeoisie, qui elle-même n'a été que la Renaissance au sein des mœurs,

Ce besoin dépravé de ce qui est petit a détruit peu à peu en nous le sens de l'Infini ; et la religion n'a plus été à notre portée. Les esprits ont chaviré tous ensemble dans la pensée humaine[1].

Que le Clergé reconnaisse sous toutes ses formes le poison qu'on lui offre. Nos rhéteurs sont ce que nous avons de pire : on les voit devenir tour à tour apostats et révolutionnaires, sicaires et Césars. Le prêtre est précisément l'homme qui n'a plus besoin de rhétorique. L'éloquence est en lui : d'abord, quant au sujet ; ensuite, quant à l'état de son cœur par rapport au sujet.

Où la Bible a-t-elle appris sa rhétorique? Votre éloquence, c'est votre précieux cœur !

CHAPITRE XXVII.

Contact du Clergé avec les mœurs de la Bourgeoisie.

Le clergé voit bien qu'il doit éviter, de nos nouvelles mœurs, la même influence que de notre rhétorique.

La pensée païenne a complété chez nous un monde à son image. On l'appelle en effet le Monde. L'honneur, la vérité, n'y sont plus l'idole des cœurs. Cette idole, c'est le bien-être, devenu le grand but de l'homme. On ramasse

(1) On a nommé progrès dans la littérature, dans la peinture, dans l'architecture, dans la musique et dans la poésie, la substitution de l'esprit du fini à la pensée de l'Infini ! L'âme une fois renvoyée de partout, la religion ne conserva de place nulle part.

autour de soi les commodités de la vie, avec plus de sécurité de conscience qu'on n'en trouvait, autrefois, à recueillir les moyens de gagner le Ciel. Sorti de notre sang, et saisi dans ces mœurs bourgeoises qui nous couvrent d'un manteau de plomb, le Clergé pourra-t-il toujours leur opposer, par les austérités de sa vie, une réaction suffisante[1]? Quand on dit qu'une société s'écroule, il est clair qu'elle entraine tout...

La simple commodité dans la maison du prêtre justifie le luxe dans la maison des grands. Le peuple alors perd en la sienne son doux modèle de douleurs et d'abnégation. Ce serait un grand malheur, si un jour le pauvre ne pouvait plus voir un frère dans le prêtre, mais plutôt le frère du riche. Dès ce moment le peuple n'appartiendrait plus à l'Eglise...

L'homme, tout vicieux qu'il est, veut retrouver une créature éminente en celui que le vœu de chasteté élève tant au-dessus des hommes. Il veut là une vertu si supérieure, que la comparaison de l'envie ne se puisse faire en son cœur, et que, criminel ou bon, il se sente comme subjugué et attendri. Nous ne périssons que parce que nous n'avons plus assez de saints.

(1) « Si jadis l'Église fut pauvre, dit M. de Chateaubriand, depuis le dernier échelon jusqu'au premier, c'est que la chrétienté était indigente comme elle. Mais on ne saurait exiger que le Clergé fût demeuré pauvre quand l'opulence croissait autour de lui. Il aurait alors perdu toute considération, et certaines classes de la Société avec lesquelles il n'aurait pu vivre se fussent soustraites à son autorité morale. Quand les nations se civilisèrent, les évêques jouirent du bien qu'ils avaient fait aux hommes. Ils cherchèrent à leur en faire encore ! Leurs palais devinrent le centre de la politesse et des arts. »

Qui lui saurait gré aujourd'hui de ces manières honorables? Les hommes sont tombés, il faut souvent aller chercher leur admiration jusqu'à terre. Et, leur ressembler, c'est être convaincu d'erreur à leurs yeux !

Le Clergé simplement honnête ne laissera que des impies. Le Clergé vertueux produira des honnêtes gens. Le Clergé saint produira des cœurs vertueux : Jésus-Christ seul produit des saints. Logique terrible, mais c'est ainsi.

Il est urgent pour le Clergé de prévenir l'argument grossier qui lui viendra du côté de la politique. Appelé à reprendre parmi nous l'empire, on lui dira qu'il ne désire plus de puissance que pour avoir plus de richesse et de commodités ! Il faut, s'il veut nous sauver, que son austérité, dès ce jour, grandisse en proportion de son pouvoir ! — Il est fortement à croire que les malheurs qui l'ont frappé, surtout cet inénarrable malheur de n'avoir plus le cœur de l'homme, sont venus de ce qu'il laissa grandir ses richesses et son bien-être en proportion de son pouvoir.

Il faudrait que l'Église eût la moitié des richesses de la terre, et que le Clergé restât pauvre [1] !

Sur ce dire, appelons deux faits en témoignage : d'abord, cette quantité d'Ordres religieux qui, depuis une certaine époque, se formèrent à côté du clergé séculier pour reprendre la vie austère de Jésus-Christ ; ensuite, ce qu'on remarque dans la vie de tous les fondateurs ou réformateurs d'Ordres, savoir, les obstacles et les difficultés extrêmes qu'ils rencontrent au début chez leurs con-

(1) On n'a point su admirer assez, sous ce rapport, la vie des Jésuites et celles de tous les Ordres religieux. Mais il faut s'attendre à l'injustice !

Il faut éviter les sarcasmes introduits dans les langues. Vulgairement, dire un curé de campagne, c'est dire un homme qui sait dîner ! quand, au contraire, les curés sont dans nos campagnes les hommes certainement les plus sobres et les plus exemplaires. Il faudrait enlever même le prétexte au peuple, qui agit comme les enfants

frères. On trouve mille raisons pour considérer comme extraordinaires des hommes que plus tard on reconnait pour des saints.

Le prêtre attire sur lui le regard méchant de l'homme, dès qu'il n'a que la vertu de ce dernier. L'histoire se rappelle ce cri de *réforme* poussé en 1500... Peut-être y en avait-il une à faire aux mœurs : sous ce prétexte, on sait jusqu'où les dissidents ont voulu la porter !

En cet état du monde, il serait peut-être plus profitable de créer des Ordres de religieux pénitents et pauvres, que d'en former pour l'éloquence. L'éloquence saisit pour un moment l'imagination ; mais l'exemple porte dans le cœur une parole qu'on ne peut plus en chasser sans combats.. parole faite comme la charité, et qui, pénétrant sans réveiller l'orgueil, apporte un baume secret à l'âme même du méchant.

Le saint exemple renferme en lui tous les dons de la rhétorique.

CHAPITRE XXVIII.

De la science du monde et de l'empire du Clergé.

Vous parliez sans cesse de sciences à l'Eglise; pensiez-vous lui tenir un très-haut langage? Supposons-les toutes vraies ; mettons que le génie soit du côté de l'homme, la vérité n'en a pas besoin : elle ne songe qu'à la vertu. La terre compte ses grands hommes, l'Eglise lui montre ses saints !

Et si l'on disait que vos sciences sont toutes fausses... dès que vous ne les rapportez plus à Dieu! Si l'on disait que toute cause seconde se tourne vers la cause première, et que vos yeux les ont toutes vues dirigées vers la terre! Que penser de lumières qui pour vous ont obscurci le Ciel? Est-ce donc là cette vérité qui va illuminer la terre? Quoi! le savoir donnerait au monde une longue compagnie d'athées, il aboutirait à l'erreur absolue!. S'il est un chemin de l'ignorance, c'est assurément celui qui éloigne de Dieu; et c'est par là que vous désiriez voir l'Eglise passer à votre suite!

Depuis que vous avez touché à la science, le Clergé n'a plus pu s'en servir. Que lui restait-il de l'homme après que vous en eûtes obstrué la raison, l'observation, le jugement, la mémoire et l'imagination? La Foi doit-elle briller au cœur d'un automate? Vous ne laissâtes pas à l'homme une seule faculté, et c'est dans cet état que les jeunes générations et le clergé même furent livrés à la pratique de la vie.

Combien on doit être en admiration devant la Foi qu'a su conserver le Clergé! Mais, bien qu'il renferme ce qu'il y a de plus digne, de plus éclairé, de plus vertueux, de plus charitable, de plus doux, de plus élevé, de plus consolant parmi nous, il est homme cependant. Pouvons-nous être submergés dans l'erreur, sans qu'il soit même effleuré par l'illusion? Comment vivre au milieu des hommes, les aimer, prendre part à leurs pensées, entrer dans leur propre langue, eh quoi! sortir de leurs mœurs, de leur sang, sans passer par leurs émotions et voir un peu avec leurs yeux?

Le monde envahissait tout; on voulut faire la part du feu. On crut qu'on pouvait saisir l'âme sans avoir le reste

de l'homme, le cœur et l'imagination ! De là les petites méthodes et l'enseignement insuffisant exclusivement tiré des classiques. En présence des événements, on renonça peut-être à sauver la Société pour sauver les individus : mais la Société, c'est précisément la direction prise par toutes les âmes...

Comment les retirer une à une, si la Société les noie toutes à la fois? Le Clergé meurt à la peine, et voit le Monde triompher...

Par malheur, il est insuffisant de faire le bien dans les sacrements ; il faut en même temps se hâter de l'opérer dans la raison et dans l'opinion. L'une règne sur le monde, et l'autre le gouverne. La religion ne suffira plus à sauver les âmes en détail ; l'opinion, c'est le gros courant, c'est à ce poste que le Clergé viendra se placer !

Emparez-vous de l'opinion par les hauteurs de la pensée, par les grandeurs de la morale. Vous êtes la tête du monde. Et s'il était vrai que vous ne dussiez plus le diriger, le monde serait à sa fin.

CHAPITRE XXIX.

Source du traitement du Clergé.

Ne parlons même pas des biens que la Révolution lui a pris...

C'est du travail uni au capital que viennent les produits ; et c'est de la moralité que provient la vertu du travail et de la modération, d'où vient le capital, qui

n'est qu'un produit épargné. La somme de moralité donne celle du capital ; et celui-ci, faisant la valeur du travail, donne la somme de la richesse, autrement dit des subsistances, et dès lors des populations.

Conséquemment, la Richesse nait du travail, le travail de l'abondance du capital, le capital de la moralité, et la moralité du Clergé. Le Clergé est la source première de la Production !

On parle constamment de la répartition des richesses à ses agents : que devons-nous à celui-là ?

Nous lui devons tout : voyez ce que vous voulez lui rendre [1].

CHAPITRE XXX.

Liberté illimitée de la presse.

Donner la liberté de la presse, c'est paralyser le clergé et rétablir le règne de l'erreur. Et c'est en même temps détruire le Pouvoir, les principes, les traditions, la raison, les coutumes, et tout ce qui dépasse la portée du vulgaire.

Dieu n'a pas donné à l'homme de liberté illimitée. Au-devant de la volonté, comme au-devant du corps, il

(1) L'Europe, la moins fertile des quatre parties du monde, porte une richesse qui vaut plusieurs fois la richesse des autres. Que le christianisme cesse d'y prêcher le travail et la modération dans les jouissances, vous saurez ce qui restera !

a déposé un arrêt pour que du premier pas l'homme ne rentrât point dans la mort.

Cet arrêt est un renvoi pour la liberté, afin qu'elle recommence et que l'homme en conserve le don. C'est la multitude des actes qui fait l'homme, non un seul. Tout est disposé pour que la liberté lui soit à tout instant rendue, à mesure qu'il va la perdre, de manière qu'il puisse sans cesse réitérer l'acte libre.

La liberté n'est pas pour elle, mais pour son fruit, le mérite. L'homme qui la prend et l'emporte pour lui, la perd. La liberté illimitée serait celle qui aurait le pouvoir de s'annuler : ce n'est point la liberté de l'homme.

Chez l'homme, une liberté illimitée prouverait qu'il est parfait. S'il l'était, il ne recevrait pas la liberté afin de le devenir! La liberté illimitée n'appartient qu'à l'infaillibilité et n'existe qu'en Dieu.

Au lieu que l'homme est réservé à cette immense gloire, de n'être rien pour pouvoir tout, avec l'aide de la grâce divine!

Maintenant nous voyons la question :

Liberté illimitée pour l'Eglise, parce qu'elle est l'action infaillible et paternelle de Dieu sur nous; *liberté limitée de la presse*, parce qu'elle est l'action faillible et équivoque de l'homme sur autrui.

Examinez : le monde croit à l'infaillibilité de l'Eglise, et le monde croit à la défectibilité de l'homme! Par la première, nous avons trouvé la gloire et la paix; dans la seconde, nous n'avons eu que des malheurs.

Si donc vous désirez constituer, cherchez les véritables lois. Mais vous ne voulez pas des lois du monde : vous n'êtes en quête que des vôtres!

Or, l'homme est libre, mais la Société ne l'est pas : elle

n'est pas libre de perdre l'homme. Car c'est dans cette Société qu'il trouve les libertés qu'il lui faut pour se développer, acquérir des mérites et faire le salut de son âme. Ne remplacez donc pas les lois de l'homme et de la société par les vôtres.

CHAPITRE XXXI.

De la souveraineté de l'homme.

Donner à l'homme une liberté illimitée, c'est le déclarer souverain. On ne pouvait sortir de là. L'erreur d'un siècle est comme la rotation de la terre. Tous les êtres, y compris l'atmosphère, sont entrainés dans la même impulsion. Ainsi la France flotte effrayée dans les doctrines qui ont troublé son jugement.. Systèmes nouveaux, théories mixtes, doctrines vides portées sur des termes pompeux, autant de leurres et de mensonges qui enflent nos intelligences emportées par l'orgueil.

Sans hésiter, nos plus grands esprits parlent ainsi : « Il y a dans la souveraineté du peuple deux parties bien distinctes, le principe et l'application. Le principe est absolu ; l'application seule est soumise à des nécessités d'existence[1]. »

C'est le principe, qui n'est nullement absolu. Ce que l'on prend pour tel ne serait, si nous étions parfaits,

(1) Ils sentent déjà que la pratique leur échappe ; mais pour l'orgueil ils cherchent à sauver le principe.

que l'application d'un autre principe tellement supérieur que nous ne pouvons lever les yeux vers lui !

M. de Lamartine ajoute, également dans son *Conseiller :* « Le peuple a la souveraineté » ; puis dit immédiatement après : « Mais l'homme peut errer ». On voit qu'il est homme lui-même !

Qu'est-ce donc que la Souveraineté, sinon l'autorité ayant la certitude de posséder la loi? Et, sans violer sa nature, l'homme peut-il obéir à ce qui n'est point sa loi, à ce qui est illégitime? Et, ce qui est légitime, le peut-il reconnaître sans un moyen infaillible?

Qu'est-ce donc que votre Souveraineté qui commence par errer?. Vous débutez par dire que l'homme peut errer, et vous allez prendre la loi dans l'homme! La Souveraineté, et son caractère, la légitimité, et son fondement, l'infaillibilité, vous les demandez à l'homme. Eh ! c'est l'homme précisément qui les demande ! L'homme demande ce qui est légitime, pour n'avoir point à violer sa nature, à rompre sa liberté, à déchirer son mérite en obéissant.

Du jour où l'homme ne releva plus de Dieu, il est clair qu'il fut le souverain[1] ! Une fois dans le principe de la souveraineté de l'homme, il n'y a qu'une addition à faire pour avoir celle du peuple. C'est votre principe, il est juste que vous le donniez pour base à votre société. Maintenant voyez où il la porte !

(1) « Après avoir reçu la souveraineté de Dieu, l'homme l'a *reconquise* » *sur les gouvernements* qui l'avaient usurpée ! L'homme, qui subjugue la » nature, qui enchaîne les élémens, qui a conquis par son génie l'eau, le » feu, l'air, la mer, jusqu'à la foudre *elle-même*, est désormais inviolable » dans sa souveraineté ! » — Paris, *La Presse*, (1850).

Cependant, nous allons à des conséqnences où coururent vos pieds brûlés sur le vieux sentier de l'erreur...

CHAPITRE XXXII.

De la souveraineté du peuple.

Le peuple est souverain. — Et de qui?

Ce n'est pas apparemment de lui-même, puisqu'il ne peut rester son maître sans périr.

Le peuple voudrait être souverain, pour ne point recevoir de lois. Or, on ne fait des lois que pour lui! Où règne la justice, où règne l'amitié, où règne la tempérance, l'accord et l'honneur, on ne fait point de lois : ici la société est faite. On n'est obligé d'en venir aux lois que parce que la société n'est point partout faite, ou parce que le peuple existe.

Le peuple veut être souverain, et c'est tout naturel. Les enfants veulent tous être grands pour suivre leur caprice et jouir de tout à discrétion. Mais cette manie ne peut durer; tout peuple livré à lui-même périt, ou passe sous des maîtres.

Depuis nos six mille ans, vit-on un peuple se former sans un Souverain? Dans une si longue durée, cette merveille aurait trouvé l'occasion de paraître! Le peuple, au contraire, n'existe qu'au moment où il possède un souverain, où il reçoit une loi.

La terre recèle encore des hommes errants et sans loi. On ne les voit devenir un peuple que lorsqu'ils ont reçu

un Roi. Les sauvages sont, sur la terre, les peuples souverains.

Les peuples qui se croient souverains sont à la veille de leur mort. Et remarquez que cette idée ne leur vient que lorsque, élevés par des rois, pourvus par eux d'une civilisation considérable, ils sont en pleine existence!

Orgueil, tu perdis l'homme! Le peuple, selon vous, ne voudrait plus de souverain. Mais il ne faut de souverain que parce qu'il existe du peuple! La mer veut-elle, sans le secours du soleil, porter son fluide dans les nues?

Le peuple comme tel n'a point établi de sociétés, ni fondé de villes, ni donné de lois; mais ceux qui ont donné des lois, fondé des villes, ont établi des peuples. N'attendons pas que le temps nous rappelle en ceci les leçons de l'expérience : prenons les devants pour avoir celles de la raison.

CHAPITRE XXXIII.

On ne remplacera l'autorité que par la vertu.

Ce qu'il y aura d'avantageux pour le moment, c'est que les lois tendront à remplacer la classe dominante.

Personne à cette heure ne nous tient plus en société; nous n'avons l'Ordre que par nous-mêmes.

Ici la Société ne repose plus sur l'État; mais l'État reposera sur les lois, et les lois sur les mœurs, puisqu'elles sont le flux de la volonté générale.

Or il est difficile que les exemples soient mauvais et que les mœurs soient bonnes ; ou que de mauvaises mœurs sortent de bonnes lois. La Société est donc pour le moment confiée à chacun de nous.

Il n'y a rien sous une monarchie que les lois prescrivent plus vivement que l'obéissance au prince; il n'y a rien sous une république que l'intérêt prescrive plus fermement que la soumission au bien. Il n'y avait rien que l'honneur prescrivit autant à la noblesse que de défendre le pays en danger; il n'y aura rien que l'honneur lui prescrive autant aujourd'hui que de le sauver par la vertu !

Sous l'autorité, tout homme est bon citoyen pourvu qu'il obéisse à la loi ; et ici, pourvu qu'il ait la vertu. Le vice n'est plus seulement vice, il est tout le danger.

Prenons donc garde que l'exemple ne se retourne contre nous. Le peuple se forgera des armes avec les sentiments de nos cœurs ! si le mal s'en échappe, ce sera pour nous exterminer... En attendant qu'une aristocratie reparaisse, la république vous conduira! Elle nous obligera à rentrer dans la morale ou à périr..

Vous avez aboli l'autorité; la Société repose désormais sur l'état de notre âme ! Vous en plaindriez-vous?

CHAPITRE XXXIV.

Grande expérience qu'on a faite du pouvoir.

Le pouvoir est une charge (on doit le répéter aux Français); c'est un apostolat auquel il faut se dévouer: les

classes nouvelles en faisaient une entreprise! On s'étonna de le voir aux mains des envahisseurs de Février...

Nous avons vu tous les partis au pouvoir. En quelques mois nous y avons vu tous les gouvernements. Or les partis et les gouvernements ont repris la même pratique! Devant les mêmes nécessités, ils ont réclamé les mêmes lois; en face des mêmes faits, ils sont rentrés dans une même politique. Il a fallu abandonner les amplifications de système pour la nécessité publique; oublier rêves, tirades et promesses, pour faire du gouvernement.

Est-il un seul de nos tribuns, ou de ce qu'on appelle nos hommes d'État, qui n'ait été immédiatement obligé de défendre ce qu'il avait constamment attaqué? La République, usant du droit de réunion et de banquet pour renverser la Monarchie, ne peut se maintenir qu'en retirant ce droit. Après tout, est-elle autre chose en ce moment qu'une complète contrefaçon de la monarchie? O toute-puissance des faits! deux heures de pratique, si l'on se décidait à réfléchir, vaudraient mieux que trente années de théorie.

Quelle justification éclatante, quels démentis écrasants!

Tout le monde remarque, non sans une ironie accablante, avec quelle puissance les événements ramènent sur le même point les hommes partis des côtés les plus opposés! Les opinions des hommes n'ont point changé le cours du monde; leurs idées fondent comme de la cire en touchant l'ardente loi de la nature des choses! Dans les meilleures régions d'esprits il y a unanimité en ce moment. Ils voient combien ils ont été dupes du siècle! L'ancienne faction libérale, si animée contre le Clergé, voudrait elle-même, si elle l'osait, fournir des défenseurs à l'autorité du

Pape. M. Thiers a parlé dans ce sens. Oui, la peur ramènera pour un moment ceux qui ne sont pas fanatiques. Mais quand la peur s'éloignera, c'est l'erreur qui nous reviendra...

La France, en définitive, a essayé au pouvoir tous ses partis, toutes ses illustrations, depuis les doctrinaires jusqu'aux républicains: tous ont montré la stérilité de leurs efforts pour mieux gouverner les hommes. Cette expérience nous éclairera-t-elle sur nos erreurs et sur la vanité de nos gouvernements ?. Comment improviser le bien quand on est dans le faux? Le bon gouvernement est dans le bon peuple, et le bon peuple est celui qu'on asseoit dans la vérité. Alors, la Société perfectionne son pouvoir ; un sang formé plus pur dans les poumons remonte plus pur dans la tête[1].

Quand votre gouvernement vacillera, l'inquiétude pour la première fois vous fera remonter du côté de l'Autorité! On criera, et dans le fond on avouera que c'est très-bien. Depuis ces derniers événements, le peuple sait se mépriser.

Si nous étions capables aujourd'hui de comprendre, nous saisirions ceci :

1° *La grande affaire de l'Etat* est de donner tous ses soins à la religion. Comme il n'a pas mission pour

(1) La critique est encore fort goûtée; mais avec votre scepticisme que mettez-vous à la place du présent? Toute erreur vaut la vôtre. Vous voudriez bien aller, mais où? Vous voudriez bien renverser, mais quoi? Vit-on jamais une Société mauvaise et un gouvernement parfait? ou une Société parfaite et un gouvernement mauvais?

Remarquez bien que *les hommes au pouvoir, pris en masse, valent mieux que l'état dans lequel vous avez mis la société.* Pour vous, il est bon d'attendre encore la volonté de Dieu, puisque vous n'avez pas encore la force de vous séparer de l'erreur.

enseigner les hommes, son unique fin morale est de faire qu'ils soient aisément enseignés. Il ne s'agit pas de faveurs au Clergé (ainsi que le croyait la Restauration, si pleine de bonté), mais de l'appui de vos mœurs et de la loyauté de vos lois. Le Clergé ne vous demande que l'exemple et la justice.

2° *Le grand écueil de l'Etat* est d'empiéter depuis trois siècles sur la religion. Aussi, y a-t-il succombé. On fait la conquête d'un champ pour perdre ailleurs un royaume. Le pouvoir ne peut former les âmes; seul, il ne peut constituer la Société. S'il comprime l'unique force qui le puisse, il travaille de ses dix doigts à sa ruine[1].

Faites-y attention, on ne dit point seulement : Le pouvoir *aidera*, mais, le pouvoir *servira*, *assistera*, *protégera* la religion. L'orgueil des hommes s'opposera encore à cette SEULE POLITIQUE; mais on suppose ici que l'orgueil va se retirer. Sinon, il n'y a rien à faire.

CHAPITRE XXXV.

De la sage direction du pouvoir.

Le pouvoir doit agir d'autant plus fortement dans une Société, qu'il y trouve affaibli l'empire de la religion. Loin d'incliner vers la Gauche, qu'il monte franchement

(1) Nous ne parlons ici que suivant l'intérêt! autrement, que de choses effrayantes à penser sur ceux qui s'opposent, de propos délibéré, à l'enseignement et au triomphe de Jésus-Christ!!

vers l'Autorité chaque fois que la foule et l'orgueil des esprits élèveront leur voix. C'est là qu'est le remède, et le salut.. On doit sauver l'homme de lui-même, surtout en ce moment; les nations veulent être gourmandées par de fortes mains[1]. Il faut être très-bon avec les hommes, mais ne point craindre, pour les mener au bien, de replier délicatement leurs volontés dans l'obéissance.

Un symptôme terrible de décadence, c'est lorsque toutes les idées, toutes les institutions, tous les partis, tous les hommes prennent pour se sauver la voie qui conduit à leur perte; lorsque l'erreur semble le bien. Et c'est là ce qui nous arrive... Nous proclamons à l'envi les principes mêmes que doit le plus éviter une Société !

On ne veut plus aujourd'hui qu'une nation marche la tête la première! Il faut que la direction, les mœurs, l'impulsion, les lumières partent d'en bas. Tout doit venir du peuple, les coutumes et les lois. L'époque a-t-elle pu être un instant assez sotte pour attendre la société de celui auquel on la donne, et pour espérer le progrès de la classe qui est précisément en arrière?. Peut-on appeler progrès pour un pays le contraire de tout ce qui a fait ailleurs la durée et la force des peuples? C'est le rebours de ce que nous faisons qui a fondé notre Passé, le monde qui nous a créés et qui nous porte. Pourquoi veut-on aller en sens inverse de l'histoire?

Jusqu'où ira donc la présomption française, embrasée par l'orgueil de la Révolution?..

Nécessairement la liberté, qui est l'essence de l'homme,

(1) Sans les deux empereurs d'Autriche et de Russie, en 1848 l'Europe entière se brisait.

produit dans sa variété de développement la hiérarchie sociale, qui n'est que la végétation naturelle de l'homme. Prendre pour but l'égalité, c'est vouloir écraser l'homme lui-même. L'égalité absolue entre les classes est la situation des sauvages. La superposition des classes prouve la richesse d'une race et la puissance d'un peuple. La charité, qui lie tout, ne peut descendre que du mérite.

Les rangs ou les mérites étant nécessairement échelonnés les uns sur les autres, la Société repose en définitive sur l'humilité universelle. Y substituer l'orgueil universel, au nom des Droits, c'est le moyen de faire voler en éclats une civilisation[1]... Respect, obéissance, autorité, Foi, mœurs, enseignement, mariage religieux, famille, propriété, législation, reste-t-il quelque chose à renverser en France? Tout ce que la main des hommes peut changer, tout ce qui pouvait assurer et déployer la civilisation a été écarté; il ne reste plus debout que le squelette de la Société, qu'un coup de vent peut renverser...

(1) Ecoutez-les : « Vous êtes appelés au triomphe définitif de l'*Egalité*. La « révolution, qui doit finir par abattre l'aristocratie de la fortune et celle de » l'intelligence, ne sera véritablement accomplie que le jour où il n'y aura » plus de *Capitalisme*, ni d'avantages dérivant du fait héréditaire, ni enfin » de priviléges matériels conférés à la capacité : *l'oppression par l'intelli-* » *gence étant tout aussi injuste, et plus criminelle encore, que l'oppression* » *par la force*. » (Dernier manifeste de M. Louis Blanc, à Londres, pour y célébrer le 24 février 1851.)

Cette thèse n'est plus d'un homme! Ces gens-là ne se doutent pas qu'ils deviennent de forts *petits singes du Diable*. S'ils lisaient dans Milton et dans Klopstock, les pensées que ces hommes de génie prêtent aux démons sur Dieu et sur les anges, s'ils voyaient cette identité générale du langage tenu par l'Orgueil, ils resteraient surpris de l'impulsion terrible qui les fait agir... Le mot *démocratie* couvre l'envie universelle. Il tient un masque devant la face de l'ennemi, qui s'avance pour tout anéantir, savoir, l'Orgueil humain. S'il n'est pas conspué, ce mot nous conduit à la mort.

Finalement, il faut de grandes familles dans les Etats ; il faut de grandes propriétés pour les grandes familles. La grande propriété et les grandes familles sont premièrement un produit du mérite, secondement une des garanties de l'Ordre et un symptôme de durée. Il faut des traditions sous les lois, et de grandes éducations sous les traditions, pour les soutenir. L'égalité absolue n'est qu'une ruine absolue. Dès lors pourquoi abaisser ce qui est grand ? N'est-ce pas le moyen de rendre une nation petite ? On a commencé par introduire l'égalité dans la famille, en ôtant la libre disposition au père de famille, à celui-là seul qui voit où est le respect, la vie, l'avenir. Par ce morcellement tout s'en va en poussière. Dans cette voie, supposons donc quatorze siècles devant nous comme ils sont dans notre passé ! ! En décourageant tout, on détruit tout, et l'on détruira la patrie... Cependant la civilisation n'est que le déploiement et le classement des âmes : toutes peuvent s'élever de classe en classe, la vertu arrive au sommet, et c'est ce qui fait la vigueur d'une nation.

Que le Pouvoir soit plus instruit que les hommes ! Celui dont la direction est sage consulte moins l'opinion, qui change, que les grandes lois, qui restent et conservent les nations.

CHAPITRE XXXVI.

Du véritable désarmement.

Avec l'odieuse production de livres obcènes à laquelle s'est livrée la librairie en France, espère-t-on conserver l'homme et plaire à Dieu?

Le Pouvoir est en vos mains; il faut immédiatement l'employer à extirper le dard que vos mœurs ont planté dans le sein du peuple. Vous ne direz pas que c'est le peuple qui est devenu ainsi de lui-même! C'est bien vous qui avez écrit ces millions de livres que depuis un siècle il a lus, avant de prendre à son tour la plume et la parole.

Les librairies de province sont encore pleines de ces tristes volumes; les uns, formés de romans licencieux, à l'usage des femmes et de la jeunesse; et les autres, de la politique la plus ridicule, à l'usage des hommes. Nos grandes maisons de librairie de Paris ont croulé sous le poids des éditions multipliées de Voltaire, de Diderot, de Rousseau, minées sur la fin par les petits traités, les chansonniers, les orduriers et les romans de toute force, dont la bourgeoisie faisait ses délices, et dont les masses sont à cette heure empoisonnées.

Un homme d'esprit au pouvoir a deux choses à faire en ce moment :

1° *Opérer une saisie générale en France de tous les mauvais livres.* Vider les librairies borgnes et autres, dût-on y consacrer dix millions pour indemnités! Econo-

miquement, on offre de parier que cette suppression tarirait suffisamment le vice, pour que à l'accroissement du travail et au rabais de la folle consommation, on reconnaisse avant deux ans une moyenne en plus de production de 25 francs par individu des deux sexes, sur la moitié inférieure de la population; soit, de quatre cent vingt-cinq millions en revenu sur la production générale en France. Ne voyez-vous pas d'où sort la Révolution? Vendre des livres! est-ce que le premier homme venu a le droit de délivrer des poisons?

Les livres en France! qu'Augias nettoie rapidement ses écuries, ou un Hercule inattendu balayera tout à la fois l'immondice et l'étable...

2° *Congédier et employer ailleurs les instituteurs primaires provenant des écoles normales.* Qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, ils sont socialistes par la doctrine, et quelques-uns par l'intention; leur laisser une pension de 150 francs, ou plus s'il le faut, pendant dix ans, et les aider de toute manière à se pourvoir. Immédiatement après ce licenciement, procéder, par des jurys ecclésiastiques, à un examen nouveau des congédiés sur les connaissances approfondies de la doctrine chrétienne, attestant les lectures approfondies qu'ils ont dû faire; puis, à une réception nouvelle, exigeant les formalités religieuses du sacrement de mariage[1].

(1) Au pire, pendant deux ans, la France aurait un tiers de ses écoles primaires suspendues. Est-ce de savoir écrire, chiffrer et répondre en mythologie qui peut faire quelque chose à l'agriculture et à la moralisation?. Le seul inconvénient, c'est que, pendant deux ans, il y aura, pour les curés de ces communes, quelques peines de plus à faire apprendre par cœur la lettre du catéchisme : ce dont ils ne se plaindront pas!

Avant cette époque, tout ce qu'il y aura de sérieusement croyant parmi les instituteurs, rentrera dans son poste; et vous aurez éloigné les autres.

Ou si l'on veut éviter les moyens absolus, prenez en toute occurrence une mesure analogue à celle-ci : soumettre directement l'Ecole à la Cure. Que celle-ci exerce un droit, d'abord de direction, et ensuite de censure, pouvant, dans les cas déterminés, entrainer la suspension de l'instituteur. Les esprits rebelles donneront leur démission ; les autres deviendront amis du curé. Vous sentez que cette fonction n'est qu'un appendice de l'autre ; l'instituteur est une sorte de vicaire extérieur. Si l'Etat enseigne dans un sens, pendant que l'Eglise enseigne dans un autre, à quoi bon combattre l'anarchie?

On sait d'avance tous vos cris! Il n'est pas ici question d'opérer régulièrement, mais exceptionnellement : comme la Révolution. Préférez-vous mourir? Il faut ici du pouvoir absolu. Il s'agit de sauver le peuple, ce qui est la suprême justice et la suprême charité.

CHAPITRE XXXVII.

Des instituteurs et des libraires à l'avenir.

Vous agirez ainsi, tout simplement en vertu du droit que vous avez de désarmer. Vous avez su trouver ce droit en voyant l'effet des armes dans les mains de la foule : portez un peu plus loin les yeux, et vous verrez celui des

Ne faisons jamais de l'instruction littéraire une question suprême : quand ce monde sera jugé, Dieu aura sauvé mille fois plus d'ignorants que de savants.

livres... Et qu'est-ce donc que gouverner? ce n'est donc pas veiller sur l'homme, défendre et préserver les cœurs? Si vous laissez le rasoir entre les mains de l'enfant, si vous laissez le peuple pêle-mêle avec l'erreur, est-ce que vous le gouvernez? Songez au compte que vous rendrez à Dieu, ô vous qui, de propos délibéré, vous êtes placés de vous-mêmes au Pouvoir!

Un homme d'honneur déclarera qu'on doit immédiatement prendre, vis-à-vis des instituteurs et de certains libraires spéciaux, la mesure précédente; et, à l'avenir, la mesure qui suit :

Pour les instituteurs. D'abord, exiger un stage ou assistance de trois années au cours de Théologie fait dans le séminaire. Il n'est pas besoin de tout le temps passé dans les écoles normales pour connaître l'écriture, le calcul et la langue. Ensuite, offrir le plus possible ces écoles aux Frères. Enfin, recueillir dans les séminaires les pieux élèves dont les idées plus modestes s'adressent moins aux hautes sciences, et les placer au poste d'honneur dans l'Institution primaire; au chef-lieu, par exemple, où ils seraient supérieurs du Canton. Ce serait un moyen fructueux, et de profiter précieusement des sujets que n'emploient pas les séminaires, et d'ouvrir dès ce jour une nouvelle carrière à tous ceux qui entreprendraient pour la Pédagogie les mêmes études que pour la prêtrise. Rappelez-vous que la Théologie est la première science politique...

Pour les libraires. D'abord, exiger une réception, et des garanties morales de la nature de celles qu'on réclame des notaires, par exemple, et des autres officiers publics. Quel homme a plus de droit pour transmettre des livres, d'où dépendent les intérêts de l'âme et ceux de la Société,

que pour passer des actes, d'où dépendent les intérêts matériels? Ensuite, prendre note de leurs spécialités, afin de déclarer ceux qui doivent rester sous la surveillance de l'Etat, comme le sont les pharmaciens pour les drogues qu'on ne remet qu'à bon escient. Nous craignons le poison qui découle des lèvres de l'orateur des clubs ou de la plume des journalistes, et nous oublions celui qui se délivre étiqueté sur un comptoir de librairie! N'y a-t-il d'interdiction, pour cause d'insalubrité, qu'à l'égard des usines empestées?

C'est donc inutilement que l'Eglise condamne chaque année les livres nuisibles? A quoi aboutit cette haute protection, si ce que l'on arrête d'un côté, nous le laissons passer de l'autre? Le peuple nous appartient-il pour le sacrifier?

Agissons; le tort est de discuter. La Révolution arrive! déjà le temps n'est plus à nous. D'ici à ce que la religion reprenne assez d'empire, d'ici à ce qu'un gouvernement légitime ait retrouvé son influence, les campagnes seront dans l'état des villes : alors, sur nous et sur l'Europe, la dernière invasion des barbares...

Plus de délai, le danger est à notre porte. Il deviendra plus apparent, mais il ne sera pas plus grand. Mesurez votre réaction aux forces de la Révolution! Si vous ne sentez point qu'il n'y a plus que les remèdes héroïques, que peut-on ajouter...

CHAPITRE XXXVIII.

Le clergé nous a créés, il peut seul nous conserver.

Certes, ce ne furent pas des hommes d'Etat, ceux qui eurent l'idée de placer, dans toutes les communes de France, un homme pour intercepter la sainte influence de ces Evêques, qui, selon les historiens, ont fondé ce royaume! Certes ils avaient peu la connaissance du cœur de l'homme, ceux qui pensèrent confier, sur un diplôme d'Académie, le soin d'élever l'enfance! Quelle abnégation chez l'instituteur de commune! quelle haute vertu! Travail ingrat, pénible, ignoré, et pour ne recueillir aucune reconnaissance! Pourquoi demander de telles vertus uniquement à la nature humaine[1]? Mais dans cet établissement, ne voyons que le côté politique.

Dieu nous garde d'accuser les instituteurs d'être tous socialistes dans l'intention! Ils le sont à leur insu, ces jeunes hommes, dès l'instant qu'ils ne portent plus, souveraine en eux, la Foi de l'humble fidèle. Ils le sont déjà par cela seul qu'ils ont reçu des lumières sans posséder par-devers eux un capital proportionné. Il ne faut pas d'une instruction qui n'a pas été précédée, dans une famille, par la vertu de modération dans les jouissances, dont la pro-

(1) Or, pendant qu'on créait les instituteurs, on les créait infaillibles, puisqu'on les faisait inamovibles! prérogative que les siècles n'avaient même pas accordée aux prêtres desservants de nos communes.

priété offre la preuve. C'est le malheur qui nous poursuit déjà sur tous les points de la Société.

Il ne faut jamais multiplier, dans un Etat, des positions de ce genre. En créant ce grand nombre d'instituteurs, on a cru produire une merveille : sait-on seulement ce qu'on a fait? A-t-on pensé à consulter l'Eglise? Sachons-le bien, le prêtre seul, celui qui s'est donné par vœu, peut sans péril porter toute son intelligence dans l'humilité, et trouver en lui, par le côté de Dieu, l'équilibre dont nous parlons.

Vos instituteurs sont socialistes, quelque soin que vous preniez des écoles normales. Il n'y a que le séminaire qui puisse offrir de sûres garanties. On ne saurait trop le redire, hors de la Théologie, de la dominante pensée de la Chute, il n'y a qu'une doctrine, le socialisme. Le socialisme n'est pas un système particulier qui peut naître aujourd'hui, puis s'éteindre demain. Le socialisme est la négation même du Dogme immense de la Chute, par conséquent la subversion totale de la Société. Le socialisme suit le christianisme comme l'ombre suit le corps. Il est tout simplement le point de vue humain.

On peut déposer dans l'enfance le germe du socialisme, uniquement en lui laissant ignorer le catéchisme, et sans qu'il soit besoin de parler politique. Il suffit de la livrer à l'esprit de ce que l'on nomme le Monde. Pensez ou enseignez hors de la Foi, et tout est fait.

Les masses aussi, depuis longtemps, appartiennent au socialisme; personne ne le leur enseigna à l'école. Mais à l'école on découvrit qu'au lieu de venir sur la terre pour travailler et pour souffrir comme Notre-Seigneur, et par là gagner une vie éternelle, l'homme s'y présente pour faire fortune et jouir. L'enfant est le premier des métaphysi-

ciens; il n'attend pas les conclusions que vous lui avez préparées. Un regard, un geste précipite un principe plus fort dans la direction de sa jeune âme que les plus pressantes leçons. Devant l'œil de l'enfant, le doute s'exhale des paroles même qui veulent le cacher! Qu'est-ce donc lorsque l'inspecteur, interrogeant sur la lettre du catéchisme, dit lui-même à ce tendre esprit, comme un jour je l'entendis : «Comprends-tu? » — Oui, monsieur. » — Ah! tu comprends comment trois Dieux n'en font » qu'un seul! Et tu comprends aussi que parce que ton » père a commis un crime, tu en seras puni? » Ce simple enfant sut répondre : « Il en retombera bien toujours quelque chose sur moi... »

N'AVEZ QU'UN ENSEIGNEMENT! — De cette manière, direz-vous, c'est l'Eglise qui dirigera tout, et le Pouvoir travaillera comme un pur *serviteur* de l'ordre! — Sans doute! il sera le serviteur de l'ordre et de la vérité. Il sera le serviteur de Dieu et le serviteur de tous, Lui *qui est le premier parmi nous!*

Sur toute la France les mœurs plient et s'affaissent comme un vieux toit. Observez toutes les classes; examinez de près l'agriculteur et l'homme d'affaires, l'entrepreneur et l'ouvrier, le domestique et le maître, l'enfant et le vieillard; voyez nos villes et nos champs, le petit bourgeois et le paysan que ne tient plus l'autorité! ce pays va devenir inhabitable...

Vous qui conduisez à cette heure les peuples, quelle charge immense vous portez! Plus d'un siècle a travaillé à détruire ce qu'il faudrait relever en un jour! Il vous faut un courage inouï, une détermination suprême, et avant tout, la vérité.. On a déjà peine à concevoir qu'un gouvernement, quel qu'il soit, suffise à soutenir mainte-

nant la Société. Que sera-ce s'il éloigne l'Eglise, s'il n'emploie pas tous les moyens qu'elle met en son pouvoir?

CHAPITRE XXXIX.

Compter sur la raison, c'est compter sur l'homme.

« L'arbre tombe du côté où il penche, » dit l'Évangile; et l'homme, du côté du moi.

Dans notre âme la raison n'est plus une chose fixée, mais une chose que l'homme tient en équilibre. Pour que l'homme soit debout, la Foi, comme un bras de force, le retient du côté de Dieu. Il penche aussitôt que la Foi se rompt.

L'homme penche nécessairement du côté de l'homme; il penche nécessairement du côté du moi. Or le moi, c'est l'envie au sein même des dons de la fortune, et la haine lorsqu'on en est privé. Le moi, c'est l'homme que vous avez aujourd'hui. Car l'homme ne peut pas se dépouiller absolument de lui-même; à moins qu'il ne commence à marcher dans la voie de la sainteté.

Le *Génie du christianisme,* ce livre des merveilles, faisait cette remarque: « C'est au clergé inférieur qu'on était redevable de ce reste de bonnes mœurs que l'on trouvait dans les campagnes. Le paysan sans religion est une bête féroce ; il n'a aucun frein d'éducation ni de respect humain. Il est timide, grossier, défiant, avare, ingrat surtout. Mais par un miracle frappant, cet homme, naturellement pervers, devient excellent dans les mains de la

religion. Autant il était lâche, autant il est brave ; son penchant à trahir se change en une fidélité à toute épreuve, son ingratitude en un dévouement sans bornes, sa défiance en une confiance absolue. Comparez ces paysans impies profanant les églises, dévastant les propriétés, brûlant à petit feu les femmes, les enfants et les prêtres, à ceux qui défendirent le culte de leurs pères quand la France était abattue sous le joug de la Terreur; comparez-les, et voyez la différence que la religion peut mettre entre les hommes[1]. »

On se disait à la veille de Février : S'il arrive une révolution, elle ne sera plus semblable à la première. Les hommes ont peut-être moins de religion, mais ils ont plus de raison. — Ne comptez pas plus sur la raison que sur l'homme. La liberté laisse l'homme en équilibre ; la raison tombe du même côté que lui. Cette raison est divine, immuable en sa source, mais non point dans l'usage qu'il en fait[2]. Rappelons-nous que la raison est toujours au service du moi. Même prise philosophiquement, cette haute faculté est un télescope que le doigt de l'homme peut obscurcir ou éclaircir à son gré.

Quels êtres en furent plus éminemment doués que les premiers hommes, sortis à peine de la main de Dieu? Cependant cette forte race s'égara à tel point que Dieu fut obligé de la changer par le Déluge.

(1) *Génie du Christianisme*, 4e partie, Clergé régulier.

(2) En politique, on ne retrouve pas la raison pure, divine, impersonnelle, telle qu'on la tire de la pensée psychologique ! C'est pourquoi la science ne peut pas être portée par tout le monde. C'est un breuvage qui fermente dans les têtes légères, et chez les hommes admis à l'instruction sans avoir passé par les épreuves de la conscience et du bon sens, recueillies par les familles longuement constituées.

Il ne faut pas partir de ce principe, que l'homme est bon ; il ne faut pas partir de ce principe, que l'homme est mauvais ; mais de ce principe : qu'il peut être l'un ou l'autre. Voilà pourquoi il a besoin d'éducation et de gouvernement.

Que de philosophies bâties sur le premier point de vue! que de philosophies bâtiés sur le second ! Que la pratique nous mette à l'abri des unes et des autres ! L'homme est un être essentiellement gouvernable, et voilà tout. Il peut faire tout bien, comme il peut faire tout mal : à cause de sa liberté.

La politique vient de là. Elle n'est que la dernière conductrice de la liberté humaine.

CHAPITRE XL.

Comment se fait une Société.

L'homme, avons-nous dit, est un être essentiellement gouvernable. Ne nous faisons pas illusion sur la Société.

Au fait, elle n'est qu'une association de ceux qui sont plus ou moins bons pour maintenir en son sein ceux qui sont plus ou moins mauvais. La ligne de démarcation visible entre ces deux classes est bien près du point où expire le capital et où la foule commence.

Ce sont les aristocraties qui ont créé les peuples ; et ce sont les Doctrines qui créent les aristocraties.

Quand paraît la Doctrine, les êtres les meilleurs enfermés dans la race s'élèvent les premiers. Ils formulent les

lois, ils donnent l'exemple, ils sont l'autorité. De proche en proche d'autres natures les suivent; peu à peu, toute la foule attirée s'ébranle. Mais lorsque, perdant la doctrine, l'aristocratie chancelle, le peuple retombe en arrière vers son point de départ. Se fonder sur le peuple, c'est rouler sur des ruines.

Quoi qu'on fasse, les hommes forment toujours deux classes : celle qui d'elle-même se tient debout dans la vertu, et celle dont la vertu a besoin de se voir étayée par la loi ; celle qui a constitué un capital, et celle qui n'en a pas encore créé. L'une est l'aristocratie, ou l'ensemble de ceux qui, soit par eux, soit par leurs pères, ont su s'arrêter devant une jouissance pour déposer un second sou sur le premier. L'autre est le peuple, ou l'ensemble de ceux qui, soit par eux, soit par leurs pères, n'ont jamais su déposer un second sou sur le premier.

Tous les hommes, depuis la création, sont appelés à concourir. Ils le sont tous encore aujourd'hui : et la propriété, coulant sans cesse des mains qui dilapident dans celles qui épargnent, s'arrête constamment dans les mains des plus dignes. — Les aristocraties sont donc parfaites? — Loin de là ! seulement, elles sont meilleures et plus avancées que les autres classes. Les Classes ne changent pas ; mais ceux qui les composent chargent incessamment, allant de l'une à l'autre, selon qu'ils perdent ou qu'ils acquièrent le mérite.

On ferait passer le capital dans les mains des classes inférieures que ce serait tout ce qui pourrait leur arriver de plus mauvais. Lorsque ce fait a lieu par hasard, on sait que l'homme du peuple dévore tout à son détriment. On voit qu'il ne s'est point élevé là par une vertu de préservation formée en proportion du capital obtenu. Dieu

maintient là précisément l'absence de capital, c'est-à-dire la loi d'une nécessité plus pressante, pour réveiller ces classes et les tenir au travail. Leur transmettre du capital, ce serait les achever. Verser du capital sur la foule, c'est verser l'huile sur le feu.

Tout capital est où il doit être : car il est où il est créé ! Les familles furent jetées pêle-mêle sur la terre ; il faut bien que celles qui ont l'avance se soient élancées les premières. Les autres n'arriveront-elles jamais ? Elles peuvent toutes arriver ; mais, à l'aide du triple secours qu'indépendamment du capital, elles reçoivent des aristocraties, savoir : l'enseignement, l'exemple et la sécurité. La Société n'est que pour recueillir et presser les faibles.

Toute la doctrine sur le peuple est là. La société opère à la manière du christianisme. Car le Christianisme est venu pour ramasser les petits ; la religion multiplie ses bras pour mieux utiliser le sang de N. S. Jésus-Christ. Seulement, toujours la civilisation avance : une place dans son sein exige un effort de plus en plus puissant. Ceux dont l'âme persiste à croupir sur le vice finissent par être trop en arrière et par tomber. La foule, quoi qu'en disent nos orateurs, ne se compose que des restes de la nation [1].

L'ordre historique ou apparent des classes est l'Ordre même de leur gisement logique. La Société est une construction ; la grande affaire est de maintenir la base à sa place. Le mouvement parti depuis un siècle pour mettre ici

(1) Secourez ! secourez la foule ! mais ne placez pas en elle la direction. Dans toute la France, n'a-t-on pas observé que les biens des Émigrés, vendus à vil prix, n'ont point passé aux enfants de ceux qui les avaient achetés ? Ils appartiennent aujourd'hui à ceux qui, ayant offert un capital équivalent, sont par cela même aptes à les conserver.

la tête en bas, se nomme Révolution... Et les hommes la saluent comme une ére nouvelle[1] ! !

CHAPITRE XLI.

La Société n'est pas un fait tout naturel; elle n'existe que par un secours.

Par malheur, tout ce que l'homme fait en dehors de la Foi, il le fait presque nécessairement dans l'ordre du moi, dans l'ordre de l'homme, bien loin de l'opérer dans l'ordre de Dieu, dans l'ordre du sacrifice de ce moi. L'antiquité en sait quelque chose, aussi bien que les peuples mis en dehors du christianisme !

Voilà pourquoi on ne saurait absolument abandonner l'humanité à ses tendances propres, et, comme le pensaient les écrivains modernes, la laisser dans sa marche se séparer de l'Eglise, ou même des gouvernements.

(1) La Révolution, prise pour un progrès de la conscieuce humaine, n'est qu'une progression de l'orgueil, un renversement des principes qui ont fondé les nations.

Dans la *Gazette allemande* de ce mois (oct. 1849), M. Heinzen publie un traité intitulé *Enseignements de la révolution*, où il dit : « Il est possible que » la grande révolution où nous entrons coûte deux millions de têtes. Mais » l'existence de deux millions de misérables réactionnaires peut-elle être prise » en considération lorsqu'il s'agit de sauver deux cents millions d'hommes ? » Non ! le temps vient où le peuple secouera ces faux scrupules de conscience, » où il portera le glaive partout où se cacheront ses ennemis, et où il célèbrera » la fête de la vengeance sur des montagnes de cadavres ! Pour les réaction- » naires, point d'asile.. Ils ne doivent rien posséder sur la terre qu'un » tombeau. »

Toute civilisation abandonnée de la sorte à elle-même périra. Car la Société ne va pas à l'homme; elle va à Dieu ou tombe dans la servitude. Dès que l'homme devient maître, on peut prédire une ruine.

Aussi toute notre civilisation maintenant croule. Elle porte à faux d'un bout à l'autre depuis que le christianisme n'est plus son gouvernement. La puissance même que le christianisme nous a fournie ne fait qu'accélérer la mort. La délicatesse qu'il a laissée dans la pensée, le capital qu'il a préparé partout, offrent un levier plus grand à la dissolution humaine.

D'ailleurs la lutte entre le bien et le mal ne peut pas être égale sur la terre, car c'est l'homme qui agit.

La Société n'y est point une chose si naturelle qu'on le croit; c'est une chose en quelque sorte surnaturelle, un édifice soutenu avec un art inouï. Livrée à elle seule, la Société s'écroulerait; comme nous l'avons vu, dans l'histoire, à toute déchéance de doctrine ou de pouvoir. Il faut faire de l'homme ce qu'on peut, et puis encore lui ajouter un aide. De là l'autorité. L'idée seule ne suffit pas à conduire le monde.

Les esprits qui vivent sur l'illusion que produit la Société toute faite, en appellent au droit; ils veulent qu'elle existe par elle-même. Son triomphe sur la barbarie leur parait un fait tout naturel! Telle est l'idée de la Révolution. Mais elle ignore profondément la loi des affaires humaines.

Sur la terre, le triomphe du mal sur le bien est naturel; le triomphe du bien sur le mal est presque tout surnaturel. Le mal triomphe de l'homme comme il triomphe de la Société, naturellement; il n'est vaincu dans l'homme,

comme dans la Société, qu'à l'aide de secours surnaturels [1].

L'influence surnaturelle qui sauve l'homme est la Grâce; l'influence surnaturelle qui sauve la Société est l'Autorité. Voilà pourquoi l'Eglise et l'Autorité doivent attirer toute notre attention.

Il y aurait triomphe irrémissible du mal sur toute la terre, sans le secours de Celui de qui découlent et la Grâce et l'Autorité. C'est pourquoi dans son ordre l'Autorité est de droit divin, comme dans le sien la grâce est de source divine. — *Omnis potestas a Deo.*

CHAPITRE XLII.

L'Autorité viendra toujours en aide à la Société.

On voit pourquoi la chute de l'autorité fut partout la chute de la Société. Il y a chute de l'autorité lorsqu'elle tombe des classes élevées dans les classes inférieures, lorsque la désobéissance vient se présenter comme un Droit.

Prendre l'autorité dans la foule, c'est la puiser dans le mal. Or l'autorité n'est faite que contre le mal. Il n'y a besoin d'autorité que parce qu'il y a une foule; c'est-à-

(1) « Partout le mal triomphe du bien naturellement; partout, dans l'homme comme dans la société, le bien ne peut triompher du mal que par un miracle. Le Déluge, par lequel le bien sortit triomphant du mal, fut un miracle; la venue au monde de notre Sauveur, par laquelle le bien triompha du mal, fut un miracle; le jugement dernier, par lequel le bien triomphera du mal pour toujours, sera comme le couronnement de tous les miracles. » — Donoso Cortès.

dire, un ensemble d'hommes chez lesquels il faut suppléer à chaque instant la raison et la volonté, que par la Chute et les passions l'homme a perdues en partie.

Sans la Chute, on n'aurait jamais employé la force chez les hommes. L'autorité ne fait que remplacer la raison. Elle ne porte effectivement que sur les hommes restés dans l'état même de la Chute. Substituer la loi à la raison impuissante, la force à la volonté égarée, la lumière à l'intelligence ignorante, est une grande partie de ce qu'on appelle gouverner. On ne gouverne que sur les traces de la Chute.

Entre amis, il n'est pas besoin de juge de paix; entre gens bien élevés, il n'est pas besoin de lois; entre les bons, il n'est besoin ni de gendarmes, ni de police, ni de bagnes, ni de peine de mort[1]. Ce fait explique notre ordre social...

Il y a des parties où la Société est toute faite, d'autres où elle est commencée, d'autres où elle n'existe pas encore. C'est à quoi pourvoit l'autorité. Et de même, il y a des peuples chez qui la Société parvient plus avant; et d'autres dont elle colore à peine les sommets. C'est à quoi subviennent les gouvernements. A mesure que les peuples avancent dans le bien, l'autorité restreint son action.

L'autorité ne doit jamais prendre la place de la raison, quand elle existe; ni la raison se persuader qu'elle peut se mettre à la place de l'autorité. Le grand art pour gouverner consiste à substituer la raison à l'autorité, ou l'autorité à la raison, mais selon l'urgence et dans la mesure du possible. Aussi faut-il tous les instincts de la paternité et un grand cœur pour gouverner.

(1) Tout notre attirail de société, de pouvoir et de lois, n'existe qu'à cause des méchants. Penser sans cesse à l'affaiblir est d'une naïveté étrange.

On veut y substituer les Constitutions : cet engouement coûtera cher. Le papier est trop inflexible pour régner sur des hommes. Vous voulez qu'un texte vous gouverne? ce n'est pas donner la preuve d'un grand savoir en politique!

Sans l'autorité, la Société disparaîtrait du monde. Il y aura toujours en nous la partie qui n'est pas faite, toujours en nous le mal prêt à triompher naturellement du bien : à moins que tout à coup les hommes ne deviennent bons! Et sans les dynasties, il y aurait toujours anéantissement des traditions et des coutumes, avec le despotisme en plus.

N'y a-t-il donc jamais un progrès? Si bien : mais ce progrès n'assure pas l'homme contre lui-même. Quand l'homme s'élève, souvent l'orgueil s'élève à côté de lui. On a vu des civilisations se briser aussi promptement qu'une peuplade. C'est l'histoire des premiers Anges, c'est l'histoire du premier homme. L'homme sera toujours sur la terre comme un vase fragile ; la Société aussi.

La lutte entre le bien et le mal, commencée dans le Paradis terrestre, ne s'éteindra qu'avec le temps. La question de l'avenir de la Société n'est que celle de la direction que prendra notre liberté. Examinez bien si, par le chemin qu'elle suit, la liberté marche à la perfection, ou si elle marche à sa perte...

On le voit, le système si fameux du Progrès est envisagé bien différemment par le chrétien et par les révolutionnaires. Pour le premier, il y a progrès dans l'humanité, pourvu que la religion ne la quitte pas. Tandis que pour les seconds, il y a un progrès continu, inévitable, indépendamment de la venue et de l'action du christianisme. Reste à savoir l'espèce de progrès qu'il y eut, d'abord depuis Adam jusqu'au Déluge, ensuite depuis le rétablis-

sement du genre humain jusqu'à la chute de l'Antiquité? évidemment le progrès *naturel* indiqué plus haut : celui auquel la Société fera bien d'échapper...

L'emploi de l'autorité par les méchants et chez les méchants n'est jamais que du despotisme.

CHAPITRE XLIII.

Mission du Pouvoir absolu.

Il n'y a plus d'Autorité dès qu'il n'y a plus de respect ni de moralité chez les hommes, puisqu'en ce cas l'Autorité n'est plus reconnue...

Alors le Despotisme arrive.

Quand le peuple est maître, c'est la force qui est notre maître. Le pouvoir absolu n'a été inventé que pour échapper au Despotisme de la foule, lequel ne laisserait rien subsister.

Le pouvoir absolu a l'avantage de faire subsister une société où, de soi, il n'en existerait pas. Alors, à l'abri de la Société, la conscience se forme, les mœurs s'établissent, les devoirs et les lois paraissent, et, peu à peu, les droits de la Société se substituent à ceux du monarque, et ce qui est légitime se substitue au despotisme.

Ainsi, excepté chez les Juifs, ont commencé les Civilisations. Une forte erreur chez les hommes, c'est de croire qu'ils ont toujours été ce qu'ils sont, ou qu'ils ont toujours été bons.

Le pouvoir absolu fonde des sociétés où il n'y aurait

eu que la barbarie. Sans le pouvoir absolu, très-souvent paternel, il n'aurait jamais existé de civilisation sur la terre. Il est visible pour nous qu'il n'y en aurait jamais existé en Russie. La Révélation divine une fois perdue, ce pouvoir a partout aidé à retirer du néant la Société humaine.

Il en est du pouvoir absolu comme de l'esclavage, sans lequel l'Antiquité n'eut point existé. Cette immense civilisation de quatre mille ans, sur le capital de laquelle put commencer la nôtre, a eu pour condition le fait qui nous prête tant à gémir.

Oui, l'homme est un être si fraternel, si frugal et si laborieux, que sans le secours de l'esclavage il n'y aurait pas actuellement un pouce cube de capital sur le Globe! Sans l'esclavage, vous n'existeriez point, vous qui parlez! Ne jugeons pas en écoliers des premières conditions de notre existence[1]!

Vous repoussez avec horreur cette Antiquité si infâme: que n'étiez-vous là plus tôt, vous eussiez amené l'humanité à mieux faire!

On avance tant d'utopies sur l'homme, parce qu'on ne veut pas l'étudier. On ne doit pas non plus croire à une perversité naturelle sans borne. L'homme n'est ni dépravé ni scélérat du premier pas: mais il faut s'opposer à ce qu'il ne commence... Dans la Société tout paraît simple; le lion ne pouvant prendre son élan, tourne en paix dans sa cage. La moindre loi, la plus petite précaution peut arrêter ce qui brisera bientôt le plus terrible des pouvoirs. Et de là l'illusion.

L'orgueil nous empêche de discerner ce que fait le

(1) Les hommes se plaignent d'avoir commencé par être esclaves; c'est comme s'ils se plaignaient d'avoir été enfants!

pouvoir ! Un coin arrête le balancement d'un bloc sur le sommet d'une montagne. Otez-le : la masse semble d'abord à peine s'ébranler, fait lentement un premier tour, puis tout à coup dévore l'abîme. Ainsi le peuple quand le pouvoir est enlevé de devant lui.

Alors le pouvoir absolu le remonte à grands efforts vers le sommet. Le pouvoir absolu vient au commencement.. ou à la fin... Pour éviter que le pouvoir soit absolu, écartons-en, par la vertu, la plus forte partie; rétablissons-le dans les mœurs, maintenons-le dans les institutions. Sinon, toute autorité s'échappant de nos mains, le pouvoir deviendra absolu.

Il faut toujours la même quantité de pouvoir pour soutenir la Société. On verra toujours le pouvoir reprendre en force matérielle ce qu'il perd en force morale.

Mais c'est alors une preuve que la civilisation a baissé d'autant.

CHAPITRE XLIV.

Eloignons la nécessité du despotisme [1].

Il ne faut pas confondre le despotisme avec le pouvoir absolu. Le pouvoir absolu est une substitution plus ou moins complète de l'autorité du monarque à celle de la

(1) Dans l'édition de 1848-1849, l'auteur affectait de substituer le mot Despotisme à celui de pouvoir absolu, pour atteindre en face des hommes ne parlant que de libertés lorsqu'ils conduisaient la France au despotisme !

NOTE DE L'EDIT.

Société ; tandis que le despotisme est la substitution, plus ou moins avérée, de la volonté humaine à la volonté de Dieu.

Le despotisme se voit aussi bien appliqué par un pouvoir faible que par un pouvoir absolu. Il peut être aussi bien exercé par la Révolution et par l'empereur de Turquie, que par l'empereur de Russie et par les princes protestants.

Le pouvoir absolu, au contraire, tout aussi fréquent dans les républiques que dans les monarchies, peut se trouver exempt de despotisme. C'est le pouvoir qu'exerce, surtout au moment du danger, un capitaine sur le navire qui attend de lui son salut.

Ce qu'il faut craindre, dans notre situation, c'est un despotisme à la fois émané de la tyrannie et armé d'un pouvoir absolu.

Ecartons donc le despotisme, qui est une honte. On comprend que les peuples n'aiment pas à porter le bonnet d'âne. Mais entendre nos hommes du jour traiter de leur hauteur le despotisme, c'est ce qui nous effraie. Ils ont tout fait pour amener le despotisme : quant à la tyrannie, ils l'ont rendue inévitable en bannissant nos Rois.

Si nous restons dans la Révolution, estimons-nous heureux de n'avoir à souffrir qu'un pouvoir absolu ! Méprisons moins un fait auquel on doit l'Antiquité ; un fait qui vient en aide aux sociétés chaque fois qu'elles vont périr ; un fait qui depuis soixante ans a plusieurs fois sauvé la France ; un fait, hélas ! auquel nous devrons demain peut-être une espèce de salut !

Quand on redoute le pouvoir absolu, et plus encore le Despotisme, il ne faut pas le mériter. Les peuples auront beau dire : Je ne veux pas ! et même

plus ils crieront : Je ne veux pas ! plus il sera près d'accourir sur l'imminence de leur orgueil. Quand le Despotisme se présente, il n'y a plus qu'à choisir entre la barbarie et lui...

Les êtres dépravés choisiraient la barbarie. Et telle est la preuve irrécusable de l'utilité du pouvoir absolu, pour maintenir des lois quand les mœurs sont détruites. L'orgueil anéantirait la Société plutôt que de se voir blessé ! Mais la Société n'est pas à l'homme ; elle appartient à Dieu. Anéantirez-vous les lois de la Création ?

Tout est prévu pour maintenir la Société sur la terre. Quand la loi ne conduit pas l'homme au dedans, il faut qu'elle le saisisse au dehors. Le Despotisme dépend du cœur de l'homme...

Pour échapper au despotisme, rétablissons le pouvoir de l'Eglise ; pour éluder la tyrannie, rétablissons le pouvoir de nos Rois ; pour éviter le pouvoir absolu, rétablissons celui des mœurs et des institutions séculaires : il faut toujours la même quantité de pouvoir !

Les Pouvoirs modérés sont la gloire des peuples. Insultez à votre aise le Despotisme ; mais avant tout, prenez garde de le mériter.

CHAPITRE XLV.

De la loi et de la liberté.

Ceux qui n'observent que la surface, voient la contradiction partout.

Il y a deux choses dans l'homme, la raison et la liberté. Il faut que l'homme ait, premièrement, la connaissance de sa loi, et, secondement, la puissance de l'accomplir. L'homme disparait dès qu'on retranche l'une ou l'autre. Bien mieux : sans la raison il n'y aurait point de liberté, l'homme obéirait aux forces brutes. Et sans la liberté, il n'y aurait plus de raison : les sensations, qui parlent les premières, agiraient exclusivement.

De même il y a deux choses dans la Société, la loi et la liberté. La Société disparait dès qu'on retranche l'une ou l'autre. Bien mieux : sans la loi, il n'y aurait plus de liberté, parce qu'on serait en anarchie. Et sans la liberté, il n'y aurait plus de loi, parce qu'on supprimerait la nature humaine. Si la loi venait à manquer au fond de chaque individu, dans vingt-quatre heures l'Europe serait comme l'Afrique.

Toutes les luttes du genre humain, depuis le commencement du monde, roulent sur ce point : équilibrer la loi avec la liberté, combattre pour l'une ou pour l'autre. La négation de la loi entraine immédiatement la ruine de la liberté civile et politique. Les hommes ne sont sur cette terre que pour réaliser la conscience.

Dès lors voici la question politique : quand ils veulent faire le bien, c'est un crime de toucher à la liberté ; quand ils veulent faire le mal, la limiter, c'est la leur rendre.

L'autorité est le canal de conservation qui la contient et la conduit à chacun d'eux. Tout philosophe, tout publiciste, qui admet la liberté absolue et nie la raison ou la loi, est logiquement et historiquement conduit à l'arbitraire. Les événements se chargent de la conclusion...

Notre époque ne sait rien en métaphysique, et elle veut mettre la main à l'agrandissement de l'homme ! Elle ne voit l'histoire que par un œil, et elle veut refaire toute la Civilisation ! Les uns se jettent au fond du principe de l'autorité par effroi de la liberté ; les autres se plongent dans celui de la liberté par horreur de l'autorité. Ceux qui gouvernent, voyant et l'incertitude du principe d'autorité et le danger du principe de liberté, agissent hors de l'autorité et de la liberté : ils ne peuvent plus gouverner.

Quand on prétend gouverner les hommes, il faut savoir ce que l'on fait ; il faut savoir ce que signifie l'autorité, et ce que signifie la liberté ! Problème, au reste, qui est le problème de l'homme et de l'indicible difficulté qu'il y a d'élever des êtres créés !. Hors de la connaissance transcendante du fait sublime qui, dans la Création, se passe à notre égard, tout ce que vous entreprendrez disparaîtra. Assistance publique, banques, mobilisation du capital, crédit, associations, constitutions, droits nouveaux, Avenir, Progrès, Humanité, tous les grands mots auront le même sort.

Ce livre a tout dit sur ce point... Pour le moment, il n'y a rien de mieux à faire, si vous vous obstinez dans un pouvoir issu de la Révolution, que de contenir le plus

que vous pourrez la liberté des foules, et d'appuyer aussi le plus que vous pourrez la liberté de ceux qui font le bien. Il est une puissance qui a plus de force que les gouvernements ; seulement, il faut prendre la peine de l'exercer : c'est l'Exemple.

Vous ne vous sauverez ni par des troupes, qui trahiront ; ni par des lois, qui manqueront ; ni par des emprunts, qui tariront et qui nous ruineront. Vous ne délivrerez le monde que par le bon exemple. Mais voilà la difficulté : vous n'avez ni l'aristocratie qui le donne, ni la Foi qui le lui inspire... Il faudra bien qu'elles reviennent. Si ce n'est pas par vous, ce sera donc par le malheur?.

CHAPITRE XLVI.

De l'art de gouverner.

L'art de gouverner consiste tout d'abord à rétablir la vérité. Si celle-ci rentre dans les esprits, nous nous trouverons gouvernés.

Pour la pratique, elle est en entier dans un mot : être bon dans le fond et ferme au dehors. Quiconque a eu quelques hommes à diriger pour sa gestion particulière, n'a pas tardé à le savoir.

Il faut être bon. Celui qui est bon, est obéi en son absence. Mais celui qui n'est que bon perd le pouvoir ; il ne connaît pas l'autre côté de notre nature.

La nature humaine se cabre vite en de faibles mains.

L'homme même se plait à être bien commandé. Tout ordre mou est obligé d'emprunter sa force à celui qui le reçoit. L'homme préfère une impulsion qui lui donne le mouvement, à un effort de volonté qui n'est pas toujours en lui.

Mais celui qui est méchant est trompé en son absence, comme il est détesté en sa présence. Est-ce gouverner des hommes que de n'avoir pas leurs cœurs? L'homme trouve toujours moyen d'échapper à la force. Et s'il ne le peut, il se plie, sa volonté ne l'aide plus, il a son cœur contre lui-même. Celui qui obéit à un homme méchant est partagé en deux.

La fermeté n'est que le nerf de la bonté. Le bras mou est promptement ployé. L'homme veut se tenir sur un sol qui résiste. Le chef de tout établissement est comme une route solide, sur laquelle aucune roue ne s'enfonce.

Régner est le fait de la bonté, et gouverner est le fait de la fermeté. C'est pourquoi on ne peut régner sans gouverner, ni gouverner sans régner. Les fadaises tirées d'une prétendue distinction sur ce point viennent de l'ignorance du sujet. Si Dieu se contentait de régner sans gouverner, les hommes se riraient de sa loi. Ou bien, s'il nous forçait par ses lois, tout amour cesserait, l'orgueil se justifierait chez les hommes. Dieu règne et gouverne.

Prenons le fait. L'excellent ouvrier dit de son maitre : C'est un trop bon enfant pour qu'on lui perde son temps. Mais le paresseux attend en vain de sa conscience et de sa volonté une impulsion dont la vertu n'est pas en lui. Ainsi la bonté met en marche tout ce qu'il y a de bon dans l'homme, et la sévérité tout ce qu'il y reste de mauvais.

De là, dans le gouvernement de Dieu deux lois, celle de la crainte et celle de l'amour : parce qu'il y a toujours

deux parties dans l'homme. Pour gouverner, est-il rien de mieux que de tirer de là notre modèle ?

Pour connaître la dose de bonté et la dose de fermeté applicables dans un Etat, il faut savoir la dose de vertu ou la dose de méchanceté qui s'y trouve. Toutefois, un gouvernement a un si grand besoin de pouvoir, qu'au moment où sa volonté se détend, d'un bout à l'autre tout se détend dans l'Etat, comme dans un violon laissant partir ses quatre cordes.

Quoi qu'il en soit, si la bonté se concilie les bons et si la fermeté arrête les méchants, l'une et l'autre reposent sur l'estime, et l'estime repose sur la vertu.

La bonté, la vertu et la fermeté unies inspirent la vénération. L'obtenir de la foule, c'est avoir l'art de gouverner. [1]

CHAPITRE XLVII.

La République.

Pour juger de la République, voyez quels sont ceux qui la veulent, et quels sont ceux qui la redoutent. Si parmi ceux qui la demandent, se trouvent les ambitieux, les déclassés, les fanatiques, les rêveurs, puis les hommes de sang, c'est qu'ils l'estiment propre à remplir leurs desseins..

(1) C'est l'art de gouverner, du moins pour la pratique. Quant au principe, il consiste, comme on l'a vu, à substituer l'autorité à la raison quand la raison s'éloigne, et la raison à l'autorité quand la raison revient.

Qu'est-ce que ces hommes pensent de la Foi, du capital, de la propriété, de l'aristocratie? S'ils pensent qu'une nation peut exister en dehors de la religion, du capital, de la propriété, de l'aristocratie, s'ils comptent en outre abolir toute hiérarchie, ils ont d'avance étouffé le mérite, et avec lui l'humanité.

La Société est-elle faite pour écraser la nature humaine?

Tout ce qui vient pour satisfaire l'orgueil de l'homme lui est mauvais.

La république est une diffusion et souvent une dissolution de l'autorité, comme la Royauté en est la constitution et la concentration légale. La diffusion de l'autorité, surtout quand l'orgueil la demande, en est la décomposition. Ne parlons pas ici des mœurs[1]..

Vous ne songez à vous mettre en république que parce que la Société est toute faite. Si vous aimiez tous assez la vertu et la loi pour qu'elles vivent d'elles-mêmes, cela serait bien. Mais si votre liberté veut monter par-dessus la loi, vous aurez sur-le-champ un maitre.. à moins que nous ne devions périr. C'est ce qu'on doit toujours répéter : au fond de tout, il s'agit de conserver la Société, parce que la Société est l'érection de la nature humaine.

Pour conserver la Société, il faut toutes les forces qui l'ont créée. Sommes-nous des anges, tous dans le bon sentier? Sommes-nous des hommes sans orgueil, sans envie, sans colère, tous pleins de conscience, de Foi, d'honneur et de moralité? C'est ce que l'on verra bientôt.

(1) Quand la canaille crie : Vive la république! la question est jugée. On n'aurait pour preuve de l'excellence de la Royauté que la préférence témoignée par les justes et les âmes en paix, qu'il n'en faudrait pas chercher d'autre.

Pas d'illusion, la république n'est aujourd'hui qu'un athéisme déguisé, un athéisme à la fois civil et politique. On n'y déclare la souveraineté de l'homme que pour exclure celle de Dieu. Ici, ce ne sera pas la souveraineté, mais bien l'exploitation de l'homme...

CHAPITRE XLVIII.

La Royauté.

Voulons-nous récuser le bon sens des nations, croire que les peuples vivront dans la paix et dans la justice en dehors de l'Autorité? S'imaginer que tout à coup, sur une aussi grande question, les hommes de ce siècle se trouvent supérieurs dans leur jugement à tous les hommes du passé, ce serait une présomption voisine de la folie. Déferons-nous avec des utopies ce que l'histoire a fait avec le temps?

Le sage interroge les faits. A l'origine des Empires, il voit le nom d'un fondateur. Il cherche un peuple qui se soit fondé sans chef, sans aristocratie, sans Roi.

Le Roi est celui qui maintient et qui personnifie la loi. Le mot *rex* n'est que la contraction des deux mots *regere* et *lex*. Le Roi est la vivante loi. On a cru qu'une Assemblée posséderait plus d'esprit. La plupart du temps, c'est l'esprit qui perd les nations : c'est une volonté droite qu'il leur faut !

Les aristocraties sont le fondement des nations, et la

Royauté est le noyau des aristocraties. Elle en est le modèle, l'union, le support et la force attractive.

Il faut que les nobles familles viennent allumer le flambeau de l'honneur, des mœurs et de la Foi, à la famille noble par excellence, à la Famille Royale. Quand celle-ci l'éteint, la nuit redescend chez les hommes..

C'est le Roi qui tient tout debout. Vous aurez un roi sur le tróne, ou les savetiers y seront. A moins qu'une classe nombreuse et oppressive, comme la bourgeoisie, n'empêche, mais pour un jour, le cran de retomber. Toujours la Société part d'en haut; ce qui revient du bas est sa ruine. « DONNEZ-NOUS UN ROI, COMME EN ONT TOUTES LES NATIONS! » disaient les Juifs.

On s'écriait : La multitude est moins susceptible d'être trompée qu'un homme! parce qu'on partait de cette idée, que tous les hommes sont bons. S'ils l'étaient, on ne s'occuperait pas de gouvernement! Il est plus aisé de trouver un homme bon qu'une multitude sage, surtout lorsque cet homme est à sa place, et que Dieu, dès lors, lui envoie des grâces d'état. L'orgueil d'un seul sera toujours moins effrayant que celui de tous. Des assemblées, ce sont des hommes; or ce sont précisément des hommes qu'il s'agit de conduire!

En politique, toutefois, il ne faut pas appliquer de principe absolu; ce serait souvent se condamner tantôt à la cruauté, tantôt à l'impuissance. On doit tendre au meilleur principe; puis, l'appliquer dans la mesure du possible.

Si l'on avait le choix des institutions, il faudrait vite choisir la plus morale. Ce serait choisir la plus humaine et, au fond, la plus éminemment politique[1].

(1) Au reste, vous n'en discuterez pas à votre aise! Le Socialisme arri-

CHAPITRE XLIX.

Le véritable gouvernement.

Le gouvernement, disait il y a plus de deux mille ans Aristote, est nécessairement dans les mains d'un seul, de plusieurs, ou de tous. (Il fallait dire, est toujours dominé par un seul, par plusieurs, ou par tous.) De là ces dénominations célèbres de gouvernement *monarchique, aristocratique* et *démocratique*[1], que le philosophe emprunta à sa propre langue.

Ce fut une sorte de classification plus grammaticale que réelle. Ce qu'on appelle gouvernement démocratique n'a jamais existé : les esclaves ne votaient pas. Par peuple, on entendait alors l'ensemble des citoyens, c'est-à-dire de ceux qui étaient aptes à posséder. Cette expression de gouvernement démocratique, signifie donc gouvernement des Bourgeois. Aristote parle de tous, parce que les esclaves, c'est-à-dire le peuple d'alors, n'étaient comptés pour rien.

Montesquieu n'a rien changé à cette classification de

vera, il faudra bien céder à la nécessité : le sang et le pillage, ou l'autorité véritable ! Il faudra bien que la France déclare si elle veut périr, ou faire triompher le principe définitif de l'Ordre...

(1) *Monarchie*, de μόνος et ἀρχή, commandement d'un seul.

Aristocratie, de ἄριστοι et κράτος, commandement des meilleurs.

Démocratie, de δῆμος et κράτος, commandement du peuple.

son maître. Mais, s'égarant le premier sur le sens du mot *peuple*, il a grandement concouru en France à répandre notre erreur. « Lorsque le peuple, dit-il, a la souveraine puissance, c'est une démocratie. » Comment le peuple exercerait-il la souveraine puissance?

La nature du véritable gouvernement serait précisément de n'être au fond ni monarchique, ni aristocratique, ni démocratique, mais en quelque sorte nomocratique[1]. Le despotisme n'est autre chose que la substitution de la volonté humaine à la véritable loi. Le grand point est que la loi gouverne, la loi conforme à la conscience ou à Dieu : une fois admis que l'homme lui-même gouverne, le chiffre n'y fait rien.

Sortons du cercle tracé par Aristote, pour remonter à une grande vérité. Si l'homme n'a pas en soi le droit de commander à l'homme, les hommes réunis ne sauraient composer ce droit. En allant de la monarchie à l'aristocratie, et de l'aristocratie à la démocratie, le despotisme irait croissant : comme cela nous est arrivé. Suspendue par la volonté d'un seul, pressée par la volonté de plusieurs, la liberté se verrait écrasée sous la volonté de tous.

Il y a une Loi des lois, qui ne dérive ni d'un seul, ni de tous; qui n'a d'autre rapport avec la volonté du peuple, comme avec celle du souverain, que l'obligation admirable qu'elle impose à l'un et à l'autre. Les lois ne sont pas des actes de puissance, mais des actes de justice et de raison. Et qui pourrait donner à l'homme une loi? l'homme lui-même ne peut pas se donner sa loi!

Dans la pensée de celui qui gouverne, le gouvernement

(1) De νομος loi, κράτος commandement.

doit être au fond Nomocratique, c'est-à-dire divin, pour parler en français.

Absolument parlant, le Pouvoir n'est pas une *monarchie,* puisqu'un homme n'a pas le droit de donner sa loi à l'homme; ni une *démocratie,* puisque tous, à plus forte raison, ne peuvent posséder ce droit; ni même une *théocratie,* puisque Dieu place ailleurs sur la terre son gouvernement personnel. Le Pouvoir est le dépositaire légitime de la Loi, laquelle est à la fois, en politique, l'expression des coutumes et de la vérité.

Il s'agit de reconnaître cette Loi, qui ne vient ni d'un seul, ni de plusieurs, ni de tous; cette Loi dont le pouvoir n'est que l'agent, et à laquelle la Société doit obéir pour en recevoir l'existence.

En obéissant à la Loi légitime, on n'obéit pas à l'homme, on obéit à Dieu...

CHAPITRE L.

La Loi.

Montesquieu a commencé son grand ouvrage par ces mots : Tous les êtres ont leur loi. Mais il n'en dit point la raison; il n'explique point, non plus, ce que sont les lois pour les êtres.

Les êtres créés ne sont point nécessaires; leur existence est subordonnée à l'Etre qui seul est essentiel et nécessaire. Si, n'étant point nécessaires, ils existent, c'est

qu'ils reçoivent leurs conditions d'existence. Si ces conditions leur étaient retirées, tous les êtres disparaîtraient.

Ces conditions d'existence placent les êtres dans de certaines manières d'être constantes et invariables[1], auxquelles ils ne pourraient échapper sans perdre immédiatement la vie. La puissance qui maintient un être dans son ordre ou dans ses manières d'être constantes et invariables, est ce qu'on appelle sa Loi.

La loi d'un être est ce qui renferme ses conditions d'existence.

Cette simple question : tel être a-t-il une loi? revient à celle-ci : tel être existe-t-il? Demander si l'homme a une loi, c'est donc demander s'il existe. Or, doué d'un corps et d'une âme, l'homme a deux lois. La loi qui renferme les conditions d'existence de son corps, faisant partie de la nature, marche toute seule avec elle. La loi qui renferme les conditions d'existence de son âme, s'adressant à l'être libre, ne peut que lui être proposée.

De ce que la loi doit respecter la liberté, il ne s'ensuit pas que la liberté reste sans loi. Aux êtres bruts, la loi est fatalement imposée; aux êtres libres, il faut qu'elle soit infailliblement proposée.

C'est pourquoi l'homme a droit à l'existence de l'autorité. La première condition d'un être qui a le pouvoir d'agir de lui-même est la connaissance de la loi qu'il vient accomplir. Notre existence n'est garantie que par ce fait dominant des sociétés humaines.

Déclarer que l'homme est libre, c'est proclamer qu'il ne saurait être un instant privé de sa loi. La liberté sup-

(1) Aussi, la constance d'un fait est-elle, dans la nature, le seul caractère auquel on reconnaisse une loi.

pose aussitôt sa lumière. Loin d'elle, embarrassée de sa puissance, la liberté ne serait que son propre instrument de mort.

La Liberté ne repose que sur la Loi.

CHAPITRE LI.

Le droit divin.

La loi n'est pas non plus, comme l'a dit Montesquieu, l'expression des rapports nécessaires qui découlent de la nature des êtres. Les lois ne découlent pas des êtres ; ou bien il faudrait supposer que la terre, depuis le commencement du monde, s'amuse d'elle-même à tourner autour du soleil[1]. Ce sont les êtres au contraire qui, dans leur existence, découlent de leurs lois.

Un astre ne fait pas sa loi, un être ne fait pas sa loi ; mais sa loi, au contraire, le fait être ce qu'il est. Dans l'ordre physique, *la loi est ce qui régit les êtres*, et non ce qui découle de leur nature.

Dans l'ordre moral, la Loi ne résulte pas plus des volontés que, dans l'ordre physique, elle ne résulte des corps. Si c'était la volonté qui se fit à elle-même sa loi, il n'y aurait point d'obligation morale.

(1) Seulement les lois ont une telle convenance pour les êtres, que celui qui les examine du point de vue empirique, croit les voir découler de la nature même des êtres.

Une telle interversion métaphysique, commise par les publicistes, philosophes de troisième ordre, suffirait pour produire la Révolution.

D'ailleurs la volonté qui fait sa loi, peut la détruire, ou peut la suivre comme elle l'entend. Dès lors, il n'y aurait plus de loi. Si elle se faisait sa loi, la volonté serait l'Absolu: alors elle n'aurait pas besoin de loi!

Le législateur ne peut pas plus faire une loi pour la Société, que le physicien n'en peut faire une pour la nature. Le monde moral, comme le monde physique, a sa loi; il s'agit de la connaître et de la suivre. Dans l'ordre moral, *la loi est ce qui doit régir les volontés*.

Si la loi ne vient pas des hommes, elle vient de Dieu. Celui qui crée donne les conditions d'existence: telle est la loi. Est-il absurde de dire de la nature, que sa loi vient de Celui qui l'a créée, de celui qui la fait être et la conduit à son but?

Mais, au dire des classes qui à cette heure placent leur joie dans l'or, Celui qui donna l'être n'a pas le droit de donner à l'être sa loi! Aussi, toutes leurs lois, depuis 89, n'ont eu précisément pour but que d'échapper à cette grande loi. On comprend maintenant pourquoi le Créateur a décidé la ruine de Babylone, de Carthage, de Tyr! Dieu ne forme des êtres que pour les voir suivre leurs lois, qui sont leurs conditions de vie et leurs titres à l'existence. Si toutes les aristocraties sur la terre manifestaient les mêmes prétentions que les classes françaises émanées de 89, le monde toucherait à sa fin...

Encore une fois, si la loi venait des hommes, il n'y aurait point de Société possible, parce qu'il n'y aurait aucune obligation pour la conscience d'obéir à l'homme; les volontés, comme telles, étant égales et libres en cet unique fait.

Loin d'être obligatoire pour autrui, la volonté de

l'homme n'est point obligatoire pour lui-même. Ou il n'y a point de loi, ou la loi est divine[1].

Entre des êtres semblables, il n'existe naturellement ni pouvoir ni sujet, ni droit ni devoir, par conséquent aucun ordre possible. Les hommes ne peuvent constituer une société entre eux, s'ils n'ont reçu de Dieu le don sacré du Pouvoir. En outre, des êtres libres ne sont faits que pour Dieu, et Dieu ne souffre pas qu'un autre leur donne une loi...

Dieu a donc donné sa loi à l'humanité; de plus, il s'est reservé un *Droit divin*, c'est-à-dire le droit de maintenir cette loi divine.

Au reste, comment trouver ailleurs qu'en Dieu la raison du Pouvoir, c'est-à-dire de l'obligation qui régit les libertés sans attenter à leur nature? On s'est moqué du Droit divin : on s'est donc moqué de la grandeur et de la dignité de l'homme!

(1) De même, dès qu'on ne veut plus reconnaître que le Pouvoir vient de Dieu, on le fait venir de la volonté de l'homme. Et l'homme ayant alors la faculté de créer le pouvoir, de créer la loi, la loi n'est que la volonté de l'homme. Pour voiler cette absurdité on la recouvre de cette définition : la loi est l'expression de la volonté générale. Comme si des milliers de volontés, la volonté du genre humain, pouvaient créer la loi, qui est précisément ce qui doit régir la volonté du genre humain.

Si le genre humain était souverain, c'est-à-dire s'il était identifié avec sa loi, il n'aurait pas besoin de souverain, il n'aurait pas même besoin d'un Créateur. Pour pouvoir se donner sa loi il faut pouvoir se donner l'être, et c'est justement là ce que la Révolution a cru faire..

CHAPITRE LII.

La légitimité.

La Société, dépositaire et non point source de la loi, est munie du droit divin de la faire exécuter. La loi est dans les mains d'une classe ou d'un homme, qui en est à son tour dépositaire; c'est-à-dire qu'il a en dépôt le Droit divin de faire exécuter la loi.

Mais il ne peut rien sur la loi. Cette loi ne venant ni du peuple ni du roi, n'est pas leur propriété. Ils ne peuvent ni l'un ni l'autre la modifier à leur gré. Ils ne peuvent faire que ce qui est injuste, déraisonnable et barbare, soit juste, raisonnable et humain. Ce qui conclut contre le prince, conclut avec la même force contre le peuple.

Ce qui est juste, raisonnable et humain chez un peuple, est en partie consigné dans sa Législation, contre laquelle tout ce qui se fait est nul de soi.

Les hommes ne sont pas plus les propriétaires du Pouvoir qu'ils ne le sont de la vérité. Comme la vérité est un don divin en dépôt chez les hommes, et qu'ils n'y peuvent rien changer sans y substituer l'erreur, de même le pouvoir est un don divin en dépôt dans la Société, auquel elle ne peut mêler du sien sans y substituer l'arbitraire.

Tout alliage, qu'il vienne d'un homme, qu'il vienne de tous, entache la loi de despotisme. Le despotisme, nous

l'avons dit précédemment, n'est que la substitution de la volonté humaine à la loi.

Dieu ne désigne pas toujours le souverain, mais il communique son autorité, c'est-à-dire le Droit divin, à celui qui possède légitimement le pouvoir. Il est vrai que la manière légale de le posséder, ainsi que sa forme, varie selon les lieux. Mais celui qui a créé ou conservé une nation, a évidemment sur elle un droit que n'ont pas ceux qui n'eussent jamais reçu le jour sans lui.

Tel est le Droit historique et sa profonde légitimité.

Dieu ne *désigne* pas : au fond l'expression est mauvaise, car Dieu n'envoie pas des Anges pour agir dans ce monde, mais il y envoie bien des faits. Les faits sont les éléments de ce monde. Les peuples acceptent le Pouvoir comme ils acceptent la vie ; ils n'en ont pas le choix.

L'Etat représente donc un pouvoir divin ; autrement il ne pourrait commander à la volonté humaine. S'il ne représentait qu'un pouvoir humain, il consacrerait la servitude et nécessiterait la révolte, ou l'anéantissement de la Société.

Telles sont cependant les conséquences auxquelles mènent deux écoles, les absolutistes et les républicains. Les premiers croient qu'il y a un droit divin, mais ils le font venir de l'homme. Le droit divin, étant sa propriété, il en dispose, et y substitue son propre vouloir. Les seconds soutiennent qu'il n'y a pas de droit divin. Il ne reste plus alors qu'un droit humain, c'est-à-dire arbitraire, recueilli dans les caprices de la foule[1]. Les uns voient la souve-

(1) La doctrine qui croyait la loi le résultat de la volonté générale, a été une réaction contre la doctrine qui croyait la loi le résultat de la volonté d'un homme. Et celle-ci, que l'on rencontre à l'origine des peuples païens, est elle-même une réaction contre l'anarchie de l'état barbare.

raineté suprême dans un roi : c'est mettre le despotisme à la place de la loi. Les autres voient la souveraineté dans le peuple : c'est mettre l'anarchie à la place de la loi.

La souveraineté est en Dieu. Les rois sont les ministres de Dieu pour le bien ; et les peuples qui dénouent eux-mêmes l'autorité, sont comme des animaux qui voudraient se couper la tête pour mieux voir.

CHAPITRE LIII.

L'Infaillibilité.

Il s'agit du pouvoir et de sa légitimité : avec plus de bon sens, on nous renverrait tous aux faits ! Car Dieu n'a pas abandonné le monde, et les paroles ne remplaceront pas l'histoire.

Le souverain, c'est-à-dire celui qui exerce la souveraineté, est légitime lorsqu'il possède le Pouvoir de droit et qu'il est conforme à la loi. Si le pouvoir n'est pas légitime, c'est-à-dire, ainsi que l'indique le mot, conforme à la loi, il ne diffère plus de la force, et nul dès lors n'est tenu de lui obéir [1].

La liberté dépend de la légitimité du pouvoir, c'est-à-dire de la conformité du pouvoir avec la Justice immuable. Rien de plus évident ! La liberté demande une autorité qui

(1) Que les Rois montrent le Droit et cachent l'homme, car l'homme, c'est le peuple ! LE SYSTÈME DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE A PRIS NAISSANCE SUR LE TRONE OU L'ON A MECONNU LES DROITS DE DIEU.

la préserve d'un pouvoir sans loi, et qui maintienne le règne de la justice, c'est-à-dire le règne de Dieu. Car la liberté, dans l'ordre logique, est la loi primitive et essentielle, la loi qu'il faut garantir au sein des sociétés humaines.

Or, pour connaître la règle légitime, la loi divine d'après laquelle le Pouvoir doit gouverner, il faut de toute nécessité un moyen Infaillible..

L'homme ne doit obéir qu'à Dieu : il ne peut confier sa liberté qu'à la loi de son être. Il n'est pas dans la nature un seul être qui suive une autre loi que la sienne ; l'homme serait-il privé de ce premier droit de la création ? Soumis à l'obligation, l'homme a donc droit de retrouver sur la terre l'Infaillibilité...

Ainsi, pour l'homme, point de liberté sans la vraie loi ; point de loi sans un pouvoir qui la maintienne ; point de pouvoir sans légitimité, et point de légitimité sans infaillibilité[1]. L'homme ici ne relève que du Souverain de son âme !

Même aux yeux du souverain privé de la Foi, si telle n'était pas la vérité, telle serait du moins la perfection en politique. Telle serait la plus salutaire des conceptions de la

(1) Le Christianisme renferme toutes ces choses ; elles forment le résumé de sa doctrine sur la Société.

« D'abord il ne reconnaît de souverain légitime, et éternellement, que Dieu, Roi des rois, de qui la raison, la vérité et la justice sont les lois.

» Ensuite, il ne considère le pouvoir humain, ou la souveraineté dérivée, que comme le ministre de Dieu pour le bien, obligé de gouverner selon la loi, perdant tout droit de commander dès qu'il la viole.

» Il enseigne, enfin, qu'il existe dans l'autorité qu'il a remise à son Église un moyen infaillible pour connaître cette justice, cette règle légitime du pouvoir ; et lie ainsi l'ordre politique à l'ordre moral, l'action humaine à la raison divine. »

De la Relig. dans ses rap. avec l'ord. civil et politique.

sagesse humaine, le chef-d'œuvre de la diplomatie, le meilleur fondement d'une société d'êtres libres.

Mais, offrir pour garantie aux peuples un Roi qui fait de toute sa vie l'étude de la justice, et qui est établi par Dieu même le père de tous les peuples, donner pour sauvegarde aux âmes celui dont tous les actes ont pour objet la sainteté, où trouver une meilleure, une plus pure, une plus haute Autorité?

Sommes-nous près d'aborder cette thèse libératrice? Combien de temps resterons-nous dans les servitudes absurdes de la Révolution ?

Il est clair que si Dieu a rendu sa loi indispensable à l'homme, il la lui a rendue possible; si elle ne l'est que maintenue par un pouvoir légitime, il a établi ce pouvoir; si enfin, dans les grandes difficultés, ce pouvoir ne peut être reconnu tel que par une autorité infaillible, il a établi cette Infaillibilité : sans quoi Dieu n'aurait pas créé ce pouvoir, sans quoi il n'aurait pas créé cette loi, sans quoi il n'aurait pas créé l'homme.. Notre liberté ne repose en définitive que sur l'infaillibilité.

A la souveraineté absolue de Dieu, la Révolution a d'abord substitué la souveraineté des rois; à la souveraineté des rois, elle a ensuite substitué celle du peuple!. C'était toujours pour ôter Dieu. Mais aujourd'hui qu'il est absent, nous avons l'homme, autrement dit l'orgueil et son despotisme sans fond..

Faudra-t-il rester là?

La question ne peut pas s'éluder. Il faut que la lumière arrive de quelque part, et, à sa suite, la justice et le droit. Il faut quelque chose de définitif. Votre souveraineté du peuple, déclaré ainsi maitre de la justice et source de la vérité, n'est qu'une autre infaillibilité, la plus humiliante, il est vrai, à laquelle puisse être asservie la raison.

Quand les rois, dans les cas difficiles, écoutaient la voix supérieure de Rome, les peuples ne se révoltaient pas! Dès qu'à la suite de Luther, les rois ont repoussé la sublime Juridiction spirituelle, les peuples se sont mis en guerre contre les rois...

Les rois ne sont pas des saints. Quand leur autorité se change en force, il faut bien leur opposer une force qui l'illumine ou la réprime. La question se borne à savoir si elle sera matérielle, c'est-à-dire puisée dans le prétendu droit d'insurrection, ou si elle sera spirituelle, c'est-à-dire puisée dans la lumière qui gouverne les consciences...

Est-ce à dire que le Souverain Pontife devient au fond le souverain des nations catholiques? Point du tout: c'est la voix déloyale de la Révolution qui en parlait ainsi. Cela veut dire simplement que lorsqu'un souverain vit en bonne harmonie avec le Souverain Pontife, la nation se trouve dans la vérité: qu'elle vit en pleine justice et en parfaite liberté.

Que d'obstacles, dites-vous, s'opposent maintenant à cette pratique chrétienne! que de temps pour y revenir! Assurément: mais vous qui, pour fonder la vôtre, attendez que les hommes soient sages!!

CHAPITRE LIV.

Récapitulation.

Questions fort simples à récapituler:

Qu'est-ce que la Société? N'est-elle pas la condition

de l'existence de l'homme? Et si l'homme a sa loi, ou sa condition d'existence, la Société ne doit-elle pas avoir sa loi? Qu'elle doit être cette loi?

N'est-elle pas le moyen par lequel la Société tend à son but? Mais la Société, par elle-même, peut-elle toujours connaître ce but, peut-elle connaître cette loi, et peut-elle se la donner?

Celui qui crée les êtres, ne crée-t-il pas la nature des êtres; par conséquent n'est-il pas le seul qui possède leur loi? La loi, de même que l'existence, a donc une source divine? Cela ne s'accorde-t-il pas avec la liberté et la dignité humaines?

Si l'homme recevait sa loi de l'homme, outre qu'il se verrait trompé, ne deviendrait-il pas l'esclave de l'homme? Or, la loi n'est-elle pas la justice souveraine? Et une telle loi peut-elle exister au milieu de la Société sans un Pouvoir qui la maintienne, dans l'intérêt de la loi même, et la dispense, dans l'intérêt de l'être qui obéit à cette loi?

La souveraineté, autrement dit la possession et l'application du pouvoir, n'est-elle pas alors de Droit divin? Cela ne s'accorde-t-il pas avec la dignité et la liberté humaines?

N'est-ce pas à la seule condition qu'il maintienne cette loi, que le Pouvoir existe? S'il ne maintenait pas la loi réelle de la Société, ne serait-il pas une entrave et un mal? Il faut donc que le Pouvoir soit légitime, dans toute la force de l'étymologie du mot, c'est-à-dire honorant la loi!

Qui jugera s'il est légitime? Peut-il le juger lui-même, ou bien la Société peut-elle le juger? Et qui établira l'harmonie entre les deux forces différentes, la loi et la liberté?

Peut-on confier ce soin au Pouvoir? n'est-il pas partie

intéressée à l'existence de la loi? Peut-on le confier à la Société? n'est-elle pas partie intéressée à l'existence de la liberté? Ou bien, peut-on, comme de nos jours, laisser à chacun d'eux le moyen de soutenir son droit par sa force?

Compter ainsi sur la lutte entre les deux forces, n'est-ce pas porter la difficulté et la guerre au sein de l'Etat? Au lieu de maintenir l'accord de la loi et de la liberté, ici l'Etat fera-t-il autre chose que se balancer entre la tyrannie et l'anarchie? N'est-ce pas là notre situation?

Pour trouver le Médiateur, pour décider si le Pouvoir est légitime, ou conforme à la justice et à la raison souveraine, ne faut-il pas une Autorité infaillible, indépendante à la fois du Pouvoir et de la Société?

Si l'on rejette l'existence d'un moyen Infaillible pour constater cette légitimité, le Pouvoir a-t-il d'autre règle que sa propre pensée! N'en faut-il pas conclure qu'il n'y a plus sur la terre de souveraineté ni de liberté possible, conséquemment plus de vraie Société?

Ainsi : point de liberté sans la Société; point de Société sans la loi; point de loi sans le Pouvoir; point de Pouvoir sans légitimité; point de légitimité sans Infaillibilité.

Elle est la clef de voûte de l'édifice social : elle est comme une racine que la Société conserve dans le sein de Dieu. L'Infaillibilité est l'anneau par lequel l'humanité est suspendue à l'Infini[1].

(1) « L'autorité des Papes fut la puissance CHOISIE dans le moyen-âge pour faire équilibre à la souveraineté politique, et la rendre supportable aux hommes. Rien d'humain n'est parfait: il n'existe pas de Pouvoir qui n'ait jamais abusé de ses forces.

» Mais si l'on fait abstraction de quelques anomalies inévitables, il se

On voit alors que le monde moral, de même que le monde physique, se rattache à la Cause première. L'expérience avait conduit la pratique de nos pères à cette déduction rationnelle, quand les hommes apportaient leurs efforts à entrer dans le Christianisme, au lieu de les employer tous à en sortir.

Est-ce la solution, dira le lecteur, offerte aux événements actuels? — Non, les faits nous préparent la nôtre [1]... Mais c'est l'observation qui montre à quelle distance nous sommes aujourd'hui de l'intelligence et de la liberté. Où trouver un système meilleur que celui indiqué par Dieu?

Le christianisme nous avait donné le moyen de fonder une Société sur le droit; et vous cherchez le moyen de la fonder sur vous-mêmes!

trouve que les Papes ont réprimé les souverains, protégé les peuples, apaisé les querelles, averti les rois et les peuples de leurs devoirs, frappé d'anathèmes les grands attentats.

» Cette puissance des Papes était l'exercice d'un pouvoir purement et éminemment *spirituel*, en vertu duquel ils frappaient des princes coupables, sans aucune usurpation matérielle, sans aucune suspension de la souveraineté.

» Peu importe ici, ajoute Leibnitz, que le Pape ait eu cette primauté de droit divin ou par un consentement humain, pourvu qu'il soit constant que pendant plusieurs siècles il l'a exercée dans l'Occident avec le consentement et l'applaudissement universel. »

Pensées de Leibnitz, tom. II, pag. 404.

(1) L'auteur, ici, voulait parler du despotisme qui nous attendait..

NOTE DE L'ÉDITEUR.

CHAPITRE LV.

Appel au peuple, dernier système.

On réclame un appel au peuple. Mais c'est précisément ce peuple qui appelle le Roi ! qui appelle l'autorité, sans laquelle il ne serait pas. Sommes-nous donc tous submergés dans le principe révolutionnaire ?

L'appel au peuple tue d'un seul coup le principe de la Légitimité, dont le mérite précisément est de ne pas recourir à ce qu'on a nommé le peuple. Ce serait considérer le peuple comme une autorité infaillible ; la souveraineté, au lieu d'être dans les mains du souverain, serait alors dans celles du peuple. La multitude resterait investie du droit de juger son œuvre. Là est justement l'anarchie, c'est-à-dire le renversement de la Société.

Quand vous proclamez un principe, ayez la force de le porter ! Si c'est au peuple que l'on doit faire appel, il juge en dernier ressort, il est l'autorité définitive. Dès lors, à toute heure, il peut changer la loi. C'est la porte ouverte aux dernières injustices, aux plus cruelles proscriptions. Faites appel au peuple ! il répondra à sa manière par le pillage et par le meurtre.. Toujours l'appel *au peuple,* remarquez bien, pour éviter l'appel à Dieu et à l'Autorité !

La souveraineté nationale ne fut également inventée que pour couvrir d'un nom plus convenable la souveraineté de la foule. En soi, la souveraineté n'est pas plus dans la

multitude que dans la minorité, pas plus en haut qu'en bas, pas plus chez la noblesse que dans le peuple, puisque ce ne sont là que des hommes.

La souveraineté est en Dieu : et elle est déposée dans les mains de celui qui se conforme à sa justice. Le peuple est moins capable que tout autre d'exercer cette souveraineté : c'est lui dont les besoins et l'état la réclament! Une telle fonction, dans l'intérêt même du peuple, revient à ceux qui, sachant se bien conduire eux-mêmes et se placer dans la justice, peuvent dès lors y conduire les autres.

Si la nation est souveraine, pourquoi lui imposer un gouvernement? Si le peuple est souverain, pourquoi ne pas le livrer à lui-même? il porte en lui la justice, la paix, et il n'a pas besoin de vous... Quand cessera-t-on de vouloir puiser la souveraineté dans celui qui en a besoin, dans celui qui nous la demande?

Certes! les peuples n'ont pas été faits pour les rois ; mais les rois ont été faits pour que les peuples soient pourvus d'une autorité. Sortons du principe de la souveraineté du peuple, si nous voulons sortir des révolutions : sortons du principe de la souveraineté d'un homme, si nous voulons n'y pas rentrer... La souveraineté vient de Dieu ; le souverain est celui qui l'exerce pour notre bien ; et l'obéissance est la vertu dont nous payons le bienfait d'être en Société.

Imaginée par le dix-huitième siècle, la souveraineté du peuple est un athéisme déguisé qui coûtera cher à la France. Les souverains qu'une telle souveraineté lui imposera, lui feront regretter d'une façon lamentable ceux que Dieu nous avait choisis, et qu'il avait introduits sans secousse dans la trame de notre histoire.

La Royauté n'est que le principe de la souveraineté de la justice, de la souveraineté de la Loi. Ne voulez-vous obéir en rien, êtes-vous arrivés à l'orgueil social? vous le payerez de votre civilisation.

Mais si vous voulez reconstruire l'édifice, reconstruisez jusqu'au sommet : toutes vos pierres s'écrouleront tant qu'elles ne seront pas retenues par la clef de voûte...

CHAPITRE LVI.

Dernier regard sur le passé.

Je ne viens pas défendre l'ancien Régime, le roi et la noblesse : je viens plutôt les accuser! Averti par le temps, nous pouvons dire que la Société est frappée et s'en va à cause des erreurs et des vices qu'ils ont laissés pénétrer dans son sein.

Si les nations ne se fondent et ne s'élèvent que par leurs aristocraties, elles ne retombent que par elles... Si la royauté fût toujours restée royale, la Révolution et les passions des hommes ne l'eussent peut-être pas renversée. Si la noblesse fût toujours restée noble, la seconde classe ne l'eût certainement pas détrônée. La force, perdue par la vertu, s'est tournée du côté du mal.

Le peuple ici n'a jamais tort.. Ses mœurs ne sont que les nôtres, et ses crimes sont nos châtiments. Les peuples ne sont ici que les derniers coupables, puisque les rois ont été faits pour les défendre et les conduire.

Les révolutions remontent à l'époque où les rois s'af-

franchirent de cette Juridiction spirituelle de l'Eglise, qui plaçait avant tout, pour condition de leur pouvoir, la Justice immuable. Dès lors, après le schisme en religion, on vit le schisme en politique, puis le déisme dans l'Etat, enfin l'athéisme actuel...

Où puiser la souveraineté si l'on détruit sous les yeux de la foule le canal ostensible par où elle descend jusqu'à nous? La royauté et l'aristocratie se sont fait plus de mal que ne leur en ont fait les révolutionnaires. Elles ont coupé ici la racine qui les portait.

Elles avaient durant quatorze siècles élevé la plus noble civilisation de la terre. Leur mérite devant Dieu et devant les hommes demeurera le plus grand qui ait été obtenu dans ce monde, après celui de l'Eglise; et les populations de l'Europe ne rencontreront point les frontières de la reconnaissance qu'elles doivent à l'une et à l'autre! Cependant on se demande si elles ne tenaient pas de Dieu assez de dons pour résister à la grande tempête soulevée par l'orgueil!

Il est utile de savoir si elles ont fait tout ce que le Ciel attendait d'elles; si le sang de Jésus-Christ devait tarir dans leur âme favorisée; si elles ont épuisé en elles la force des temps modernes, la force remise à l'homme, celle du bien en ce monde, en un mot, la portée de la création...

Toutefois, si les temps ne sont pas accomplis, nous ne sortirons de cette situation extraordinaire que par la Foi, par l'exemple, et par l'autorité. Hommes du libéralisme, en vain vous tenteriez une révolution. Ne touchez pas de la sorte aux événements, ils sont là pour vous instruire! Ne travaillez à l'ordre que par l'ordre. Les institutions ne ressusciteront que par la force des mœurs!

L'avenir ne peut sortir d'une forme de gouvernement

qui affermit l'orgueil universel... Suffit-il à la Société moderne qu'un expédient chaque jour l'empêche de périr? Est-ce là le dénouement légitime de la civilisation, l'accomplissement de l'histoire? Un plus grand nombre d'âmes, car là est toute la question, marchent-elles maintenant au salut éternel?. Les hommes ne veulent plus obéir : or, quand il n'existera plus de Rois en Europe, nous-mêmes nous n'existerons plus.. La paix ne sortira point des sources qui ont vomi le désordre et l'envie. L'autorité ne sera point ressuscitée par ceux qui l'ont mise à mort; personne ne dispose de quatorze siècles de respect, et l'agiotage n'hérite pas de la gloire. L'Autorité est morte; la Foi, l'honneur et le respect sont morts! vous n'avez à la main que des gouvernements de mort.. Les choses peuvent vous paraitre se maintenir : prenez garde! vous ne VIVEZ QUE SUR L'ACQUIS, et la France s'en va...

CHAPITRE LVII.

Dernier espoir dans le présent.

Les événements pourront seuls et nous sauver et nous instruire. Rien n'est mûr pour la vérité... Attendons que la Providence parle. Peut-être avant que la France succombe, Dieu lui accordera-t-il encore un grand Gouvernement... Mais quand? Veillons alors à sa durée : après lui, le néant de l'Europe elle-même..

Quand ce moment sera venu, comment s'ouvriront au vrai Roi les portes de la France? Elles s'ouvriront par la main de Dieu! Il y a dans la société humaine des situations qui sont hors de la puissance et même de la pensée de l'homme : alors Dieu ne lui demande que de se rendre à la vérité, puis d'obéir...

La Révolution nous a mis dans une de ces situations.

Au reste, ce n'est point vous qui faites ni qui défaites les Etats. Un jour le bien viendra à la suite de la prière, comme est venue la punition en Février à la suite du mal... Les hommes ne croiront donc jamais qu'ils sont subordonnés à la Toute-puissance, que Dieu s'est réservé la vie, l'éducation, le châtiment et le salut des nations!

Pour le moment, hâtons-nous de rétablir, à l'aide de la vertu, une aristocratie véritable. Nous ne presserons les événements que par la prière et par le bien. Toute autre entreprise deviendrait le signal d'un irréparable malheur.

Les peuples de la Révolution ne sont plus maîtres de briser le cercle dans lequel ils se sont enfermés. Il faut que la Révolution s'use d'elle-même jusqu'au point marqué. Le Légitimisme s'abuse quand il croit pouvoir, en ce moment, imprimer à la France la direction qui nous conduirait au salut.

Cela va lui sembler singulier : il faut qu'il achève de se dérévolutionner lui-même. Sous Louis-Philippe, il eût voulu, avec M. de Genoude, le suffrage universel; sous le Gouvernement provisoire, avec M. de La Rochejaquelein, l'appel au peuple; sous le Président, avec M. Berryer, le gouvernement parlementaire; avec à peu près tous ses membres, il veut encore le gallicanisme et

même il compte sur le libéralisme ; avec bon nombre, il veut réforme hypothécaire, luxe, industrialisme, crédit, banque agricole, liberté de la presse, etc. ! Il faut que toutes ces erreurs tombent. Il faut que des événements, qu'il est impossible encore d'indiquer, ramènent la lumière sur ces points importants !

Il faut que la Noble opinion achève d'apprendre ce que c'est que *La Révolution*, qu'elle-même a laissée germer au cœur de l'ancienne France, et plus tard éclater et régner sur nous. Car la Révolution s'est formée sur les hauteurs, comme la foudre dans les nues, avant de frapper la terre. Il est indispensable, aussi, que la France achève elle-même de se désabuser, et qu'en un mot, partout l'erreur soit comme battue d'avance. L'appui des légitimistes suffirait-il, en ce moment, pour mettre le Roi sur le trône ?. Paix !... Il faut qu'il arrive éclatant de puissance et rayonnant de bonté ! Toute sa force, tout son empire sur l'opinion sera dans cette loyauté de l'aveu du Gouvernement juste et puissant qu'exige l'état de la France !

Transactions et promesses n'amènent que mépris : elles seraient, en outre, impuissantes. L'homme au contraire est ébloui par la franchise, et prêt à suivre l'âme dont il a reconnu la grandeur !

Il faut tout avouer. Dans ce chaos étrange que l'on prend pour un monde naissant, les légitimistes ont seuls les yeux tournés vers la lumière, et néanmoins ils seront encore impuissants... Pourquoi ? sinon parce qu'ils espèrent mettre le navire à flot avec une partie des moyens qui le retiennent dans la vase. Il faut qu'un grand secours nous vienne de Celui qui, avant de créer le monde, a séparé la clarté des ténèbres !

En ce moment, nous ne pouvons réellement agir qu'en rentrant un à un dans la Foi, c'est-à-dire dans le bien et dans la vérité entière[1].

S'il faut dire toute sa pensée : A notre anarchie actuelle va succéder le despotisme ; et le remède au despotisme sera le DROIT DIVIN...

(1) On compromettra tout si l'on veut que la vérité se baisse pour entrer chez nous. Le mal alors serait irréparable, et le Roi ne pourrait rentrer que lorsqu'il n'y aurait plus de légitimistes en France.

Le gallicanisme et le libéralisme sont les deux mauvaises cordes de l'arc, et par malheur nous ne voulons pas les changer ! Nous prétendons toujours asseoir l'autorité sur les deux plus dangereuses négations de l'autorité dont notre époque puisse souffrir !

Persister dans notre méfiance à l'égard du St-Père, détenteur de la vérité, et des ordres religieux, ses derniers défenseurs, pour se confier follement aux mensonges du libéralisme ; prétendre comme ce dernier, que la souveraineté vient du peuple, que Dieu doit être écarté de la politique, et l'Eglise séparée de l'Etat, c'est-à-dire livrée à la Révolution, est-ce sérieusement s'élever assez haut dans la politique, pour venir au secours des peuples ?

NOTE HISTORIQUE.

(1796.)

« En faisant des hypothèses sur le retour de la Monarchie, on commet la faute de raisonner comme si cette contre-revolution devait être le résultat d'une délibération populaire. On dit : *Le peuple craint, le peuple veut, le peuple ne consentira jamais*, etc. Quelle pitié ! Le peuple n'est pour rien dans les révolutions, il n'y entre que comme instrument. Quatre ou cinq personnes, peut-être, donneront un Roi à la France.

» Des lettres de Paris annonceront aux provinces que la France a un Roi, et les provinces crieront : *Vive le Roi!* A Paris même, tous les habitants, moins une vingtaine, apprendront en s'éveillant qu'ils ont un Roi. *Est-il possible?* s'écrieront-ils. Le peuple ne décrétera pas plus le rétablissement de la monarchie qu'il n'en décréta la destrnction. Je recommande ces réflexions à ceux qui croient la contre-révolution impossible parce qu'il y a trop de Français attachés à la République. Le fanatisme n'est point un état durable.

» A supposer qu'un peuple, surtout le peuple français, puisse vouloir une chose avec passion, il ne saurait la vouloir long-temps. L'apathie succède aux grands efforts de l'enthousiasme. Lorsque le Roi se présentera, certainement on ne comptera pas les voix ; d'abord, par la raison que celui même qui préfère la république à la monarchie, préfère cependant le repos à la république ; ensuite, parce que les volontés contraires à la royauté ne pourront se réunir. Un courrier arrivé à Bordeaux, à Nantes, à Lyon, apporte la nouvelle que le Roi est reconnu à Paris, qu'une faction quelconque s'est emparée de l'autorité et a déclaré qu'elle ne la possède qu'au nom du Roi.

» La renommée s'empare de ces nouvelles et les charge de mille circonstances imposantes. J'accorde à la majorité un corps de troupes républicaines. Ces troupes prendront dans le premier

moment une attitude mutine; mais ce jonr-là, elles voudront diner, et commenceront à se détacher de la puissance qui ne paie plus. Chaque officier voit clairement qne le premier qui criera *vive le Roi!* sera un personnage. La crainte et la défiance produisent la délibération et la froideur. Le soldat qui n'est pas électrisé par son officier, est encore plus découragé; le lien de la discipline reçoit ce coup magiqne qui le relâche subitement.....

» Parmi les citadins, c'est bien autre chose: on va, on se heurte, on s'interroge, chacun redonte celui dont il aura besoin; le doute consume les heures, et les minutes sont décisives. Partout l'audace rencontre la prudence. Où sont d'ailleurs les moyens de résister? où sont les chefs? à qui se fier? Il n'y a pas de danger dans le repos... il faut donc attendre. On attend; à chaque minute le mouvement royaliste se renforce; il devient irrésistible: VIVE LE ROI! s'écrie la fidélité, au comble de la joie; VIVE LE ROI! répond le républicain, au comble de la frayeur.

» Il n'y a qu'un cri! le Roi viendra, verra et vaincra. Alors on s'étonnera de la profonde nullité de ces hommes qui paraissent aujourd'hui si puissants... Voilà comment se font les contre-révolutions. Dieu, s'étant réservé la formation des souverainetés, nous en avertit en ne confiant jamais à la multitude le choix de ses maîtres. Toujonrs elle accepte, jamais elle ne choisit. On peut même remarquer une *affectation* de la Providence, c'est que les efforts du penple ponr atteindre un objet sont précisément le moyen qu'elle emploie pour l'en éloigner. Ainsi le peuple Romain se donna des maîtres en croyant combattre l'aristocratie à la suite de César. C'est l'image de toutes les insurrections populaires; c'est l'image de la révolution française.

» Que si l'on veut savoir le résultat probable de cette dernière, il suffit d'examiner en qnoi tontes les factions se sont réunies: toutes ont voulu la destruction du christianisme universel et de la monarchie; *d'où il suit* que leurs efforts n'aboutiront qu'à l'exaltation du christianisme et de la monarchie. »

J^h^ de MAISTRE, *Comment se fera la contre-révolution*, Lausanne, 1796!! — *Considérations sur la France.*

Mais Dieu prête son *coup de main* lorsque le mal et l'erreur ont été ébranlés par le repentir...

Ainsi parla M. de Maistre pour ceux qui disaient en 96 : Comment le Roi ferait-il pour rentrer ?

L'objection, aujourd'hui plus opiniâtre encore, s'appuie de deux négations : « 1° n'est-il pas maintenant impossible au Roi de revenir ? 2° et s'il revenait, pourrait-il se tenir sur le Trône ? » Ceux qui ont des affaires en train ajoutent : « qu'il reste donc où il est pour son bonheur ! » — Ainsi, l'habitude de tout voir au point de vue humain nous conduit à déraisonner..

Déclarer que le Roi ne peut revenir, c'est déclarer que Dieu ne peut nous secourir. Notre siècle redoute l'intervention divine ; l'homme, suivant lui, « a reçu la liberté pour se tirer tout seul d'affaire. » « Il ne faut point compter, dit-on, sur un » miracle en histoire ; la France, dans ses quatorze siècles « d'existence, peut à peine établir celui qu'opéra Jeanne- » d'Arc, » etc., etc.

C'est l'esprit janséniste, dont nous sommes encore imprégnés en France, qui place les esprits sous de si tristes impressions. Assurément, pour le mérite, Dieu nous traite comme étant créés libres ; mais, dans l'infortune, il nous traite comme étant ses enfants. Le Sauveur l'a assez répété !

Il suffit de jeter les yeux sur la conduite des lois morales, pour déclarer que le retour du Roi est aussi immanquable que celui de la miséricorde après le repentir. Et il n'y a qu'à voir la marche de la Révolution, pour affirmer que ce retour s'opèrera dans des circonstances telles, que loin de faire des conditions au Roi, la France ira se jeter dans ses bras.

— Quelles seront donc ces circonstances ? — Il faudrait être prophète pour les décrire ; tandis que pour en affirmer l'imminence, il suffit d'observer. On n'impose pas de conditions à celui qui nous arrache à la mort...

Un jour le Roi sera l'élément politique de la Restauration de la Foi dans les âmes. Or, jugez si le monde peut encore aller loin sans la Foi...

CHAPITRE LVIII.

Situation réelle.

On dit que la Révolution ouvre à l'humanité un monde de lumière, une ère immense de bonheur; mais les faits disent que le monde s'en va...

Pourquoi? Parce que la Révolution y a détruit le respect et l'obéissance.

Si l'Eglise était l'école du respect, le libéralisme est l'école du mépris.

Il y a dans l'obéissance une moralité propre dont ne sauraient être privés sans péril même les esprits éclairés par les théories les plus nobles; à plus forte raison la foule. La chute définitive de l'obéissance sera celle de la civilisation.

Il faudrait refaire pendant trente ans la science dans la direction du vrai pour retrouver la vérité! et refaire les mœurs pendant un siècle pour rentrer dans le bien. Notre Science actuelle n'est que l'édifice achevé de l'orgueil.

Tout y paraît juste, légitime, parce que tout effectivement y vise à l'homme, mais à l'homme qui veut se séparer de Dieu.

A première vue, rien de plus simple que tous ces droits! Où s'arrêter? droit au travail, à l'assistance, à l'intelligence, à l'instruction, au crédit, à la propriété, à l'égalité, à la liberté!. Pourquoi, au fond, viennent-ils abolir Dieu, démolir le travail, la vertu, le devoir, l'obéissance, la propriété et la liberté?

Eh quoi, pour construire l'homme, vous DÉTRUISEZ LA SOCIÉTÉ?.. Quand reconnaitra-t-on l'effrayante illusion qu'on s'est faite? Quand verra-t-on que la Société ne vit que sur le travail, la vertu, le devoir et l'obéissance, c'est-à-dire sur la loi chrétienne, et non sur le principe païen? La Société ne s'élève qu'à cette condition, que la vie de l'homme y soit une vie toute de devoirs et non de prétention à des Droits fictifs[1]?..

Sans le savoir, les hommes viennent d'achever la science que l'Ange révolté leur eût offerte, s'il fût venu sur la terre pour la séduire et l'entraîner... Cela vient de ce que les hommes, depuis deux siècles, emploient leur intelligence à marcher dans le sens de leur moi! Science formidable, car ni le langage de la raison, ni la raison des armes n'auront de prise sur elle. Cela ressemble à la science du démon..

Comment balayer maintenant une telle science? Pourra-t'on l'arracher de l'âme des méchants? Entre la vérité et l'erreur, les armes sont peut-être égales, mais la lutte ne l'est plus : le cœur seul peut distinguer l'une de l'autre! et le cœur est détruit. L'orgueil a reconstruit sa doctrine, tout annonce notre fin.. La démocratie nous apporte la Barbarie des derniers temps[2]...

Si la république dure, ce sera comme ces maladies séniles auxquelles on ne peut toucher sans amener la crise

(1) Hors des devoirs, quels droits originaires peut avoir en lui-même un être qui, sortant du néant, contracte chaque jour une obligation nouvelle envers la famille et envers la société (dont il reçoit les aliments, l'éducation, l'apprentissage, la justice et la protection jusqu'à la mort)?

Sa première fonction est la reconnaissance; tous ses droits naissent donc successivement des devoirs qu'il a accomplis..

(2) Quel Conquérant viendra refouler celle-là?..

finale... — Mais les efforts des aristocraties? mais la noblesse ne se relèvera-t-elle pas ? — Elle est depuis longtemps absente ! Et la bourgeoisie? Elle tient trop à l'argent et raisonne trop mal ! les esprits moyens ont maintenant l'empire.

Comment croire aux conséquences démocratiques que l'on espérait tirer de l'Évangile, depuis qu'on a connu l'état de notre orgueil? Le XVIII^e^ siècle a fini de pervertir l'esprit humain : tout est manqué... Vu l'état où ce malheureux Siècle a laissé la science, les mœurs et l'esprit des hommes, vu l'effervescence de l'orgueil, qu'on ne calmera plus, nous ne nous sauverons point sans un secours de Dieu, et l'Europe risque de ne prolonger son existence que par des gouvernements absolus...

En détruisant par tous les moyens l'obéissance et le respect de l'autorité, les Français ont rendu inévitable le despotisme, et peut-être une humiliation encore plus profonde...

Un tel état de chose combien durera-t-il? Autant que durera l'orgueil...

Ou l'homme s'amendera, ou Dieu pour nous sauver nous punira.

CHAPITRE LIX.

Ressource définitive.

Que l'orgueil en soit bien averti : s'il continue d'écarter Dieu, nous passerons sous un gouvernement absolu. Si

l'orgueil rend insuffisant le gouvernement absolu, nous tomberons sous le despotisme militaire. Et si, malgré ces corrections, la France persiste encore dans l'oubli de ses mœurs et dans son odieuse opposition à Dieu, elle connaîtra un plus grand déshonneur.. Ne perdons pas de vue le sort de la Pologne...

Au reste ce qu'on appelle aujourd'hui gouvernement absolu n'est que l'absence d'Assemblée parlementaire. Quand le désordre existe dans les mœurs, dans les idées et dans les lois, le pouvoir absolu lui-même, qui fait la servitude des méchants, devient ici la liberté des bons.

On doit voir qu'il est impossible de gouverner avec des avocats. En outre les assemblées ont, en France, l'inévitable inconvénient de tenir la digue ouverte à ce fleuve d'Orgueil qui remonte aujourd'hui des classes moyennes, demain des classes inférieures, et qui verse sur nous la Révolution. Chez nous, les parlements sont la Révolution en permanence.. Et, sous ce régime d'impuissance, les lois usent d'autant plus d'arbitraire sur les individus que les mœurs et les traditions ne les mettent plus à l'abri. Il n'y a eu de tyrannie positive que sous le gouvernement parlementaire. Depuis un demi-siècle, les familles, les mœurs, l'agriculture, n'ont connu quelques libertés réelles que sous les gouvernements absolus déclarés.

Elles ont été, depuis ce temps, froissées, asservies et sacrifiées par tous les gouvernements prétendus libres fondés par le libéralisme ou la Révolution.

Un gouvernement fort n'est tel que contre les partis, il peut rester d'autant plus doux à l'égard des particuliers. Absolu contre le mal, contre toute atteinte à la souveraineté, il ne conserve que plus de justice pour tout ce qui concourt avec lui au bien et à la paix.

Aucun français, assurément, ne désire un gouvernement absolu, car c'est une humiliation en même temps qu'une suprême ressource. Mais ce qu'un français redoute plus encore, c'est de revoir le despotisme détrempé d'impostures auquel depuis 1830 il a été soumis. Le gouvernement parlementaire n'a été chez nous que la tyrannie des classes moyennes, réduisant la nation au niveau de leurs idées et de leurs sentiments. Un tel gouvernement a fait dégénérer la France sans ombre de compensation. Nous ne pourrons sortir de cette funeste impasse que par la loyale énergie d'un gouvernement légitime et vraiment représentatif des plus grands intérêts.

Devenu la terreur des méchants et l'objet d'horreur de l'orgueil, ce gouvernement dit assez ce qu'il serait aujourd'hui pour sauver la civilisation ! La Révolution sent parfaitement où elle pourrait être étouffée. Abolir les parlements issus de la Révolution, les remplacer par une représentation de l'aristocratie réelle, serait fermer les dernières issues à l'orgueil. Les parlements créent les partis, ils forment les têtes renaissantes de l'hydre...

Qu'il faut être peu éclairé pour conserver une illusion ! qui ne lit tout dans le seul mot de *république?*. Déjà l'intelligence est dite une tyrannie ; le mérite, une aristocratie ; l'hérédité, un privilége ; la propriété, un vol; la religion, un mensonge ; la royauté, un forfait.. Que vous restera-t-il donc? Pas même votre tête : déjà s'avance le bras hideux de la Terreur !

Malheur à qui croit reconnaître dans la crise du siècle des symptômes de christianisme, des indices d'humilité, des marques de progrès ! Liberté, égalité ! mots qui trompent ceux même qui les placent sur leurs cœurs. Sous l'homme sont les besoins, que cette terre ne saurait combler ; dans

son cœur est l'envie, qu'elle ne peut satisfaire. Les besoins et l'envie jusque-là comprimés, se sont embrasés à ce souffle de liberté, et ils sont devenus le Droit. C'est le Droit, comment pourrez-vous le combattre?. Avec l'orgueil, la terre n'est plus habitable...

Pourquoi ne voulez-vous pas voir qu'au lieu d'une régénération sociale, l'orgueil humain s'accroît et accourt menaçant comme les eaux du déluge? D'heure en heure, le flot monte; bientôt, pour sauver les restes ensanglantés de l'humanité, il ne restera d'autre place que le despotisme éternel.

— L'Orgueil s'arrêtera. — L'Orgueil ne s'arrête qu'au fond de l'abîme... Revenons à la Foi et à l'obéissance, autrement dit à la raison, ou nous sommes un peuple perdu. Revenons à la Foi, puisqu'elle est la lumière; revenons à l'obéissance, puisque nous avons vu comment la loi est légitime!

Disons-le sans détour : le seul moyen de gouverner sera dans la puissance de ramener la Foi, de briser notre convoitise et de disperser les factions.

CHAPITRE LX.

LE ROI.

Tout est dit! Contre l'orgueil, le despotisme; pour échapper au despotisme, le Droit divin.

La souveraineté de Droit divin correspond à la dignité et à l'heureuse obéissance des hommes; la souveraineté

du peuple, à leur honte et à leur orgueil révolté. Que les hommes y réfléchissent : le Droit divin est l'unique moyen d'éviter à cette heure un despotisme militaire ou de lui échapper un jour.. si, toutefois, la Providence veut encore être assez miséricordieuse pour sauver ceux qui se refusent au repentir.

Le Roi est une personnification des droits de la nation entière. Du même acte il rétablit tout, l'ordre, les mœurs, les libertés, les droits et les principes, parce qu'il est le principe du droit se substituant à l'absence de tout principe et de tout droit.

Il en est le faisceau vivant. Toucher au pain du peuple, c'est blesser le Roi dans ses entrailles ; entraver l'extension des aristocraties, c'est le frapper au cœur ; et attenter aux immunités de l'Eglise, c'est offenser la prunelle de ses yeux. Il est père. Il est, dit la Sainte Ecriture, le ministre de Dieu pour le bien!

Celui qui en appelle au peuple[1], renvoie le peuple dans la barbarie.. Pour le salut du peuple, Roi désiré, rentrez du premier pas dans toute la majesté du principe de la Souveraineté ! Non par biais, mais par un aveu solennel et dans la force de la franchise ! C'est l'ascendant moral qui a toujours agi, plutôt que la répression. On ne connait point la foule : elle courbera d'abord la tête avec étonnement, ensuite avec reconnaissance. Ramener les libertés pratiques par la puissance de l'au-

(1) Le Roi ne saurait faire d'appel au peuple ; il attend au contraire que le peuple l'appelle ! C'est nous qui nous perdons...

Par respect pour son droit, par respect pour nous-mêmes, il se regardera comme exilé aussi longtemps que la patrie ne lui aura pas tendu les bras.

Il est le droit, il ne doit pas se soumettre à la force : il est la paix, il est la délivrance, il ne doit pas venir de la Révolution.

torité, est le moyen d'étouffer la liberté menteuse et chimérique de la Révolution.

Le Roi est le souverain. Si on balance sur le mot, tout est perdu.. il faudra arriver à un système parlementaire, c'est-à-dire en définitive à la souveraineté du peuple reconnue au moins dans le pacte, et procédant à la création de la loi. Or, que devient le principe de la Légitimité si celui de la souveraineté du peuple subsiste?.

Lorsque l'assemblée sera contraire au Roi, inévitable dénouement, laquelle des deux souverainetés cèdera? Si la souveraineté du peuple casse la souveraineté du roi, plus de nation. Si la souveraineté du roi, comme en 1830, casse la souveraineté du peuple, une révolution... Voilà l'écueil! Sachez-le bien, en abolissant les assemblées purement parlementaires, vous n'enlevez rien d'utile au pays, et d'un seul coup vous enlevez sa tête à la Révolution.

Que tout gouvernement soit *représentatif*, pour exprimer et garantir nos intérêts moraux en même temps que nos intérêts matériels; et non *parlementaire*, pour remettre d'aussi grands intérêts tous les jours en question!

Il ne saurait pas plus y avoir, au fond, de gouvernement parlementaire que de société parlementaire ou de famille parlementaire : on ne parlemente pas sur les conditions de la vie. Chez nous, d'ailleurs, ces gouvernements-là ont fait sortir de terre toutes les ambitions et toutes les erreurs.

Vous, Girondins[1], hommes de l'illusion, qui tenez si

(1) Que de bonne foi pour nous dire : « Nous sommes ceux qui *depuis* » *soixante ans*, CHERCHENT, dans la conciliation du pouvoir monarchique » et de la volonté nationale, les conditions de la royauté moderne! » — Oh! oui, ils *cherchent*, et c'est la ruine que nous trouvons!

Le même grand écrivain ajoute : « Nous ne reconnaissons pas à la Royauté

éperdument au principe de la souveraineté populaire, restez en république, vous verrez jusqu'où vous irez ! Mais s'il vous faut aussi le principe de la souveraineté royale, prenez-le donc, et n'allez plus, par un système qui crée des trônes à l'orgueil et nourrit la rébellion, placer la lutte dans le sein même de l'Etat. Si le peuple est le souverain, pourquoi a-t-il besoin d'un roi ? Mais s'il a besoin d'un roi, qu'il sache donc lui obéir ! tous les raisonnements ne pourront sortir de ce fait.

On nous gouverne depuis trop longtemps avec des équivoques et avec l'implacable abstraction des lois : Que la nation sente enfin battre contre elle le cœur d'un homme !

Mais le Roi ne reviendra que PAR LE FAIT D'UNE IRRÉSISTIBLE PUISSANCE, d'un invincible entrainement. Il aura donc la latitude de rentrer dans tous les éléments de la Souveraineté, comme un sauveur. Et cela, ouvertement, franchement, hautement ! le péril le commande.

Du premier moment tout est gagné ou tout est perdu ! Ceux qui prendront sur leur conscience d'offrir un conseil opposé au Roi, ne le serviront aujourd'hui que pour le perdre demain. Avec double malheur : celui d'avoir montré de la faiblesse et celui de se voir contraint de violer des serments. Au jour de la pratique, il faudra bien, ou servir les principes de 89, c'est-à-dire la Révolution, ou venir pour la dominer.

Nous imposions des conditions aux gouvernements révolutionnaires. Ils ne sauraient être en effet contenus que par les poursuites de l'opinion ou par les chartes qu'on

» de droit antérieur à la volonté nationale ! » — Or quand cette nation et cette volonté n'existaient pas encore, et que la Royauté venait pour la fonder ?.. O professeurs d'histoire !

exige d'eux. Ces sortes de pouvoirs n'offrant aucune garantie, les hommes dans le simple droit de défense, ont très-bien fait de les lier par des obligations.

Mais quelle ne serait pas l'imprudence d'en agir de la sorte avec un pouvoir que l'on tient de la main de Dieu, et qui vient exercer parmi nous une autorité paternelle?

Au reste, nous n'aurons pas à marchander. L'erreur nous conduira plus bas que l'on ne pense! Dans celui que la Providence daigne nous réserver, nous serons trop heureux un jour de retrouver, comme subitement, tout ce que nous aurons perdu : nos biens, nos droits, nos libertés, notre sécurité, peut-être la grandeur, le prestige et la gloire...

Répétons-le, à notre confusion : nous ne pouvons rien encore; nous sommes tous trop avant dans l'erreur. Pour relever l'ordre social, il est besoin d'avoir la vérité entière; or elle se montre à peine sur le seuil de nos cœurs! Au lieu d'assurer le retour du Roi, nous traînerions encore la Révolution derrière nous. Apportons-nous des torrents de lumière pour dissiper la nuit dont l'époque est enveloppée? Nous voyons toujours des progrès où il n'existe qu'une décadence effrayante...

Ce n'est point le Roi, c'est la France qui se fait attendre.

C'est nous qui ne sommes pas prêts. Voulons-nous que le Roi arrive dans l'isolement, et qu'il rentre dans la position que l'on faisait à Charles X? La plupart des amis du Roi feraient eux-mêmes le vide autour de Lui par leur opposition, dès qu'ils s'apercevraient qu'il nous rapporte la vérité en politique. En ce moment, ne tentons pas ce jeu

terrible ! le Roi est pour la France *le dernier moyen de salut*... Aussi bien, de nouveaux malheurs, issus des utopies de notre orgueil, viendront un jour achever de nous éclairer.

Nous sommes restés pris dans des principes faux d'où nous ne songeons même pas à sortir. Nous avons à comprendre, d'abord que la Foi, et la Foi seule, peut vaincre la Révolution ; puisque celle-ci, en toutes choses, est l'erreur radicale, est l'erreur absolue.

A cette heure, peu d'hommes ont assez de génie pour le voir. La Révolution est un vaste mensonge qui produit sur l'imagination française l'impression de la vérité.

Que les consciences reviennent donc se placer une à une dans la vérité catholique, dans la vérité politique, et dans la vérité économique. La Foi, voilà notre arme véritable ! Retrempons-la dans la vertu, faisons-la briller par l'exemple, et nous pourrons ouvrir passage au Roi. Hâtons-nous ! le retour aux principes, les œuvres et l'exemple sont *politiquement* les seuls moyens de sauver promptement le pays.

Pour vous, Roi désiré, laissez agir la Providence ; mais quand son jour sera venu, rendez-vous maître irrémissiblement de la Révolution ; tarissez-en toutes les sources ! Vous aurez plus tard le loisir d'exercer votre bonté et votre paternité sur les hommes. Ne perdez plus de vue l'exemple de Louis XVI !.. Les Français sont méchants depuis que les Bourbons leur montrent trop de patience et de grandeur.

Avec l'Evangile comme avec l'histoire, vous entrerez dans la doctrine contenue en ces mots : *tout pour le*

peuple, ah ! la charité le demande ! *rien par le peuple*, la nécessité nous le dit ! Certes, tout pouvoir vient de Dieu, mais il vient de Dieu pour le peuple... Il vient de Dieu pour ramener le peuple à Dieu.

Le peuple manque à la fois d'autorité, de direction, de sagesse et d'intelligence. Le faire maître, c'est vouloir s'en rendre maître.. puis le livrer sur l'abîme à la trombe de son orgueil. Le faire maître, c'est l'envoyer par le chemin de son ivresse au despotisme et à la mort. La souveraineté du peuple n'est que le suicide d'un peuple...

Pour garantir sa liberté, pour maintenir sa noble indépendance, l'homme doit n'obéir qu'à Dieu. Et Dieu ici, choisissant les pasteurs — qui recevront son droit, — « s'explique, dit de Maistre, par son ministre au départ» tement de ce monde, le temps. » Les Dynasties ne durent que parce qu'elles sont voulues de Dieu. En l'écartant, en mettant la souveraineté dans l'homme, la Révolution enleva ce qu'il y a de sacré dans l'autorité, de digne dans l'obéissance.

Ah ! il faut le Roi à ce peuple ; la mer se passerait de ses rivages et non ce peuple de son Roi ! Les fléaux descendaient sur notre pays à mesure qu'on égarait ses Princes ; et quand on les lui enleva, il tomba, comme un captif, aux mains de tous ses exploiteurs.

Qui, d'un cœur généreux et d'une résolution souveraine, le garantira désormais des accapareurs de crédit, des propagateurs d'industrie, des créateurs d'emprunts, des fondateurs de monopoles, des destructeurs de sa Foi, de ses mœurs, de son pain, de son sang, et de son territoire ?. Le Roi seul, ce vrai Roi, l'âme et l'espérance du peuple, peut réussir à ce que la Société, *faite par* les aristocraties, ne soit pas *faite uniquement pour* elles ; et

que la masse des hommes, qui n'est rien dans l'action, soit tout pour le but et la direction.

Le Roi nous dit : Je suis le bon pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis. Le mercenaire, lui qui n'est pas pasteur, ne voit pas plutôt venir le loup, qu'il abandonne les brebis et s'enfuit. Le loup emporte et disperse le troupeau. Pour moi, je suis le bon pasteur; je connais mes brebis, mes brebis me connaissent, et je donne ma vie pour elles....

Qu'il sera puissant, ce Roi, qui saura qu'il a charge d'âmes vis-à-vis du peuple, et, comme père, charge des intérêts du corps! Qu'il sera puissant, ce Roi, le soutien de la Foi, l'exemple des aristocraties, le rêve de son peuple!... Et que la France ne porte les yeux ni à droite ni à gauche; c'est à elle que la Providence, dans sa haute bonté, a donné la Dynastie sans pareille... *Dieu protége la France!* il lui garde, à travers ses égarements, l'héritier légitime de ses soixante Rois.. On n'apprend pas à régner, le poëte n'apprend pas à écrire, ni le cœur à aimer : on règne ou l'on écrit comme on porte le cœur !

Janvier 1851.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE.

CONCLUSION.

La Restauration véritable est dans le retour de la Foi.

La Foi seule répandra la lumière et le calme parmi les hommes. Elle seule remettra debout le Capital, l'Ordre et les Aristocraties, c'est-à-dire la nation.

Les aristocraties disparaissent quand les Doctrines se retirent; les peuples tombent quand les aristocraties s'en vont. Les peuples ne se relèvent qu'avec elles; et celles-ci ne se relèvent qu'avec la religion.

On offrira avec empressement les moyens de la réveiller dans le peuple : prenons-les tous pour la ranimer dans les aristocraties!.. Lorsque les sources reparaîtront sur les sommets, les eaux d'elles-mêmes descendront dans la plaine...

Pressé par un ardent désir, extasié par la présence des lois divines, j'ai voulu dire comment les sociétés meurent et comment elles se rétablissent; mais mon esprit en ce moment espère peu. Nos yeux s'obstinent à se fermer au jour : ils ne se rouvriront que quand la foudre aura frappé et consterné la terre...

Cependant l'homme peut à toute heure se sauver, puisqu'il est libre, et qu'il a la grâce de Dieu!

Le temps presse! et cependant les bons vivent dans l'abstention. Ils ne laissent échapper aucune occasion de se perdre en voulant rester dans l'erreur..

La vérité est à leurs yeux une exagération, et l'erreur s'alliant aux principes, une sagesse supérieure. Ceux qui prétendent rencontrer un abri dans le mensonge s'appellent *modérés*, et ceux qui montrent le péril égal à l'étendue du mal sont pour eux des *exagérés!*. Une chose est exagérée, c'est l'opiniâtreté où notre présomption nous plonge! une chose est sans égale, c'est la catastrophe dont la France elle-même est menacée...

Le jour est là où il s'agit pour elle d'être ou de n'être pas! Les peuples ne sauraient décliner leur mission, et à plus forte raison la France. Qu'elle se replace à la tête du christianisme, si elle veut garder sa place à la tête du monde. Ou nous serons humiliés et amoindris, si nous continuons de pervertir l'Europe; ou nous y prendrons une position de plus en plus grande, si nous redevenons le peuple chevaleresque, le peuple de la vérité.

Plus de délai! revenons à la Foi, à nos traditions et à nos lois fondamentales. Rétablissons chez nous l'amour de la Famille, unique, dans le monde, qui nous a élevés à la hauteur d'où la France s'écroule visiblement depuis qu'elle l'a répudiée..

Le temps est là : rentrons promptement dans le bien, ou nous assisterons à la catastrophe finale. Nulle puissance alors ne pourra faire rebrousser le cours effroyable des choses! Plus de classe intermédiaire, comme en 89, pour amortir le choc; la Révolution lancera son cri : *Ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont!!* Une populace affamée, prise d'envie, criblée de vices et de remords,

se lèvera contre les gens de bien ! Aussi vaste que l'orgueil, aussi impitoyable, se répandra la rage de ceux qui ne sont rien... Ses flammes embraseront d'abord les classes ouvrières, pauvres et abruties ; et, par l'exemple des fortunes spoliées, réveilleront l'habitant cupide, défiant et trompé des campagnes : dès lors, plus de France... Ni l'ascendant du prêtre, ni celui que donnent les services, ni celui de la naissance, ni celui du mérite, aujourd'hui détesté ; ni les anciennes coutumes, maintenant oubliées ; ni les lois, à cette heure abhorrées ; ni la propriété, devenue l'objet de l'envie ; ni l'estime, ni le respect, ni d'antiques mœurs, ni l'honneur, ni la vertu, ni le talent, ni l'innocence, non, rien pour amortir la lutte épouvantable... Un pouvoir sans ressource, des emprunts forcés, des bandes soulevées contre la propriété, des perquisitions domiciliaires, des incendies, une multitude déchaînée, affamée, ivre de fureur, pillant et traînant l'échafaud avec elle : le tout peut-être avec l'approbation de gouvernements exécrables... Bientôt, plus de commune, plus de service public, plus de défense, plus d'abri ; ni grande ni petite propriété, ni foyer domestique, ni semailles, ni récoltes : l'orgueil, dans sa rage, brûle, ravage ses propres ressources, dévastant tout, même le sol ! Ère effroyable, d'où rien ne se sauvera.. que ce que Dieu aura résolu de sauver...

Ah ! pourquoi, quand il est temps encore, ne pas courir nous jeter dans ses bras !

APPENDICE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Les notions qui précèdent ont en vue la situation particulière de la France. Comme Appendice, ajoutons un mot de considérations sur le protestantisme en Europe et sur la question de l'autorité dans son rapport avec la liberté.

Chez beaucoup d'esprits, le trouble naît des contradictions qu'ils croient voir dans ce monde. Si la Foi, se dit-on, est toute vérité, comment n'est-elle pas sur toute la terre? et pourquoi des peuples l'ont-ils perdue? On croit à une certaine légitimité du protestantisme, en face de l'emplacemont qu'il occupe à côté de la Foi; on confronte les peuples du Nord avec ceux de l'Italie et de l'Espagne... On regarde l'Eglise, on lui compare l'esprit humain, on ne ssit où prendre l'avenir, tant les faits se confondent pour les esprits qui ont quitté le vrai!

Une des sources du scepticisme est donc le désordre et la confusion dans lesquels les hommes ssns philosophie s'imsginent surprendre ce monde.

QUELQUES

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

I

ROLE DES COMMUNIONS DISSIDENTES.

CHAPITRE I.

Du protestantisme en Europe.

Pour entrevoir l'économie religieuse du monde et s'expliquer la nature des changements survenus il y a trois siècles en Europe, ne perdons pas de vue deux points : le peu de bonne volonté de l'homme et la grande longanimité de Dieu.

Le Protestantisme est la religion de la personnalité. Il peut commencer la nature humaine, il ne peut l'achever. L'homme ne forme sa personnalité que pour l'offrir à Dieu par la sainteté. Il ne faut donc pas s'étonner d'avoir vu l'homme retomber et rester ici sur lui-même.

Aussi, pour quelques yeux, le protestantisme semble-t-il avoir jusqu'à présent tiré meilleur parti de ses peuples que le Catholicisme. Il leur a fait ramasser les vertus les plus immédiates, ou les plus près de l'homme. Le Catholicisme entreprend la nature humaine sur tous les points à la fois. Il l'a dès l'abord élevée d'ensemble. Bien que

rachetée, puis préparée par quatre mille ans de souffrance et d'esclavage, il semble que la nature humaine n'a pas su porter, dans toute son étendue, cette inondation de lumière et de grâces.

Lors donc qu'en Europe la Foi commença à baisser, elle est restée comme à mi-corps; c'est le Protestantisme.

Il se peut que les peuples protestants aient paru jusqu'à ce jour élever une civilisation solide : mais ils ne peuvent en ériger le faîte sans crouler. Ils sont restés privés de sève, ils n'ont pu greffer aucun peuple à la vie de la Foi. La doctrine née du moi ne pourra pas désormais maintenir la situation des classes sociales. La Société faite par le protestantisme ne peut ajouter une seule pierre à son édifice. Elle sera à cet égard comme l'Islamisme, resté depuis douze siècles au même point.

Mais, si nous ne touchons pas à la catastrophe finale, ne croyez point perdus les peuples protestants. À un certain point de vue, ce sont peut-être des peuples auxquels il n'a été offert que la moitié de la tâche. Ainsi, dès le premier jour, le christianisme triompha en plein dans le Bas-Empire. Cependant l'esprit humain n'a pas eu la force de s'y tenir ; il s'est remis à ergoter, et il est rentré d'où il sortait.

Comprenons bien cette vieille et infertile nature humaine, qui ne sait pas de prime abord porter tous ses fruits à la fois. Ici, donc, l'Islamisme est venu la reprendre en dessous, agir en quelque sorte à la manière de l'antiquité; et certes! il a maintenu une espèce de peuple là où la barbarie serait irrévocablement revenue[1]. Au déclin

(1) Les hommes ne sont point excusés pour cela. Qu'il est chétif, cet état de la nature humaine auquel Dieu est obligé de mesurer et sa lumière et son action.

de l'Islamisme, *peut-être* verrons-nous une partie de ce peuple passer sous l'aurore chrétienne de quelque protestantisme; et l'autre arriver au grand jour [1].

Toujours est-il que Dieu, ici, ne peut courir plus vite devant la nature humaine. La vérité ne saurait avancer toute seule, il faut qu'elle amène le cœur, qu'elle entraine l'homme et même la race avec elle. Il lui serait inutile de faire un pas sans le mérite. Songeons que l'Antiquité a duré quatre mille ans; que le monde moderne, depuis ses deux mille ans, n'a pas encore pris sur le globe la moitié de la place! Il faut conduire cette vieille race d'Adam par le chemin royal de la Responsabilité. Sachons apprécier les faits; c'est sur les faits, en définitive, qu'aura roulé la Création.

CHAPITRE II.

Profonde sagesse des faits.

Il fallait bien que la France restât catholique, pour qu'un jour le monde le fût. Mais remarquez tout le dégât fait en dessous. La France, comme les Alpes, offre des sommets radieux, mais aussi des gouffres sans fond.

La France est-elle pleinement catholique? Il faut dire qu'elle est voltairienne et janséniste. C'est nous, il est vrai, qui donnons au monde des missionnaires et des saints; mais les Anglais, les Allemands et les Russes ont conservé chez

(1) Ne cite-t-on pas aujourd'hui en Syrie de subites et nombreuses conversions au Catholicisme? NOTE DE LA NOUVELLE ÉDITION.

eux beaucoup plus de vertus de famille. Nous rougirions devant tous les peuples, sauf devant ceux qui restent des décadences de l'Antiquité. On dirait, en présence de tels faits, qu'il eût mieux valu bien accomplir une religion médiocre que de n'en pratiquer aucunement une parfaite[1]; mais l'issue prouvera que ce serait là une erreur.

La création est difficile à cause de l'homme. C'est parce que l'Eglise porte la vérité pure, que nous ne pouvons lui faire un crime de n'être pas entrée de plain-pied chez tous les peuples à la fois, ou de n'y être pas demeurée.

Sachons voir, par exemple, que la grande hérésie d'Arius et toutes celles qui dévoraient l'Orient, n'ont été détruites que par Mahomet. Sans cette main de barbare, peut-on savoir où tout pouvait aller? Alors « des peuples fétichistes, anthropophages, idolâtres, ont été relevés à la croyance de l'unité de Dieu par l'Islamisme. »

L'Evangile a donné sa parabole de la vigne du Seigneur, où tous sont venus cultiver à diverses heures, comme ils pouvaient. Cette même pensée[2] laisse entrevoir l'histoire de la Perse, de l'Asie mineure, de la Syrie et de la côte africaine. Une seule observation la fera mieux comprendre : ces peuples ont été en partie formés par les restes des civilisations antiques. Le Christianisme a dû

(1) Il est à remarquer en outre que le sensualisme du XVIII^e^ siècle a pris fin plutôt chez les protestants que chez nous. Mais cela tient au jansénisme qui parmi nous étouffait tout.

En Angleterre, en Allemagne, surtout, se réveillait le spiritualisme qui a produit une si remarquable poésie, lorsque nous avions encore pour penseurs Garat, Volney, Cabanis, avec la littérature de l'Empire. Mais on a vu, chez nous, jaillir de la foule le dévouement miraculeux des Sœurs de Charité. Elles surgissaient des points sur lesquels régnait le Catholicisme.

(2) « En Orient le christianisme a métaphysiqué, bavardé pendant cinq siècles. Mahomet est venu et l'a fait taire. » — *Lettres* de M. Enfantin.

sans doute commencer dans le sang nouveau. Les deux peuples d'Europe qui étaient le plus entachés d'antiquité, offrent la population dont l'esprit de superstition a le plus résisté à l'esprit du christianisme, bien que ce soit précisément sur l'Italie et sur l'Espagne que ce dernier ait le plus porté ses forces extérieures.

Le christianisme, peut-être, n'entrera vivant au Japon et ailleurs que lorsque des masses de chrétiens vivants iront porter leur sang dans les veines épuisées de ces peuples. Il n'a été donné à la vertu de commencer des races que chez nous, loin du soleil et de toutes les avances faites par la nature aux premiers humains. Désormais la race cérébrale a fait trop de progrès pour qu'on puisse ramener un peuple à notre degré sans le faire participer de notre chair. Malgré ses efforts, sa vie, sa sainteté, son martyre, saint François-Xavier n'a pu laisser une civilisation chrétienne au Japon. Par des révolutions peu prévues, cette chair *humaine*, à laquelle la chair du Christ sert de levain depuis dix-huit siècles, ira porter son ferment de vie dans la chair *esclave* des enfants de Sem et de Cham [1]. Et d'ailleurs, si l'Orient eût pris le premier le christianisme, c'eût été le christianisme rêveur avant d'être le christianisme pratique des peuples occidentaux. L'amour s'y fût formé avant la personnalité, le sol humain n'y eût pas reçu un assez profond labourage. L'Orient n'aurait pu fournir la sève au monde européen, comme il est appelé maintenant à l'en recevoir. Saint Pierre fut établi avant saint Jean, bien que ce dernier soit dit l'Apôtre de l'amour !

En tout, en religion même, autre chose est la vue du

(1) *Idem.*

principe, autre chose la vue des faits. La première atteint où elle veut ; la seconde est bien forcée de marcher avec l'homme...

CHAPITRE III..

De la gravitation des peuples.

Quoi ! le Christianisme lui-même n'a pu être porté par tous les peuples qui l'ont embrassé ! Il semble que les divers protestantismes, profond sujet de chagrin ! n'en ont gardé que ce qu'ils en pouvaient prendre[1]... Mais, dans certaines directions, ont-ils moins vite marché que nous, bien que par une voie détournée? Que les économistes en décident.. Le jour où les protestants nous retrouveront, il est possible qu'ils soient presque aussi avant que nous, non pas bien entendu dans la grâce, mais dans la nature humaine, tout en n'ayant marché qu'avec les débris de nos dogmes. Rappelons-nous que les Romains ont été aussi promptement convertis par S. Paul que les Hébreux eux-mêmes !

Dieu a-t-il préféré voir ici sa vérité réussir peu à peu, plutôt que de la voir échouer sur trop de points à la fois ? Dieu est le Dieu de la création. Il soutient la vérité, il l'inspire où elle est toute pure ; il lui déclare qu'effectivement rien hors d'elle n'est sauvé ; enfin il lui assure et lui donne

(1) On n'en accusera pas Dieu, peut-être ! mais bien notre retour à l'orgueil.

l'immortalité. Mais il laisse la liberté revenir à ses commencements, lorsqu'il voit qu'elle ne saurait mieux faire. Il protége ainsi ceux qui viennent après la cohorte d'élite; c'est toujours du chemin fait vers lui. Quand nous serons à la fin de ce monde, il faudra pourtant croire que tout y fut conduit pour le mieux!

Ceci semble tellement *selon les faits*[1], que Dieu, voyant les peuples s'engager dans le paganisme, attendit quatre mille ans avant de donner l'Evangile. Durant toute l'antiquité, il n'appela que la race d'Abraham à la connaissance de la Loi qu'il rendit à Moïse. Le Christianisme n'a pu exister tout d'un coup; il est absolument comme le genre humain. Telle est la faiblesse de l'homme aux prises avec la force éternelle de la vérité!

Voici, toutefois, l'impression que laissent les nations protestantes : Leur nature grandit souvent par l'effet du baptême, bien qu'elle reste piquée du dard de l'orgueil, et par là seul exposée à périr... Les Allemands, par exemple, montrent plus de facilité à s'élever par la pensée, ou dans le sens de l'idéal. Mais on voit que les catholiques s'élèvent par le *cœur*, ou du côté du réel! N'entrainant avec eux ni la charité ni la spiritualité, les peuples protestants volent plus aisément dans les régions philosophiques de la pure pensée. Les catholiques, sur quelques points, semblent moins avancés, parce qu'ils mènent tout l'homme de front.

(1) *Selon les faits!* c'est-à-dire, selon ce que l'homme a voulu faire! Car, selon le dogme, ce serait un abominable piége de prétendre que l'erreur est un commencement de vérité. La vérité est absolue, deux et deux ne feront jamais cinq : son premier droit, sa première vertu est nécessairement l'intolérance. Seulement, en venant à l'homme, la pratique rencontre la charité.

Ne croyons donc pas en retard ceux qui en sont où en est le cœur. Le cœur marche avec toute la nature humaine. La création en est encore où il en est lui-même, car c'est lui qu'elle conduit au Ciel !

Notre *esprit* n'est que l'homme. Jusqu'à un certain point, il a dû vaincre la chair, qui n'est que la nature. Mais notre *cœur* doit hériter de la victoire de l'esprit sur la chair. Il faut d'abord que l'homme obtienne l'esprit, c'est-à-dire lui-même; et il le constitue en s'opposant à la matière. Mais notre esprit n'est que le moi; et lorsqu'il est formé, c'est pour s'offrir à l'Infini.

La Charité doit succéder à tout. La vertu commence l'homme, et l'amour le finit. De là la phase contre la *chair*, et tant de peuples qui n'en sont pas délivrés. De là la phase contre le *moi*, et toutes les nations modernes qui n'en sont pas affranchies. De là la phase pour le *cœur*, qui serait l'époque définitive de la terre : toujours si la Providence veut être assez miséricordieuse pour sauver un monde qui se perd et qui n'a point de repentir...

Dieu veuille qu'un jour les peuples, après tant de détours, soient étonnés d'avoir gravité vers l'Eglise, dans laquelle ils se rejoindront !.. La nature humaine pouvait-elle mieux faire? Certes ! elle pouvait ne pas tomber dans le protestantisme, comme Adam ne pas tomber dans la Chute. Mais l'a-t-elle fait?.. Pour certains peuples, il en est à l'égard de leurs religions caduques comme de tous les peuples à l'égard de la Chute, dont l'histoire du monde ne fait que suivre la donnée.

Tous les hommes ont le pouvoir de se perdre : qu'ils considèrent dans l'Infini, la gloire incomparable qu'ils auront à se sauver !

CHAPITRE IV.

De l'avenir : Le monde est à la veille de finir ou de subir une transformation religieuse.

Il faut plus souvent réfléchir à la pauvre condition de notre nature, pour moins se récrier contre les faits, contre la pratique à laquelle ils astreignent Dieu même. Combien l'on admirera l'indulgence divine, ainsi que les choses du temps, quand on en verra l'économie ! A la fin, le monde ne sera rempli que de faits. La sagesse définitive consiste assurément à les comprendre.

Quand on n'en saisit pas la raison, il faut monter plus haut ; mais toujours du côté du Ciel. Le christianisme, voulant un sang nouveau, s'est immédiatement saisi de cette *race audacieuse* de Japhet, jetée vers le Nord, sous les difficultés des pôles. Il désira produire immédiatement le grand miracle du monde : l'amour le plus fort dans la plus forte personnalité, c'est-à-dire la sainteté.

Il voulait cette race, il voulait ce sang pour porter le Dieu vivant ! Il fallait une race diligente et pratique, et non une race uniquement théorique, pour asseoir la religion du cœur. Dans l'Orient, l'abus de l'idée dégénérée de l'Infini dévorait la personnalité sans consistance de ces peuples paresseux, auxquels la nature fournissait tout. Le fatalisme s'étendait sur la nature humaine effacée. L'inconvénient qu'eût rencontré le christianisme en Orient, eût été sans doute autrement grave que celui qui l'attendait en Occident !

La nature humaine est bien saisie ici-bas dans son milieu le plus favorable. Milieu tel, qu'à la moindre modification on la voit retomber trop en arrière ou trop en avant. Aidez, agrandissez le moi, voilà l'orgueil; comprimez-le, voilà les sens. Que la nature favorise l'homme, il reste enfoui sous la matière; qu'elle l'agrandise par la lutte, il se porte tout dans son moi.

Inclinez les peuples vers le Midi, les sens prévalant sur la Foi, les mènent à l'*Idolâtrie*. Rapprochez-les peuples du Nord, le moi s'élançant dans l'orgueil, les donne au *Protestantisme*[1]! Dieu voudrait tout tenter pour élever l'homme, mais plus il le place haut, plus il l'expose à se briser...

Le sang du Christ a exalté l'homme, et la liberté enivrée mais aveugle, s'est levée la première à ce contact inouï. De là le Protestantisme : en lui ne voyons que la nature humaine, ne voyons que Japhet. Patience! les fiers Sicambres pourront courber aussi la tête sous le Sacre; et la fille aînée de l'Eglise, bien qu'elle ait renié comme Pierre, recevra peut-être leur serment!

Dans ce point de vue de notre nature débile, le protestantisme tiendrait comme un dépôt, qui plus tard s'ouvrirait à la sainte Eglise. Il serait, en un sens, un acheminement vers le catholicisme, quoi qu'il en soit tombé... La réunion s'opérerait dans la mesure où, ici-bas, le bien est appelé à triompher. La bonne foi et la vertu chez un grand nombre de protestants en seront cause, mais à la faveur et à la lumière des événements!

(1) Ces puissantes précautions de Dieu ont dérouté bien des regards : certains philosophes accordent au climat la production des Doctrines et des civilisations humaines. Ils disent que les sites ont créé les Religions ! C'est rivaliser avec ceux qui font descendre l'homme du singe.

Si cette révolution ne nous emporte pas, elle peut, par un effet de réaction et un secours de Dieu, devenir la plus grande révolution religieuse qu'on ait vue. Les consciences ne seront pas seulement éclairées, elles seront ouvertes et inondées par des traits fulgurants. Toutes ces faibles croyances poussées sur l'homme iront alors se fondre dans la grande et souveraine Foi : toujours si la civilisation est sauvée !.. Car les peuples sont à la veille des plus graves événements.

Il est trop visible que le monde périt parce que l'obéissance a disparu devant l'orgueil, et que l'autorité s'éteint. Ceux qui l'ont attaquée dans l'ordre spirituel, voient le coup retentir maintenant jusqu'à l'extrémité de l'ordre temporel.

Tout entouré de coups de foudre, on voudra discuter encore, parce que l'esprit ne saurait vite s'humilier. Mais quand on en viendra à la pratique, la question sera vidée. Le protestantisme, le libéralisme et le socialisme, sont nos trois grands pas dans l'abîme, dont on voudra sortir. Et quand toutes ces politiques succomberont sous leurs affronts multipliés, la religion qui les a produites tombera écrasée sous elles.

Il en fut de ces politiques à l'égard de la réalité, comme du protestantisme à l'égard du catholicisme. Ici, manquer les Sacrements, c'est manquer l'homme; et là, manquer l'autorité, c'est manquer toute politique.

Le protestantisme laisse germer la nature humaine, mais ne lui fait pas donner ses beaux fruits. Oui, pendant qu'on étouffait chez nous le catholicisme, et que le jansénisme et les obscénités arrêtaient la sève dans les âmes, le protestantisme du moins conservait la nature. L'Allemagne voyait renaître une pensée et une poésie dont les jets

de spiritualisme attestaient un germe chrétien. Lorsque, ailleurs, tout périssait sous la vase du sensualisme, la philosophie avec Kant, Fichte et Schelling tâchait de soulever la pierre roulée sur son sépulcre. L'esprit humain, comme un géant fermé dans les ténèbres, ébranlait les portes de la nuit. On entendit alors Goëthe et Schiller ouvrir un chant qui rappelait le matin de l'âme. A tout instant on y saisit la note ravissante de cet amour qui n'est, il est vrai, que l'enfantillage du cœur...

Mais le chant tout à coup s'arrête, comme si les cieux avaient retiré leur beauté; et les cœurs rentrent dans le silence comme s'ils étaient repris par une nuit d'hiver... Autrefois, sous le ciel du catholicisme, ces cœurs-là se fussent épanouis dans la sainteté; comme on les voit encore s'épanouir dans les asiles que l'admirable amour ouvre d'une part à la vie pénitente, et de l'autre à la céleste contemplation... Goëthe, Schiller, vos jardins d'Outre-Rhin montrent encore la douce plante; on la voit porter quelques fleurs; mais la tige se sèche avant d'avoir donné le fruit...

Chez vous, le soleil de la Foi reviendra-t-il rendre à la vie une nature en défaillance, et, chez nous, rendre à la lumière un peuple que la Révolution enfonce dans la nuit? A cette heure avancée du monde, Dieu le permettra-t-il?..

Le mal, qu'on cesse déjà de combattre, est partout sur le point d'achever ses progrès lamentables. Il a maintenant le pouvoir politique d'enlever les âmes et les peuples à Dieu, pour les donner à l'orgueil qui doit tout détruire. Le monde semble à la veille ou de finir ou de subir une transformation religieuse. Au second cas le monde, par

rapport à la Foi, serait comme le raisin remis sur le pressoir pour en extraire le dernier vin.

En disant : ne croyons point perdus pour la Foi les peuples protestants; ou bien encore : le protestantisme, chez les races d'un cœur plus lourd, peut former comme un acheminement vers le catholicisme, etc., on exprime une possibilité et un profond désir. Car avec le retour des peuples protestants, le monde se relèverait, il fournirait une nouvelle carrière et prendrait un sublime essor.

Mais la résistance spirituelle est comme un poids qui empêcha jusqu'à ce jour ces peuples de se soulever de leur couche. Et s'ils ne devaient plus rentrer dans la vraie Foi, les choses se présenteraient sous un tout autre aspect! Ils nous apparaîtraient alors comme autant de peuples retirés depuis trois siècles de la circulation, et d'avance mis en réserve par la mort. Elle les eut ainsi mis à part et gardés dans le despotisme, pour que leur ruine n'entraînât pas en même temps celle des peuples encore vivants dans la lumière.

Alors, quand la Révolution sonnera la grande agonie des nations, on découvrirait les plaies effrayantes que l'athéisme aurait faites en eux. Et tandis que du sein des nations catholiques, on verrait s'élever une nuée d'élus, ces peuples, au milieu de cet embrasement immense, tomberaient comme d'anciens pans de mur, sans laisser même dans les airs la trace qu'y fait la poussière. L'avenir en décidera...

II

LA LIBERTE ET L'AUTORITÉ EN CE MONDE.

CHAPITRE I.

Point de vue important dans la marche des choses.

La création n'est qu'une avance, et il faut que l'homme se forme.

Ceux qui ne comprennent pas ce point, n'auront jamais la grande notion de la liberté. Dès lors toutes leurs idées sur ce monde seront fausses.

A cette heure, la question jadis posée devant Adam, semble être offerte à la Société. Celle-ci, jusqu'à présent, a pu se former à l'abri du Pouvoir. A la faveur de ce moyen étranger, la nature humaine s'est soutenue.

Malheureusement nous quittons les langes de l'autorité. Parlons en thèse générale, car il faudra brusquement les reprendre si l'orgueil ne veut pas céder...

On dirait que l'arbre du pouvoir du bien et du mal vient d'être de nouveau offert à la Société. Résistera-t-elle à cette seconde épreuve? Rappelons-nous tout ce qu'il a fallu pour établir la Société, même à l'aide de l'autorité! Ici tout sera autrement difficile. Et cependant, si l'humaine nature le voulait, elle pourrait, avec la grâce de Dieu, s'élever à cette gloire d'arriver à une Société de

vertu, c'est-à-dire de liberté, au lieu de rester une Société d'autorité.

Il est fort à craindre, à cette heure, que la recrudescence de l'orgueil qui a amené la Révolution, ne rende impraticable ce plan de Dieu sur nous! La liberté voudra couler en abondance, parce que son temps était venu, mais c'est le mal qui affluera et non le bien. Comme tout eut été magnifique sans l'orgueil, qui replie sur l'homme les forces qui devaient s'élancer vers Dieu!

Il fallait que la liberté allât elle-même au-devant de la loi, et s'identifiât avec elle; au lieu de s'approprier la loi, de se l'attribuer et de la déchirer.

Sans l'orgueil, il ne s'agissait plus d'établir l'ordre malgré la liberté; mais à l'aide de la liberté! Ces dix-huit siècles de christianisme ont fait d'avance ce qu'ils ont pu dans la nature humaine pour l'amener jusque-là. En ce jour, elle vivra souvent sur les forces que le passé lui a ménagées...

L'autorité s'en va. Bientôt la Société moderne ne dépendra que d'elle-même; le temps heureux de la préservation semble toucher à sa fin. Alors la mesure de notre vertu sera celle de notre existence.

Si nous avons recueilli dans le christianisme assez de vie, nous nous sauverons. Si nous n'en avons pas assez recueilli, nous périrons sous cette épreuve, que Dieu avait d'abord offerte à Adam, qu'il semble offrir aujourd'hui à la fille d'Adam, à la Société humaine...

CHAPITRE II.

L'autorité n'est qu'une avance de Dieu à la Société.

Les hommes, aujourd'hui, s'enfoncent dans une méprise qui est un océan d'erreurs. Ils s'imaginent que la Révolution apporte le bonheur au monde, tandis qu'elle est sur le point de le faire périr...

En outre, pour fonder la civilisation nouvelle, ils comptent sur une liberté que la Révolution annonce, et cette liberté les conduit à la mort! Car ce qu'ils nomment de la sorte, n'est point la liberté, mais leur orgueil...

Disons donc quelques mots sur l'Autorité dans son rapport avec la liberté réelle.

L'autorité dût-elle se rétablir complétement chez nous, ne comptons plus tout à fait sur elle. Elle est le point auquel la liberté doit atteindre; elle est de moins en moins celui sur lequel la liberté doit s'appuyer. A l'avenir, il serait insuffisant d'établir la liberté avec l'ordre, comme on l'a pu jusqu'à ce jour; il faudra en outre établir l'ordre avec la liberté. Si l'on parvient à traverser les dangers effrayants de l'Epoque, les gouvernements eux-mêmes le sentiront.

Hormi notre grande misère, n'est-ce pas autant de perdu pour la nature humaine, d'établir toute la Société par l'autorité? Le jour où celle-ci se retire, ne faut-il pas reprendre en sous-œuvre celle-là? Evidemment. Mais telle est la position qui nous est faite par la Chute. Il a bien fallu

protéger l'homme enfant, l'empêcher de mourir. Seulement, on ne peut l'empêcher d'agir.

Puisqu'il importe de faire une si grande part à notre liberté, que l'Eglise devienne donc plus puissante que jamais !

Et, toutefois, il serait à désirer aujourd'hui que l'Autorité primitive pût revenir ! ce serait preuve que nous sommes encore au temps des petits soins et qu'on nous considère comme des enfants. Car si la liberté du bien ne nous sauve, avouons que la dissolution est là.

A l'aide de l'autorité, maintenons donc au jour le jour ce que nous pourrons. Ramenons la paix, emprisonnons l'orgueil, donnons un dernier coup de main à l'homme. Car bientôt il n'y aura au fond d'autre autorité que celle que la Société aura d'elle-même amassée dans l'ordre moral. Et si cette autorité là n'est pas assez puissante, la Société succombera.

En ce jour on se rappellera les Rois !.. En traversant les servitudes de la liberté, les hommes nommeront heureux les temps où les Rois régnaient pleinement et paisiblement sur la terre. Mais l'orgueil fait que les hommes ne comprennent plus...

Oui, ce monde fut créé pour la liberté, c'est-à-dire, pour le mérite, c'est-à-dire, pour qu'un être autre que l'Eternel subsistât et prit part à l'amour infini. Mais la Chute en a contrarié le cours : bien que tout ne soit fait encore qu'en vue de protéger cette liberté morale, de la développer et de la dispenser suivant ses forces.

Car tout ce que n'a pas fait la liberté par coopération, est faible de soi, et de moindre valeur pour Dieu. A cause de la Chute, ce monde est bien souvent comme l'ombre d'un monde.

L'autorité, ne l'oublions plus, n'est qu'une avance que Dieu a faite à la Société. Nous rappelons ces choses afin que si l'autorité réussissait encore à nous sauver et à nous rétablir, nous sachions qu'il faudrait l'entourer de tout notre amour et compter avant tout sur le concours des consciences.

CHAPITRE III.

L'autorité est le lange de la liberté.

Si l'autorité était vraiment la loi du monde, Dieu s'y serait pris autrement. Au lieu de mettre notre loi au dehors, pour que notre liberté l'atteigne, il nous aurait rendu le bien irrésistible. Il se serait établi invinciblement dans nos cœurs, au lieu d'attendre que nos cœurs aillent à lui.

Tout est donc fait pour la liberté, l'autorité surtout qui vient la garantir.

Si la Société avait été pour jamais à sa place dans l'autorité, elle y aurait été placée et elle y serait restée. De même, si la liberté pure, c'est-à-dire en pouvoir d'arriver sans secours et d'elle même à la loi, était la vérité, la Société y serait déjà entrée, et nous n'aurions pas été en proie aux révolutions.

Or la vérité est que la liberté a besoin de l'autorité; la vérité est que l'homme ne nait pas libre, mais en puissance de le devenir. L'autorité n'a été établie que pour conduire délicatement un être si faible à la liberté.

Mais ne disconvenons pas que la liberté ne fasse de tout avant de faire définitivement le bien. Ne disconvenons pas qu'elle ne commence par se fabriquer elle-même des lois avant de suivre sa Loi. Car c'est là ce qu'elle fait en ce moment : son idée de souveraineté du peuple n'est qu'une feinte pour enlever la souveraineté à Dieu et la placer en elle! C'est la plus effrayante explosion de l'orgueil ; c'est ce qu'on nomme le panthéisme, ou l'homme se substituant à Dieu. Y résisterons-nous?

Le péché qui fit tomber Adam de si haut, laissera-t-il la Société debout? Un tel orgueil ne viendra-t-il pas hâter la fin des temps? C'est bien là ce que craignent les hommes que n'a pu aveugler la Révolution...

L'autorité ne fut que le lange d'enfance et le remède aux effets de la Chute et de la liberté.. Tant que la Société courut un péril ordinaire, l'autorité l'a défendue : comme le jour où le bien l'aurait emporté sur le mal, la liberté aurait régné ; car l'autorité n'est qu'une avance constituée aux êtres libres. Mais n'est-il pas à craindre maintenant que ce jour n'arrive jamais?..

Le christianisme désirait que l'homme ne fût plus l'ombre de l'homme, et ce monde l'ombre d'un monde! Mais si, au moment où, dans la société, l'homme devient plus libre, il perd la raison et se tue, Dieu se verra obligé de clore la durée des temps.

Si la liberté était parvenue à faire que le bien l'emportât sur le mal, la Société, politiquement, aurait été en quelque sorte relevée de la Chute... Toutefois si ce succès général n'est point réservé à la Création, Dieu aura toujours réussi à sauver partiellement les peuples et les âmes, au moyen de l'autorité. Le monde ne serait que le Passé; il ne serait pas l'Avenir.

CHAPITRE IV.

Conflit éternel entre l'absolutisme et le libéralisme; nécessité des familles royales.

Pour l'œil qui ne pénétra point dans les lois de l'Ordre infini, rien ne doit sembler plus étrange que la contradiction persistante, dans le monde, entre deux choses aussi capitales que l'autorité et la liberté.

Nos points de vue sont faibles, c'est-à-dire incomplets, et de là deux écoles, celle des absolutistes et celle des libéraux. Combien les premiers ont eu raison de croire que, sans le plein exercice de l'autorité, la Société n'eût jamais existé! combien les seconds ont eu raison de dire que, sans l'exercice de la liberté, l'homme n'existerait point! Tout en remarquant nous mêmes que s'il a la liberté morale, bien qu'il reste privé d'une partie de la liberté politique, il peut assurément faire son salut : unique but pour lequel il est sur la terre!

Les uns ont donc voulu assurer à l'homme tous les avantages de la sécurité; les autres, tous les biens de la liberté. Mais ces deux écoles d'écrivains l'ont toujours fait, de part et d'autre, avec un tel abus de leur principe, qu'elles ont augmenté la confusion et le malheur du monde. La faute en est à la nature humaine, à l'homme, qui vit en ceux qui écrivent comme en ceux qui agissent, et d'ailleurs en nous tous.

La grande raison des absolutistes est qu'on ne peut se

donner à la liberté sans que la Société ne soit démolie. La grande raison des libéraux est qu'on ne peut se donner à l'autorité sans que l'homme ne soit amoindri ; il est vrai, dans sa dernière sphère, mais celle-ci réagit fortement sur les autres. Toutefois, voilà la guerre entre les hommes, et la Société divisée sur son propre compte.

Car chacun, suivant sa nature, se croit en proie ou aux abus de l'autorité, ou aux abus de la liberté. Et dès lors, deux partis. Ceux qui considèrent tout le bien que l'homme pourrait faire, veulent qu'on lui donne toute la liberté. Ceux qui ont vu tout le mal qu'il a fait, veulent qu'on la réserve toute dans la loi. La pensée ne peut donc décider la question.

- En ces cas comment faire?

Comme jamais on ne pourrait accroître l'autorité au point d'écarter tout le mal, ni diminuer la liberté au point de ne tolérer que le bien ; comme dès lors il y aura à la fois dans toute Constitution écrite et trop d'autorité et trop de liberté, en même temps que pas assez de l'une et de l'autre, la solution se trouve toute dans la pratique, ou dans la marche historique des peuples. Cette solution est la seule que la Société dans sa sagesse ait pu saisir depuis l'origine des choses. La pratique consiste à maintenir l'autorité dans les mains paternelles que Dieu ménage à chaque peuple, en lui CHOISISSANT UNE RACE ROYALE qui, prise dans le sein de ce peuple, en partage les destinées.

Il ne saurait y avoir d'absolutiste ou de libéral parfait. L'absolutiste doit voir que si toute liberté est retirée à l'homme, l'homme lui-même s'évanouit; le libéral, que si toute autorité est enlevée, la Société disparaît. Néanmoins ils traitent réciproquement d'erreur chacun de leurs principes.

Hors de la pratique et du bien, qui démêlera ces erreurs? La Révolution n'a fait qu'accroître la confusion, d'une part avec sa notion fausse de la liberté, et de l'autre avec le despotisme qu'une telle liberté rendait inévitable.

CHAPITRE V.

Impossibilités de la théorie, nécessité de la solution.

La pensée confond les absolutistes; la pratique confond les libéraux. Que deviendra la Société, qui ne peut exister en dehors de ces deux écoles, ni subsister dans l'une d'elles?

De fait, quand on considère la Société, on est résolument absolutiste : on ne peut plus disconvenir que le pouvoir absolu ne soit conforme aux besoins de la nature de l'homme. Quand on considère l'homme, on est décidément libéral[1] : car le mérite devant Dieu ne saurait s'accroître pour l'homme qu'avec l'imputabilité.

Heureusement qu'entre les deux écoles, existe la Pratique, à laquelle Dieu pourvoit par sa Providence. Et lorsque vraiment renseigné sur l'homme, on considère ce qu'a fait jusqu'à ce jour l'histoire, l'esprit succombe d'admiration! Aimons les faits, aimons nos rois, humilions-nous devant les soins qu'a pris de nous la Providence! Si notre pensée l'eût dirigé, le monde serait désert.

(1) Nous prenons le mot libéral dans un bon sens, c'est-à-dire exprimant le désir de la vraie liberté, et non tel que la Révolution nous l'apporte, c'est-à-dire exigeant le règne de l'orgueil.

. Ceux qui croient trouver par la théorie le grand point d'intersection de l'autorité et de la liberté, ont la simplicité de ceux qui rédigent aujourd'hui des constitutions dans l'espoir qu'on pourra les exécuter! Il leur aurait fallu, depuis le commencement, varier chaque jour d'un degré ce point d'intersection, pour suivre les oscillations ou les chutes de l'homme. Or c'est là justement ce qu'a pu faire la Pratique providentielle.

C'est l'athéisme qui nous empêche de le bien voir.

La Pratique confondra à jamais les théoriciens. D'abord, parce qu'en ses mains se tiennent les affaires; ensuite, parce qu'en face de toutes les philosophies, c'est elle qui résoudra toujours les questions.

Comme la Pratique a régi et régira le monde jusqu'à la fin, le grand point, pour être bien gouverné, est donc d'avoir des gens de bien, et, pour cela, de les mériter. Il vaut mieux s'occuper moins en théorie de l'humanité, mais un peu plus des hommes. Il faut l'homme de bien au pouvoir, et la soumission chez les autres. Sans cela, les théories viendront en vain. Les révolutions peuvent forcer, peuvent jeter par terre la Société, mais ne peuvent rien établir.

La Société a un besoin de liberté invincible à tout despotisme, et un besoin d'autorité invincible à tout libéralisme. Les lois providentielles décident la répartition suivant notre moralité. Institutions, constitutions, révolutions n'y peuvent rien.

CHAPITRE VI.

Pourquoi notre époque échappe à la solution.

Depuis l'origine du monde, notre époque est la seule qui se soit vue jetée dans une impossibilité pratique. Elle a voulu aller toute seule et sans ses Rois. La Providence ne marchait point au gré de son orgueil.

Elle sera précipitée alternativement à un point tel de liberté et d'autorité, qu'obligée alternativement de rétablir l'une et l'autre, elle verra la ruine de toutes deux!

Ce qu'on dit aujourd'hui sur la souveraineté, soit à l'égard du souverain, soit à l'égard du peuple, est absolument faux. Ce sont là des idées protestantes. La Souveraineté ne vient ni de l'un ni de l'autre.. C'est quand on reconnaîtra d'où elle vient qu'on reverra la liberté. Jusque-là, toujours du despotisme, venant ou d'en haut ou d'en bas.

Robespierre naquit sur les marches du trône de Louis XIV. Si l'autorité n'avait pas abusé de sa puissance pour supplanter la loi de Dieu et fonder elle-même le panthéisme, le XVIII^e^ siècle politique ne serait pas arrivé. Si le XVIII^e^ siècle pratique n'avait pas abusé de la liberté acquise pour abolir la vérité, la terreur et le césarisme ne seraient pas venus. Enfin, si depuis lors, la Société n'avait pas, plus grossièrement que jamais, abusé et de l'autorité, en la plaçant dogmatiquement dans l'homme, et de la liberté, en la détachant définitivement de Dieu, la France ne se verrait pas sur le bord de l'abime...

La notion du pouvoir est fausse : dût-il passer aux mains du plus libéral, elle tuera la liberté. On le saura bientôt ! La notion de la liberté est fausse, dut-elle passer aux mains du plus absolutiste, elle tuera l'autorité...

Au surplus, il est temps que nos erreurs s'épuisent sur notre propre sein ! L'homme qui aurait le pouvoir d'arracher l'époque à elle-même, dérangerait les plans de la justice et les leçons qui nous viendront de Dieu. Mais ce pouvoir n'est à personne...

Votre athéisme est votre mort ; l'orgueil vous a décapités. L'autorité et la liberté seront elles-mêmes vos châtiments ! Et si nous nous obstinons encore à ne point les rattacher à leur source, elles formeront deux marteaux qui tour-à-tour nous écraseront.

Je ne soutiendrai donc point la première, bien que je la révère, parce que les hommes qui la défendent l'ont ôtée de ses fondements. Et je ne soutiendrai point la seconde, bien que je l'aime, parce que les hommes qui la demandent l'ont ôtée de la vérité. Je me croirais infidèle à la France en l'appelant à cette heure, soit à une autorité qui renie sa divine origine, soit à une liberté qui veut oublier ce qu'elle est. Aujourd'hui, je repousse à la fois la liberté et l'autorité, parce que je les appelle toutes deux !

Que Dieu rentre dans l'une et dans l'autre, alors toutes deux reparaîtront pour nous sauver...

CHAPITRE VII.

La réaction a-t-elle commencé?

Les livres tomberont; ils ont perdu la Société. Les événements seront tels qu'ils instruiront pour longtemps les hommes!

On jugera d'une philosophie qui veut se séparer de Dieu! Les rationalistes honnêtes viendront eux-mêmes la condamner[1] et remettre la Société aux mains de la religion. Car ils verront ce que c'est que le peuple : et c'est là qu'ils rendront la grande leçon sur l'homme! Si Dieu se décide à nous sauver, on ne pourra plus se tromper. Nous assistons à la démolition de ce que le christianisme avait construit. La Société n'avait point discerné sa première assise. La base de l'édifice restait invisible : mais quand on en verra emporter les pierres une à une, on saura comment la Société se tenait debout!

La réaction sera définitive chez les esprits élevés. La démarcation s'achèvera entre les natures honnêtes et les natures scélérates. Alors, un grand conflit s'élèvera. Si la Révolution se fût poursuivie sans délai, les hommes étaient si peu en mesure, que la civilisation eût été écrasée sans recours.

(1) Ou ceux chez qui la conscience dépasse encore l'orgueil. Les autres se perdront dans l'envie, avec les classes inférieures. Ils seront peut-être pires que les Proudhonistes; car l'erreur ne viendra plus de leur esprit, mais de leur cœur.

La réaction chez tous les doctrinaires ne peut se faire par la raison, mais par les événements !

Ceux-ci seront la dernière parole de Dieu. L'orgueil a atteint des proportions trop monstrueuses pour que l'esprit de l'homme, hors de la Foi, y puisse résister. Renaissance, protestantisme, libéralisme, rationalisme, industrialisme, socialisme, tous les confluents arrivent à la fois dans le fleuve qui nous roule à l'abime.

Comme la grande épreuve de l'homme du christianisme était là, nous avons porté la plus terrible des difficultés, et Dieu peut-être usera d'une grande pitié envers nous. On se sent comme porté à croire qu'il viendra un jour ostensiblement sauver la Société, dont le salut dès aujourd'hui ne peut venir des hommes.

Notre nature même est faussée par l'orgueil, prenant chez nous le nom de liberté. Vous surprendrez un jour ces paroles aux lèvres des hommes : « Les Catholiques » finiront par avoir raison ; il n'y a qu'eux qui aient une » doctrine ! Nos idées n'étaient pas prêtes ; l'homme n'a » pas eu assez de génie pour s'échapper des langes de » la foi chrétienne et parcourir ses propres destinées... »

Eh ! pourquoi l'homme n'a-t-il pas eu assez de génie ? Voilà six mille ans qu'on l'attend : durant ce temps le monde passe...

Que ceux qui ont à se rendre au bien se pressent. Ils pourraient être pris et broyés sur les derniers ressorts de la logique humaine. Tout se précipite vers la dernière crise. D'heure en heure, la démarcation s'opère entre les hommes de bien et les hommes d'orgueil. Le nombre de ces derniers sera la mesure de la révolution, c'est-à-dire de la dissolution définitive !

Que la France ne s'étonne pas des épreuves par les-

quelles elle va passer... Les paroles s'arrêtent.. pendant qu'il est temps encore, ô hommes! retournez à Dieu...

CHAPITRE VIII.

La Civilisation est au moment de succomber ou de s'accomplir.

S'il ne se fait une révolution religieuse en Europe, si le Christianisme ne remonte à toute sa force, le lien social est dissous, et l'Europe tombe en lambeaux... Dès lors commencerait parmi les hommes le démembrement fatal entre les bons et les méchants. Non que l'Europe soit irrévocablement à sa fin; mais l'Orgueil est sur le point de tout rompre, et le christianisme va plier ou tout accomplir : selon le bien recueilli par la nature humaine, selon la portée qu'aura cette Création...

Le Christianisme est arrivé à la maturité de l'homme, à cet âge de raison dont tous les actes sont un bien ou un crime : âge de la suprême sainteté ou de la méchanceté finale! Le christianisme toucho aux confins du règne de la protection : si, dans les âmes, il ne s'élève tout à coup à un empire immense, c'est qu'il va s'arrêter, et le monde avec lui. Le problème est posé comme au jour d'Adam! C'est la question du monde qui va être tranchée. Il faut, ou sauver l'homme, ou le détruire : il en sait trop, la responsabilité irait sur lui comme la foudre. C'est assez que le Déluge ait une fois interrompu la race humaine. La liberté désormais abordera la fin des temps...

Nous avons nourri notre ruine dans notre propre sein. Le bien et le mal vont en sortir pour se combattre. Tout ce qui est vertu se réunira pour nous soutenir; tout ce qui est vice pour nous anéantir. La Civilisation humaine se débattra entre ce qu'il y a de fait et de non encore fait en elle. Voilà dix-huit siècles que le christianisme la réchauffe sur son sein : si elle n'a pas retiré assez de force du bien pour rester debout au moment où l'autorité se retire, la Civilisation ne pourra porter l'épreuve pour un monde à venir... Les temps sont entassés sur notre tête.. les deux produits arrivent dans les plateaux de la balance... Qui peut savoir si l'homme y a déposé plus de bien que de mal?...

Vous tous qui êtes sur la terre, revenez à la vertu. Et vous, Aristocraties, jusqu'à présent vous avez conduit le monde, en ce jour il faut le sauver!. . . . . .

. . . . . .

J'ai parlé parce qu'une inspiration profonde me pressait. Mais, l'homme qui parle est peu de chose. Quand il le ferait en toute sagesse, qu'est sa sagesse auprès de vos lois, ô mon Dieu! Si vous m'avez montré certaines vérités, voyez combien mon esprit est peu juste à les dire! Faites que votre Grâce vienne nous éclairer! Ce qui s'écrit sera toujours défectueux pour quiconque ne puise point sa prudence dans les faits, et sa lumière dans la Foi. Que les pensées qui ne sont point ici selon vos

vues, Créateur infiniment bon! passent inaperçues! Que les autres, vous louant à jamais dans votre éternelle bonté, soient la prière que vous fait ma pauvre âme, pour obtenir miséricorde par le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

TABLE DES MATIÈRES.

Avertissement de l'Éditeur. v
Avant-propos 5

LIVRE PREMIER.

LE CAPITAL.

I. Problème moral enveloppé dans le problème économique. 13
II. On n'a vu que le but temporel de la Société 16
III. Ce point de vue a produit la Révolution 18
IV. Le luxe produit le paupérisme 19
V. Le scepticisme produit l'anarchie 21
VI. Où nous en sommes arrivés 23
VII. Les populations vivent de la terre végétale. 25
VIII. La terre végétale augmente en raison du travail de l'homme 26
IX. L'homme a créé le sol, le climat et jusqu'à son sang . . 28
X. Ce que renferme un territoire 30
XI. Le travail de l'homme se reproduit dans le capital . . 31
XII. Le Capital n'est qu'un produit épargné 33
XIII. L'état sauvage n'est que l'absence de capital 35
XIV. L'esclavage venait du manque de capital 37
XV. Le capital produit toute l'histoire 39
XVI. Le capital est toujours en proportion de la vertu . . . 40
XVII. Du capital que porte l'homme 42
XVIII. Du capital que représente une population 44

XIX. Le sang est un capital de la nationalité 46
XX. Le capital devient l'agent de tout développement . . 47
XXI. Capital de la France 50
XXII. D'où vient la réduction de notre capital 53
XXIII. Résultats de l'abus du commerce 58
XXIV. Notre richesse s'est portée vers le luxe 60
XXV. Dangers de notre fausse économique 63
XXVI. De l'homme qui crée du Capital 65
XXVII. Du luxe, ou de l'homme qui détruit du capital 67
XXVIII. L'industrie de luxe 69
XXIX. Le grand obstacle au Capital constitué est le luxe . . 71
XXX. Transformez le capital de luxe en capital agricole . . 73
XXXI. Où se tient le capital de luxe 75
XXXII. Ce que pourrait être la terre 77
XXXIII. Substitution du crédit au travail 79
XXXIV. Histoire de nos mœurs et de notre capital 85
XXXV. Racine historique du mal : la Renaissance 87
XXXVI. Justes conséquences. 90
XXXVII. Résultats du point de vue humain 94
XXXVIII. Le sol de la France est attaqué 96
XXXIX. La Propriété est le réservoir du capital 101
XL. L'accroissement de la propriété amène celui des salaires 104
XLI. Les hommes politiques en face de la solution . . . 108
XLII. Fondement de la politique. 110
XLIII. Pourquoi nous manquons d'hommes. 115
XLIV. Démonstration théologique qui sortira de cette Révolution 119
XLV. Les faits ramèneront les hommes à la vérité . . . 123
XLVI. Dans quelle classe siége le mal 127
XLVII. Conditions morales de l'existence matérielle. 130
XLVIII. Les véritables problèmes 134
XLIX. Il faut que le christianisme s'accomplisse 139
L. Les voies divines. 144

LIVRE SECOND.

L'ORDRE SOCIAL.

I. De l'Ordre dans la Société 151
II. L'Ordre ne se fait que dans les esprits 153
III. Où est le Gouvernement 154
IV. Où se tient la Société 155
V. Ou la Foi ou le moi. 157
VI. La civilisation ne vient pas de l'esprit humain . . . 158
VII. L'Ordre ne vient pas du pouvoir 160
VIII. Du règne politique 162
IX. On veut substituer l'institution à la conscience . . . 163
X. D'où sort l'esprit d'opposition 165
XI. A quoi tient la Propriété 167
XII. A quoi tient la Société 169
XIII. Sans la Chute, le Socialisme a raison 171
XIV. Soorces et siége du Socialisme. 173
XV. La bourgeoisie ouvre elle-même la porte au Socialisme. 175
XVI. Arrivons à la grande supposition. 178
XVII. Des rêves économiques 180
XVIII. De la banque agricole 182
XIX. Les biens du Ciel sont les agents de production des biens d'ici-bas 184
XX. La Révolution a tout envahi 186
XXI. Juger d'après les principes ou juger d'après les faits . 189
XXII. Le Socialisme occupe la place de la Foi 190
XXIII. Cette Révolution est la résurrection des esclaves . . 191
XXIV. Le Socialisme suppose une immaculée conception de l'homme 194
XXV. De l'homme du Socialisme. 196
XXVI. Ou catholique ou socialiste. 198
XXVII. Protestantisme, libéralisme, socialisme 200
XXVIII. Le Socialisme n'est que la chute de la civilisation . . 202
XXIX. La Société veut-elle revenir au christianisme ou périr? 203
XXX. Du christianisme démocratique et social. 205

XXXI. Du grand danger auquel a échappé notre époque . . 207
XXXII. Les révolutions mettent un arrêt au courant de la civilisation 210
XXXIII. Le Socialisme a-t-il fondé une nation? 211
XXXIV. De la sublime nature des choses 214
XXXV. L'homme n'agit sur la nature des choses que par la vertu 216
XXXVI. De la loi des civilisations; pourquoi au début l'Esclavage? 218
XXXVII. De l'Assistance 221
XXXVIII. Au lieu de l'Assistance, Dieu fonda la Nécessité. . . . 224
XXXIX. La misère à l'égard de l'homme 226
XL. Si l'aumône dégrade, si l'assistance fortifie 229
XLI. L'assistance privée, et non l'assistance publique . . 231
XLII. Le luxe a créé la misère, l'assistance l'achèvera. . . . 234
XLIII. Valeur des faits 237
XLIV. Liberté illimitée de l'homme! 239
XLV. Liberté limitée de l'Eglise!! 241
XLVI. Loi sur l'enseignement. — M. Thiers 243
XLVII. Révolution d'Angleterre. — M. Guizot 246
XLVIII. L'instruction du peuple. 249
XLIX. Dernière opinion des libéraux. 252
L. Métaphysique qui domine les partis 255
LI. L'avenir ne provient que de la sève du passé . . . 257
LII. De la bourgeoisie dans le monde 260
LIII. Le mal est en bas, mais il est venu d'en haut . . . 261
LIV. Connexité de la bourgeoisie et du socialisme. . . . 263
LV. Tout est perdu si la bourgeoisie ne se relève. . . . 266
LVI. Ce que la bourgeoisie a fait du sol 268
LVII. D'une loi agricole 272
LVIII. Ressemblance du peuple Français et du peuple Juif . 276
LIX. Le peuple français aujourd'hui en Europe 278
LX. Où l'on prend le chemin de la captivité 279
LXI. Le peuple français s'expose à périr des suites de la Révolution. 281
LXII. La religion et la famille doivent remplacer la vanité et les cafés 283
LXIII. La bourgeoisie n'a plus qu'un parti 284

LXIV. La bourgeoisie ne se sauvera qu'en quittant le libéralisme. 285
LV. Elle est à temps de nous sauver par la vertu 288

LIVRE TROISIÈME.

L'ARISTOCRATIE.

I. Où est la tête d'un peuple 293
II. Le peuple, de lui-même, ne se met pas en Société . . 294
III. De l'Aristocratie 296
IV. De ce qui maintient l'Aristocratie. 298
V. La France a manqué d'aristocratie 300
VI. De la seconde noblesse, ou de la bourgeoisie. . . . 302
VII. Ce qui nous reste d'aristocratie, et à quoi on la reconnaît 304
VIII. De la loi des nations. 306
IX. La loi des nations n'est que la loi de la formation des âmes 307
X. De la Démocratie 310
XI. Ce qu'annonce la Démocratie 312
XII. De l'érection d'un peuple 315
XIII. De la loi des familles 317
XIV. Caractères des familles 320
XV. Progression des familles 323
XVI. Légitimité des rangs 326
XVII. Il faut que toute nation s'ennoblisse 328
XVIII. De la première Aristocratie 330
XIX. Du clergé. 332
XX. Le clergé en France. 333
XXI. Deux efforts à solliciter du Clergé 336
XXII. L'ordre économique ne peut se diriger sans le Clergé . 339
XXIII. L'Economique est le revers de la Morale. 342
XXIV. Le Clergé abolira la fausse économique 344
XXV. Contact du Clergé avec l'esprit humain 346

XXVI. Le Clergé repoussera la rhétorique; son éloquence est en son cœur 348
XXVII. Contact du Clergé avec les mœurs de la Bourgeoisie . 350
XXVIII. De la science du monde et de l'empire du Clergé . . 353
XXIX. Source du traitement du Clergé 355
XXX. Liberté illimitée de la presse 356
XXXI. De la souveraineté de l'homme 358
XXXII. De la souveraineté du peuple 360
XXXIII. On ne remplacera l'autorité que par la vertu . . . 361
XXXIV. Grande expérience qu'on a faite du pouvoir. . . . 362
XXXV. De la sage direction du pouvoir 365
XXXVI. Du véritable désarmement 369
XXXVII. Des instituteurs et des libraires à l'avenir 371
XXXVIII. Le clergé nous a créés, il peut seul nous conserver . . 374
XXXIX. Compter sur la raison, c'est compter sur l'homme. . 377
XL. Comment se fait une Société 379
XLI. La Société n'est pas un fait tout naturel; elle n'existe que par un secours 382
XLII. L'Auturité viendra toujours en aide à la Société. . . 384
XLIII. Mission du Pouvoir absolu. 387
XLIV. Eloigner la nécessité du despotisme 389
XLV. De la loi et de la liberté 392
XLVI. De l'art de gouverner 394
XLVII. La République 396
XLVIII. La Royauté 398
XLIX. Le véritable gouvernement. 400
L. La Loi 402
LI. Le droit divin 404
LII. La légitimité. 407
LIII. L'Infaillibilité 409
LIV. Récapitulation 412
LV. Appel au peuple, dernier système. 416
LVI. Dernier regard sur le passé 418
LVII. Dernier espoir dans le présent 420
LVIII. Situation réelle 427
LIX. Ressource définitive. 429
LX. Le Roi 432

Conclusion de l'ouvrage 441

APPENDICE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

I.

ROLE DES COMMUNIONS DISSIDENTES.

I. Le protestantisme en Europe 447
II. Profonde sagesse des faits 449
III. La gravitation des peuples 452
IV. De l'avenir : Le monde est à la veille de finir ou de subir une transformation religieuse 455

II.

LA LIBERTÉ ET L'AUTORITÉ EN CE MONDE.

I. Point de vue important dans la marche des choses . . . 460
II. L'autorité n'est qu'une avance de Dieu à la Société . . . 462
III. L'autorité est le lange de la liberté 464
IV. Conflit éternel entre l'absolutisme et le libéralisme ; nécessité des familles royales 466
V. Impossibilité de la théorie, nécessité de la solution . . . 468
VI. Pourquoi notre époque échappe à la solution 470
VII. La réaction a-t-elle commencé? 472
VIII. La Civilisation est au moment de succomber ou de s'accomplir 474

Tournai, typ. Vᵉ H. Casterman

This book is due two weeks from the last date stamped below, and if not returned at or before that time a fine of five cents a day will be incurred.

BRITTLE DO NOT PHOTOCOPY

COLUMBIA UNIVERSITY
0030151520

944 B61

08976040

SEP 21 1931 DEC 23 1941